



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

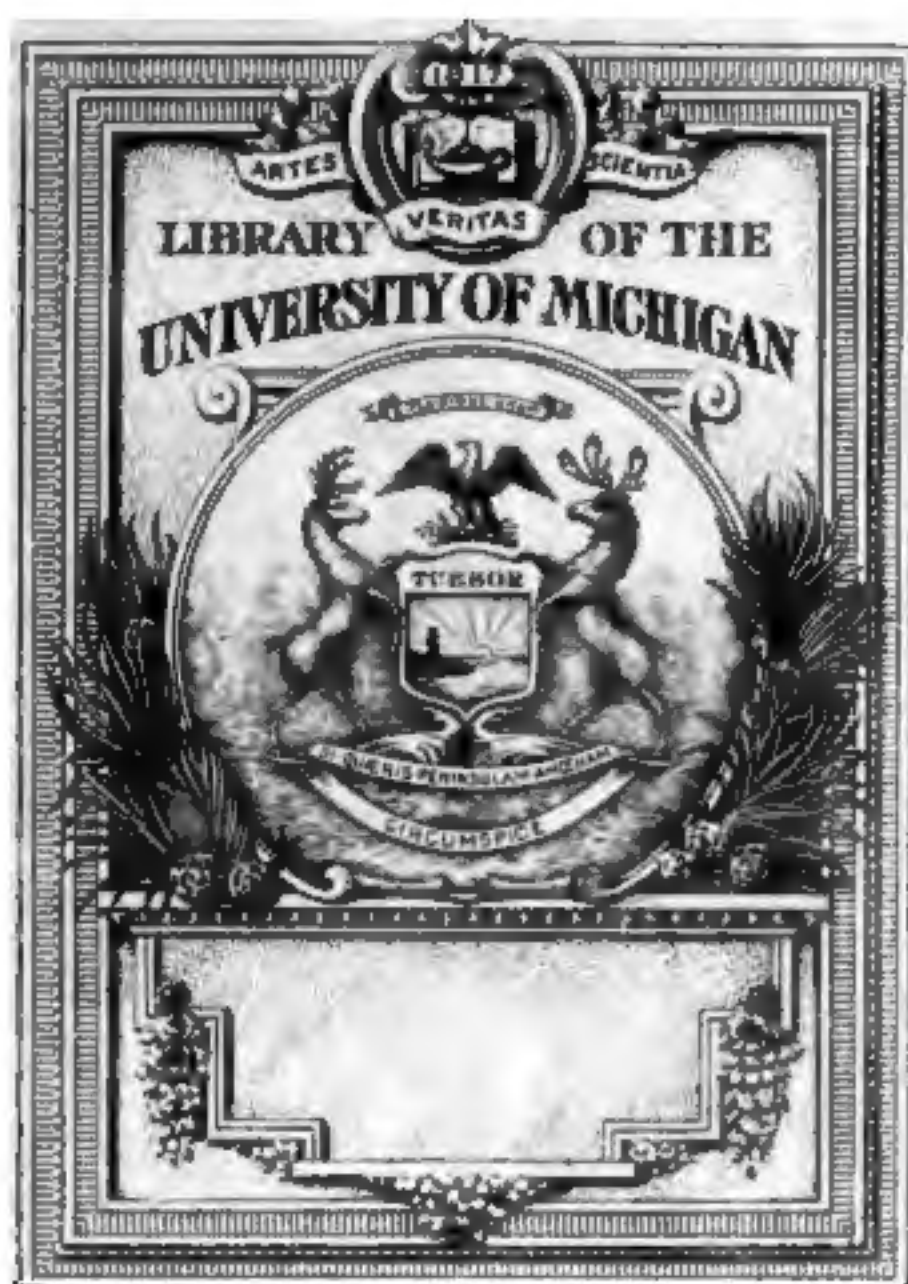
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



MX

1211

A2

R. 8

1st Ser

BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,

Lettre F.

T O M E X V I.

Pièces contenues dans ce Volume.

Fanatisme , ou Mahomet.

Fernand Cortès.

Fables d'Esopé.

Famille extravagante.

Fausse Antipathie.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉÂTRES,

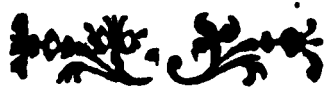
*Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies
Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-
Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques,
Pièces à Vaudevilles, Divertissemens,
Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant
anciennes que nouvelles.*

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

*On y a joint les Anecdotes concernant toutes les
Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Pro-
vince; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou
Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâ-
tres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont
joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement
de leurs Ouvrages & de leurs talens.*

Lettre F.

T O M E X V I.



A P A R I S,

**Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.**

1784.

*Dramatick &c.
Goth. Rom. h. u. g. s.
1742*

*Voltaire, François Marie
Bernard de*

LE FANATISME,

O U

MAHOMET

LE PROPHETE,

T R A G É D I E ;

EN CINQ ACTES,

*Représentée pour la première fois , par les
Comédiens Français ordinaires du Roi ,
le 9 Août 1742.*

A V I S DE L'ÉDITEUR

En 1743.

J'AI cru rendre service aux amateurs des belles-lettres de publier une tragédie du *Fanatisme*, si défigurée en *France* par deux éditions subreptices. Je fais très-certainement qu'elle fut composée par l'auteur en 1736, & que dès-lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de *Prusse*, qui cultivait les lettres avec des succès surprenans, & qui en fait encore son délassement principal.

J'étais à *Lille* en 1741, quand M. de Voltaire y vint passer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée; le gouverneur de la province & l'intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût si nouveau, & ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes acteurs dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public.

L'auteur fut encore assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'*Europe* & de l'*Eglise* (1), qui soutient le poids des affaires avec fermeté, & qui juge des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr dans un âge où les hommes parviennent rarement, & où l'on conserve encore plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit que la pièce était écrite avec toute la circonspection convenable, & qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la poésie, il y avait encore des choses à corriger. Je fais en effet que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'ouvrage approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à *Paris* le 9 d'Août 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville; des ministres y furent présents. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.

Il se trouva (2) à cette première représen-

(1) Le cardinal de Fleuri.

(2) Le fait est que des gens mal intentionnés dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux & impie; & cela fit tant de bruit que le cardinal de Fleuri premier ministre, qui avait lu & approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

tation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage, soit qu'ils fussent peu accoutumés au théâtre, ils furent blessés que *Mahomet* ordonnât un meurtre, & se servît de sa religion pour encourager à l'affassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, & que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté, ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assurément d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés. Mais dans la première chaleur de leur zèle, ils dirent que la pièce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des *Ravaillacs* & des *Jacques Cléments*.

On est bien surpris d'un tel jugement, & ces messieurs l'ont désavoué sans doute. Ce serait dire, qu'*Hermione* enseigne à assassiner un roi, qu'*Electre* apprend à tuer sa mère, que *Cléopâtre* & *Medée* montrent à tuer leurs enfans. Ce serait dire qu'*Harpagon* forme des

avares , le *Joueur* des joueurs , le *Tartufe* des hypocrites. L'injustice même contre *Mahomet* serait bien plus grande que contre toutes ces pièces ; car le crime du faux prophète y est mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'est aucun des vices & des derèglemens que toutes ces pièces représentent. C'est précisément contre les *Ravaillacs* & les *Jacques Cléments* que la pièce est composée ; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit , que si *Mahomet* avait été écrit du tems de *Henri III.* & de *Henri IV.* cet ouvrage leur aurait sauvé la vie. Est-il possible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de la HENRIADE ; lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce poëme & ailleurs , je ne dis pas seulement contre de tels attentats , mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire ?

J'avoue que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain , plus je les ai trouvés caractérisés par l'amour du bien public ; il inspire par-tout l'horreur contre les emportemens de la rebellion , de la persécution & du fanatisme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la HENRIADE ? Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu ? *Mahomet* me paraît écrit entièrement dans le même esprit , & je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bientôt qu'il se formait contre lui une cabale dangereuse ; les plus ardens avaient parlé à des hommes en place , qui ne pouvant voir la représentation de la pièce , devaient les en croire. L'illustre *Molière* , la gloire de la *France* , s'était trouvé autrefois à peu près dans le même cas , lorsqu'on joua le *Tartufe* ; il eut recours directement à *Louis le Grand* , dont il était connu & aimé. L'autorité de ce monarque dissipa bientôt les interprétations sinistres qu'on donnait au *Tartufe*. Mais les tems sont differens ; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux ne peut pas être toujours la même , après que ces arts ont été long-tems cultivés. D'ailleurs , tel artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût fallu des mouvemens , des discussions , un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer sa pièce lui-même après la troisième représentation , attendant que le tems adoucît quelques esprits prévenus ; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation aussi spirituelle & aussi éclairée que la *Française*. (1) On mit dans les nouvelles publiques que la *Tragédie de Mahomet* avait

(1) Ce que l'éditeur semblait espérer en 1742 est arrivé en 1751. La pièce fut représentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales & les persécutions cédèrent au cri public , d'autant plus qu'on commençait à sentir quelque honte d'avoir forcé à quitter sa patrie un homme qui travaillait pour elle.

été défendue par le gouvernement. Je puis assurer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-seulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce sujet ; mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'état qui virent la représentation , ayent varié un moment sur la sagesse qui régné dans cet ouvrage.

Quelques personnes ayant transcrit à la hâte plusieurs scènes aux représentations , & ayant eu un ou deux rôles des acteurs , en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je tiens de la main d'un homme irréprochable , ainsi que les autres pièces que je donne dans l'édition présente. La plus curieuse à mon gré est la lettre que l'auteur écrivit à sa majesté le roi de *Prusse* , lorsqu'il repassa par la Hollande , après être allé rendre ses respects à ce monarque. C'est dans de telles lettres , qui ne sont pas d'abord destinées à être publiques , qu'on voit les véritables sentimens des hommes. Celle que j'ai eue encore d'un ami de feu *M. de s'Gravesande* est de ce genre. J'espère qu'elle fera aux véritables philosophes le même plaisir qu'elle m'a fait.

A Amsterdam le 18 Novembre 1742.

P. D. L. M.

A S A M A J E S T É
LE ROI DE PRUSSE.

A Rotterdam le 20 Janvier 1742.

S I R E ,

JE ressemble à présent aux pèlerins de la *Mecque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'Elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette *tragédie de Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-tems, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paye à l'amateur des arts, au juge éclairé, sur-tout au philosophe beaucoup plus qu'au souverain.

VOTRE MAJESTÉ sait quel esprit m'animait en composant cet ouvrage. L'amour du genre humain & l'horreur du *fanatisme*, deux

vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre trône , ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la *tragédie* ne doit pas être un simple spectacle qui touche le cœur sans le corriger. Qu'important au genre humain les passions & les malheurs d'un héros de l'antiquité , s'ils ne servent pas à nous instruire ? On avoue que la *comédie du Tartufe* , ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé , a fait beaucoup de bien aux hommes , en montrant l'hypocrisie dans toute sa laideur. Ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une *tragédie* , cette espèce d'imposture qui met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns & la fureur des autres ? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats , fondateurs illustres de la *superstition* & du *fana- risme* , qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel pour faire des victimes de ceux qui refusaient d'être leurs disciples ?

Ceux qui diront que les tems de ces crimes sont passés , qu'on ne verra plus de *Barcochebas* , de *Mahomets* , de *Jeans de Leyde* , &c. que les flammes des guerres de religion sont éteintes , font , ce me semble , trop d'honneur à la nature humaine. Le même poison subsiste encore , quoique moins développé : cette peste qui semble étouffée , reproduit de tems

en tems des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vû de nos jours les prophètes des *Cevennes* tuer au nom de Dieu ceux de leur secte qui n'étaient pas assez soumis?

L'action que j'ai peinte est atroce ; & je ne fais si l'horreur a été plus loin sur aucun théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu , qui séduit , par son fanatisme , assassine un vieillard qui l'aime , & qui dans l'idée de servir Dieu , se rend coupable , sans le savoir , d'un parricide ; c'est un imposteur qui ordonne ce meurtre , & qui promet à l'assassin un inceste pour récompense. J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le théâtre , & VOTRE MAJESTÉ est bien persuadée qu'il ne faut pas que la *tragédie* consiste uniquement dans une déclaration d'amour , une jalousie & un mariage.

Nos historiens même nous apprennent des actions plus atroces que celles que j'ai inventées. Seïde ne fait pas du moins que celui qu'il assassine est son père ; & quand il a porté le coup , il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais *Mézerai* rapporte qu'à *Melun* un père tua son fils de sa main pour sa religion , & n'en eut aucun repentir.

On connaît l'aventure de deux frères *Diaz*, dont l'un était à *Rome*, & l'autre en *Allemagne* dans les commencemens des troubles excités par *Luter*. *Barthelemi Diaz* apprenant à *Rome*, que son frère donnait dans les opinions de *Luther* à *Francfort*, part de *Rome* dans le dessein de l'assassiner, arrive, & l'assassine. J'ai lu dans *Herrera* auteur Espagnol, que ce *Barthelemi Diaz* risquait beaucoup par cette action ; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. *Herrera* dans une religion toute sainte & toute ennemie de la cruauté, dans une religion qui enseigne à souffrir & non à se venger, était donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat & au parricide ! Et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales ?

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la *France* de *Henri le Grand* : voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clément* sur l'autel, & son nom parmi les bienheureux ; c'est ce qui coûta la vie à *Guillaume Prince d'Orange*, fondateur de la liberté & de la grandeur des *Hollandais*. D'abord *Salcede* le blessa au front d'un coup de pistolet : & *Strada* raconte que *Salcede*, ce sont ces propres mots, n'osa

entreprendre cette action qu'après avoir purifié son ame par la confession aux pieds d'un *Dominicain*, & l'avoir fortifié par le pain céleste. Herrera dit quelque chose de plus insensé & de plus atroce. *Estendo firme con el exemplo de nuestro Salvadore Jesu Christo y de su Sanctos*, Balthazar Girard qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en usa de même que Salcede.

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes, étaient de jeunes gens comme *Seide*. Balthazar Girard avait environ vingt ans. Quatre Espagnols qui avaient fait avec lui serment de tuer le prince, étaient du même âge. Le monstre qui tua *Henri III* n'avait que vingt-quatre ans. Poltrot qui assassina le *Grand Duc de Guise*, en avait vingt-cinq, c'est le tems de la séduction & de la fureur. J'ai été presque témoin en *Angleterre* de ce que peut fur une imagination jeune & faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans nommé *Shepherd*, se chargea d'assassiner le roi *Georges I*, votre ayeul maternel. Quelle était la cause qui le portait à cette frénésie ? C'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit la grace, on le sollicita long-tems

au repentir ; il persista toujours à dire , qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes , & que s'il était libre , le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on désespérait d'appivoiser.

J'ose dire que quiconque a un peu vécu avec les hommes , a pû voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détestés , & déshérité leurs enfans ! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe ! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la *superstition* ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes , elle fait dans la société tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis , elle divise les parens ; elle persécute le sage , qui n'est qu'homme de bien , par la main du fou qui est enthousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate* ; mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'asyle de la liberté ; elle donne à *Jurieu* , qui faisait le prophète , assez de crédit pour réduire

à la pauvreté le sàvant & le philosophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons le successeur du grand *Leibnitz* ; & il faut pour le retablir que le ciel fasse naître un *Roi Philosophe* ; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en *Europe*. En vain, Vous, sur-tout, *Grand Prince*, vous efforcerez-vous de pratiquer & d'inspirer cette philosophie si humaine ; on voit dans ce même siècle où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde *fanatisme* dresser encore ses autels de l'autre.

On pourra me reprocher que donnant trop à mon zèle je fais commettre dans cette pièce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte *Boulainvilliers* écrivit il y a quelques années la vie de ce prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand homme que la providence avait choisi pour punir les chrétiens, & pour changer la face d'une partie du monde. M. *Sale* qui nous a donné une excellente version de l'*Alcoran* en *Anglais*, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* & comme un *Thésée*. J'avoue qu'il

faudrait le respecter, si, né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des loix paisibles comme *Numa*, ou défendu ses compatriotes, comme on le dit de *Thésée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade; qu'associé à quelques malheureux *Coracites*, il leur persuade qu'il s'entretient avec l'*Ange Gabriel*; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le sens commun à chaque page; que pour faire respecter ce livre, il porte dans sa patrie le fer & la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il ravisse les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort; c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser, à moins qu'il ne soit né *Turc*, & que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je fais que *Maïomet* n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette *tragedie*. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de *Seide*, l'un de ses disciples, & qu'il persécuta *Abusofian*; que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à son pays, & ose la faire au nom de Dieu, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas pré-

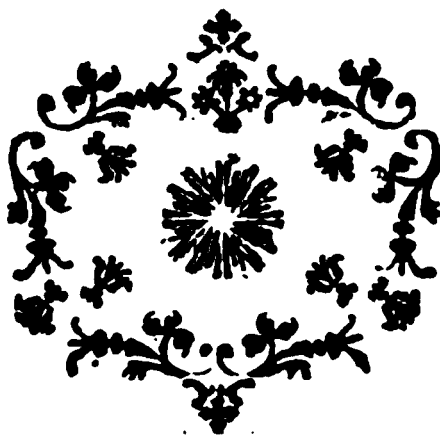
tendu mettre seulement une action vraie sur la scène ; mais des mœurs vraies , faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent , & représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce , & ce que le *fanatisme* peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'est ici autre chose que *Tartufe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail , si quelqu'une de ces ames faibles , toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère , qui n'est pas au fond de leur cœur , peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage ; si après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de *Seide* , elle se dit à elle-même , pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient : haïssez , persécutez , perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas ? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes ! L'esprit d'indulgence ferait des frères , celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense VOTRE MAJESTÉ ,
Ce serait pour moi la plus grande des conso-

lations de vivre auprès de ce *Roi Philosophe*. Mon attachement est égal à mes regrets ; & si d'autres devoirs m'entraînent , ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce prince , qui pense & qui parle en homme , qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse & l'ignorance , qui se communique avec liberté , parce qu'il ne craint point d'être pénétré ; qui veut toujours s'instruire , & qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie avec le plus profond respect & la plus vive reconnaissance , &c.



L E T T E R A
DEL SIGNORE DI VOLTAIRE
ALLA SANTITÀ DI NOSTRO SIGNORE
BENEDETTO XIV.

B M O P A D R E ,

LA Santità vostra perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli , ma uno de' maggiori ammiratori della virtù , di sotto-mettere al Capo della vera Religione questa opera contro il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la Satira della crudeltà e degli errori d'un falso Profeta , che al Vicario ed imitatore d'un Dio di verità e di mansuetudine !

Vostra Santità mi conceda dunque di poter mettere ai suoi piedi il libretto & l'autore e di domandare umilmente la sua protezione per l'uno e le sue benedizioni per l'altro. In tanto profondissima mente m'inchino e le baccio i sacri piedi.

Parigi , 17 Agosto. 1745.

L E T T E R A
DEL SOMMO PONTEFICE
A L S I G N O R E
DI VOLTAIRE.

*Benedictus P. P. XIV. dilecto filio Salutem
apostolicam & benedictionem.*

S ETTIMANE sono ci fù presentato dà sue parte la sua bellissima Tragedia di Mahomet, la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il Cardinal Passionei indi lei nome il suo eccelente Poëma di *Fontenoy*... Monsignor Leprotti ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto. Ieri matina il Cardinal Valenti ci presentò la di lei Lettera del 17. agosto. In questa serie d'azioni si contengono molti capi per ciascheduno de'qualici riconosciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti insieme, & rendiamo a lei le dovute grazie per così singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto applaudito merito.

Publicato in Roma il di lei distico (1) sopra detto , ci fù riferito esserui stato un suo paesano letterato che in una publica conversazione aveva detto peccare in una sillaba , havendo fatta la parola *hic* breve , quando sempre deve esser longa.

Rispondemmo che sbagliava potendo essere la parola e breve e longa , conforme vuole il poëta , avendola Virgilio fatta breve in quel verso :

Solus hic inflexit sensus animumque labantem.

havendola fatta longa in un altro :

Hic finis Priami fatorum , hic exitus illum.

Ci sembra d'aver risposto ben espresso ancor che siano più di cinquanta anni che non habbiamo letto Virgilio. Benche la causa sia propria della sua persona , habbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probità che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista , se a noi o al suo oppositore , ed in tanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.

(1) Voici le Distique :

*Lambertinus hic est , Romæ decus & Pater orbis ,
Qui mundum scriptis docuit , virtutibus ornat.*

*Datum Romæ apud Sanctam Mariam majorem die
19 Sept. 1745 , Pontificatûs nostri anno sexto.*

L E T T E R A
DEL SIGNORE DI VOLTAIRE
ALLA SUA SANTITÀ
PER RINGRAZIARLA.

NON vengono tanto meglio figurate le fàtezze di Vostra Beatitudine su i medaglioni che ho ricevuti d'alla sua singolari benignità, di quello che si vedono espressi l'ingegno e l'Animo suo nella Lettera della quale s'è degnata d'honorar mi; ne porgo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

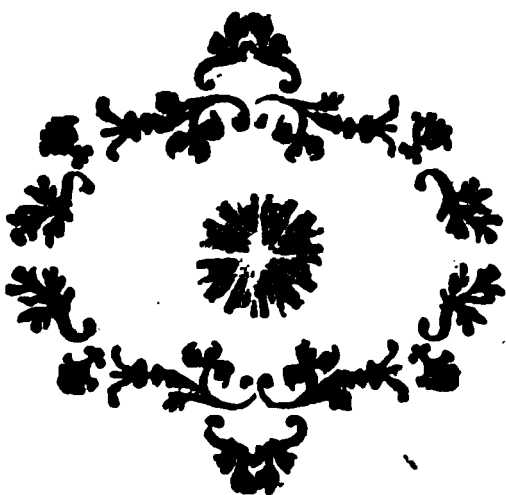
Veramente sono in obbligo di riconoscere la sua infallibilità nelle decizioni di Letteratura, sì come nelle altre cose più riverende: V. S. é più pratica del Latino che quel Francese il di cui sbaglio s'è degnata di correggere: mi maraviglio come si ricordi così appuntinò del suo Virgilio. Tra i più letterati Monarche furono sempre segnalati i summi Pontifici, ma tra loro, credo che non se ne trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di bella Letteratura;

Agnosco rerum dominos gentemque togatam.

Se il Francese che sbagliò nel reprehendere questo *hic* avesse tenuto a mente Virgilio come fa Vostra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene addato verso dove *hic* e breve e longo insieme. Questo bel verso mi pareva un prezagio de' i favori a me conferiti d'alla sua beneficenza. Eccolo.

Hic vir hic est tibi quem promitti saepius audis.

Così Roma doveva gridare quando Bened. XIV. fù esaltato. In tanto baccio con somma riverenza e gratitudine i suoi sacri piedi, &c.



L E T T R E
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE
A U P A P E
BENOIST XIV.

. TRÉS-SAINT PERE ,

SI je suis un des moins élevés des fidèles ,
 Sje suis un des plus grands admirateurs de vo-
 tre vertu. J'espère donc que Sa Sainteté vou-
 dra bien pardonner la liberté que je prends de
 soumettre au chef de la vraie religion un ouvra-
 ge fait contre le fondateur d'une secte fausse
 & barbare.

A qui , mieux qu'au vicaire & qu'à l'imita-
 teur d'un Dieu de paix & de verité , pourrais-je
 dédier cette satyre de la cruauté & des erreurs
 d'un faux prophete ?

Que votre Sainteté veuille donc bien per-
 mettre que , mettant à ses pieds & l'ouvrage &
 l'auteur , je lui demande sa protection pour
 l'un & sa bénédiction pour l'autre. C'est dans
 ces sentimens de la plus profonde humilité que
 je m'abaisse devant Elle , & que je lui baise
 les pieds.

A Paris le 17 Août 1745.

LETTRE

L E T T R E
DU SOUVERAIN PONTIFE
B E N O I S T X I V .
A M . D E V O L T A I R E .

*Benoît XIV. Pape , à son cher fils , salut &
 bénédiction apostolique.*

ON nous présenta de votre part , il y a quelques semaines , votre belle tragédie de Mahomet , à la lecture de laquelle nous prîmes un grand plaisir. Le Cardinal *Passionei* nous a présenté depuis , en votre nom , votre excellent poème de Fontenoy. Monseigneur Leprotti nous a encore donné le distique que vous avez fait pour être mis au bas de notre portrait. Hier matin enfin , le Cardinal Valenti nous présenta votre lettre datée du 17 Août. Sensible à cette continuité d'attentions , nous y voyons mille choses , de chacune desquelles nous nous reconnaissons obligés de vous remercier en particulier. Nous vous en remercions en géné-

ral , & vous rendant les graces qui vous sont dûes pour votre bonté singulière envers nous , nous vous assurons de notre estime pour votre mérite justement applaudi.

Le distique dont nous avons parlé ci-dessus (1) , ayant été rendu public à Rome , on nous a rapporté qu'un homme de lettres de votre pays avait trouvé une faute de quantité dans le second vers , prétendant que le mot *hic* que vous y avez fait bref , doit toujours être long.

Notre réponse a été qu'il se trompait , que ce mot pouvait être long ou bref , d'après les exemples qu'on en voit dans les poètes , & que Virgile , qui l'avoit employé comme bref dans le vers suivant ,

Solus hic inflexit sensus , animumque labantem.

l'avait employé comme long dans celui-ci :

Hic finis Priami fatorum , hic exitus illum.

Il nous semble avoir répondu bien à propos , y ayant sur-tout plus de cinquante ans que nous n'avons lû Virgile. Quoique l'objet de la dispute vous regarde personnellement , nous avons une si bonne idée de votre

(1) Voici le Distique :

*Lambertinus hic est , Romæ decus & Pater orbis ,
Qui mundum scriptis docuit , virtutibus ornat ,*

sincerité & de votre droiture , que nous vous laissons à décider qui a tort sur le point dont il s'agit , de nous ou de votre censeur. Nous finissons en vous donnant notre bénédiction apostolique.

*Donné à Rome à Sainte Marie Majeure , le 17 Sept.
1745. & de notre Pontificat le sixième.*



L E T T R E

DE REMERCIEMENT

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

A U P A P E.

J'AI reçu les médailles dont votre bienveillance singulière m'a favorisé. Si les traits de Votre Sainteté y sont bien représentés , on ne voit pas moins paraître son esprit & son caractère dans la lettre dont Elle a daigné m'honorer , & pour laquelle je lui rends les plus vives & les plus humbles actions de graces.

Je suis certainement obligé de reconnaître son infailibilité dans les décisions de littérature , comme je la reconnais sur d'autres points plus respectables. Votre Sainteté connaît mieux la langue latine , que ne la connaît le Français dont Elle a daigné relever l'erreur. Je suis étonné comment Elle peut se rappeler si à propos son Virgile. Les Souverains Pontifes se sont toujours distingués dans les plus grandes Monarchies , mais je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu aucun

parmi eux qui ait joint à tant de science , tant de littérature :

Agnosco rerum dominos gentemque togatam.

Si le Français qui s'est trompé sur la quantité du mot *hic* , avait eu son Virgile aussi présent que l'a Votre Sainteté, il aurait pu citer un vers qui serait venu bien à propos, où le mot *hic* se trouve employé & comme bref & comme long. Ce beau vers semblait m'offrir un présage des faveurs dont votre bienveillance m'a comblé. Le voici :

Hic vir hic est tibi quem promitti sæpius audis.

C'est de ce vers que Rome a dû retentir à l'exaltation de Benoît XIV. C'est avec le plus profond respect & la plus parfaite reconnaissance que je baise les pieds de Votre Sainteté, &c.



A C T E U R S.

MAHOMET.

ZOPIRE, scheich ou schérif de la Mecque.

OMAR, lieutenant de Mahomet.

SEIDE,
PALMIRE, } esclaves de Mahomet.

PHANOR, sénateur de la Mecque.

TROUPE de Mecquois.

TROUPE de Musulmans.

La Scène est à la Mecque.



LE FANATISME,
OU
MAHOMET
LE PROPHETE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

 UI moi, baisser les yeux devant ses faux prodiges ?

Moi de ce fanatique encenser les prestiges ?

 L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni ?

Non. Que des justes dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main jusqu'ici libre & pure,
Caresser la révolte & flatter l'imposture ?

K 4

P H A N O R.

Nous cherissons en vous ce zèle paternel
Du chef auguste & saint du sénat d'Ismaël ;
Mais ce zèle est funeste , & tant de résistance ,
Sans laisser Mahomet , irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des loix ,
Et des embrasemens d'une guerre immortelle
Étouffer sous vos pieds la première étincelle ;
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur , un vil sédition :
Aujourd'hui c'est un prince , il triomphe , il domine ,
Imposateur à la Mecque , & prophète à Medine ,
Il fait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je ? en ces murs même une troupe égarée ,
Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée ,
De ses miracles faux soutient l'illusion ,
Répand le fanatisme & la sédition ;
Appelle son armée , & croit qu'un dieu terrible ,
L'inspire , le conduit , & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis ;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis ?
L'amour des nouveautés , le faux zèle , la crainte ,
De la Mecque allarmée ont désolé l'enceinte ;
Et ce peuple , en tout tems chargé de vos bienfaits ,
Crie encore à son père , & demande la paix.

Z O P I R E.

La paix avec ce traître ! Ah ! peuple sans courage ,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage.
Allez , portez en pompe , & servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi , je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle :

Lui-même a contre moi trop de ressentimens.
Le cruel fit perir ma femme & mes enfans ;
Et moi jusqu'en son camp j'ai porté le carnage ;
La mort de son fils même honora mon courage ,
Les flambeaux de la haine entre nous allumés
Jamais des mains du tems ne seront consumés.

P H A N O R.

Ne les éteignez point ; mais cachez-en la flâme ,
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés ,
Vos malheureux enfans seront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu , fils , frère , épouse , fille ,
Ne perdez point l'état ; c'est-là votre famille.

Z O P I R E.

On ne perd les états que par timidité.

P H A N O R.

On perit quelquefois par trop de fermeté.

Z O P I R E.

Perissons , s'il le faut.

P H A N O R.

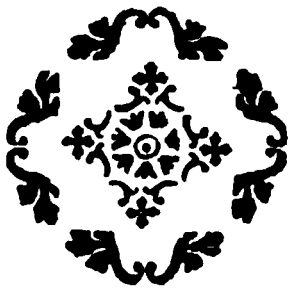
Ah ! quel triste courage
Quand vous touchez au port, vous exposez à naufrage ?
Le ciel, vous le voyez, a remis dans vos mains.
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée ,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée ,
Semble un ange de paix descendu parmi nous ,
Qui peut de Mahomet apaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

Z O P I R E.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée ?

K 5

Tu veux que d'un si cher & si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor ?
Quoi ! lorsqu'il nous apporte & la fraude & la guerre ,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la terre ,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur ,
Et la beauté sera le prix de la fureur ?
Ce n'est pas qu'à mon âge , aux bornes de ma vie ,
Je porte à Mahomet une honteuse envie ;
Ce cœur triste & flétri , que les ans ont glacé ,
Ne peut sentir les feux d'un desir insensé.
Mais soit qu'en tous les tems un objet né pour plaire ,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
Je ne fais quel penchant pour cet infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit faiblesse ou raison , je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre , artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile ,
Elle-même en secret pût cherir cet asyle ;
Je voudrais que son cœur , sensible à mes bienfaits ,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques ,
Non loin de cet autel de nos dieux domestiques ;
Elle vient , & son front , siège de la candeur ,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.



SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEUNE & charmant objet, dont le sort de la guerre
Propice à ma vieillesse honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains ;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez, & s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes desirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois sous vos loix prisonnière,
Je dûs à mes destins pardonner ma misère :
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens.
Il vous a demandé de briser mes liens ;
Puissez-vous l'écouter, & puissai-je lui dire,
Qu'après le ciel & lui je dois tout à Zopire !

ZOPIRE.

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie est au lieu où l'ame est enchainée.

Mahomet a formé mes premiers sentimens ,
 Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans ;
 Leur demeure est un temple , où ces femmes sacrées
 Levent au ciel des mains de leur maître adorées.
 Le jour de mon malheur , hélas ! fut le seul jour
 Où le fort des combats a troublé leur séjour.
 Seigneur , ayez pitié d'une ame déchirée ,
 Toujours présente aux lieux dont je suis séparée..

Z O P I R E..

J'entends ; vous espérez partager quelque jour
 De ce maître orgueilleux & la main & l'amour..

P A L M I R E..

Seigneur , je le révère , & mon ame tremblante
 Croit voir dans Mahomet un Dieu qui m'épouvante ;
 Non , d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté ;
 Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité..

Z O P I R E.

Ah ! qui que vous soyez , il n'est point né peut-être
 Pour être votre époux , encor moins votre maître ;
 Et vous semblez d'un sang fait pour donner des loix
 A l'Arabe insolent qui marche égal aux rois..

P A L M I R E.

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance.
 Sans parens , sans patrie , esclaves dès l'enfance ,
 Dans notre égalité nous cherissons nos fers ;
 Tout nous est étranger , hors le Dieu que je sers.

Z O P I R E.

Tout vous est étranger ! cet état peut-il plaire ?
 Quoi ! vous servez un maître , & n'avez point de père ?

Dans mon triste palais , feul & privé d'enfans ,
J'aurais pû voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le soin de vous former des destins plus propices
Eût adouci des miens les longues injustices.
Mais non , vous abhorrez ma patrie & ma loi.

P A L M I R E.

Comment puis-je être à vous ; je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets , votre bonté m'est chère ;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

Z O P I R E.

Quel père ! juste dieux ! lui ? ce monstre imposteur ?

P A L M I R E.

Ah ! quels noms inouis lui donnez-vous , seigneur ?
Lui , dans qui tant d'états adorent leur prophète ;
Lui , l'envoyé du ciel , & son seul interprète.

Z O P I R E.

Étrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici pour dresser des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice ,
Et qui courut au trône échappé du supplice.

P A L M I R E.

Vous me faites frémir , seigneur , & de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant , je l'avoue , & ma reconnaissance
Vous donnaient sur mon cœur une juste puissance ;
Vos blasphêmes affreux contre mon protecteur
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

Z O P I R E.

O superstition ! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.

Que je vous plains , Palmire , & que sur vos erreurs
Ma pitié , malgré moi , me fait verser de pleurs !

P A L M I R E.

Et vous me refusez !

Z O P I R E.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.
Oui , je crois voir en vous un bien trop précieux ,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

S C E N E I I I.

Z O P I R E , P A L M I R E , P H A N O R.

Z O P I R E.

Q U E voulez-vous , Phanor ?

P H A N O R.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile ,
Omar est arrivé.

Z O P I R E.

Qui ? ce farouche Omar ?
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char ,
Qui combattit long-tems le tyran qu'il adore ,
Qui vengea son pays ?

P H A N O R.

Peut-être il l'aime encore.

Moins terrible à nos yeux , cet insolent guerrier ,
 Portant entre ses mains le glaive & l'olivier ,
 De la paix à nos chefs a présenté le gage.
 On lui parle , il demande , il reçoit un ôtage.
 Seïde est avec lui.

P A L M I R E .

Grand Dieu ! destin plus doux !

Quoi ? Seïde ?

P H A N O R .

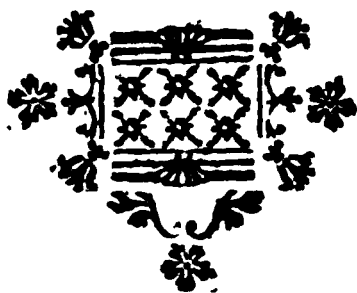
Omar vient , il s'avance vers vous.

Z O P I R E .

Il le faut écouter. Allez , jeune Palmire.

Palmire sort.

Omar devant mes yeux ! qu'osera-t-il me dire ?
 O dieu de mon pays ! qui depuis trois mille ans
 Protégiez d'Ismaël les généreux enfans ;
 Soleil , sacrés flambeaux , qui dans votre carrière ,
 Images de ces dieux , nous prêtez leur lumière ,
 Voyez & soutenez la juste fermeté
 Que j'opposai toujours contre l'iniquité.



S C E N E I V.

ZOPIRE , OMAR , PHANOR , Suite.

Z O P I R E.

E H bien ! après six ans tu revois ta patrie ,
 Que ton bras défendit , que ton cœur a trahie.
 Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
 Déserteur de nos dieux , déserteur de nos loix ,
 Persécuteur nouveau de cette cité sainte ,
 D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
 Ministre d'un brigand qu'on dut exterminer ,
 Parle ; que me veux-tu ?

O M A R.

Je veux te pardonner.

Le prophète d'un dieu , par pitié pour ton âge ,
 Pour tes malheurs passés , sur-tout pour ton courage ,
 Te présente une main qui pouvait t'écraser ,
 Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

Z O P I R E.

Un ~~v~~ séditieux prétend avec audace
 Nous accorder la paix , & non demander grace !
 Souffrirez-vous , grands dieux , qu'au gré de ses for-
 faits ,
 Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix ?
 Et vous , qui vous chargez des volontés d'un traître ,
 Ne rougissez-vous point de servir un tel maître ?
 Ne l'avez-vous pas vû sans honneur & sans biens ,
 Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?
 Qu'alors il était loin de tant de renommée !

O M A R.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
 Juge ainsi du mérite , & pese les humains
 Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
 Ne fais-tu pas encore , homme faible & superbe ,

Que l'insecte insensible , enseveli sous l'herbe ,
Et l'aigle imperieux ; qui plane au haut du ciel ,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'éternel ?
Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance ,
C'est la seule vertu qui fait leur difference.
Il est de ces esprits favorisés des cieux ,
Qui sont tout par eux-mêmes , & rien par leurs ayeux.
Tel est l'homme en un mot que j'ai choisi pour maître ;
Lui seul dans l'univers a mérité de l'être.
Tout mortel à sa loi doit un jour obéir ,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

Z O P I R E.

Je te connais , Omar en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits ,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture , & d'un coup d'œil plus sage
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage.
Vois l'homme en Mahomet , conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré ,
Enthousiaste ou fourbe , il faut cesser de l'être ;
Sers-toi de ta raison , juge avec moi ton maître.
Tu verras de chameaux un grossier conducteur ,
Chez sa première épouse insolent , imposteur ,
Qui sous le vain appas d'un songe ridicule ,
Des plus vils des humains tente la foi crédule ,
Comme un séditieux à mes pieds amené ,
Par quarante vieillards à l'exil condamné ;
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime ,
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses disciples errans de cités en déserts ,
Proscrits , persécutés , bannis , chargés de fers ,
Promenant leur fureur qu'ils appellent divine ,
De leurs venins bientôt ils infectent Medine ,
Toi-même alors , toi-même , écoutant la raison ,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison ;
Je te vis plus heureux , & plus juste & plus brave ,

Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
 S'il est un vrai prophète , osas-tu le punir ?
 S'il est un imposteur , oses-tu le servir ?

O M A R.

Je voulus le punir , quand mon peu de lumière
 Méconnut ce grand homme entré dans la carrière.
 Mais enfin quand j'ai vû que Mahomet est né
 Pour changer l'univers à ses pieds consterné ;
 Quand mes yeux éclairés du feu de son génie ,
 Le virent s'élever dans sa course infinie ,
 Eloquent , intrépide , admirable en tout lieu ,
 Agir , parler , punir , ou pardonner en dieu ,
 J'associai ma vie à ses travaux immenses ;
 Des trônes , des autels en font les récompenses.
 Je fus , je te l'avoue , aveugle comme toi ,
 Ouvre les yeux , Zopire , & change ainsi que moi.
 Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle ,
 Ta persécution si vaine & si cruelle ,
 Nos frères gémissans , notre dieu blasphémé ,
 Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
 Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
 Tu me vois après lui le premier de la terre ;
 Le poste qui te reste est encore assez beau ,
 Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
 Vois ce que nous étions , & vois ce que nous sommes.
 Le peuple aveugle & faible est né pour les grands
 hommes ,

Pour admirer , pour croire & pour nous obéir.
 Viens régner avec nous , si tu crains de servir ;
 Partage nos grandeurs au lieu de t'y soustraire ,
 Et las de l'imiter , fait trembler le vulgaire.

Z O P I R E.

Ce n'est qu'à Mahomet , à ses pareils , à toi ,
 Que je prétends , Omar , inspirer quelque effroi.
 Tu veux que du sénat le schérif infidelle
 Encense un imposteur , & couronne un rebelle !
 Je ne te nierai point que ce fier séducteur

N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur.
 Je connais comme toi les talens de ton maître ;
 S'il était vertueux , c'est un héros peut-être.
 Mais ce héros, Omar , est un traître , un cruel ,
 Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
 Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence ;
 Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
 Dans le cours de la guerre un funeste destin
 Le priva de son fils que fit perir ma main ;
 Mon bras perça le fils , ma voix bannit le père ;
 Ma haine est inflexible ainsi que sa colère ;
 Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer ,
 Et le juste au méchant ne doit point pardonner.

O M A R.

Eh bien ! pour te montrer que Mahomet pardonne ,
 Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne ,
 Partage avec lui-même , & donne à tes tribus
 Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
 Mets un prix à la paix , mets un prix à Palmire ;
 Nos trésors sont à toi.

Z O P I R E.

Tu penses me séduire ?
 Me vendre ici ma honte & marchander la paix
 Par ses trésors honteux , le prix de ses forfaits ?
 Tu veux que sous ses loix Palmire se remette ?
 Elle a trop de vertu pour être sa sujette ;
 Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs ,
 Qui renversent les loix & corrompent les mœurs.

O M A R.

Tu me parles toujours comme un juge implacable ,
 Qui sur son tribunal intimide un coupable.
 Pense & parle en ministre , agis , traite avec moi ,
 Comme avec l'envoyé d'un grand homme & d'un roi.

Z O P I R E.

Qui l'a fait roi ? Qui l'a couronné ?

O M A R.

La victoire.

Ménage sa puissance & respecte sa gloire.
 Aux noms de conquérant & de triomphateur
 Il veut joindre le nom de pacificateur.
 Son armée est encore aux bords du Saïbare ,
 Des murs où je suis né le siège se prépare ;
 Sauvons , si tu m'en crois , le sang qui va couler ,
 Mahomet veut ici te voir & te parler.

Z O P I R E.

Lui ! Mahomet ?

O M A R.

Lui-même , il t'en conjure.

Z O P I R E.

Traître !

Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître ?
 C'est en te punissant que j'aurais répondu.

O M A R.

Zopire , j'ai pitié de ta fausse vertu.
 Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
 De ton gouvernement le fragile avantage ;
 Puisqu'il régne avec toi je cours m'y présenter.

Z O P I R E.

Je t'y suis : nous verrons qui l'on doit écouter.
 Je défendrai mes loix , mes dieux & ma patrie ;
 Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
 Au dieu persécuteur , effroi du genre humain ,
 Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.

A Phanor.

Toi , viens m'aider , Phanor , à repousser un traître.
 Le souffrir parmi nous & l'épargner , c'est l'être.
 Renversons ses desseins , confondons son orgueil ,
 Préparons son supplice , ou creusons mon cercueil.
 Je vais , si le sénat m'écoute & me seconde ,
 Délivrer d'un tyran ma patrie & le monde.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DANS ma prison cruelle est-ce un Dieu qui te guide ?
Mes maux font-ils finis ? te revois-je , Seïde ?

SEIDE.

O charme de ma vie & de tous mes malheurs !
Palmire , unique objet qui m'as coûté des pleurs ,
Depuis ce jour de sang , qu'un ennemi barbare ,
Près des camps du prophète , au bord du Saïbare
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans ,
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans ,
Mes cris mal entendus sur cette infâme rive ,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire ! en quel gouffre d'horreur
Tes perils & ma perte ont abymé mon cœur ,
Que mes feux , que ma crainte & mon impatience ,
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'assaut si long-tems différé ,
Cette heure de carnage , où de sang enivré ,
Je devais de mes mains brûler la ville impie ,
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie ;
Enfin de Mahomet les sublimes desseins ,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains ;

On fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage ;
 Je l'apprends & j'y vole. On demande un ôtage ,
 J'entre , je me présente , on accepte ma foi ;
 Et je me rends captif , où je meurs avec toi.

P A L M I R E.

Seïde , au moment même , avant que ta présence
 Vint de mon désespoir calmer la violence ,
 Je me jettais aux pieds de mon fier ravisseur.
 Vous voyez , ai-je dit , les secrets de mon cœur.
 Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée ;
 Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
 Mes pleurs , en lui parlant , ont arrosé ses pieds ,
 Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
 J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie ;
 Mon cœur sans mouvement, sans chaleur & sans vie ,
 D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru ;
 Tout finissait pour moi quand Seïde a paru.

S E I D E.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

P A L M I R E.

C'est Zopire ; il semblait touché de mes allarmes ;
 Mais le cruel enfin vient de me déclarer
 Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

S E I D E.

Le barbare se trompe , & Mahomet mon maître ,
 Et l'invincible Omar , & ton amant peut-être ,
 Car j'ose me nommer après ces noms fameux ,
 Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux ,
 Nous briserons ta chaîne , & tarirons tes larmes.
 Le dieu de Mahomet , protecteur de nos armes ,
 Le dieu dont j'ai porté les sacrés étendarts ,
 Le dieu , qui de Medine a détruit les remparts ,

Renverfera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar est dans la ville , & le peuple à sa vûe
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur ,
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous cherit , il briserait ma chaîne ;
Il unirait nos cœurs ; nos cœurs lui sont offerts ;
Mais il est loin de nous , & nous sommes aux fers.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

VOs fers seront brisés , foyez pleins d'esperance ;
Le ciel vous favorise , & Mahomet s'avance.

SEIDE.

Lui !

PALMIRE.

Notre auguste père !

OMAR.

Au conseil assemblé

L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.

» Ce favori du dieu , qui préside aux batailles

» Ce grand homme , ai-je dit , est né dans vos murailles.

» Il s'est rendu des rois le maître & le soutien ,

» Et vous lui refusez le rang de citoyen !

» Vient-il vous enchaîner , vous perdre , vous détruire ?

» Il vient vous protéger , mais sur-tout vous instruire.

» Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir.
Les esprits s'ébranlaient ; l'inflexible Zopire ,
Qui craint de la raison l'inévitable empire ,
Veut convoquer le peuple & s'en faire un appui.
On l'assemble , j'y cours , & j'arrive avec lui.
Je parle aux citoyens , j'intimide , j'exhorte ,
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers ;
Il entre accompagné des plus braves guerriers ,
D'Ali , d'Ammon , d'Hercide & de sa noble élite ,
Il entre & sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent ,
L'un croit voir un héros , l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème & le menace encore ,
Cet autre est à ses pieds , les embrasse & l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de Dieu , de paix , de liberré ;
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris , le front calme & serein ,
Mahomet marche en maître , & l'olive à la main ,
La trêve est publiée & le voici lui-même.



SCENE III.

SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE,
SEIDE, PALMIRE, Suite.

MAHOMET.

INVINCIBLES soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble & sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité régne;
Qu'on adore mon dieu, mais sur-tout qu'on le craigne.
Vous, Seïde, en ces lieux!

SEIDE.

O mon père! ô mon roi!

Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.

Qui fait plus qu'il ne doit, ne fait point me servir;
J'obéis à mon dieu; vous, sachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! seigneur, pardonnez à son impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentimens nous animent tous deux;
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai languï prisonnière,
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière;

Tome II.

L

Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur ?

M A H O M E T.

Palmire , c'est assez ; je lis dans votre cœur ,
Que rien ne vous allarme , & rien ne vous étonne.
Allez ; malgré les soins de l'autel & du trône ,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts ;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.

A Seïde.

Vous , suivez mes guerriers ; & vous , jeune Palmire ,
En servant votre dieu ne craignez que Zopire.

S C E N E I V.

M A H O M E T , O M A R.

M A H O M E T.

T OI , reste , brave Omar ; il est tems que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siège encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course & borner ma carrière ;
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés , ami , sont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle & quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu ,
Qui , reçu dans la Mecque , & vainqueur en tout lieu ,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre ;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens , par de nouveaux efforts ,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts ;
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde.

O M A R.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide ,
Qui , formés sous ton joug & nourris dans ta loi ,
N'ont de dieu que le tien , n'ont de père que toi ,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule ,
N'eut un cœur plus docile , un esprit plus crédule ;
De tous tes Musulmans ce sont les plus soumis.

M A H O M E T.

Cher Omar , je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment ; c'est assez.

O M A R.

Blâmes-tu leurs tendresses ?

M A H O M E T.

Ah ! connais mes fureurs , & toutes mes faiblesses.

O M A R.

Comment ?

M A H O M E T.

Tu fais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions régne au fond de mon cœur,
Chargé du soin du monde , environné d'allarmes ,
Je porte l'encensoir & le sceptre & les armes ;
Ma vie est un combat , & ma frugalité
Asservit la nature à mon austerité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse ,
Qui nourrit des humains la brutale mollesse ;
Dans des sables brûlans , sur des rochers déserts ,
Je supporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour seul me console ; il est ma récompense ,
L'objet de mes travaux , l'idole que j'encense ,
Le dieu de Mahomet ; & cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition.

L. 2

Je préfère en secret Palmire à mes épouses ;
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses ,
Quand Palmire à mes pieds , par un aveu fatal ,
Insulte à Mahomet , & lui donne un rival ?

O M A R.

Et tu n'es pas vengé ?

M A H O M E T.

Juge si je dois l'être.
Pour le mieux détester apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits :
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

O M A R.

Quoi ! Zopire !...

M A H O M E T.

Est leur père. Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces serpents dangereux ;
Déjà sans se connaître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes :
Le ciel voulut ici rassembler tous les crimes ;
Je veux... Leur père vient, ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Observe tout , Omar , & qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiège cette porte.
Reviens me rendre compte , & voir s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.



S C E N E V.

Z O P I R E , M A H O M E T.

Z O P I R E.

AH! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde!

M A H O M E T.

Approche , & puisqu'enfin le ciel veut nous unir ,
Vois Mahomet sans crainte , & parle sans rougir.

Z O P I R E.

Je rougis pour toi seul , pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi , de qui la main sème ici les forfaits ,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles ,
Les époux , les parens , les mères & les filles ;
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est par-tout sur ta trace ,
Assemblage inoui de mensonge & d'audace.
Tyran de ton pays , est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix , & m'annoncer un dieu?

M A H O M E T.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire ,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire.
Le glaive & l'Alcoran dans mes sanglantes mains
Imposeraient silence au reste des humains.

L 3

Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre ,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre.
Mais je te parle en homme , & sans rien déguiser ,
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet , nous sommes seuls , écoute.
Je suis ambitieux , tout homme l'est sans doute.
Mais jamais roi , pontife , ou chef , ou citoyen ,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre
Par les loix , par les arts , & sur-tout par la guerre ;
Le tems de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux , trop long-tems inconnu ,
Laisait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé ,
La Perse encor sanglante , & son trône ébranlé ,
L'Inde esclave & timide , & l'Égypte abaissée.
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts ,
Ce grand corps déchiré , dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur & sans vie ;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie ,
Il faut un nouveau culte , il faut de nouveaux fers ,
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Égypte Oziris , Zoroastre en Asie ,
Chez les Crétois Minos , Numa dans l'Italie ,
A des peuples sans mœurs , & sans culte & sans rois ,
Donnèrent aisément d'insuffisantes loix.
Je viens après mille ans changer ces loix grossières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux , & mon culte épuré ,
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie ,
Je détruis sa faiblesse & son idolâtrie.
Sous un roi , sous un dieu , je viens la réunir ;
Et pour la rendre illustre , il la faut asservir.

Z O P I R E.

Voilà donc tes desseins ! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face ?
Tu veux , en apportant le carnage & l'effroi ,
Commander aux humains de penser comme toi ,
Tu ravages le monde , & tu prétends l'instruire ?
Ah ! si par des erreurs il s'est laissé séduire !
Si la nuit du mensonge a pû nous égarer ,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner , de prédire ,
De porter l'encensoir , & d'affecter l'empire ?

M A H O M E T.

Le droit qu'un esprit vaste , & ferme en ses desseins ,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Z O P I R E.

Eh quoi ! tout factieux , qui pense avec courage ,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage ?
Il a droit de tromper , s'il trompe avec grandeur ?

M A H O M E T.

Oui. Je connais ton peuple , il a besoin d'erreur ;
Ou veritable , ou faux , mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux ? Quel bien t'ont-ils pû
faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta secte obscure & basse avilit les mortels ,
Énerve le courage , & rend l'homme stupide ;
La mienne élève l'ame , & la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

Z O P I R E.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons , l'école des tyrans.

Va vanter l'imposture à Medine où tu régnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux! de long-tems Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, & je régne à Medine,
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, & ton cœur en est loin;
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, & le puissant commande;
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je peux te voir à mon joug asservi,
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous! cruel! ah! quel nouveau prestige!
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La nécessité,

Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers & les cieux seront unis ensemble.

L'interêt est ton dieu , le mien est l'équité ;
 Entre ces ennemis il n'est point de traité.
 Quel serait le ciment , réponds-moi si tu l'oses ,
 De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes ?
 Réponds , est-ce ton fils que mon bras te ravit ?
 Est-ce le sang des miens que ta main répandit ?

MAHOMET.

Oui. Ce sont tes fils même. Oui, connais un mystère
 Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
 Tupleures tes enfans , ils respirent tous deux.

ZOPHIRE.

Ils vivraient ! qu'as-tu dit ? ô ciel ! ô jour heureux !
 Ils vivraient ! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne ?

MAHOMET.

Élevés dans mon camp tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPHIRE.

Mes enfans ? dans tes fers ! ils pourraient te servir ?

MAHOMET.

Mes bienfaitantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPHIRE.

Quoi ! tu n'as point sur eux étendu ta colère ?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPHIRE.

Acheve , éclaircis-moi , parle , quel est leur sort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort ;
 Tu n'as qu'à dire un mot , & je t'en fais l'arbitre.

L 3

Z O P I R E.

Moi , je puis les sauver ! à quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon sang ? faut-il porter leurs fers ?

M A H O M E T.

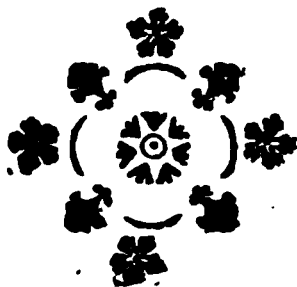
Non. Mais il faut m'aider à dompter l'univers.
Il faut rendre la Mecque , abandonner ton temple ;
De la crédulité donner à tous l'exemple :
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés ,
Me servir en prophète , & tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils , & je serai ton gendre.

Z O P I R E.

Mahomet , je suis père , & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans ,
Les revoir , & mourir dans leurs embrassemens ,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie.
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie ,
Ou de ma propre main les immoler tous deux ;
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

M A H O M E T *seul.*

Fier citoyen , vieillard inexorable ,
Je serai plus que toi , cruel , impitoyable.



SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.
MAHOMET, il faut l'être, ou nous sommes perdus :
 Les secrets des tyrans me sont déjà vendus.
 Demain la trêve expire , & demain l'on t'arrête ;
 Demain Zopire est maître , & fait tomber ta tête.
 La moitié du sénat vient de te condamner ,
 N'osant pas te combattre on t'ose assassiner.
 Ce meurtre d'un héros , ils le nomment supplice ,
 Et ce complot obscur ils l'appellent justice.

MAHOMET.
 Ils sentiront la mienne. Ils verront ma fureur ;
 La persécution fit toujours ma grandeur.
 Zopire perira.

OMAR.
 Cette tête funeste ,
 En tombant à tes pieds , fera fléchir le reste ,
 Mais ne perds point de tems.

MAHOMET.
 Mais malgré mon courroux ,
 Je dois cacher la main qui va lancer les coups ,
 Et détourner de moi les soupçons du vulgaire ,

OMAR.
 Il est trop méprisable.

MAHOMET.
 Il faut pourtant lui plaire.
 Et j'ai besoin d'un bras , qui par ma voix conduit ,
 Soit seul chargé du meurtre , & m'en laisse le fruit.

OMAR.
 Pour un tel attentat je réponds de Seïde.

MAHOMET.
 De lui ?

O M A R.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
 Otage de Zopire , il peut seul aujourd'hui
 L'aborder en secret , & te venger de lui.
 Tes autres favoris zélés avec prudence ,
 Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience ;
 Ils sont tous dans cet âge où la maturité
 Fait tomber le bandeau de la crédulité.
 Il faut un cœur plus simple , aveugle avec courage ,
 Un esprit amoureux de son propre esclavage.
 La jeunesse est le tems de ces illusions ,
 Seïde est tout en proie aux superstitions ;
 C'est un lion docile à la voix qui le guide..

M A H O M E T.

Le frère de Palmire ?

O M A R.

Oui, lui-même. Oui, Seïde,
 De ton fier ennemi le fils audacieux ,
 De son maître offensé rival incestueux..

M A H O M E T.

Je déteste Seïde , & son nom seul m'offense.
 La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
 Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
 Tu connais dans quel sang elle a puisé le jour.
 Tu vois que dans ces lieux environnés d'abymes ,
 Je viens chercher un trône , un autel , des victimes ;
 Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits ;
 Qu'il faut perdre Zopire , & perdre encor son fils.
 Allons , consultons bien mon intérêt , ma haine ,
 L'amour , l'indigne amour , qui malgré moi m'en-
 traîne :

Et la religion à qui tout est soumis ,
 Et la nécessité par qui tout est permis.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DEMEURE. Quel est donc ce secret sacrifice ?
Quel sang a demandé l'éternelle justice ?
Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu , daigne m'appeller.
Mon bras doit le servir , mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant par un serment terrible
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à dieu de mourir pour sa loi ,
Et mes seconds sermens ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente ?
Si je t'accompagnais , j'aurais moins d'épouvante.
Omar ; ce même Omar , loin de me consoler ,
Parle de trahison , de sang prêt à couler ,
Des fureurs du sénat , des complots de Zopire.
Les feux sont allumés , bientôt la trêve expire.
Le fer cruel est prêt , on s'arme , on va frapper
Le prophète l'a dit , il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire , & je crains pour Seïde.

S E I D E.

Croirais-je que Zopire ait un cœur si perfide ?
Ce matin comme ôtage à ses yeux présenté ,
J'admiraïs sa noblesse & son humanité.
Je sentais qu'en secret une force inconnue
Enlevait jusqu'à lui mon ame prévenue.
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux ;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée ,
Mon ame toute entière à son bonheur livrée ,
Oubliant ses douleurs , & chassant tout effroi ,
Ne connût , n'entendit , ne vit plus rien que toi ;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus , qu'il m'avait fu séduire ;
Mais malgré le courroux dont je dois m'animer ,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer !

P A L M I R E.

Ah ! que le ciel en tout a joint nos destinées !
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchainées !
Hélas ! sans mon amour , sans ce tendre lien ,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien ,
Sans la religion que Mahomet m'inspire ,
J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

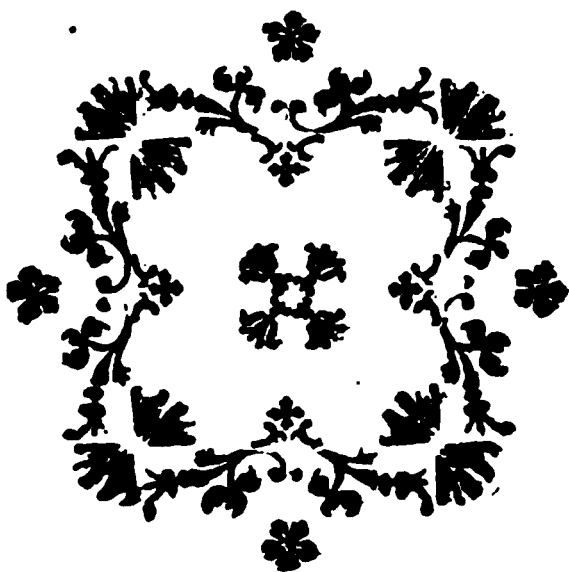
S E I D E.

Laissons ces vains remords , & nous abandonnons
A la voix de ce dieu qu'à l'envi nous servons.
Je fors. Il faut prêter ce serment redoutable ;
Le dieu qui m'entendra nous sera favorable ;
Et le pontife roi , qui veille sur nos jours ,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi , je vais tout entreprendre.

S C E N E I I.

P A L M I R E.

D'UN noir pressentiment je ne puis me défendre.
 Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
 Ce jour tant souhaité me semble un jour d'horreur.
 Quel est donc ce serment qu'on attend de Seïde ?
 Tout m'est suspect ici ; Zopire m'intimide.
 J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
 Éprouve à son nom même une secrète horreur.
 Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
 Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
 Délivre-moi, grand dieu, de ce trouble où je suis.
 Craintive je te sers, aveugle je te suis ;
 Hélas ! daigne essuyer les pleurs où je me noie !



SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'EST vous qu'à mon secours un dieu propice en-
voye,
Seigneur. Seïde . . .

MAHOMET.

Eh bien! d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui quand on est près de moi?

PALMIRE.

O ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inoui! votre ame est interdite,
Mahomet est troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense?
Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidelle?

PALMIRE.

Que dites-vous? surprise & tremblante à vos pieds,
Jé baisse en frémissant mes regards effrayés.

Eh quoi ! n'avez-vous pas daigné dans ce lieu-même
 Vous rendre à nos souhaits, & consentir qu'il m'aime ?
 Ces nœuds , ces chastes nœuds , que dieu formait en
 nous ;

Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
 Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
 Le cœur peut se tromper, l'amour & ses douceurs
 Pourront coûter , Palmire , & du sang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas , mon sang coulerait pour Seïde.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point ?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
 Nous soumit l'un & l'autre à votre joug sacré ,
 Cet instinct tout-puissant de nous-même ignoré
 Devançant la raison , croissant avec notre âge ,
 Du ciel , qui conduit tout , fut le secret ouvrage.
 Nos penchans , dites-vous , ne viennent que de lui.
 Dieu ne saurait changer ; pourrait-il aujourd'hui
 Réprouver un amour que lui-même il fit naître ?
 Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être ?
 Pourrai-je être coupable ?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.
 Attendez les secrets que je dois révéler ;

Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver , ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

P A L M I R E.

Eh ! qui croire que vous ?
Esclave de vos loix , soumise à vos genoux ,
Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

M A H O M E T.

Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

P A L M I R E.

Non , si de vos bienfaits je perds le souvenir ,
Que Seïde à vos yeux s'empresse à m'en punir !

M A H O M E T.

Seïde !

P A L M I R E.

Ah ! quel courroux arme votre œil sévère ?

M A H O M E T.

Allez , rassurez-vous , je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentimens secrets ;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts.
Je suis digne du moins de votre confiance ;
Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours , si vous m'appartenez ,
Meritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoique la voix du ciel ordonne de Seïde ,
Affermissez ses pas où son devoir le guide :
Qu'il garde ses sermens , qu'il soit digne de vous.

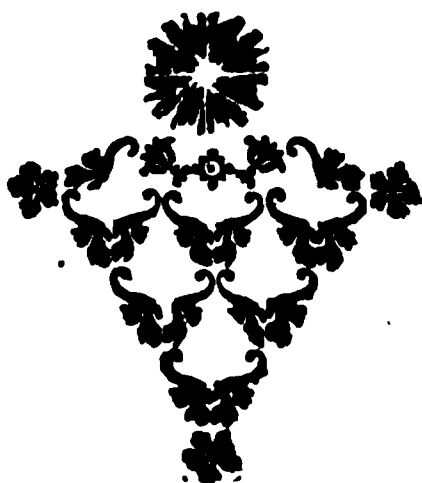
PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous.
 Jè réponds de son cœur, ainsi que de moi-même ;
 Seïde vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
 Il voit en vous son roi , son père , son appui ;
 J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
 Je cours à vous servir encourager son ame.

SCENE IV.

MAHOMET *seul.*

QUOI ! je suis malgré moi confident de sa flâme ?
 Quoi ! sa naïveté , confondant ma fureur ,
 Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur ?
 Père , enfans , destinés au malheur de ma vie ,
 Race toujours funeste , & toujours ennemie ,
 Vous allez éprouver dans cet horrible jour
 Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.



S C E N E V.

M A H O M E T, O M A R.

O M A R.

EN F I N, voici le tems & de ravir Palmire ,
Et d'envahir la Mecque , & de punir Zopire.
Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens ;
Tout est désespéré si tu ne le préviens.
Le seul Seïde ici te peut servir sans doute ;
Il voit souvent Zopire , il lui parle , il l'écoute.
Tu vois cette retraite , & cet obscur détour ,
Qui peut de ton palais conduire à son séjour.
Là , cette nuit Zopire à ses dieux fantastiques
Offre un encens frivole , & des vœux chimeriques.
Là , Seïde , enivré du zèle de ta loi ,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

M A H O M E T.

Qu'il l'immole , il le faut , il est né pour le crime.
Qu'il en soit l'instrument , qu'il en soit la victime.
Ma vengeance , mes feux , ma loi , ma sûreté ,
L'irrévocable arrêt de la fatalité ,
Tout le veut ; mais crois-tu que son jeune courage ,
Nourri du fanatisme , en ait toute la rage ?

O M A R.

Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour , le fanatisme , aveuglent sa jeunesse ;
Il fera furieux par excès de faiblesse.

M A H O M E T.

Par les nœuds des sermens as-tu lié son cœur ?

OMAR.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur ,
Les autels , les sermens , tout enchaîne Seïde.
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide ,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENFANT d'un dieu qui parle à votre cœur ;
Écoutez par ma voix sa volonté suprême ;
Il faut venger son culte , il faut venger dieu même.

SEIDE.

Roi , pontife & prophète à qui je suis voué ,
Maître des nations par le ciel avoué ,
Vous avez sur mon être une entière puissance ;
Éclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger dieu !

MAHOMET.

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEIDE.

Ah ! sans doute ce dieu , dont vous êtes l'image ,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'est point d'autre honneur.

De ses décrets divins aveugle exécuteur ,
 Adorez , & frappez ; vos mains seront armées
 Par l'ange de la mort & le dieu des armées.

S E I D E.

Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
 Quel tyran faut-il perdre , & quel sang doit couler ?

M A H O M E T.

Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre ,
 Qui nous persécuta , qui nous poursuit encore :
 Qui combattit mon dieu , qui massacra mon fils :
 Le sang du plus cruel de tous nos ennemis :
 De Zopire.

S E I D E.

De lui ! quoi , mon bras !

M A H O M E T.

Téméraire ;

On devient sacrilège alors qu'on délibère.
 Loin de moi les mortels assez audacieux
 Pour juger par eux-mêmes , & pour voir par leurs
 yeux.

Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
 Obéir en silence est votre seule gloire.
 Savez-vous qui je suis ? savez-vous en quels lieux
 Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
 Si , malgré ses erreurs & son idolâtrie ,
 Des peuples d'orient la Mecque est la patrie ;
 Si ce temple du monde est promis à ma loi ,
 Si dieu m'en a créé le pontife & le roi ;
 Si la Mecque est sacrée , en savez-vous la cause ?
 Ibrahim y naquit , & sa cendre y repose (1).

(1) Les Musulmans croient avoir à la Mecque le tombeau
 d'Abraham.

Ibrahim , dont le bras docile à l'éternel
 Traina son fils unique aux marches de l'autel ,
 Étouffant pour son dieu les cris de la nature.
 Et quand ce Dieu par vous veut venger son injure ,
 Quand je demande un sang à lui seul adressé ,
 Quand dieu vous a choisi , vous avez balancé !
 Allez , vil idolâtre , & né pour toujours l'être ,
 Indigne Musulman , cherchez un autre maître.
 Le prix était tout prêt , Palmire était à vous ;
 Mais vous bravez Palmire , & le ciel en courroux ;
 Lâche & faible instrument des vengeances suprêmes ,
 Les traits que vous portez vont tomber sur vous-
 mêmes ;
 Fuyez , servez , rampez sous mes fiers ennemis.

S E I D E.

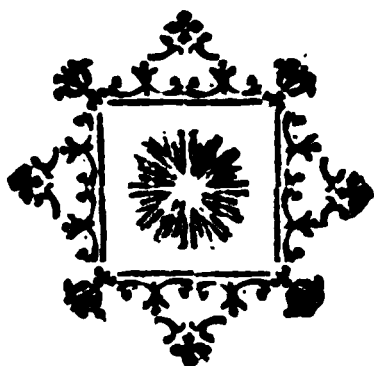
Je crois entendre dieu ; tu parles , j'obéis.

M A H O M E T.

Obéissez , frappez : teint du sang d'un impie ,
 Meritez par sa mort une éternelle vie.

A Omar.

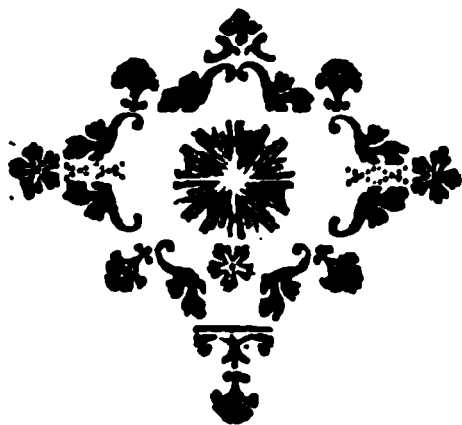
Ne l'abandonne pas , & non loin de ces lieux ,
 Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.



SCENE VII.

SEIDE *seul.*

IMMOLER un vieillard de qui je suis l'ôtage ,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge !
N'importe ; une victime amenée à l'autel ,
Y tombe sans défense , & son sang plaît au ciel ,
Enfin , dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice ;
J'en ai fait le ferment , il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours , ô vous ! de qui les bras
Aux tyrans de la terre ont donné le trépas.
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide ,
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet , ange exterminateur ,
Mets ta ferocité dans le fond de mon cœur.
Ah ! que vois-je ?



SCENE VIII.

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles, Seïde !
 Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide ;
 Otage infortuné que le sort m'a remis ,
 Je te vois à regret parmi mes ennemis.
 La trêve a suspendu le moment du carnage ,
 Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage.
 Je ne t'en dis pas plus ; mais mon cœur , malgré moi ,
 A frémi des dangers assemblés près de toi.
 Cher Seïde , en un mot , dans cette horreur publique ,
 Souffre que ma maison soit ton asyle unique.
 Je réponds de tes jours , ils me sont précieux ,
 Ne me refuse pas.

SEIDE.

O mon devoir ! ô cieux !
 Ah ! Zopire , est-ce vous qui n'avez d'autre envie
 Que de me protéger , de veiller sur ma vie ?
 Prêt à verser son sang , qu'ai-je ouï ! qu'ai-je vu !
 Pardonne , Mahomet , tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
 Mais enfin je suis homme , & c'est assez de l'être
 Pour aimer à donner ses soins compatissans
 A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
 Exterminez , grands dieux , de la terre où nous som-
 mes ,

Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

Fin de l'acte II.

M

S E I D E.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu !

Z O P I R E.

Tu la connais bien peu puisque tu t'en étonnes.
Mon fils , à quelle erreur , hélas ! tu t'abandonnes !
Ton esprit fasciné par les loix d'un tyran
Pense que tout est crime hors d'être Musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître ,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer , un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piège engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne ,
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine ?

S E I D E.

Ah ! je sens qu'à ce dieu je vais désobéir ;
Non , seigneur , non , mon cœur ne saurait vous haïr.

Z O P I R E.

Hélas ! plus je lui parle & plus il m'intéresse ,
Son âge , sa candeur , ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur !
Quelles-tu ? De quel sang les dieux t'ont-ils fait naître ?

S E I D E.

J'en ai point de parens , seigneur , j'en ai qu'un maître ,
Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi ;
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

Z O P I R E.

Quoi ! tu ne connais pas de qui tu tiens la vie.

S E I D E.

Son camp fut mon berceau , son temple est ma patrie.

Je n'en connais point d'autre , & parmi ces enfans
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans ,
Nul n'a plus que Seïde éprouvé sa clémence.

Z O P I R E.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui , les bienfaits , Seïde , ont des droits sur un cœur.
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur !
Il t'a servi de père , aussi-bien qu'à Palmire ;
D'où vient que tu frémis , & que ton cœur soupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ,
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

S E I D E.

Eh ! qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable ?

Z O P I R E.

Ses remords sont vrais , ton cœur n'est plus coupable.
Viens , le sang va couler , je veux sauver le tien.

S E I D E.

Juste ciel ! & c'est moi qui répandrais le sien !
O sermens ! ô Palmire ! ô vous ! dieu des vengeances !

Z O P I R E.

Remets-toi dans mes mains , tremble si tu balances ;
Pour la dernière fois , viens , ton sort en dépend.



S C E N E I X.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

O M A R *entrant avec précipitation.***T**RAÎTRE, que faites-vous ! Mahomet vous attend.

S E I D E.

Où suis-je ? ô ciel ! où suis-je, & que dois-je résoudre ?
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir ? où porter un trouble si cruel ?
Où fuir ?

O M A R.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'éternel.

S E I D E.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.



S C E N E X.

Z O P I R E *seul.*

AH! Seïde, où vas-tu? Mais il me fuit encore.
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le fuit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

S C E N E X I.

Z O P I R E , P H A N O R.

P H A N O R.

LISEZ ce billet important
Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

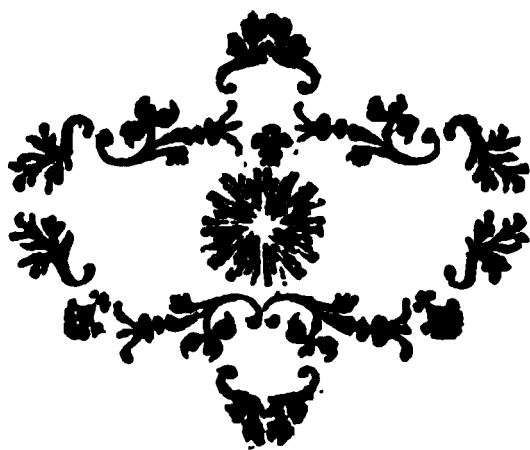
Z O P I R E.

Hercide! qu'ai-je lû? grands dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance?
Hercide veut me voir! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel.
Ils vivent! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Seïde & Palmire ignorent leur naissance!
Mes enfans! tendre espoir que je n'ose écouter;
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.

M 3

Pressentimens confus , faut-il que je vous croye ?
O mon sang ! où porter mes larmes & ma joye ?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens ;
Je cours , & je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête , j'hésite , & ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive,
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit ;
Au pied de cet autel , où les pleurs de ton maître
Ont fatigué des dieux qui s'apaisent peut-être.
Dieux ! rendez-moi mes fils ; dieux , rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux , qu'un traître a corrompus
S'ils ne sont point à moi , si telle est ma misère ,
Je les veux adopter , je veux être leur père.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

OUI, de ce grand secret la trame est découverte;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Seïde obéira; mais avant que son cœur
Raffermit par ta voix, eût repris sa fureur,
Seïde a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET.

O ciel!

OMAR.

Hercide l'aime, il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien! que pense Hercide?

OMAR.

Il paraît effrayé,
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est faible. Ami, le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître.
Je fais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi?

O M A R .

J'ai fait ce que tu veux.

M A H O M E T .

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice , ou que Zopire meure.
S'il meurt , c'en est assez ; tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas ; mais si-tôt que Seïde
Aura rougi ses mains de ce grand homicide ,
Réponds-tu qu'au trépas Seïde soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ?

O M A R .

N'en doute point.

M A H O M E T .

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort , & couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper , prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la source de son sang ,
Prend soin de redoubler son heureuse ignorance.
Épaississons la nuit qui voile sa naissance ,
Pour son propre intérêt , pour moi , pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout tems est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre.
On n'a point de parens alors qu'on les ignore.
Les cris du sang , sa force & ses impressions ,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude ;
Celle de m'obéir fit son unique étude.
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras
Sur la cendre des siens qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en secret , ambitieux peut-être ,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.

Mais déjà l'heure approche ou Seïde en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses dieux.
Retirons-nous.

O M A R.

Tu vois sa démarche égarée ;
De l'ardeur d'obéir son ame est dévorée.

S C E N E I I.

MAHOMET & OMAR *sur le devant , mais
retirés de côté. SEIDE dans le fond.*

S E I D E.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir ?

M A H O M E T.

Viens , & par d'autres coups assurons mon pouvoir.
Il sort avec Omar.

S E I D E *seul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé , j'obéirai sans doute.
Mais quelle obéissance ! ô ciel ! & qu'il en coûte !



SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

PALMIRE, que veux-tu? Quel funeste transport?
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort?

PALMIRE.

Seïde, la frayeur & l'amour sont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à dieu, tu vas donc obéir?

SEIDE.

O de mes sentimens souveraine adorée!
Parlez, déterminez ma fureur égarée;
Éclairez mon esprit, & conduisez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprète?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même.
C'est tout ce que je fais, le doute est un blasphème.
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seïde, est le vrai dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'est; puisque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce dieu si bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.

Je ne le fais que trop , que mon doute est un crime ,
 Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime ,
 Que par la voix du ciel Zopire est condamné ,
 Qu'à soutenir ma loix j'étais prédestiné.
 Mahomet s'expliquait , il a fallu me taire ;
 Et , tout fier de servir la céleste colère ,
 Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas ;
 Un autre dieu peut-être a retenu mon bras.
 Du moins lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire ,
 De ma religion j'ai senti moins l'empire.
 Vainement mon devoir au meurtre m'appellait ,
 A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
 Mais avec quel courroux , avec quelle tendresse ,
 Mahomet de mes sens accuse la faiblesse !
 Avec quelle grandeur & quelle autorité ,
 Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité !
 Que la religion est terrible & puissante !
 J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante ;
 Palmire , je suis faible , & du meurtre effrayé.
 De ces saintes fureurs je passe à la pitié ,
 De sentimens confus une foule m'assiège ;
 Je crains d'être barbare ou d'être sacrilège.
 Je ne me sens point fait pour être un assassin.
 Mais quoi ! dieu me l'ordonne , & j'ai promis ma main.
 J'en verse encor des pleurs de douleur & de rage ;
 Vous me voyez , Palmire , en proie à cet orage ,
 Nageant dans le reflux des contrariétés ,
 Qui pousse & qui retient mes faibles volontés.
 C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines ;
 Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes.
 Mais sans ce sacrifice à mes mains imposé ,
 Le nœud qui nous unit est à jamais brisé.
 Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

P A L M I R E.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire !

M 6

S E I D E.

Le ciel & Mahomet ainsi l'ont arrêté.

P A L M I R E.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté?

S E I D E.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

P A L M I R E.

Quelle effroyable dot !

S E I D E.

Mais si le ciel l'ordonne.
Si je fers & l'amour & la religion.

P A L M I R E.

Hélas !

S E I D E.

Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

P A L M I R E.

Si dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis.

S E I D E.

Eh bien ! pour être à toi que faut-il ?

P A L M I R E.

Je frémis.

S E I D E.

Je t'entends , son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui, moi ?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche !

Que t'ai-je dit ?

SEIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'est son dernier oracle, & j'accomplis ses loix.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter ;
Ces momens sont affreux. Va, fuis cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé !

SEIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.
Il le faut de ma main trainer sur la poussière,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains ! tout mon sang s'est glacé.
Le voici. Juste ciel...

Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.

SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE
sur le devant.

ZOPIRE *près de l'autel.*

O Dieux de ma patrie !
Dieux prêts à succomber sous une secte impie ,
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître , & ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux , si d'un scélérat vous respectez le sort ! ...

SEIDE à Palmire.

Tu l'entends qui blasphème ?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort.
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière ,
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentimens ,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans.

PALMIRE à Seide.

Que dit-il ? ses enfans !

ZOPIRE.

O mes dieux que j'adore !
Je mourrai du plaisir de les revoir encore.
Arbitre des destins , daignez veiller sur eux ;
Qu'ils pensent comme moi , mais qu'ils soient plus
heureux !

S E I D E.

Il court à ses faux dieux ! frappons.

Il tire son poignard.

P A L M I R E.

Que vas-tu faire ?

Hélas !

S E I D E.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de dieu soit par lui massacré !
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures som-
bres
Ces traits de sang, ce spectre, & ces errantes ombres !

P A L M I R E.

Que dis-tu ?

S E I D E.

Je vous suis, ministres du trépas.
Vous me montrez l'autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

P A L M I R E.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

S E I D E.

Il n'est plus tems, avançons, l'autel tremble.

P A L M I R E.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

S E I D E.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du prophète de Dieu la voix se fait entendre.
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.

Palmire !

P A L M I R E.

Eh bien !

S E I D E.

Au ciel adressez tous vos vœux.

Je vais frapper.

Il sort , & va derrière l'autel où est Zopire.

P A L M I R E *seul.*

Je meurs. O moment douloureux !

Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève ?

D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève ?

Si le ciel veut un meurtre est-ce à moi d'en juger ?

Est-ce à moi de m'en plaindre & de l'interroger ?

J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?

Ah ! quel cœur fait jamais il est juste ou coupable ?

Je me trompe , ou les coups sont portés cette fois ;

J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.

Seïde... hélas !...

S E I D E *revient d'un air égaré.*

Où suis-je ? & quelle voix m'appelle ?

Je ne vois point Palmire , un dieu m'a privé d'elle.

P A L M I R E.

Eh quoi ! m'éconnais-tu celle qui vit pour toi ?

S E I D E.

Où sommes-nous !

P A L M I R E.

Eh bien ! cette effroyable loi ,

Cette triste promesse est-elle enfin remplie ?

S E I D E.

Que me dis-tu ?

P A L M I R E.

Zopire a-t-il perdu la vie ?

S E I D E.

Qui, Zopire ?

P A L M I R E.

Ah grand Dieu! Dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

S E I D E.

Je sens que mes genoux s'affaissent.

Il s'affied.

Ah! je revois le jour , & mes forces renaissent.
Quoi! c'est vous ?

P A L M I R E.

Qu'as-tu fais ?

S E I D E.

Il se relève.

Moi! je viens d'obéir.

D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel! tu l'as voulu , peux-tu vouloir un crime ?
Tremblant , saisi d'effroi , j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler ; ce vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri si lamentable ,
La nature a tracé dans ses regards mourans
Un si grand caractère & des traits si touchans . . .
De tendresse & d'effroi mon ame s'est remplie ,
Et plus mourant que lui je déteste ma vie.

P A L M I R E.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger ;
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.

S C E N E V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

P H A N O R.

CIEL ! quels affreux objets se présentent à moi !

Z O P I R E.

Si je voyois Hercide ! . . . ah ! Phanor , est-ce toi ?
Voilà mon assassin.

P H A N O R.

O crime ! affreux mystère !
Assassin malheureux , connaissez votre père.

S E I D E.

Qui ?

P A L M I R E.

Lui ?

S E I D E.

Mon père !

Z O P I R E.

O ciel !

P H A N O R.

Hercide est expirant,

Il me voit , il m'appelle , il s'écrie en mourant :
 S'il en est encor tems , préviens un parricide :
 Cours arracher ce fer à la main de Seïde.
 Malheureux confident d'un horrible secret ,
 Je suis puni , je meurs des mains de Mahomet.

Cours, hâtes-toi d'apprendre au malheureux Zopire,
Que Seïde est son fils & frère de Palmire.

S E I D E.

Vous !

P A L M I R E

Mon frère ?

Z O P I R E.

O mes fils ! ô nature ! ô mes dieux !
Vous ne me trompiez pas quand vous parliez pour
eux ,
Vous m'éclairiez sans doute ! ah ! malheureux Seïde,
Qui t'a pû commander cet affreux homicide ?

S E I D E *se jettant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma nation ,
Et ma reconnaissance & ma religion ;
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez , rendez ce fer à ma barbare main.

P A L M I R E *à genoux arrêtant le bras de Seïde.*

Ah ! mon père , ah ! seigneur , plongez-le dans mon
sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Seïde ;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

S E I D E.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frappez vos assassins.

Z O P I R E *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfans.
Le ciel voulut mêler dans les maux qu'il m'envoie
Le comble des horreurs au comble de la joye.

Je bénis mon destin , je meurs ; mais vous vivez.
 O vous ! qu'en expirant mon cœur a retrouvés ,
 Seïde , & vous Palmire , au nom de la nature ,
 Par ce reste de sang qui sort de ma blessure ,
 Par ce sang paternel , par vous , par mon trépas ,
 Vengez-vous, vengez-moi ; mais ne vous perdez pas.
 L'heure approche , mon fils , où la trêve rompue
 Laisait à mes desseins une libre étendue ;
 Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié ,
 Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
 Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître ;
 Mon sang va les conduire ; ils vont punir un traître.
 Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah ! je cours de ce pas
 Vous immoler ce monstre , & hâter mon trépas ;
 Me punir , vous venger.

SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE,
 OMAR, Suite.

OMAR.

QU'ON arrête Seïde.
 Secourez tous Zopire , enchaînez l'homicide.
 Mahomet n'est venu que pour venger les loix.

Z O P I R E.

Ciel ! quel comble du crime ! & qu'est-ce que je vois ?

SEIDE,

Mahomet me punir ?

PALMIRE.

Eh quoi ! tyran farouche ,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche !

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va ; j'ai bien mérité
Cet exécration de ma crédulité.

OMAR.

Soldat , obéissez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez. Perfide !

OMAR.

Madame , obéissez , si vous aimez Seïde.
Mahomet vous protège , & son juste courroux ,
Prêt à tout foudroyer , peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre roi , madame , il faut me suivre.

PALMIRE.

Grand Dieu , de tant d'horreurs que la mort me dé-
livre !

On emmène Palmire & Seïde.

ZOPHIRE à Phanor.

On les enlève ? ô ciel ! ô père malheureux !
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

P H A N O R.

Déjà le jour renaît , tout le peuple s'avance ;
On s'arme , on vient à vous , on prend votre défense.

Z O P I R E.

Soutiens mes pas , allons ; j'espère encor punir ,
L'hypocrite assassin qui m'ose secourir ;
Ou du moins , en mourant , sauver de sa furie
Ces deux enfans que j'aime , & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAHOMET , OMAR , Suite dans le fond.

OMAR.

ZOPIRE est expirant , & ce peuple éperdu ,
 Levait déjà son front dans la poudre abattu.
 Tes prophètes & moi que ton esprit inspire ,
 Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
 Ici , nous l'annonçons à ce peuple en fureur ,
 Comme un coup du très-haut qui s'arme en ta faveur.
 Là , nous en gémissons , nous promettons vengeance ;
 Nous vantons ta justice , ainsi que ta clémence.
 Par-tout on nous écoute , on fléchit à ton nom ;
 Et ce reste importun de la sédition
 N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage ,
 Dont le courroux mourant frappe encor le rivage
 Quand la sérénité régne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel.
 As-tu fait des remparts approcher mon armée.

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée :
 Osman la conduisait par des secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre ou tromper les humains ?

Seïde ne fait point qu'aveugle en sa furie ,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

O M A R.

Qui pourrait l'en instruire ? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli.
Seïde va le suivre , & son trépas commence ;
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu fais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait sù mêler.
Le châtimement sur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'autel il trainait sa victime ,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras ,
Dans ses veines lui-même il portait son trépas.
Il est dans la prison , & bientôt il expire ;
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir ;
Croyant sauver Seïde , elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grace de Seïde ;
Le silence est encor sur sa bouche timide.
Son cœur toujours docile , & fait pour t'adorer ,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur , prophète , & roi dans ta patrie ,
Palmire achevera le bonheur de ta vie.
Tremblante , inanimée , on l'amène à tes yeux.

M A H O M E T.

Va rassembler mes chefs , & revole en ces lieux.



SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de
Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

CIEL! où suis-je? ah! grand dieu!

MAHOMET.

Soyez moins consternée,
J'ai du peuple & de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le ciel & moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse & vengée.
Ne pleurez point Seïde, & laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre. Et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jetta des yeux de père,
Sachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vòs yeux hardis au faite de la gloire,
De Seïde & du reste étouffez la mémoire;
Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes loix, lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je? quelles loix, ô ciel! & quels bienfaits!
Impositeur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens; va, ce dernier outrage
Manquait à ma misère, & manquait à ta rage.

N 2

Le voilà donc , grand dieu , ce prophète sacré ,
 Ce roi que je servis , ce dieu que j'adorai ?
 Monstre dont les fureurs & les complots perfides
 De deux cœurs innocens ont fait deux parricides ,
 De ma faible jeunesse infâme séducteur ,
 Tout souillé de mon sang , tu prétends à mon cœur !
 Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête ;
 Le voile est déchiré , la vengeance s'apprête.
 Entends-tu ces clameurs ? entends-tu ces éclats ?
 Mon père te poursuit des ombres du trépas.
 Le peuple se soulève , on s'arme en ma défense ,
 Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
 Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc ,
 Voir mourir tous les tiens , & nager dans leur sang !
 Puissent la Mecque ensemble , & Medine & l'Asie
 Punir tant de fureurs & tant d'hypocrisie !
 Que le monde par toi séduit & ravagé
 Rougisse de ses fers , les brise & soit vengé !
 Que ta religion , que fonda l'imposture ,
 Soit l'éternel mépris de la race future !
 Que l'enfer , dont les cris menaçaient tant de fois
 Quiconque osait douter de tes indignes loix ,
 Que l'enfer , que ces lieux de douleur & de rage ,
 Pour toi seul préparés , soient ton juste partage !
 Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits ,
 L'hommage , les sermens , & les vœux que je fais.

M A H O M E T.

Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse être ,
 Et qui que vous soyez , fléchissez sous un maître.
 Apprenez que mon cœur...



SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR,
ALI, Suite.

OMAR.

ON fait tout, Mahomet ;
Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit , la prison est forcée ,
Tout s'arme , tout s'émeut , une foule insensée ,
Élevant contre toi ses hurlemens affreux ,
Porte le corps sanglant de son chef malheureux.
Seïde est à leur tête , & d'une voix funeste
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ce corps souillé de sang est l'horrible signal
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant , je suis un parricide ;
La douleur le ranime , & la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi ;
On déteste ton dieu , tes prophètes , ta loi.
Ceux même qui devoient dans la Mecque allarmée
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée ,
De la fureur commune avec zèle enivrés ,
Viennent lever sur toi leurs bras désespérés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Acheve , juste ciel , & soutiens l'innocence !
Frappe.

MAHOMET à Omar.

Eh bien ! que crains-tu ?

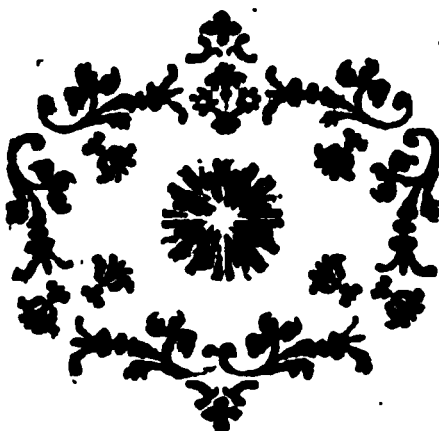
N 3

O M A R.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

M A H O M E T.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.



SCENE DERNIERE.

MAHOMET, OMAR, *sa suite d'un côté,*
SEIDE, & le peuple de l'autre,
PALMIRE *au milieu.*

SEIDE *un poignard à la main ; mais déjà
affaibli par le poison.*

PEUPLES, vengez mon père, & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me suivre, écoutez votre maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monstre, & suivez-moi... grands
dieux !

Quel nuage épais se répand sur mes yeux !

Il avance , il chancelle.

Frappons... ciel ! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah ! mon frère !

N'auras-tu pû verser que le sang de ton père ?

SEIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel dieu vient m'accabler ?

Il tombe entre les bras des siens.

MAHOMET.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
 Incrédules esprits, qu'un zèle aveugle inspire,
 Qui m'osez blasphémer, & qui vengez Zopire,
 Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
 Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
 Dieu, qui m'a confié sa parole & sa foudre,
 Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
 Malheureux ! connaissez son prophète & sa loi,
 Et que ce dieu soit jugé entre Seïde & moi.
 De nous deux à l'instant que le coupable expire !

PALMIRE.

Mon frère ! eh quoi ! sur eux ce monstre a tant d'empire !
 Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix,
 Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses loix,
 Et toi, Seïde, aussi !

SEÏDE *entre les bras des siens.*

Le ciel punit ton frère.
 Mon crime était horrible autant qu'involontaire.
 En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
 Toi, tremble, scélérat, si dieu punit l'erreur.
 Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes !
 Tremble, son bras s'essaye à frapper ses victimes.
 Détournez d'elle, ô dieu, cette mort qui me suit !

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit,
 Non. Le poison sans doute.

MAHOMET *en l'interrompant, & s'adressant
 au peuple.*

Apprenez, infidèles,
 A former contre moi des trames criminelles ;

Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits.
 La nature & la mort ont entendu ma voix.
 La mort , qui m'obéit , qui , prenant ma défense ,
 Sur ce front pâlisant a tracé ma vengeance ;
 La mort est à vos yeux prête à fondre sur vous.
 Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux ;
 Ainsi je punirai les erreurs insensées ,
 Les révoltes du cœur , & les moindres pensées.
 Si ce jour luit pour vous , ingrats , si vous vivez ,
 Rendez grace au pontife , à qui vous le devez.
 Fuyez , courez au temple appaiser ma colère.

Le peuple se retire.

P A L M I R E *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
 Montre , ainsi son trépas t'aura justifié ;
 A force de forfaits tu t'es déifié !
 Malheureux assassin de ma famille entière ,
 Otes-moi de tes mains ce reste de lumière.
 O frère ! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs !
 Que je te suive au moins.

Elle se jette sur le poignard de son frère.

M A H O M E T.

Qu'on l'arrête.

P A L M I R E.

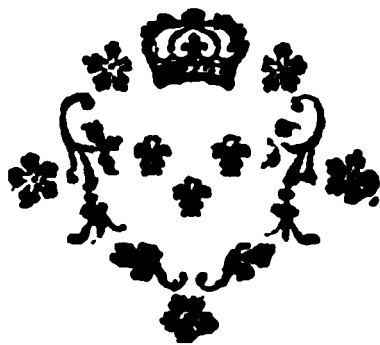
Je meurs.
 Je cesse de te voir , imposteur exécrable.
 Je me flatte en mourant qu'un dieu plus équitable
 Réserve un avenir pour les cœurs innocens.
 Tu dois régner ; le monde est fait pour les tyrans.

N 1

M A H O M E T.

Elle m'est enlevée... Ah! trop chère victime!
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'appas détestable ennemi.
Vainqueur & tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords! ô fureur! ô justice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice!
Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi, que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens frapper;
J'ai trompé les mortels, & ne me puis tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre & vous, & ce ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma faiblesse, & sauve encor ma gloire;
Je dois régir en dieu l'univers prévenu.
Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

Fin du cinquième & dernier Acte.



DE L'ALCORAN

ET DE

MAHOMET.

C'ÉTAIT un sublime & hardi charlatan que ce Mahomet, fils d'Abdalla. Il dit dans son dixième chapitre : *quel autre que Dieu peut avoir composé l'Alcoran ? on crie , c'est Mahomet qui a forgé ce livre. Eh bien tâchez d'écrire un chapitre qui lui ressemble ! & appelez à votre aide qui vous voudrez. Au dix-septième il s'écrie : Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du sacré temple de la Mecque à celui de Jérusalem. C'est un assez beau voyage ; mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète , & des belles choses qu'il y vit.*

Il prétendait qu'il y avait cinq cens années de chemin d'une planète à une autre , & qu'il fendit la lune en deux. Ses disciples, qui rassemblèrent solennellement des versets de son Koran après sa mort , retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les philosophes. C'était avoir trop de délicatesse. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs , qui

auraient bien sù expliquer l'itineraire. Les amis de Mahomet devaient savoir par expérience que le merveilleux est la raison du peuple. Les sages contredisent en secret , & le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itineraire des planètes on laissa quelques petits mots sur l'aventure de la lune ; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le Koran est une rapsodie sans liaison , sans ordre , sans art ; on dit pourtant que ce livre ennuyeux est un fort beau livre ; je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il est écrit avec une élégance & une pureté dont personne n'a approché depuis. C'est un poème ou une espèce de prose rimée , qui contient six mille vers. Il n'y a point de poète dont la personne & l'ouvrage ayent fait une telle fortune. On agit chez les Musulmans si l'Alcoran était éternel , ou si dieu l'avait créé pour le dicter à Mahomet. Les docteurs décidèrent qu'il était éternel ; ils avaient raison , cette éternité est bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les moines , qui se sont déchaînés contre Mahomet & qui ont dit tant de sottises sur son compte , ont prétendu qu'il ne savait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme qui avait été négociant , poète , législateur & souverain , ne fut pas signer son nom ! Si son

livre est mauvais pour notre tems & pour nous, il était fort bon pour ses contemporains & sa religion encore meilleure. Il faut avouer qu'il retira presque toute l'Asie de l'idolâtrie. Il enseigna l'unité de dieu, il déclama avec force contre ceux qui lui donnent des associés. Chez lui l'usure avec les étrangers est défendue, l'aumône ordonnée. La prière est une nécessité absolue ; la résignation aux décrets éternels est le grand mobile de tout. Il était bien difficile qu'une religion si simple & si sage, enseignée par un homme toujours victorieux, ne subjuguât pas une partie de la terre. En effet, les Musulmans ont fait autant de prosélites par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & jusqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs se sont soumis à l'Islamisme.

Mahomet laissa dans sa loi beaucoup de choses qu'il trouva établies chez les Arabes, la circoncision, le jeûne, le voyage de la Mecque, qui était en usage quatre mille ans avant lui, des ablutions si nécessaires à la santé & à la propreté dans un pays brûlant où le linge était inconnu, enfin l'idée d'un jugement dernier que les mages avaient toujours établies, & qui était parvenue jusqu'aux Arabes. Il est dit, que comme il annonçait qu'on ressusciterait tout nud, Aïshéa sa femme trouva la chose immo-

deste & dangereuse; *allez ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire*. Un ange, selon le Koran, doit peser les hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée est encore prise des mages. Il leur a volé aussi leur pont aigu, sur lequel il faut passer après la mort & leur Jannat, où les élus Musulmans trouveront des bains, des appartemens bien meublés, de bons lits & des Ouris avec de grands yeux noirs. Il est vrai aussi qu'il dit que tous ces plaisirs des sens, si nécessaires à tous ceux qui ressusciteront avec des sens, n'approcheront pas du plaisir de la contemplation de l'être suprême. Il a l'humilité d'avouer dans son Koran que lui-même n'ira point en paradis par son propre mérite, mais par la pure volonté de Dieu. C'est aussi par cette pure volonté divine qu'il ordonne que la cinquième partie des dépouilles fera toujours pour le prophète.

Il n'est pas vrai qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme aussi habile ait voulu se brouiller avec cette moitié du genre humain qui conduit l'autre. Abulfeda rapporte qu'une vieille l'importunant un jour en lui demandant ce qu'il fallait faire pour aller en paradis; *ma mie*, lui dit-il, le paradis n'est pas pour les vieilles. La bonne femme se mit à pleurer, & le prophète pour la consoler, lui dit: il n'y aura point de vieilles.

les parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine consolante est confirmée dans le cinquante-quatrième chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ses sectateurs arrivèrent à la prière étant ivres. Il permit la pluralité des femmes, se conformant en ce point à l'usage immémorial des Orientaux.

En un mot, les loix civiles sont bonnes. Son dogme est admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre; mais les moyens sont affreux, c'est la fourberie & le meurtre.

On l'excuse sur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille prophètes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit : *crois que j'ai parlé à l'ange Gabriel, ou je te tue.*

Combien est préférable un Confucius le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation ! il n'emploie que la raison, & non le mensonge & l'épée. Vice-roi d'une grande province il y fait fleurir la morale & les loix. Disgracié & pauvre, il les enseigne, il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement, il rend la vertu aimable, il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples.

Le comte de Boulainvilliers, qui avait du goût pour Mahomet, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher que ce ne fut un peuple de brigands; ils volaient avant Mahomet en adorant les étoiles, ils volaient sous Mahomet au nom de dieu. Ils avaient, dit-on, la simplicité des tems heroïques? Mais qu'est-ce que les siècles heroïques? C'était le tems où on s'égorgeait pour un puits & pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers Musulmans furent animés par Mahomet de la rage de l'enthousiasme. Rien n'est plus terrible qu'un peuple, qui, n'ayant rien à perdre, combat à la fois par esprit de rapine & de religion.

Il est vrai qu'il n'y avait pas beaucoup de finesse dans leurs procédés. Le contrat de premier mariage de Mahomet porte qu'attendu que Cadishéa est amoureuse de lui, & lui pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de simplicité à lui avoir composé une généalogie dans laquelle on le fait descendre d'Adam en droite ligne, comme on a fait descendre depuis quelques maisons d'Espagne & d'Ecosse. L'Arabie avait son Moreri & son Mercure galant.

Le grand prophète effuya la disgrâce commune à tant de maris; il n'y a personne après

tela qui puisse se plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de sa seconde femme la belle Aïshéa ; il s'appellait Affuan. Mahomet se comporta avec plus de hauteur que César qui répudia sa femme , disant qu'il ne fallait pas que la femme de César fût soupçonnée. Le prophète ne voulut pas même soupçonner la sienne , il fit descendre du ciel un chapitre du Koran pour affirmer que sa femme était fidelle. Ce chapitre était écrit de toute éternité aussi bien que tous les autres.

On l'admire pour s'être fait de marchand de chameaux pontife , législateur & monarque , pour avoir soumis l'Arabie , qui ne l'avait jamais été avant lui , pour avoir donné les premières secousses à l'empire Romain d'Orient & à celui des Perses. Je l'admire encore pour avoir entretenu la paix dans sa maison parmi des femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe , de la moitié de l'Asie , de presque toute l'Afrique , & il s'en est bien peu fallu que sa religion n'ait subjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions ? Un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans son premier combat donnait une autre destinée au monde.

Son gendre *Ali* prétendit que quand il fallut inhumer le prophète , on le trouva dans un état qui n'est pas trop ordinaire aux morts , &

que la veuve *Aishéa* s'écria : si j'avais sù que Dieu eût fait cette grace au défunt , j'y serais accourue à l'instant. On pouvait dire de lui *deceit Imperatorem stantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la sienne. Les moindres particularités en étaient sacrées ; on fait le compte & le nom de tout ce qui lui appartenait, neuf épées, trois lances, trois arcs, sept cuirasses, trois boucliers, douze femmes, un coq blanc, sept chevaux, deux mules, quatre chameaux, sans compter la jument *Borac* sur laquelle il monta au ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt, elle appartenait en propre à l'ange Gabriel.

Toutes ces paroles ont été recueillies. Il disait que la jouissance des femmes le rendait plus fervent à la prière. En effet, pourquoi ne pas dire *benedicite* & grâces au lit comme à table ? Une belle femme vaut bien un souper. On prétend encore qu'il était un grand médecin ; ainsi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.



SUR LA POLICE DES SPECTACLES.

ON excommunait autrefois les rois de France , & depuis Philippe I , jusqu'à Louis VIII , tous l'ont été solennellement , de même que tous les empereurs depuis Henri IV , jusqu'à Louis de Bavière exclusivement. Les rois d'Angleterre ont eu aussi une part très-honnête à ces présens de la cour de Rome. C'était la folie du tems , & cette folie coûta la vie à cinq ou six cens mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentans des monarques : ce n'est pas les ambassadeurs que je veux dire ; mais les comédiens , qui sont rois & empereurs trois ou quatre fois par semaine , & qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guères que leur profession & celle des forciers à qui on fasse aujourd'hui cet honneur. Mais comme il n'y a plus de forciers depuis environ soixante à quatre-vingt ans que la bonne philosophie a été connue des hommes , il ne reste plus pour victimes qu'Alexandre , César , Athalie , Polyeucte , Andromaque , Brutus , Zayre & Arlequin.

La grande raison qu'on en apporte, c'est que ces messieurs & ces dames représentent des passions. Mais si la peinture du cœur humain merite une si horrible flétrissure, on devrait donc user d'une grande rigueur avec les peintres & les statuaires. Il y a beaucoup de tableaux licentieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne représente pas un seul poëme dramatique qui ne soit dans la plus exacte bienséance. La Vénus du Titien & celle du Corregge sont toutes nues, & sont dangereuses en tout tems pour notre jeunesse modeste ; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de Cinna que pendant environ deux heures, & avec l'approbation du magistrat sous l'autorité royale. Pourquoi donc ces personnages vivans sur le théâtre sont-ils plus condamnés que ces comédiens muets sur la toile ? *Ut Pictura Poësis erit.* Qu'auraient dit les Sophocles & les Euripides, s'ils avaient pû prévoir qu'un peuple qui n'a cessé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au théâtre, qui reçut de leur tems une si haute gloire ?

Ésopus & Roscius n'étaient pas des sénateurs romains ; il est vrai ; mais le flamen ne les déclarait point infâmes, & on ne se doutait pas que l'art de Terence fût un art semblable à celui de Locuste. Le grand pape, le

grand prince , Leon X , à qui on doit la renaissance de la bonne tragédie & de la bonne comédie en Europe , & qui fit représenter tant de pièces de théâtre dans son palais avec tant de magnificence , ne devinait pas qu'un jour dans une partie de la Gaule , des descendans des Celtes & des Goths se croiraient en droit de flétrir ce qu'il honorait. Si le cardinal de Richelieu eût vécu , lui qui a fait bâtir la salle du palais royal , lui à qui la France doit le théâtre ; il n'eût pas souffert plus long-tems que l'on osât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ses propres ouvrages.

Ce sont les herétiques , il le faut avouer , qui ont commencé à se déchaîner contre le plus beau de tous les arts. Leon X ressuscitait la scène tragique , il n'en fallait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de satan. Aussi la ville de Genève , & plusieurs illustres bourgades de Suisse ont été cent cinquante ans sans souffrir chez eux un violon. Les jansénistes qui dansent aujourd'hui sur le tombeau de St. Paris , à la grande édification du prochain , défendirent le siècle passé à une princesse de Conti qu'ils gouvernaient , de faire apprendre à danser à son fils , attendu que la danse est trop profane. Cependant il fallait avoir bonne grace & savoir le menuet ; on ne voulait point de violon , &

le directeur eut beaucoup de peine à souffrir par accommodement , qu'on montrât à danser au prince de Conti avec des castagnettes. Quelques catholiques un peu Visigots , de deçà les monts , craignirent donc les reproches des réformateurs , & crièrent aussi haut qu'eux ; ainsi peu à peu s'établit dans notre France la mode de diffamer César & Pompée , & de refuser certaines cérémonies à certaines personnes gagnées par le roi , & travaillans sous les yeux du magistrat. On ne s'avisa point de réclamer contre cet abus ; car qui aurait voulu se brouiller avec des hommes puissans , & des hommes du tems présent , pour Phédre & pour les héros des siècles passés ?

On se contenta donc de trouver cette rigueur absurde , & d'admirer toujours à bon compte les chef-d'œuvres de notre scène.

Rome de qui nous avons appris notre cathéchisme , n'en use point comme nous , elle a su toujours temperer les loix selon les tems & selon les besoins ; elle a su distinguer les bateleurs effrontés qu'on censurait autrefois avec raison , d'avec les pièces de théâtre du Trissin & de plusieurs évêques & cardinaux qui ont aidé à ressusciter la tragédie. Aujourd'hui même on représente à Rome publiquement des comédies dans des maisons religieuses. Les dames y vont sans scandale ; on ne croit point que

des dialogues récités sur des planches soient une infamie diabolique. On a vu jusqu'à la pièce de *Georges Dandin* exécutée à Rome par des religieux, en présence d'une foule d'ecclésiastiques & de dames. Les sages Romains se gardent bien sur-tout d'excommunier ces messieurs qui chantent le dessus dans les opera italiens ; car en vérité, c'est bien assez d'être châtré dans ce monde, sans être encore damné dans l'autre.

Dans le bon tems de Louis XIV, il y avait toujours aux spectacles qu'il donnait un banc qu'on nommait *le banc des évêques*. J'ai été témoin que dans la minorité de Louis XV, le cardinal de Fleury alors évêque de Fréjus, fut très-pressé de faire revivre cette coutume. D'autres tems, d'autres mœurs ; nous sommes apparemment bien plus sages que dans les tems où l'Europe entière venait admirer nos fêtes : où Richelieu fit revivre la scène en France ; où Leon X ât renaître en Italie le siècle d'Auguste. Mais un tems viendra où nos neveux, en voyant l'Impertinent, ouvrage du père le Brun, contre l'art des Sophocles, & les œuvres de nos grands hommes imprimés dans le même tems s'écrieront : est-il possible que les Français aient pu ainsi se contredire, & que la plus absurde barbarie ait levé si orgueilleusement la tête contre les plus belles productions de l'esprit humain ?

Saint Thomas d'Aquin dont les mœurs valent bien celles de Calvin & du père Quesnel ; Saint Thomas qui n'avait jamais vu de bonne comédie , & qui ne connaissait que de malheureux histrions , devine pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut assez de bon sens & assez de justice pour sentir le mérite de cet art , tout informe qu'il était ; il le permit , il l'approuva. Saint Charles Borromée examinait lui-même les pièces qu'on jouait à Milan ; il les munissait de son approbation & de son seing.

Qui seront après cela les Visigots qui voudront traiter d'empoisonneurs Rodrigue & Chimène ? Plût au ciel que ces barbares ennemis du plus beau des arts eussent la piété de Polyeucte , la clémence d'Auguste , la vertu de Burrhus , & qu'ils finissent comme le mari d'Alzire !



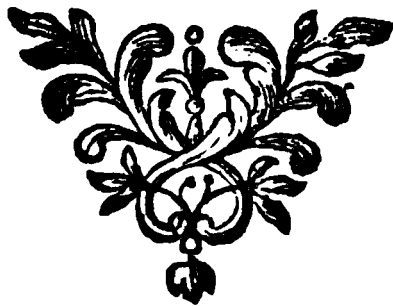
MÉROPE,

FERNAND- CORTÉS, TRAGÉDIE.

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François ordinaires du Roi
le 6 Janvier 1744.*

Par M. ^{Alexis} PIRON.

Le prix est 30 sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S.
Jacques, au-dessous de la Fontaine
S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

P E R S O N A G E S.

CORTÈS, Conquérant du Mexique.

MONTÉZUME, Roi de Mexique.

LE GRAND-PRÊTRE du Mexique.

D. PEDRE, Gouverneur de la Jamaïque.

ELVIRE, Fille de D. Pédre.

AGUILAR, Parent de D. Pédre.

*Troupes d'Espagnols
& d'Américains.*

*La Scène est à Mexico dans un des
Palais de Montézume, occupé par les
Espagnols.*

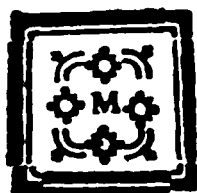


FERNAND
CORTÉS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE.

MONTEZUME *les fers aux mains*,
LE GRAND PRÊTRE.

MONTEZUME.



MINISTRE des faux Dieux que l'Amérique
encense,

Témoin de mon opprobre & de leur impuis-
sance,

De quelle paix encor, sur de pareils apuis,
Me viendrais-tu flater dans le trouble où je suis ?
Toi-même, laissant là ces Dieux que je méprise,
Calme tes propres sens ; reviens de ta surprise ;

A ij

Au rapport de tes yeux tâche d'ajouter foi ;
 Ils ne t'abusent point. Oui : c'est Moi , c'est ton Roi ,
 Le Roi des Mèxiquains , l'orgueilleux Montézume
 Qu'à ces fers que tu vois la tristesse acoutume ;
 Et qui , d'un esclavage incroyable à jamais ,
 Fait cette épreuve horrible en son propre Palais.

L E G R A N D P R E T R E .

Quel spectacle en éfèt ! Quel exemple éfroiable
 Du céleste couroux qu'alume un Roi coupable !
 Du pouvoir de nos Dieux faut-il d'autres témoins ?
 Malheureux Montézume , instruisez-vous du moins.
 Reconoîssez la main dont les coups vous étonent.
 Vous méprisiez nos Dieux : nos Dieux vous abandonent,
 Et joiîèt d'un pouvoir dont vous osez douter ,
 Vous leur servez Vous-même à le faire éclater.

M O N T E Z U M E .

Où seroit leur justice ? Eh pourquoi la vengeance
 Auroit-elle éclaté longtems avant l'ofense ?

De l'Astre dont le cours mesure ici les mois ,
 La face entière à peine a resplendi six fois ,
 Depuis que du Soleil les Enfans invincibles
 Touchèrent , sous Cortès , nos Bords inaccessibles ;
 Et maîtrisant la Mer & les Vents en couroux ,
 Sur des Châteaux flotans voguèrent jusqu'à Nous.
 Quel Autre , avant ce jour pour Nous si mémorable ,
 Fut plus que Moi fidèle au culte abominable
 Que , du sang des Captifs à l'autel égorgés ,

Consacrent par tes mains d'aveugles préjugés ?
 Toutefois , tu le sçais ; en fus-jè plus tranquile ?
 Ma Piété toujours fut un crime inutile.
 C'en étoit fait déjà. Les sources de l'éfroi ,
 Du fond du noir Abîme avoient jailli sur Moi.
 Déjà persécuté de visions funestes ,
 Je tombois sous le poids des vengeances célestes.
 Au pié de tes autels , au sein des voluptés ,
 Un Spèctre , jour & nuit , debout à mes côtés ,
 D'un avenir affreux me présentant l'image ,
 Abatoit , comme encore il abat mon courage.
 Le doigt d'un Invisible , au milieu de ma Cour
 Sur ce lambris superbe apuyé nuit & jour ,
 Ofroit à mes regards , me peignoit à l'idée ,
 De rivières de sang l'Amérique inondée ,
 Devant un Homme-seul tous les Miens efrayés ,
 Nos Villes , mes Palais , tes Temples foudroyés ,
 Mon Peuple disparu. Voilà de quels auspices
 Tes Dieux , depuis un an , payoient mes sacrifices :
 Et faux ou vrai ton zèle ardent à m'égarer
 Veut encore à ce prix me les faire adorer ?

L E G R A N D P R E T R E .

Oui : croyez en ce zèle & pieux & sincère.
 Nul espoir , qu'en tâchant de fléchir leur colère.
 Nulle trêve aux terreurs dont vous êtes atteint ,
 Qu'en ralumant l'encens que vous avez éteint.
 Qu'osez-vous reprocher à ces Dieux tutélaires ?
 Ils vous ouvroient les yeux. Leurs avis salutaires
 Vous anonçant des maux aisés à prévenir ,

De sa fatalité désarmoient l'avenir.
 Que n'en profitiez-vous ? L'Ennemi qui domine
 Exterminera tout , si l'on ne l'extermine.
 Un Démon destructeur , & qu'a vomie l'Enfer ,
 L'amène exprès armé de la flamme & du fer.
 Vil rebut du Couchant ainsi que de l'Aurore ,
 Sur l'onde , au gré des vents , que n'erre-t-il encore ?
 Ou que , pour expirer sous le couteau mortel ,
 N'a-t-il été traîné du Rivage à l'Aûtel ?
 Vous avez mieux aimé , Roi foible & trop facile ,
 Entre ces Murs sacrés l'honorer d'un azile.
 Et de quel air encor vint-il s'en emparer ?
 C'est Lui qui l'acceptant sembloit vous honorer.
 Mais que n'a pas depuis tenté son audace ?
 C'est peu que du Mexique il ait changé la face ;
 C'est peu qu'il ait , au nom de je ne sçais quel Roi ,
 Demandé votre hommage , exigé votre foi ;
 Et , de l'abaîssement de votre rang suprême ,
 Relevé la splendeur d'un autre diadème ;
 Violant tous les droits des Hommes & des Dieux ,
 Il pille vos trésors , les disperse à vos yeux ,
 Ose porter sur Vous une main sacrilège ;
 Et , par un charme enfin qui tient du sortilège ,
 Pour ne vous rien laisser dont vous puissiez jouir ,
 Il vous restoit des Dieux : il vous les fait trahir.

M O N T É Z U M E.

Non , je n'ai rien trahi , quand j'ai de l'Amérique
 Abjuré pour jamais le culte chimérique.
 De folles visions tu m'avois infecté ;

Et ton zèle entre nous n'est qu'un zèle affecté.
 Conviens-en. J'en appelle à tes propres lumières ;
 A ce qui brille en Toi de ces clartés premières
 Que refusa le Ciel à nos Américains ;
 Tu fais craindre des Dieux que tu n'as jamais craints.
 Ta bouche les anonce , & ton cœur les réprouve.
 Tu les jugeas toujours tels que je les éprouve ,
 Muets , sourds , impuissans , Simulâcres affreux ,
 Teints d'un sang mille fois plus respectable qu'Eux.
 Mais leur fable servant de bâte à ta fortune ,
 Tu hais la vérité ; son flambeau t'importune ;
 L'Intérêt & l'Orgueil sont les Dieux que tu sers ;
 Et tu sacrifierois pour Eux tout l'Univers.
 Pour Moi je me conduis par un plus beau principe.
 Je ne peux fuir le jour , quand l'ombre se dissipe.
 Je n'examine plus ce qu'il peut m'en coûter.
 L'erreur est le seul mal que j'aye à redouter.
 J'aime , je plains mon Peuple ; & ma plus chère envie
 Seroit , dussé-je y perdre & le Trône & la vie ,
 Qu'il sentît comme Moi les horribles abus
 Dont ta Secte odieuse aime à nous voir imbus.
 Cours à tes Zélateurs étaler mes faiblesses :
 Peins-leur avec mépris l'état où tu me laisses :
 Etone-les du joug où je suis attaché :
 Dis-leur bien plus : dis-leur que j'en suis peu touché.
 Non que je ne pensasse en vrai Roi ; mais pour l'être ,
 D'un vaste Continent suffit-il d'être Maître ?
 Il faut encore avoir des Hommes pour Sujets.
 A ce compte , le suis-je , & l'ai-je été jamais ?

Ah si , comme il est vrai , les Mortels sont l'image
De la Divinité qui reçoit leur hommage ;
A des Monstres de sang votre hommage adressé
Ne dit que trop le nom de mon Peuple insensé !

LE GRAND PRETRE.

Juste Ciel ! Et quel nom donner à des Barbares
Qui , du pouvoir magique armant leurs mains avarés ,
Et répandant partout le ravage & l'effroi ,
Eux seuls ont déjà plus versé de sang

M O N T E Z U M E.

Tais-toi.

Voyons les d'un autre œil. Je pèse & considère
Ce qu'ils disent du Ciel & de leur hémisphère.
J'y découvre , j'y sens d'utiles vérités ;
Et nous serions heureux , s'ils étoient écoutés.
Peux-tu les comparer à Nous tels que nous sommes ;
Sans reconnoître en Eux de véritables Hommes
Faits pour nous inspirer le respect & l'amour ,
Et dignes d'être nés à la source du jour ?
Si leurs Coursiers fougueux , leur fer & leur tonnerre
En font dans le combat les Démon de la guerre ;
Leurs Sciences , leurs Arts , & leurs loix désormais
Vous feroient voir en Eux des Dieux pendant la paix.
Tlascala dont le Prince est un exemple au Vôtre ,
S'en est senti de l'une , & refléurit sous l'autre.
Mieux conseillé que Vous , le fier Sicotensal
S'en est fait un apui qui vous sera fatal.
C'est à nos Ennemis laisser trop d'avantage ,

Que de ne pas entrer avec Eux en partage
D'un bien inestimable , & que ne paîroit pas
Tout l'or que je possède , & qui naît sous nos pas.

L E G R A N D P R E T R E .

Ainsi lâsse du scèptre , & jurant notre perte ,
D'elle même , à ces fers , votre main s'est oferte ?

M O N T E Z U M E .

J'ai vû fondre sur Moi cent Guerriers plus qu'Humains,
Dont le moindre est l'éfroi de mille Américains.
Leur Général , aux yeux de ma Garde interdite ,
Se venoit plaindre à Moi d'un complot qu'on médire ,
Me demandoit raison de qui l'osoit trahir ,
Et , la foudre à la main , se faisoit obéir.
J'ai cédé. Qui de Vous m'a creusé cet abîme ?
Tū dis que l'infortune est un éfèt du crime :
Celuici n'étant pas dans le nombre des miens ,
Serois-je par hazard la victime des tiens ?

L E G R A N D P R E T R E .

Le salut de l'Etat , lorsque son Roi sucombe ,
Pour apaiser nos Dieux , demande une Hécatombe.
De cent Tlascaliens ceints du bandeau mortel ;
Demain , le sang va donc aroser leur autel.
Un sang plus rare encor rougira leurs images.
La peur a , parmi Nous , glacé bien des courages ;
Mais son vol inconstant peut se tourner ailleurs ;
Et vos Maîtres bientôt reconoîtront les Leurs.

S C E N E I I.

M O N T E Z U M E.

V As , retourne à ton Temple ! Égorge, tue, immole ;
 Baigne-toi dans le sang ; fouilles-en ton Idole ;
 Et digne Ordonateur d'exécrables festins ,
 Hâte par tes forfaits nos malheureux destins !

Incertain , agité , plongé dans la tristesse ,
 Sans cesse y résistant , y retombant sans cesse ,
 Le désir de la mort est le seul sentiment
 Qui demeure à mon ame attaché constamment.

S C E N E I I I.

C O R T È S , M O N T É Z U M E ,
 A G U Í L A R. *Soldats Espagnols.*

M O N T E Z U M E *continue.*

C ' É s t me trop épargner innocent ou coupable ,
 Cortès ! Lève sur moi ton fer impitoyable !
 Je déteste les jours que tu m'as conservés :
 Frappe !

C O R T È S *lui ôtant ses fers.*

Roi de Mexique , espérez mieux ; vivez :
 Soyez libre ; réglez ; je le veux , & j'ordone

Qu'à ce titre on respecte ici votre Personne,
 Je devois un exemple à la témérité
 Fertile en attentats sous votre autorité.
 Vous n'avez part à rien ; j'aime & veux vous en croire ;
 Mètez à le prouver vos soins & votre gloire.
 En arrivant ici , j'ai des droits les plus saints
 Confié le dépôt en vos royales mains ;
 Qu'elles en prennent mieux désormais la défense ;
 Et quand on nous attaque , apprenez qu'on offense
 La majesté d'un Roi souverain de ces Mers,
 Et dont le bras s'étend au bout de l'Univers.
 N'alumez pas la foudre en ses mains pacifiques ;
 Alez en informer vos Prêtres , vos Caciques.
 En tumulte ici près ils désirent vous voir ;
 Alez , & les rangez Vous-même à leur devoir.
 Qu'ils ne se flattent pas non plus que ma justice
 Laisse achever demain l'horrible sacrifice
 Dont j'apprens que déjà l'apareil est dressé ;
 Surtout si Tlascala s'y trouve intéressé.
 Songez-y. Paroissez ; parlez-leur en Monarque ;
 Reprenez en le ton , le pouvoir , & la marque.
 Et * Vous , qu'on l'accompagne ; & que votre fierté
 Réprime ici l'audace & la férocité.

* à la Suite.



S C E N E I V.

C O R T È S , A G U I L A R ,

C O R T È S.

H É bien , brave Aguilar , ai-je écarté les Traîtres ?
Oseront-ils encore agir au gré des Prêtres ,
Après avoir souffert l'enlèvement du Roi ?

A G U I L A R.

La fureur se rallume & succède à l'éfroi.
Le zélé Mèxiquain déjà Chrétien dans l'ame ,
Qui de tous leurs complots nous découvre la trame ,
Dit que les Mécontents se rassemblent sans bruit.
Leur rage n'attend plus que l'ombre de la nuit.
Dans les bras du sommeil ils comptent nous surprendre ,
Et ce Palais & Nous , réduire tout en cendre.
Tous en ont fait serment. Demain , à son lever ,
Le Soleil sous leur Ciel ne doit plus nous trouver.

C O R T È S.

Ceux qu'a vûs Tabasco dans sa plaine sanglante ,
A cent mille Guerriers inspirer l'épouvante ,
Contre un Peuple en désordre , & par des coups plus sûrs ,
Sauront bien se défendre à l'abri de ces Murs.

A G U I L A R.

Nous n'avions là , Seigneur , nul espoir de retraite.
Nous vainquîmes , croyant venger notre défaite ;
Mais ce jour mit un terme à nos calamités ;

Et nous n'en sommes plus à ces extrémités.
 Le Eac où vous avez cent barques toutes prêtes ,
 Lavant le pié des murs du Palais où vous êtes ,
 Vous peut faire aisément regagner Tézeuco.
 Ses Ports nous sont ouverts. D'ailleurs à Tabasco ;
 Vous le sçavez , Seigneur , l'ardeur étoit nouvelle ,
 Et d'un premier butin l'espérance étoit belle ;
 Mais le Soldat courbé sous le poids des trésors
 Craint de perdre aujourd'hui ce qu'il cherchoit alors.

C O R T È S.

Quand le Soldat sous Moi marchoit à la victoire ,
 S'il cherchoit des trésors , Moi je cherchois la gloire ;
 Et m'en étant couvert , je crains ainsi que Lui ,
 Ce que j'acquis alors , de le perdre aujourd'hui.
 Sur ce Soldat enfin j'ai d'autant plus d'empire ,
 Qu'il partage avec Moi cette gloire où j'aspire ;
 Et que jusqu'à présent , la peine & le danger
 Sont tout ce qu'avec Lui l'on m'a vû partager.

A G U I L A R.

A vouloir trop voler de victoire en victoire ,
 Plus d'un Ambitieux diminua sa gloire.
 La Fortune en ces lieux vous a fait un accueil
 Qui , du grand Aléxandre eût assouvi l'orgueil.
 De l'Hidaspe & du Gange ayant traversé l'onde ,
 Sa valeur à l'étroit désira plus d'un Monde.
 Les vœux qu'il fit pour Lui , pour vous sont exaucés.
 L'Océan l'arrêtoit , & vous le franchissez.
 Qu'oposez-vous encore à des millions d'Homraes ?

Mesurez votre gloire à ce peu que nous sommes.
 Quatre ou cinq cens tant Chefs Soldats que Matelots ,
 Qui , transformés sous Vous en autant de Héros ,
 Ont si bien secondé votre main triomphante ,
 Qu'on nous prend pour des Dieux que le Soleil enfante ;
 Et que de Tlascala le Roi presque à genoux
 S'est crû trop honoré de traiter avec Vous.
 Sur tous ses Devanciers , César a l'avantage.
 Le Tibre disparoît sous les lauriers du Tage.
 L'Aigle a , du Globe entier , fini presque le tour ;
 Et l'Espagne est par tout où luit l'Astre du jour.
 Qu'espérez-vous de plus ? D'ailleurs, que sert de feindre ?
 Ce Peuple nous a craints plus qu'il n'a dû nous craindre :
 Mais il craint de ses Dieux encor plus le courroux.
 Des deux illusions la moins forte est pour Nous.
 Ne le bravons donc pas. Risquons moins ; & que Charles
 En Maître désormais se présente & lui parle.
 Nous, de tant d'heureux jours ménageons mieux le fruit,
 Et ne les rendons pas le jouët d'une Nuit.

Dans votre cœur enfin , s'il est fidèle & tendre ,
 La Fille de Dom Pèdre eût dû se faire entendre.
 Elvire vous rapelle , & reste à conquérir.
 Que dis-je ? Elle est à Vous ; & vous voulez périr ?

C O R T È S.

Elvire !

A G U I L A R.

Hé quoi , l'aurois-je envain nommée ?

C O R T È S.

Elvire !

A G U I L A R.

N'est-elle plus le prix où votre cœur aspire ?

C O R T È S.

Ne songeons qu'à la guerre ; elle est notre métier ;
Aguilar ; laissez-moi m'y livrer tout entier !

A G U I L A R.

Ainsi donc , en partant , vous m'auriez fait l'injure
De me prendre à témoin du plus affreux parjure ?

C O R T È S.

Oui ; je vous voutus voir présent à nos adieux !
Oui ; je vous fis témoin d'un parjure odieux !
Mais encore une fois souffrez que je l'oublie.

A G U I L A R.

Un sang digne du vôtre Elvire & Moi nous lie ;
Et je rappellerai malgré vous un serment
Que je ne verrois pas trahir impunément.

C O R T È S.

Rappelez-le moi donc ; parlez : je vous écoute.

A G U I L A R.

Déjà vous soupirez. Vous ferez plus sans doute
En vous ressouvenant d'Elvire toute en pleurs ,
D'Elvire qui sembloit présager ses malheurs.
L'effet auroit-il donc justifié ses craintes ,
Et répondu si mal aux propos que vous tintes ?
Je ne puis l'oublier : par de plus nobles traits ,
Le Guerrier amoureux ne s'exprima jamais.
» *Elvire , dites-vous , j'ai pour astre contraire ,*
» *Et de nos deux Maisons la haine héréditaire ,*

» Et le désavantage auquel est exposé
 » L'Homme que la Fortune a peu favorisé.
 » Mais que ne peut un cœur que le vôtre seconde ?
 » Le Ciel à ma valeur présente un nouveau Monde ;
 » J'y vole ; & cette épée y fera des exploits
 » Dont se glorifieront & l'Espagne & nos Rois.
 » Que Charle à mon Elvire en doive la conquête !
 » Que de myrtes lui-même il couronne ma tête ;
 » Et que pour s'aquiter envers de si beaux feux ,
 » Il contraigne D. Pèdre à nous unir tous deux !
 Vous parliez de la sorte en prenant congé d'Elle.

C O R T È S.

Vous me voyez muet à ce récit fidèle.

A G U I L A R.

Vous rend il à vous-même , ou si vous nous bravez ?

C O R T È S.

Que me répondit-elle , Aguilar ? Achevez.

A G U I L A R.

Tout ce que la tendresse & l'honneur peut répondre.

C O R T È S.

Tout ce qui doit servir un jour à la confondre !

A G U I L A R.

A la confondre ? ô Ciel ! Aurois-je bien oui ?

C O R T È S.

Elvire m'abandonne.

A G U I L A R.

Elle , Seigneur ? Elle ?

C O R T È S.

Oui.

Interrogez Henrique. Oui ; cette Elvire même
Que vous vites , au fort de sa douleur extrême ,
Déplorer sa naissance , injurier le sort ,
Détester mon courage , & désirer la mort ;
Qui jura , si l'arrêt de notre destinée
Détruisoit entre Nous tout espoir d'himénée ,
Que du moins à nul autre aucun Pouvoir humain
N'engageroit jamais ni son cœur ni sa main ;
Cette Elvire aujourd'hui n'est plus qu'une Infidèle ;
Et quand de nos succès l'Espagne a la nouvelle ,
Quand de notre bonheur l'Univers s'entretient ;
D. Sanche est amoureux , la demande ; & l'obtient.

A G U I L A R.

Je ne m'étonne plus de la mélancolie
Où votre ame a paru toujours ensevelie ,
Depuis que , parmi Nous , Henrique est de retour.

C O R T È S.

Dom Pèdre , avec Henrique , arrivoit à la Cour.
Rapellé de l'exil où , depuis vingt années ,
Sa fierté gémissoit au pié des Pyrénées ,
Il venoit exercer on ne sçait quel emploi.
Mais à peine avoit-il entretenu le Roi ,
Qu'au trop heureux D. Sanche en acordant sa Fille ,
Il se fit suivre d'Eux ; & quitta la Castille.

A G U I L A R.

Elvire , sans douleur , n'aura pas obéi :
Et ç'est son devoir seul qui vous aura trahi.

C O R T È S.

Ah , quand nous chérissions les chaînes qui nous lient ,
Nos cœurs & nos devoirs bientôt se concilient !
Libre ou non , qui le veut garde aisément sa foi.
Elvire a pû tout faire , & n'a rien fait pour Moi.
De son rigoureux Père aléguant la puissance ,
Vous ne m'alégués rien , hélas , pour sa défense.
Elevée à la Cour Elvire , loin de Lui ,
Put du pouvoir suprême interposer l'apui.
Son rang & la faveur l'atachoient à la Reine.
L'Ingrate pour azile avoit sa Souveraine.
Contre un Père du moins , un abri si puissant
Présentait des délais l'artifice innocent.
En ressources l'amour est-il si peu fertile ?
Ce que j'ai fait pour Elle étoit-il plus facile ?
Mais réservé moi seul aux feux les plus constans ,
Seul je subis l'effet de l'absence & du tems.
Sa flame s'est éteinte ; & Moi , je brûle encore !
Oui ; telle est ma foiblesse , Aguilar : je l'adore !
Je la voi ; je lui parle ; elle existe en ces lieux.
Plus j'en suis éloigné , plus elle est sous mes yeux.
La difformité même , en ce Climat sauvage ,
Ne sert qu'à rapprocher sa triomphante image.
Mon cœur de tant d'apas occupé malgré Moi ,
Les compare sans cesse à tout ce que je voi.
Mais enfin c'en est fait. J'oublierai la Cruelle !
Mon courage indigné se révolte contre Elle.
Quels soins pour votre Chef , en des lieux où le sort

Nous laisse pour tout choix le triomphe ou la mort ,
Où reculer d'un pas , quoique vous puissiez dire ,
Est de tous les périls le dernier & le pire !
Sentons mieux désormais ce que nous nous devons.
J'aimois : j'ai voulu vaincre : & j'ai vaincu. Suivons
Des exploits que le Ciel voudra que j'accomplisse.
L'amour les comença : que l'honneur les finisse !
Qu'Elvire qui partout les entend publier ,
Trouvant par tout mon nom , ne me puisse oublier ;
Et compare à son tour , non sans regret peut-être ,
Avec l'heureux Epoux , l'Amant qui devoit l'être !

S C E N E V.

MONTÉZUME , CORTÈS,
A G U I L A R.

M O N T É Z U M E.

J'A I de vos volontés instruit les Mèxiquains ;
Seigneur , en y joignant mes ordres souverains.
Mais le Ciel veut ma chute , & leur ignominie.
La soif du sang les livre à leur mauvais Génie.
Le Grand-Prêtre apuyé du cri des Anciens ,
Les provoque au mépris de vos droits & des miens ,
M'appelle votre Esclave , & traite de chimère
Votre force invincible & votre caractère.
Loin de révoquer donc l'apareil inhumain

Du sacrifice impie ordonné pour demain ;
 Il presse avec ardeur cette fête funèbre :
 Aujourd'hui, dans une heure, il veut qu'on la célèbre.

C O R T È S.

J'en réglerai la pompe ; il m'y verra marcher.

M O N T É Z U M E.

Ce que mon zèle encor ne sauroit vous cacher,
 Soigneux d'accumuler nos malheurs & ses crimes,
 Entre vos Aliés il choisit cent Victimes,
 Et d'un horrible deuil menace Flascala.

C O R T È S.

C'est assez.

M O N T É Z U M E.

Sa fureur n'en demeure pas là.

C O R T È S.

A quel excès plus grand peut monter son audace ;

M O N T É Z U M E.

A massacrer des Gens de votre auguste Race,
 Trouvés dans nos Déserts, errans & désarmés,
 Et, depuis quelques jours, dans le Temple enfermés.

C O R T È S à Aguilar.

Des Espagnols ! Qu'entens-je ?

M O N T É Z U M E.

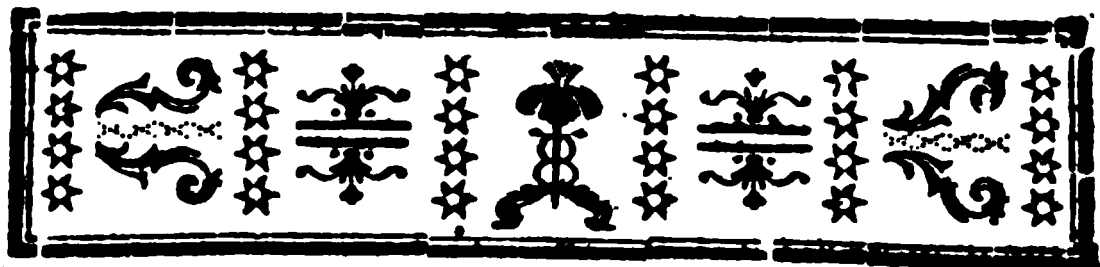
Oui, Seigneur ; & sa rage
 Prétend même, par Eux, comencer le carnage.
 D'un pareil attentat plus indigné que Vous,
 Je n'adoucirai point votre juste courroux.
 Qu'il éclate à son gré sur un Peuple barbare.

Que je voudrois conduire , & que le crime égare.
 Pour moi , Captif ici moins honteux de mes fers ,
 Que d'avoir été Roi d'un Peuple si pervers ,
 Je vais , ne doutant pas du succès de vos armes ,
 Honorer les Ingrats de mes dernières larmes.

S C E N E VI.
 C O R T È S , A G U I L A R.
 C O R T È S.

JE vous ai vû pâlir , Moi je frémis d'horreur
 Ami , plus de conseils que de notre fureur !
 Pour empêcher demain ce qu'on ose entreprendre ,
 Sicotenfal ici , la nuit , se devoit rendre ;
 Nous devions de concert semer ici l'éfroi :
 On le prévient. N'importe. Osons tout. Suivez-moi.
 Vèrrons nous égorger nos Amis & nos Frères ,
 Sans qu'il en soit parlé sous les deux Hémisphères ?
 Le sang a trop souillé vos sacrilèges mains ,
 Monstres , soyez rayés du nombre des Humains !

Fin du premier Acte.

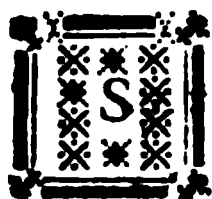


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. PEDRE, AGUILAR.

AGUILAR.



I notre course heureuse est ici terminée ,
Au moins ne pouvoit-elle être mieux cou-
ronée.

Qui nous eût dit , Seigneur , tantôt quand aux autels ,
Nous courions désarmer ou punir les Cruels ,
Que D. Pèdre seroit la première Victime
Que leur enlèveroit cet éfort magnanime ;
Et qu'on auroit , avant d'abandonner ces lieux ,
Le bonheur de saûver des jours si précieux ?

D. P E D R E.

La vie est quelquefois le plus grand des suplices.
De la Fortune aveugle admirons les caprices ,
Ami : Cortès & Moi nous les signalons bien.
La gloire est son partage ; & la honte est le mien.

AGUILAR.

La honte est un malheur ; mais , s'il ne nous surmonte ,
Aucun autre malheur n'est , je crois , une honte ;
Et les vôtres. . . .

D. P E D R E.

Les miens les réuniront tous ,
Quand tu m'auras , d'un mot , porté les derniers coups.
Sous le bandeau mortel , depuis une heure entière ,
J'étois , comme tu sçais , privé de la lumière.
Ce jeune Castillan qui partageoit mon sort ?
Il ne reparoit point ; & sans doute il est mort ?

A G U I L A R.

Vous allez vous revoir dans les bras l'un de l'autre.
Le Ciel à son salut veilloit ainsi qu'au vôtre.
D'instruments & de cris un mélange infernal
Du meurtre avoit déjà donné l'affreux signal ;
Un Satellite, Monstre indigne du nom d'homme ,
Que du saint nom de Prêtre ici pourtant l'on nomme ,
Le bras levé sur Vous , paisible en sa fureur ,
Déjà , de votre sang s'abreuvoit dans son cœur.
Nos armes , tout-à-coup , nous faisant faire place ,
Reportent l'épouvante où renaîssoit l'audace.
Courtès que rien n'arête & qui semble voler ,
Bond sur le Scélérat prêt à vous immoler ,
Tandis que non moins prompt je relève & délie
L'Espagnole à vos pieds pâle & presque sans vie.
Le nom de notre Chef lui fait rouvrir les yeux.
Que deviens-je à mon tour , quand l'examinant mieux ,
Dans ses traits délicats où la couleur expire ,
Je démêle . . . Je vois . . . Je reconois . . . Elvire !

D. P E D R E.

Que veux-tu ? Ni la mort , ni toutes ses horreurs

Ne sont , cher Aguilar , le comble des malheurs ;
Et du moins , de la sorte Elvire travestie ,
Des outrages du sort saûvoit plus que sa vie.

A G U I L A R.

Voudriez-vous , Seigneur , m'instruire à votre tour ?
Une Brigue vous fit éloigner de la Cour.
Un rapel honorable a réparé l'injure ;
Mais , depuis ce rapel , quelle étrange aventure
A de Vous & d'Elvire ici conduit les pas ?

D. P E D R E.

Eh ! Mon astre partout ne me poursuit-il pas ?

Le Conseil informé du pouvoir tirannique
Dont l'avare D. Diègue use à la Jamaïque ,
De cette Isle en secrèt me nomma Gouverneur.
Mais je fus moins flaté de ces marques d'honneur ,
Que révolté d'entendre en cette Cour funeste ,
Elever jusqu'au Ciel un nom que je déteste ;
Et de n'y revenir que pour voir de plus près
Le triomphe insultant du Père de Cortès.
Aussi ne désirois-je aprocher cette Plage
Que pour y disputer l'honneur de l'avantage ,
Une Carrière immense ofrant encor de quoi
Partager la fortune entre Cortès & Moi.
Venant donc affronter ce qu'ont de redoutable
La Guerre , un nouveau Ciel , & la Mèr indomtable ,
De cent préparatifs je dûs être ocupé.
Malgré le peu de tems , j'y pourvus ; j'équipai.
D. Sanche vint alors me demander Elvire.

Je

Je n'eus , où j'en étois , que deux mots à lui dire :
Je cours à des périls dignes de vous tenter ,
Jeune homme ; en me suivant , venez la mériter.
 Il y consent , je pars , & des Mèrs inconnuës
 Ne nous montrent longtems que leurs flots & les nuës ;
 J'arivois ; quand la nuit & l'orage à nos yeux
 Dérobent à la fois l'eau la Terre & les Cieux.
 De la vague & des vents le caprice & la rage
 Prolongent plusieurs jours les horreurs du naufrage ;
 Sur un écueil enfin mon vaisseau retentit ;
 D'un second choc , il s'ouvre ; & l'onde l'engloutit.
 Le généreux D. Sanche , en ce péril extrême ,
 Fait tout pour nous sauver en périssant Lui-même.
 Quelques débris flotans & ses derniers efforts
 Mèrent ma Fille & Moi sur ces malheureux bords.
 C'est là que la Fortune & ce Peuple exécrationnable
 Trouvent l'art de me rendre encor plus misérable ,
 En nous jétant au pié des autels où Cortès
 A , par notre salut , couronné ses succès.

A G U I L A R.

Vous vous consolerez en revoyant Elvire.

D. P E D R E.

L'Infortunée ! Enfin , tu dis qu'elle respire ?

A G U I L A R.

Revenu d'un premier & juste étonnement ,
 L'état où je la vois m'occupe uniquement ;
 Et tandis que Cortès tonne , abat , mèt en fuite ,
 Elvire , en ce Palais , sous ma garde est conduite ,
 Et remise en des mains qui , pour la secourir ,

B

Seules , sans l'ofenser , avoient droit de s'offrir.
 Son retour à la vie est un effet du zèle
 Des Femmes qu'adoroit Montézume avant Elle.
 Car il ne l'a pû voir sans témoigner d'abord
 Une admiration qui va jusqu'au transport.
 Je ne suis pas surpris du pouvoir de ses charmes :
 Leur prodige est égal à celui de nos armes ;
 Et Maitresse du cœur des Peuples & des Rois ,
 La Beauté brille ici pour la première fois.

D. P E D R E.

Que ne te suivoit-elle ; & qui l'arrête encore ?

A G U I L A R.

Elle reprend l'habit d'un Sexe qu'elle honore.
 Les Femmes qui d'abord prenoient soin de ses jours ,
 A l'envi maintenant l'ornent de leurs atours ;
 Et bientôt , parmi Nous , on va la reconnoître
 Sous l'éclat convenable au sang qui l'a fait naître.

D. P E D R E.

Grâce à vingt ans d'exil , heureusement pour Moi ,
 Je ne puis être ici reconnu que de Toi ,
 Du Fils de l'Ennemi dont le seul nom m'irrite ,
 Et de cette Jeunesse attachée à sa suite ,
 Les yeux n'étant au jour qu'à peine encore ouverts ,
 Lorsque l'on m'envoya vieillir dans des Déserts.

A G U I L A R.

La nouvelle est qu'on salue & la Fille & le Père.
 Voilà tout ce qu'on sçait : le reste est un mystère. . . .

D. P E D R E.

Que je prétens qui dure encore un jour ou deux.

Interrogez Henrique. Oui ; cette Elvire même
 Que vous vites , au fort de sa douleur extrême ,
 Déplorer sa naissance , injurier le sort ,
 Détester mon courage , & désirer la mort ;
 Qui jura , si l'arrêt de notre destinée
 Détruisoit entre Nous tout espoir d'himénée ,
 Que du moins à nul autre aucun Pouvoir humain
 N'engageroit jamais ni son cœur ni sa main ;
 Cette Elvire aujourd'hui n'est plus qu'une Infidèle ;
 Et quand de nos succès l'Espagne a la nouvelle ,
 Quand de notre bonheur l'Univers s'entretient ;
 D. Sanche est amoureux , la demande ; & l'obtient.

A G U I L A R.

Je ne m'étonne plus de la mélancolie
 Où votre ame a paru toujours ensevelie ,
 Depuis que , parmi Nous , Henrique est de retour.

C O R T È S.

Dom Pèdre , avec Henrique , arrivoit à la Cour.
 Rapellé de l'exil où , depuis vingt années ,
 Sa fierté gémissoit au pié des Pyrénées ,
 Il venoit exercer on ne sçait quel emploi.
 Mais à peine avoit-il entretenu le Roi ,
 Qu'au trop heureux D. Sanche en acordant sa Fille ,
 Il se fit suivre d'Eux ; & quitta la Castille.

A G U I L A R.

Elvire , sans douleur , n'aura pas obéi :
 Et c'est son devoir seul qui vous aura trahi.

Qu'il serve à vous venger ! Qu'il serve à notre gloire !
Un Espagnol de plus nous vaut une victoire.
Oui , le jour d'un combat , tout l'or des Mèxiquains
Nous vaut moins que ce fer en de vaillantes mains.
Votre salut sans doute a grôssi la tempête.
Venez , ou mériter part à notre conquête ;
Ou vendre chër un sang qui ne doit pas couler ,
Sans tenir de sa source , & sans la signaler.

D. P E D R E.

Marchons. Conduisez-moi , Seigneur , où la justice
Veut que pour m'aquiter je vainque , ou je périsse.

C O R T È S.

Dans le tumulte encor d'un premier mouvement ,
Nous pouvons , Vous & Moi , respirer un moment.
Des Sacrificateurs le zèle mercenaire
N'armera que trop tôt ce Peuple sanguinaire ;
Et d'Ennemis sans nombre alors environés ,
Nous mourrons glorieux , ou vivrons couronnés.

Mais , Seigneur , qui l'eût crû , qu'une telle journée
Feroit naître en son cours des projets d'himénée ?
Le Roi mèt sa courone aux pieds de la Beauté
Que soumet la naissance à votre autorité.
Acablé d'autres soins , je n'ai pû voir encore
Ces charmes si puissans que Montézume adore ;
Mais j'ai vû Montézume ; & de son cœur émû
Le trouble me peint bien tout ce que j'aurois vû.
N'osant rien espérer , pensif , hors de lui-même ,
Il n'a trésors , amis , foi , sang , ni diadème ,

Rien qui ne soit à [Nous , si d'un heureux lien ,
Au sort de votre Fille on veut joindre le sien.

Seigneur , m'honorez-vous d'un peu de confiance ?
N'hésitez point. Formez une auguste alliance ,
Qui nous rendant bien-tôt plus forts en ce Palais ,
Assure aux Espagnols le Mexique à jamais.
Le Vulgaire insensé vole aux ordres du Prêtre ;
Mais le Noble n'en prend que de la voix du Maître :
Ou s'il nous faut périr ; votre Fille , après Nous ,
N'a du moins rien à craindre avec un tel Epoux.

D. P E D R E.

Que ma religion s'immole à ma Patrie ?
Non , Seigneur. Point de pact avec l'Idolatrie !

C O R T È S.

Et qui vous dit que j'aye , en cette occasion ,
Négligé l'intérêt de la Religion ?
Montézume méprise & déteste la sienne.
Sa grande ame en secret dès-longtems est chrétienne ;
Et deux engagemens pris au pié des autels ,
L'attacheroient à Nous par des nœuds éternels.
Hélas , peut-être aussi , quand je sers sa tendresse ,
Peut-être est-ce l'effet d'un reste de foiblesse !
J'éprouve ce qu'il sent , j'aime ; & n'espérant rien ,
Comme je plains mon sort , je plains aussi le sien.
Qu'il vous parle. Pour Moi, plein d'une ardeur plus belle,
Il est tems que je courre où le devoir m'appelle.
Vous , de votre côté , consultez-vous , Seigneur ;
Vous avez des Amis , une épée , un grand cœur ,
Un Trône à votre Sang présenté pour azile ;
De quoi mourir enfin glorieux & tranquile.

S C E N E I I I.

D. P E D R E.

O U I , je mourrai ! Tu peux t'en reposer sur Moi :
Oui , Cortès ; je hais trop le jour que je te doi ,
Pour ne pas rencontrer la mort que je désire.
Au Trône cependant faisons monter Elvire ;
Et qu'au moins en ces lieux , il soit , si j'y pèris ,
D'une vertu si pure & l'azile & le prix.

S C E N E I V.

D. PEDRE, ELVIRE, AGUILAR.

E L V I R E.

M O N Père, entre vos bras , souffrez que je déploie
Une ame qui succombe à l'excès de sa joie !
Puis-je , sans en mourir , passer en un moment
De l'adieu le plus triste à cet embrassement ?
Vous traiterez encor mes larmes de foiblesse.
Parlez-les , mon Père, à ma tendre allégresse !
Hélàs , puissent mes yeux , après tant de malheurs ,
Ne plus jamais verser , pour Vous , que de ces pleurs !

D. P E D R E.

Ma Fille , enfin le Ciel termine vos disgrâces.

Aplaudissons-nous-en ; mais , en lui rendant grâces ,
Félicitez-vous moins de ce que je lui doi :
Ses faveurs sont pour Vous ; & son secours pour Moi.

E L V I R E.

En quoi vous plaignez-vous encor de sa colère ?

D. P E D R E.

En prolongeant ma vie , il accroît ma misère.

E L V I R E.

Quel discours ! Est-ce donc , est-ce à ma foible voix
A vous rendre un courage admiré tant de fois ?
Je vous ai vû tranquille au milieu de nos pertes ,
Sur les flots en fureur , dans des Isles désertes ,
Sous le couteau fatal qu'une barbare main ,
Sans celle de Cortès , plongeoit dans votre sein. . . .

D. P E D R E.

Sans celle de Cortès ! Ah comble d'infamie !

E L V I R E.

Eh , cette main n'est pas une main ennemie
Dont le secours aît dû vous paroître un affront t
Le sang se purifie ainsi qu'il se corrompt ;
Et comme il est souvent tel Fils qui dégénère ,
En vertu quelquefois Tel autre efface un Père.
Cortès n'a jamais eû l'injustice du sien.
Aguilar peut vous dire. . . .

D. P E D R E.

Il ne me dira rien

Dont ma confusion ne renaîsse & n'augmente.
Je veux que de Cortès la haine se démente ;

Mais de quelque façon qu'il prétende en agir ,
De mon abaîssement ai-je moins à rougir ?
Je le venois braver , & c'est Lui qui me brave !
Je m'embarque en Rival , & j'aborde en Esclave !
Je lui dois cette épée ! Enfin , cher Aguilar ,
Moi-même je me viens atacher à son char.
O honte ! Heureusement la mort nous environne.
Je combattrai pour Lui. Mais avant qu'il soupçonne
Un trait de sa fortune & si rare & si beau ,
Je me serai caché dans la nuit du tombeau.

E L V I R E.

Non , mon Père , il rendra votre perte impossible.
Malgré Vous , avec Lui , vous serez invincible.
Il vous devra sa gloire ; & je prétends vous voir
Tous les deux. . . .

D. P E D R E.

Par pitié , laissez-moi mon espoir !
Heureux , en terminant ma triste destinée ,
De vous laisser ici paisible & couronnée !

E L V I R E.

Quelle paix , quels honneurs nous réserve le sort ,
Si votre inimitié nous dévouë à la mort ?

D. P E D R E.

Non , vous ne mourrez point : vous règnerez , ma Fille ,
Et vous honorerez mon sang & la Castille.
Montézumé vous aime. En lui donnant la main ,
Vous devenez sacrée à son Peuple inhumain.

Cet himen glorieux illustre ma mémoire ,
Des Conquérons de l'Inde achève la victoire ,
Va m'aquiter envers nos fiers Libérateurs ,
Et remplir l'Univers de vos Admirateurs.
Notre sort coûtera des larmes à l'Envie.
A ce prix , sans regret , j'abandonne la vie ;
Et vais à Montézume anoncer un aveu
Qu'il m'a fait demander , & qu'il espéroit peu.

E L V I R E.

Qu'ai-je ouï? Quel aveu ! Moi, Seigneur ! Moi, l'Epouse...

D. P E D R E.

De vos premiers devoirs vous conoissant jalouse ,
Je devois en éfet vous tirer d'une erreur
Qui fait avec raison naître en Vous cette horreur.
Vous croyez Montézume imbû de l'imposture
D'une Religion dont gémit la Nature.
Non, ma Fille ; & c'est même un des fruits les plus doux
Que produiront les nœuds qui vont l'unir à Vous.
Ce Prince abolira par de pieux exemples ,
Le Paganisme affreux qui souille ici les Temples.
Du flambeau de la foi son cœur est éclairé.
J'ai frémi comme Vous ; Cortès m'a rassuré. . . .

E L V I R E.

Cortès ! Quoi ? C'est Cortès. . . .

D. P E D R E:

Oui , qui sert Montézume
Oui , c'est Lui qui promet tout ce que j'en présume.
Calmez l'émotion d'un zèle impétueux.

B v

Cortès est, dites-vous, un Homme vertueux.
Un semblable Garand mérite qu'on l'en croie.

E L V I R E.

Seigneur ! Un seul instant, souffrez que je le voie ;
Et que pour mon repos j'ose l'interroger !

D. P E D R E.

Le voir avant ma mort ! Gardez-vous d'y songer.
Mais plutôt, pour cacher votre malheureux Père,
Vous-même, jusques-là, cachez-vous la première.
Aguilar nous seconde ; & j'obtiendrai du Roi,
Que vous ne soyez plus visible ici qu'à Moi.

S C E N E V.

E L V I R E , A G U I L A R.

E L V I R E.

V O U S voyez, Aguilar, à qui l'on m'abandonne :
Cortès adore Elvire ; & c'est Lui qui la donne.
C'est Lui qui m'assassine ! Informez-l'en ! Courez !
Un moment peut tout perdre ! Eh quoi ? Vous demeurez !

A G U I L A R.

Madame, je vous plains. Je conçois vos alarmes.
Mais je ne voi, pour Vous, de secours que vos larmes,
Et c'est à votre Père à s'en laisser fléchir.
Pour Moi, de mes sermens je ne puis m'affranchir.
Il veut être inconnu. J'ai promis de me taire ;

Et je manque à l'honneur , si j'ose vous complaire.

ELVIRE.

Vous ? Le seul Confident , le témoin de la foi
Que me donna Cortès , & qu'il reçut de Moi !

AGUILAR.

Oui : j'ai flaté des feux environés d'obstacles ;
Mais qui devant conduire à de si grands miracles ,
Pour Vous , de quelque espoir me flatoient , à leur tour.
Aujourd'hui même encor , je servoïs votre amour.
Oui , Madame ; à Cortès je rapelois vos charmes ,
Quelques instans avant que nous prissions les armes ,
Pour voler où jamais nous n'eussions crû vous voir .
A son ambition j'oposois son devoir.
Cortès est trop avide aussi de renommée.
Je voulois l'arrêter : & je vous ai nommée.
Ne me demandez point ce qu'il m'a répondu.
D. Pèdre est près du Roi. Vous l'avez entendu.
Sa parole à présent se donne , & vous engage.
Madame , il faut s'armer de tout votre courage.
Vôtre douleur profonde ébranle trop le mien ;
Et je sens qu'il s'épuise à ce triste entretien.

SCENE VI.

ELVIRE.

DE quelles cruautés redeviens-je victime ?
O Ciel ! Par où sortir de ce nouvel abîme ;

B vj

Et qui dissipera le trouble où je me voi ?
Cher Amant ! Qu'as-tu fait contre Moi , contre Toi ?
Aux Ondes , à D. Sanche , à l'aûtel échapée ,
Du coup mortel enfin je me verrai frappée !
Et ce coup (Qui jamais eût dû le pressentir ?)
Ce coup , c'est de ta main qu'on l'aura vû partir !
L'amour n'a-t-il en Toi nulle voix qui t'inspire ?
Ton cœur est-il muet , si près de ton Elvire ?
Le vaste sein des Mers , leurs gouffres spacieux ,
Nous sépareroient-ils moins que ces murs odieux ?
Cortès ! Mon cher Cortès ! ... Mais sçais-je qui j'appelle ?
Tout couvert de lauriers Cortès est-il fidèle ?
L'amour partage-t-il les soins d'un Conquérant ?
Que sçais-je même , hélas ! N'est-il qu'indifférent ?
A-t-il innocemment conclu cet himénée ?
Non , non ! Ouvre les yeux , Amante infortunée !
De l'éclat d'un grand nom Cortès est enyvré.
Au seul désir de vaincre on te le peint livré.
On l'en blâme ; on me nomme : on me taît sa réponse.
Ah , c'est sa perfidie & la mort qu'on m'annonce !
L'Ingrat me sçait présente , & feint de l'ignorer ,
Pour me manquer de foi sans se dés-honorer !
Pour après me vanter peut-être sa constance ,
Oser me reprocher mon peu de résistance ,
Et couronner ainsi ses infidélités ,
En m'acablant des noms qu'il aura mérités !
O crime ! O trahison ! Mais je lui fais injure.
Cortès n'est ni cruel , ni lâche , ni parjure.

Un soupçon contre Lui si funeste & si noir
 Est un monstre qu'enfante en Moi le désespoir.
 Malheureuse ! Ne crains que ce que tu dois craindre.
 Chère encore à Cortès , en es-tu moins à plaindre ,
 Si tes cris ne pouvant ariver jusqu'à Lui ,
 A son insçu Lui-même il t'immole aujourd'hui ?

S C E N E V I I.

 N T E Z U M E , E L V I R E .

M O N T E Z U M E .

R A R E & céleste Objet , le plus beau que l'Aurore
 De son sein lumineux put jamais faire éclore ,
 Mortelle incomparable , où cesseront vos pleurs ,
 Si ce n'est où l'Amour vous soumet tous les cœurs ?
 Mon ame à qui s'ofroient mille images funèbres ,
 Languissoit abatuë en d'épaisses ténèbres.
 Vous brillez en ces Lieux ; l'horreur en disparoît.
 L'Astre ennemi s'éclipse ; & la clarté renaît.
 Du Ciel persécuteur la haine ralentie
 Suspend enfin mes maux , me laisse aimer la vie.
 Cependant vous pleûrez ; & ce calme si doux ,
 Quand vous me le rendez , reste éloigné de Vous.
 Pour vous en rapprocher , joignez mon sort au vôtre.
 Devenons désormais le bonheur l'un de l'autre.

Unissez-vous à Moi. Votre Père y consent.
Il vient de m'en donner un gage en m'embrassant.
Parlez. Tout m'est ici moins soumis qu'à vos charmes;
Que faut-il faire encor pour essuyer vos larmes ?

E L V I R E.

N'espérez pas , Seigneur , qu'elles puissent tarir ;
Ignorez-en la source , & me laissez mourir.

M O N T E Z U M E.

Je me croyois encor d'un rang dont le partage
Auroit dû relever un généreux courage ;
Et qu'avoué d'un Père , en m'ofrant pour Epoux

E L V I R E *à part.*

O mon Pere ! ô Cortès ! Où me réduisez-vous ?

M O N T E Z U M E.

Est-ce l'adversité qui me rend méprisable ?
A des Cœurs vertueux rien n'est plus respectable.

E L V I R E.

Daignez , si ce respect sied bien à de grands cœurs ,
Daignez donc respecter ma misère & mes pleurs.

M O N T E Z U M E *à part & bas.*

Que devient ma constance & cet orgueil extrême
Qui méprisoit la mort , qui la demandoit même ?
Puis-je , en un même jour , me si peu ressembler ?
Une Femme a le don de me faire trembler !
Grand Dieu de qui déjà le courroux se ralume !
A quel Peuple étonnant livres-tu Montézume ?
La foudre est dans leurs mains ; & jusqu'à la Beauté ;
Tout semble fait chez Eux pour être redouté !

Rien qui ne soit à [Nous , si d'un heureux lien ,
Au sort de votre Fille on veut joindre le sien.

Seigneur , m'honorez-vous d'un peu de confiance ?
N'hésitez point. Formez une auguste alliance ,
Qui nous rendant bien-tôt plus forts en ce Palais ,
Assure aux Espagnois le Mexique à jamais.

Le Vulgaire insensé vole aux ordres du Prêtre ;
Mais le Noble n'en prend que de la voix du Maître :
Ou s'il nous faut périr ; votre Fille , après Nous ,
N'a du moins rien à craindre avec un tel Epoux.

D. P E D R E.

Que ma religion s'immole à ma Patrie ?
Non , Seigneur. Point de pact avec l'Idolatrie !

C O R T È S.

Et qui vous dit que j'aye , en cette occasion ,
Négligé l'intérêt de la Religion ?

Montézume méprise & déteste la sienne.

Sa grande ame en secret dès-longtems est chrétienne ;
Et deux engagements pris au pié des autels ,
L'attacheroient à Nous par des nœuds éternels.

Hélas , peutêtre aussi , quand je sers sa tendresse ,
Peutêtre est-ce l'effet d'un reste de foiblesse !

J'éprouve ce qu'il sent , j'aime ; & n'espérant rien ,
Comme je plains mon sort , je plains aussi le sien.

Qu'il vous parle. Pour Moi, plein d'une ardeur plus belle,
Il est tems que je cours où le devoir m'appelle.

Vous , de votre côté , consultez-vous , Seigneur ;
Vous avez des Amis , une épée , un grand cœur ,
Un Trône à votre Sang présenté pour azile ;
De quoi mourir enfin glorieux & tranquile.

Ne me reprochez rien. Quand l'état d'où je fors,
Quand l'état où je rentre , & la perte prochaine
D'un Père infortuné dont la mort est certaine ,
Quand de tant de malheurs & la suite & le cours
Ne me feroient pas l'oreille à vos discours ;
Il ne seroit pas tems encor de les entendre.
Mon Père vainement vous a nommé son Gendre ,
Si notre auguste Prince informé de son choix ,
Ne le rend légitime , en y joignant sa voix.
Oui, de nos Rois sur Nous tels sont les droits suprêmes ;
Nous ne sçaurions , sans Eux , disposer de Nous-mêmes ;
Cette prérogative est un droit naturel
Que leur acquit sur Nous leur amour paternel.
Ce droit nous suit partout ; rien ne nous en exempte.
Charles n'est point absent : Cortès le représente.
Vous avez , dites-vous , obtenu son aveu.
C'est sans doute beaucoup ; mais c'est encor trop peu.
Qu'amené devant Moi , Lui-même il me l'anonce.
Cet arrêt confirmé réglera ma réponse.
Alez ; & flatez-vous que vos soins empressés
M'obligeront , Seigneur , plus que vous ne pensez.

M O N T E Z U M E.

De votre Père , ici , la défense absolue
A tous les Espagnols interdit votre vûe ;
Mais en des lieux où j'ose encor donner des loix ,
S'il y faut obéir , ce n'est qu'à votre voix.



SCÈNE VIII.

ELVIRE

ET Vous, pardonnez-moi, cher Auteur de ma vie,
Si votre haine injuste est si mal obéie.
J'opose à votre perte un obstacle puissant ;
Et du moins je vous salue, en défobéissant.

Fin du second Acte.



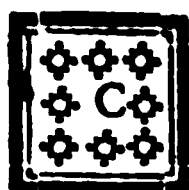


A C T E III.

S C E N E PREMIERE.

C O R T E S , A G U I L A R .

A G U I L A R .



E vestibule ouvert conduit chez l'Espagnole
Vous pourrez la trouver. Mais de quel soin
frivole,

S'occupe ici Cortès , en ce moment fatal ,
Où tout demande ailleurs les yeux du Général ?

C O R T È S .

Le soin dont je m'occupe est de mon ministère.
Elle croit que c'est peu de l'aveu de son Père ,
S'il n'est autorisé de celui de son Roi ;
Et puisque , Parmi Vous , Charles réside en Moi ;
Je dois la satisfaire , & servir avec zèle
Un Monarque amoureux qui fera tout pour Elle ;
Et qui , sous nos Drapeaux , de ses plus fiers sujets
Rassemblera l'Elite en ce vaste Palais.

A G U I L A R.

Si pour tant...

C O R T È S.

Mes raisons auroient dû vous suffire
Des vôtres , à mon tour , voudriez-vous m'instruire
Vous êtes inquiet ; & peut-être jaloux ?
De la jeune Espagnole envîriez-vous l'Epoux

A G U I L A R.

L'indifférence en Vous fût-elle aussi parfaite !
Mais vous avez aimé ; c'est ce qui m'inquiète.
Vers Celle dont l'Himen importe à nos destins ,
Vous portez un esprit nuisible à vos desseins.
Ce que vous avez fait , vous allez le détruire.
Dans le fond de son cœur elle m'a laissé lire.
Un tendre engagement contraire à son devoir ,
Arrache des soupirs qui vont vous émouvoir.
Moi qui suis si peu fait à ces sortes d'alarmes ,
Moi-même je la fuis , attendri de ses larmes ;
Et Vous, dont le cœur saigne encor des mêmes coups ,
Vous , qui pensez comme Elle , y résisterez-vous ?

C O R T È S.

Elle est bien malheureuse en effet dès-qu'elle aime ;
Et je la plains déjà ; mais cette pitié même
Fait que de plus en plus je veux l'entretenir ,
Pour l'engager à perdre un si doux souvenir.
Je lui peindrai l'abus d'une flame constante ;
Elle le sentira. Qu'elle se représente
Les horreurs qui pouroient accompagner sa fin ;
Le lieu , le tems , un Trône ; & mon exemple enfin.

A G U I L A R.

Je laisserois agir l'autorité d'un Père,
Sans vouloir....

C O R T È S.

Parlerai-je en Ami plus sincère,
Ou plutôt en Amant qui n'écoute plus rien ?
Mon cœur , mon foible cœur vole à cet entretien.
Il suppose , il espère , il croit ce qu'il désire.
L'Espagnole a pû voir , a pû conoître Elvire ,
Sçavoir plus de son sort , qu'on n'en a publié ,
Et si Cortès est plaint , ou s'il est oublié.
Ah si , comme tantôt vous le disiez Vous-même ;
Le devoir seul eut part à mon malheur extrême ;
Si j'aprens qu'elle en aît seulement soupiré....
Vous voyez les périls dont je suis entouré,
Vous verriez sur mon front la victoire assurée
Justifier la foi qu'elle m'avoit jurée ;
Et plus présente encore en ces lieux que jamais ,
Elvire à l'Amérique étaler tout Cortès !
Entrons.

*Aguilar sort d'un côté ; Cortès sortant de l'autre , est
rencontré & retenu par D. Père.*



Et je manque à l'honneur , si j'ose vous complaire,

E L V I R E.

Vous ? Le seul Confident , le témoin de la foi
Que me donna Cortès , & qu'il reçut de Moi !

A G U I L A R.

Oui : j'ai flaté des feux environés d'obstacles ;
Mais qui devant conduire à de si grands miracles ,
Pour Vous , de quelque espoir me flatoient , à leur tour.
Aujourd'hui même encor , je servoïs votre amour.
Oui , Madame ; à Cortès je rapelois vos charmes ,
Quelques instans avant que nous prîssions les armes ,
Pour voler où jamais nous n'eûssions crû vous voir.
A son ambition j'oposois son devoir.
Cortès est trop avide aussi de renommée.
Je voulois l'arrêter : & je vous ai nommée.
Ne me demandez point ce qu'il m'a répondu.
D. Père est près du Roi. Vous l'avez entendu.
Sa parole à présent se donne , & vous engage.
Madame , il faut s'armer de tout votre courage.
Votre douleur profonde ébranle trop le mien ;
Et je sens qu'il s'épuise à ce triste entretien.

S C E N E V I

E L V I R E.

DE quelles cruautés redeviens-je victime ?
O Ciel ! Par où sortir de ce nouvel abîme ;

B vj

Quand D. Pèdre y parut , & n'y parut qu'un jour ?

D. P E D R E.

Oui , Seigneur.

C O R T È S.

Et de grâce encor , daignez m'apprendre
Où , delà sont allés Lui , sa Fille , & son Gendre ?

D. P E D R E.

D. Sanche , avant l'Himen , a terminé son sort.

(Ici Cortès reprend un air de tranquillité que remarque D. Pèdre.)

Leur Vaisseau fit naufrage ; & par un bel effort ,

En sauvant sa Maitresse , il y perdit la vie.

De quels événemens sa perte fut suivie ,

Où D. Pèdre & sa Fille ont depuis respiré ,

C'est ce qui dans Tolède est encore ignoré.

C O R T È S.

Mais Ceux dont le raport atesta leur naufrage

Auront pû dire aussi quelles Mers , quel Rivage ,

Quelle Contrée enfin....

S C E N E I I I.

CORTÈS , D. PEDRE , MONTÉZUME ;

Troupes d'Espagnols & d'Américains.

M O N T É Z U M E à Cortès.

MEs plus brâves Soldats
Pour vaincre à vos côtés , suivent ici mes pas.

Un soupçon contre Lui si funeste & si noir
 Est un monstre qu'enfante en Moi le désespoir.
 Malheureuse ! Ne crains que ce que tu dois craindre.
 Chère encore à Cortès , en es-tu moins à plaindre ,
 Si tes cris ne pouvant ariver jusqu'à Lui ,
 A son insçu Lui-même il t'immole aujourd'hui ?

S C E N E V I I.

MONTÉZUME, ELVIRE.

M O N T É Z U M E.

RARE & céleste Objet , le plus beau que l'Aurore
 De son sein lumineux put jamais faire éclore ,
 Mortelle incomparable , où cesseront vos pleurs ,
 Si ce n'est où l'Amour vous soumet tous les cœurs ?
 Mon ame à qui s'offroient mille images funèbres ,
 Languissoit abatuë en d'épaisses ténèbres.
 Vous brillez en ces Lieux ; l'horreur en dispaçoit.
 L'Astre ennemi s'éclipse ; & la clarté renaît.
 Du Ciel persécuteur la haine ralentie
 Suspend enfin mes maux , me laisse aimer la vie.
 Cependant vous pleûrez ; & ce calme si doux ,
 Quand vous me le rendez , reste éloigné de Vous.
 Pour vous en rapprocher , joignez mon sort au vôtre.
 Devenons désormais le bonheur l'un de l'autre.

S C E N E I V.

CORTÈS, MONTÉZUME, LE GRAND-
PRETRE, D. PEDRE, *Troupes d'Espa-
gnols & d'Américains.*

L E G R A N D - P R E T R E .

MEs cris sont descendus au centre de la Terre ;
Ils en ont évoqué le Démon de la guerre ;
Devant Lui , vont s'ouvrir les Portes de l'Enfer ;
Et la Flèche sacrée * est prête à fendre l'air.
Déjà l'Arc est rendu. Mais avant qu'avec elle
La Mort vole , & consacre à la nuit éternelle
Des Ennemis souillés du plus grand des forfaits ,
Je veux bien être encore un Ministre de paix.

C O R T È S ,

On voudra bien t'entendre , & pardonner peut-être :
Mais en parlant, respecte* un vainqueur** & ton Maître.

L E G R A N D - P R E T R E *au Roi.*

O Toi que sans combat la terreur a vaincu ,
Prince aveûgle , réponds ! N'as-tu pas trop vécu ?
Quand tu montas au Trône , à tes Dieux qu'on offense ,
De nos droits & des leurs tu juras la défense ;
Jusqu'en leur Sanctuaire on vient nous égorger ;

* Cérémonie qui donoit le signal du combat chez les Barbares.

* Se montrant.

** Montrant Montézume.

Et quand tous tes Sujets s'arment pour nous venger ,
 (La honte de leur Roi peut-elle être plus grande ?)
 Ce Roi les désavoüe : un Autre les comande ;
 Un Prêtre est à leur tête , & Toi , dans les liens ;
 C'est Moi qui les anime , & Toi qui les retiens.
 Oui ; tout prêts à fraper , ils ont craint pour ta vie
 Qui reste abandonnée au glaive de l'Impie.
 Ma vengeance étoit sûre : un traité l'interrompt ;
 Et ton intérêt seul en fait subir l'afront.

MONTÉZUME.

Ta vengeance étoit sûre ! Eh , surquoi , Téméraire ,
 En osois-tu fonder l'espoir imaginaire ?

LE GRAND-PRETRE.

Un Monde armé , nos Dieux m'en avoient répondu.

CORTES.

Tes Dieux t'auroient vengé comme ils t'ont défendu.

LE GRAND-PRETRE.

Ne m'ont-ils pas déjà vengé , quand leur justice
 A , par tes propres mains , creusé ton précipice ?
 Ton crime a réveillé les Mexiquains séduits.
 Envain je les pouffois où tu les as réduits ;
 Et s'ils ne s'alarmoient (*montrant le Roi.*) pour un pareil ôtage...

MONTÉZUME.

Font-ce là tous leurs soins ? Sors ! Je les en dégage.

LE GRAND-PRETRE

Je n'entens plus ta voix ; je ne vois que tes fers ;
 Et je te méconoïs en des lieux où tu fers.

C

C O R T E S .

Il y siége en Monarque ; & sa seule présence
Des foudres que tu vois * saûve ton insolence.
Et quel autre qu'un Maître eût eû droit , sur sa foi ,
D'introduire où je suis , un Monstre tel que Toi ?

L E G R A N D - P R E T R E .

Rebut des Elémens , Auteur de nos divorces ,
Tremble Toi-même ; & crains ta foiblesse & nos forces.
Ici , pour un moment , la Surprise & la Peur
D'abord t'ont couronné par les mains de l'erreur ;
Mais le charme a cessé ; ce Peuple enfin m'écoute ;
La foudre de ses Dieux est celle qu'il redoute ;
Et pour les apaiser , mais sans retardement ,
Il prononce ta mort , ou ton éloignement.
Fuis donc ; on le permèt. Abandone une Terre
Qui ne trembleroit plus du bruit d'un vain tonnerre.
Notre nombre se rit de ton fer , de tes feux ,
Et de l'agilité de tes Coursiers fougueux.
Disparoïs à nos cris ; & revole en arrière ,
Comme au soufle des vents voleroit la poussière !
Qu'ês-tu venu chercher en ces paisibles lieux ?
Je ne sçais quels métaux d'un vil prix à nos yeux ;
Sources de mille abus que l'Amérique ignore ;
Parmi Vous , je le vois , les seuls Dieux qu'on adore.
A leur éclat trompeur en Esclave asservi ,
Acablé de leur poids , sans en être assouvi ,
Fuis, dis-je ; & porte au loin, nous laissant nos victimes ;

* Montrant les armes à feu de ses Espagnols.

Ce fruit de tes exploits , ou plutôt de tes crimes !
 Puisse l'Or , chez les Tiens de ta soif embrasés ,
 Reporter tous les maux que tu nous a causés ,
 Désunir Aliés , Parens , Peuples , & Princes ,
 Rendre incultes vos Champs , dévaster vos Provinces ,
 Et faire enfin régner partout l'Impunité ,
 L'Injustice , la Fraude , & l'Inhumanité !

C O R T E S.

Imposteur ! Où t'égare une fougue insensée ?
 Oses-tu bien parler d'humanité blessée ,
 Toi qui nourri de meurtre , & l'érigeant en loi ,
 T'en es fait un paisible & sacrilège emploi ?
 Pris à témoin par Nous , que Tlascala réponde.
 Le premier il me vit sortir du sein de l'Onde.
 Qu'arborèrent dès-lors mes nobles étendards ?
 La Vérité , la Paix , l'Abondance , & les Arts.
 De Qui nous ataquai je foudroiai l'audace ;
 A Qui s'est repenti ma clémence a fait grâce ;
 Et la proie à tes Dieux enlevée aujourd'hui ,
 Prouve à nos Aliés ce que vaut notre apui.
 Les mœurs ayant d'entre Eux chassé l'instinct sauvage ,
 Vinrent , de leur lumière , éclairer ce Rivage ;
 Ton Souverain la vit & ne l'évita pas.
 Delà tes cris , ta rage , & tes noirs attentats.
 Tu ne pouvois souffrir qu'en lui peignant mon Maître,
 Je lui peignisse un Roi ; je l'instruisisse à l'être ;
 Qu'il apprît que le Trône est l'autel éminent
 D'où part du Roi des Rois l'oracle dominant ;

Que le Scèptr est la verge & haute & redoutable
Sous laquelle , ici bas , doit trembler le Coupable ;
Qu'ici tout l'est ; Soldats , Prêtres & Citoyens ;
Et que tous leurs forfaits désormais sont les tiens.

L E G R A N D - P R E T R E .

Et qui t'a confié , d'où te naît la puissance
De décider ici le crime & l'innocence ?
Quelles que soient nos lois , prétens-tu les changer ?
Ce droit fut-il jamais le droit de l'Etranger ?
Es-tu l'Ange du ciel ? Est-ce à Nous à t'en croire ?
Et t'oses-tu flater....

C O R T È S .

Oui , j'en aurai la gloire ;

Oui , la Nature entière outragée en ce lieu ,
Me demande vengeance , & l'obtiendra dans peu.
Aprends d'Elle aujourd'hui , sur quels droits je me fonde ?
Des Temples infectés du sang qui les inonde ,
Leur enceinte & leurs Tours , triste amas d'ossements
De tes impiétés barbares monumens ,
D'exécrables festins , & leur scandale atroce
Qui du Convive impur fait un Monstre féroce ,
Le sacrifice affreux qui s'achevoit sans Moi ;
Voilà ce qui soumet l'Amérique à ma loi.
Veux-tu bien épargner & du sang & des larmes ?
A ce Peuple éfréné fais mettre bas les armés.
Ferme un Temple où déjà ton Prince n'entre plus ;
Sinon , plus de clémence ; & malheur aux Vaincus !
Et bien-tôt , sous tes yeux , déserte & ravagée ,

Si dans des flots de sang l'Amérique est plongée ,
Et ne prononce plus mon nom qu'avec éfroi ,
Pleûre sur ton Pays ; mais ne t'en prens qu'à Toi !

LE GRAND-PRETR E.

On t'acôrdoit la fuite , & c'est Toi qui menaces ?
Puisque tu ne sçais pas autrement rendre grâces ,
Puisque ce Roi captif est content de son sort ,
Attendant la rigueur de la loi du plus Fort ;
Tenons-nous en tous deux à nos droits légitimes.
Garde ton Prisonier , & rends-moi mes Victimes.

CORTES *un Pistolèt à la main.*

Ah ! ma fureur

MONTÉZUME *lui baissant le bras.*

Avant de la laisser agir ,
Qu'il sçache tout son crime , & voyez-l'en rougir.

Tout barbare en éfèt que l'Aûtel t'ait fait naître ,
Quand d'assouvir ta rage , on t'eût laissé le Maître ,
La seconde victime , en présentant son sein ,
Cruel , t'eût fait tomber le couteau de la main.
De ce noble Etranger c'est la Fille adorable.

Voi de quel attentat tu te rends acufable.

Tu voulois , & tu veux être encor le Bo^ureau
De tout ce que le Ciel a formé de plus beau ,
D'un Objèt dont la vie est désormais la mienne ,
D'une Tête sacrée , en un mot de ta Reine.
Je l'épouse.

LE GRAND-PRETR E.

Qu'entens-je ? Ah comble de l'horreur !

L'épouser !

C iij

C O R T È S.

A tes yeux. (*au Roi*) Amenez-la , Seigneur.
(*Le Roi sort.*)

D. P E D R E à Cortès.

Ma Fille frémiroit à son aspect. Qu'il sorte.
Du Palais cependant nous défendrons la Porte ;
Et l'on célébrera les deux Fêtes sans Nous.
Venez. C O R T È S.

Non ; devant Elle il pliera les genoux.
C'est à Lui de frémir. (*arrêtant le Grand-Prêtre qui
se disposoit à sortir.*) Oui , demeure ; oui ! Toi-même ,
Tu verras sur son front poser le Diadème !
Le premier , tu rendras hommage à la Beauté
Que jusques dans nos bras poursuit ta cruauté !
Et ne compte échaper au courroux qui m'anime ,
Qu'en implorant l'apui de ta propre Victime.
(*S'avançant au-devant d'Elvire qui paroît*)

S C E N E V.

CORTÈS , MONTÉZUME , ELVIRE ,
D. PEDRE , LE GRAND-PRETRE ,
Troupes d'Espagnols & d'Américains.

C O R T È S *continuë.*

VENEZ, Madame... (*bas*) Ciel ! Que vois-je ?

L E G R A N D - P R E T R E .

Dieux vengeurs !

Qu'attendez-vous ? Tonnez sur ces Prophanateurs !

CORTÈS *à part.*

Ah, perfide Aguilar !

LE GRAND-PRETRE.

Tonnez , Dieux du Mèxique ,
Avant qu'un tel outrage ait flétri l'Amérique !

CORTÈS , *à part.*

Que faisois-je ?

LE GRAND-PRETRE *voyant le trouble de Cortès.*

Déjà, Tel qui m'a menacé,
Frapé d'un coup subit , en paroît terrassé.
(^{au}
Roi.) Et Toi, tombe à ma voix, tombe du rang suprême,
Vil Époux d'une Esclave ! Esclave ici toi-même !
Et l'Autel , & nos loix , & le Trône , & ton Lit ,
Rien ne te fut sacré ; tu n'es plus qu'un Proscrit.
Il sort.

SCÈNE VI.

CORTÈS, MONTÉZUME, ELVIRE,
D. PEDRE.

CORTÈS , *au Roi surpris de le voir immobile.*

LAissons pour un moment son audace impunie.
Je songe à diférer une cérémonie
Qui veut plus d'apareil & de solennité.
(*à D. Pedre*) Il en eût en éfet souillé la Majesté.

(^{au} Roi) Choïssions mieux, Seigneur, & l'heure & la journée.

Il s'agit d'un combat , & non d'un Himénée.

Qu'auroient pensé de Nous vos Soldats & les miens ?

(à Elvire) Madame , avec ardeur j'ai tissé vos liens ;

Nous saurons les serrer , mais dans un tems plus calme.

Le Mirre ne se doit cueillir qu'après la Palme.

Les premiers soins remplis , d'autres auront leur tour ;

Et la Victoire ici ramènera l'Amour.

(au Roi) Alons , Prince , flatés d'espérances si belles ,

Alons en paroissant disperser les Rebèles !

^{se disant}
^{vivant} Vous D. Pedre, croyez que rien ne m'est plus
doux

Que d'avoir à combattre à vos yeux , & sous Vous.

S C E N E VII.

D. P E D R E , E L V I R E .

D. P E D R E .

QUE les flots ne m'ont-ils caché dans leur abîme

Ou que le Mèxiquain n'a-t-il pris sa victime !

Tout ce que je craignois , ma Fille , est arrivé !

Cortès m'a reconnu vivant ; & m'a bravé !

E L V I R E .

Faudra-t-il qu'une haine irréconciliable ,

Où tout me semble heureux, vous rende inconsolable ?
 Ces vifs ressentimens qu'un Ayeul irrité
 Transmèt de Père en Fils à sa Postérité,
 Que la destruction , que le meurtre acompagne,
 N'ont que trop jusqu'ici dés-honoré l'Espagne.
 Si quelque grandeur d'ame aide à les étoufer ,
 Qui mieux que Vous, mon Père, en pourroit triompher ?

D. P E D R E.

Oui , j'en triompherois si , quand je le retrouve,
 Le Superbe éprouvoit le destin que j'éprouvé,
 Et que je fusse au faite où je le vois briller ;
 Mais quel instant fatal , pour me le conseiller !
 Quand son inimitié haûtaine & satisfaite
 Pleinement , devant Tous , jouït de ma défaite,
 Et, pour mieux m'enfoncer le poignard dans le cœur ,
 D'un respect outrageant prend le voile imposteur !

E L V I R E.

Lui , de l'inimitié ! La vôtre vous abuse.
 Eh surquoi donc , Seigneur, faut-il qu'on l'en acuse ?
 Je l'observois. Ses yeux , ses gestes n'ont eû rien....

D. P E D R E.

N'ont eû rien qui démente un sang tel que le sien.
 L'ai-je moins observé ? Les sentimens du Traître
 N'avoient pas attendu si long-tems à paroître.
 Avant que vous vinssiez , près de moi s'informant
 Des lieux où nous étions, Moi, Vous, & votre Amant,
 Il a sçû mon naufrage & la mort de D. Sanche.
 Mon âge est clairvoyant , & la Jeunesse est franche.

C v

J'ai vû, j'ai vû la joie éclater dans ses yeux.
 Il prenoit, à m'entendre, un plaisir odieux.
 L'Inhumain comparoit sa gloire à ma misère;
 Et pour Lui cette gloire en devenoit plus chère.
Sont-ce-là les vertus, m'étois-je déjà dit,
Que me vante Aguilas, & qu'Elvire applaudit ?
 Et quand votre présence anonce enfin la mienne,
 Son propre honneur n'est plus un frein qui le retienne.
 Le Perfide aussi-tôt vous enlève un Epoux,
 Jette un frivole obstacle entre le Trône & Vous,
 (Simple délai d'abord, bien-tôt rupture entière)
 Rend ma parole un jeu de sa puissance altière;
 Et s' imagine encor qu'après un tel affront,
 Jamais à le servir je ne serai trop prompt.
 Moi, te suivre, Cortès ! Ta voix envain m'appelle :
 Cette main s'armeroit plutôt pour la querelle
 Du Ministre insolent de la barbare Loi
 Qui, demandant ma mort, demande moins que Toi.

E L V I R E.

Que diriez-vous, Seigneur, si ce jeune courage,
 De tout ce qu'il a fait vous réservoir l'hommage ?
 Si revenant à Nous, avec empressement, ...

D. P E D R E.

Nous préserve le Ciel d'un tel abâissement !
 Je le désire encor, moins que je ne l'espère ;
 Non, non ! Qu'il soit pour Nous ce que seroit son Père ;
 Et que le repentant de son dernier exploit,
 Il signale à son gré la haine qu'il nous doit.

C'est le seul sentiment que nous puissions lui rendre ;
 Le seul aussi de Lui que nous devons attendre.
 Il nous le prouve assez. Mais peut-être à son tour ,
 Me conoîtra-t'il mieux avant la fin du jour.
 De mon sort croit-il être impunément l'Arbitre ?
 Ne suis-je donc ici qu'un Vagabond sans titre ?
 Honoré des secrets de mon Maître , & du sien ,
 Pour la fierté du rang , je ne lui cède en rien.
 Reconnu des Soldats , j'en deviens l'espérance.
 Sa course téméraire a lâssé leur vaillance :
 A ne pas reculer Lui seul est obstiné ;
 Et si je dis un mot , il est abandonné.

E L V I R E *éfrayée.*

Votre courroux voulant du moins être équitable ,
 S'instruira mieux avant un coup si redoutable.

D. P E D R E.

Quel que soit mon courroux , je vois qu'il vous déplaît.
 Serions-nous donc ici divisés d'intérêt ?

E L V I R E.

Moi , mon Père , en avoir de plus chers que les vôtres ,

D. P E D R E.

J'ai pourtant mes projets ; & vous en avez d'autres.

E L V I R E.

Je crois que mes projets sont les vôtres , Seigneur ,
 Quand ils sont animés du soin de votre honneur.
 D'un sentiment si pur c'est la force invincible
 Qui m'afermit la voix en ce moment terrible ,
 Où j'ose ouvrir la bouche en faveur de Cortès ;

C vj

Et porter, malgré Vous, votre cœur à la paix.
Il a sauvé vos jours & ceux de votre Fille.
Tout ce qui désunit l'une & l'autre Famille,
Ne sautoit plus, en Nous, balancer un instant,
De cet heureux Guerrier le service important.
Ses Soldats mécontents sont tout prêts à vous suivre :
Un mot, quand vous voudrez, le perd & vous les livre ;
Mais que publieroit-on d'un pareil attentat ?
Cortès fut généreux : O D. Père, un ingrat.
Le Conquérant orné des vertus les plus rares,
Sauva son Ennemi de la main des Barbâres ;
Et Lui-même, à son tour, d'Eux tous environé,
Par Celui qu'il sauva, leur fut abandoné !
Ah plutôt, rejetons un bienfait si funeste !
La vie est, à ce prix, un bien que je déteste.
Dés-aprouveriez-vous des sentimens d'honneur
Que vos leçons, mon Père, ont gravés dans mon cœur ?

D. P È D R E.

Conservez-en la noble & constante habitude ;
Mais débarrassez-vous de cette inquiétude ;
Quand je ne m'en sens point, est-ce à vous d'en avoir ?
Reposez-vous sur Moi des règles du devoir.
Cortès fut généreux, faute de nous connoître.
Dès-qu'il nous a connus, il a cessé de l'être.
Et s'est peu soucié que j'eusse, sur sa foi,
Engagé votre main & ma parole au Roi.
En disposant de l'une, il s'est joié de l'autre ;
Dès-lors, il a blessé mon honneur & le vôtre ;

Dès-lors , je méconoïs notre Libérateur ;
Et l'Ofenseur éface en Lui le Bienfaïcteur.

E L V I R E.

Seigneur ! Que j'ose enfin....

D. P E D R E.

N'osez rien d'inutile !

E L V I R E.

Mon Père , écoutez-moi d'un esprit plus tranquille.

D. P E D R E.

Peutêtre ai-je écouté plus que je n'aurois dû.

E L V I R E.

Ah , vous jetez l'éfroi dans un cœur éperdu
Qui pourroit vous fléchir par un aveu sincère ?

D. P E D R E.

Vous avez des secrets qu'ignoroit votre Père ?

E L V I R E *tombe à ses genoux.*

Mon cœur entre vos mains , ne sauroit être mieux ;
Mais la moindre foiblesse est un crime à vos yeux.

D. P E D R E *la relevant.*

Rassurez-vous. Parlez : quelle est cette foiblesse ?

E L V I R E.

C'est la douleur de voir que d'un jour d'alégresse
Qui pouvoit de mes jours être le plus heureux ,
Votre haine inflexible en fait le plus afreux.
J'espérois....

D. P E D R E.

Etre Reine : & j'approuve tes larmes.

Ma s crois-tu, si le Trône eût pour Toi quelques charmes

Qu'à mes yeux ta fortune aît offert moins d'espace ;
Je mourrois de douleur , si tu ne régnois pas ;
Si tu perdois l'honneur d'effacer dans l'histoire ,
L'Ennemi qui nous croit obscurés de sa gloire ;
Et si l'on ne devoit à mon Sang , à ta main ,
Un Monde que , sans Nous , il eût conquis en vain ;
Je rejoins Montézume. Espère tout encore
D'un Père ambitieux , & d'un Roi qui t'adore.

E L V I R E .

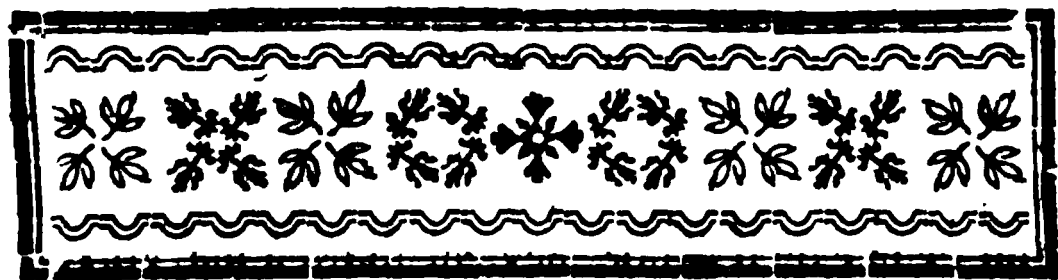
Juste Ciel !

D. P E D R E .

Les momens sont précieux. Rentrons.
Vous régnerez , ma Fille ; & nous triompherons.

Fin du troisième Acte.

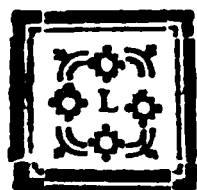




ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONTÉZUME.



UGUBRES Messagers des vengeances
célestes ,

Spèctres persécuteurs , Tableaux noirs &
funestes ,

L'Amour vous avoit fait disparoître un moment ;

L'Amour vous fait renaître avec acharnement.

Quel surcroît à mes maux ! L'Amour ! Une foiblesse ,
Dont j'eûsse rougi , même au sein de la molesse !

Un lien qui des Rois doit être détesté !

L'Ecueil de la Sagesse & de la Majesté !

L'Amour ! Égarement d'autant plus déplorable ,

Que je m'y laisse aller , hélas , quand tout m'acable !

Quand pour Moi , quelque vœu que je forme en mon
sein ,

Le Ciel & tous les cœurs sont devenus d'airain !

De nos autels sanglans le Défenseur impie

Livre au bras sacrilège & mon Trône & ma vie.
Mon Peuple qu'il séduit, devient sourd à ma voix.
Je m'étois fait du moins un bonheur à mon choix.
Il m'eût suffi de plaire à la belle Etrangère.
Et je lui fais horreur ! Qu'importe que son Père
En ma faveur exerce un pouvoir inhumain ?
Dès-qu'elle se refuse , il me l'acorde envain.
Pour la première fois , je ressens , quand on aime ,
Qu'un vain titre d'Epoux n'est pas le bien suprême ;
Et que l'on n'est qu'à peine à demi possesseur ,
Si , maître de la main , on ne l'est pas du cœur.
Le tems m'eût obtenu l'un & l'autre peut-être.
Mais mon plus ferme Apui , le Fléau du Grand-Prêtre
Le Même à qui tantôt cet himen avoit plû ,
Cortès , dit-on , s'opose à ce qu'il a voulu.
Je le cherche ; & crois voir en éfèt qu'il m'évite.
D'un mot , il calmeroit le trouble qui m'agite.
Il vient. Retirons-nous pour observer de loin
L'instant où je pourai l'aborder sans témoin.

S C E N E I I.

C O R T È S , A G U I L A R.

A G U I L A R.

L'HONNEUR , vous le voyez, me forçoit au silence.
J'eusse , à vos feux dumoins , prêté quelque assistance.

Mais D. Père est rempli de tout autres desseins ;
 Vous-même , en l'y portant , m'avez lié les mains.
 Et vous sçavez d'ailleurs la haine invétérée
 Que de nos deux Maisons les Chefs se sont jurée ;
 De fléchir Celui-ci j'ignore le moyen ;
 Trouvez-le toutefois ; ou n'espérez plus rien.

CORTÈS.

Oui , je le fléchirai ; mais veuillez , me le dire ,
 Sera-ce prendre un soin qui touche encore Elvire ?

AGUILAR.

Repâssant de chez Lui dans son appartement ,
 Elvire va paroître ici dans un moment.
 Vous vous expliquerez. (*Il sort*)

SCENE III.

CORTÈS.

QUE faut-il que j'en croie ?
 Ma ~~vie~~ inquiétude est égale à ma joie.
 J'ai revû ce que j'aime. Heureux si je revoi
 Celle qui mérita mes travaux & ma foi !



Livre au bras sacrilège & mon Trône & ma vie.
Mon Peuple qu'il séduit, devient sourd à ma voix.
Je m'étois fait du moins un bonheur à mon choix.
Il m'eût suffi de plaire à la belle Etrangère.
Et je lui fais horreur ! Qu'importe que son Père
En ma faveur exerce un pouvoir inhumain ?
Dès-qu'elle se refuse, il me l'accorde envain.
Pour la première fois, je ressens, quand on aime,
Qu'un vain titre d'Epoux n'est pas le bien suprême ;
Et que l'on n'est qu'à peine à demi possesseur,
Si, maître de la main, on ne l'est pas du cœur.
Le tems m'eût obtenu l'un & l'autre peut-être.
Mais mon plus ferme Apui, le Fléau du Grand-Prêtre
Le Même à qui tantôt cet himen avoit plû,
Cortès, dit-on, s'opose à ce qu'il a voulu.
Je le cherche ; & crois voir en éfèt qu'il m'évite.
D'un mot, il calmeroit le trouble qui m'agite.
Il vient. Retirons-nous pour observer de loin
L'instant où je pourai l'aborder sans témoin.

S C E N E II.

C O R T È S , A G U I L A R.

A G U I L A R.

L'HONNEUR, vous le voyez, me forçoit au silence.
J'eusse, à vos feux dumoins, prêté quelque assistance

Mais D. Pèdre est rempli de tout autres desseins ;
 Vous-même , en l'y portant , m'avez lié les mains.
 Et vous sçavez d'ailleurs la haine invétérée
 Que de nos deux Maisons les Chefs se sont jurée ;
 De fléchir Celui-ci j'ignore le moyen ;
 Trouvez-le toutefois ; ou n'espérez plus rien.

C O R T È S.

Oui , je le fléchirai ; mais veuillez , me le dire ,
 Sera-ce prendre un soin qui touche encore Elvire ?

A G U I L A R.

Repâssant de chez Lui dans son appartement ,
 Elvire va paroître ici dans un moment.
 Vous vous expliquerez. (*Il sort*)

SCENE III.

C O R T È S.

QUE faut-il que j'en croie ?
 Ma ~~me~~ inquiétude est égale à ma joie.
 J'ai revû ce que j'aime. Heureux si je revoi
 Celle qui mérita mes travaux & ma foi !



S C E N E I V.

C O R T È S , M O N T É Z U M E.

M O N T É Z U M E.

JE vous cherchois , Seigneur , avec impatience ,
Pour aprendre de Vous ce qu'il faut que je pense
Des bruits nouvellement parmi Nous répandus.

C O R T È S *à part.*

Elvire ! Loin de Vous , què de momens perdus !

M O N T É Z U M E.

L'Art de feindre , dans l'une & dans l'autre fortune ,
N'étant que l'art d'une Ame où perfide ou comune ;
Je demande & je cherche un éclaircissement ,
Sans employer ni craindre aucun déguisement.
Vous pressiez le bonheur de l'ardeur la plus tendre ;
Et tout à coup , Seigneur , on vous le voit suspendre.
Les choses ont leur tems sans doute & leurs saisons ;
Et vous m'avez donné de plausibles raisons
Qui d'abord ont plié mes volontés aux vôtres :
Mais D. Pèdre me dit que vous en avez d'autres ;
Et d'une vieille haine , en le reconnoissant ,
Que vous avez suivi l'intérêt toutpuissant.
Ma médiation ne peut-elle être oferte ?
Pour le désobliger , conjurez-vous ma perte ?
Et le haïssez-vous avec tant de fureur ,
Qu'à ce prix , vous vouliez...

CORTÈS.

D. Père est dans l'erreur.

Je l'estime , & l'honore , & l'aime , & le respecte.
 L'assurance bientôt n'en sera plus suspecte ;
 Et vous verrez alors combien il est peu vrai
 Qu'un mouvement de haine aît eû part au délai.
 Sont-ce là cependant , puisqu'il faut le redire ,
 Sont-ce les soins d'un Roi contre qui l'on conspire ?
 Le Grand-Prêtre prétend vous avoir détrôné :
 De sa main , dans le Temple , un autre est couronné ;
 Et du Peuple , aux autels , la barbare alégresse
 Fait que , pour un moment , toute hostilité cesse ;
 A quoi le perdez-vous ce précieux moment ?
 Au lieu d'agir en Prince , à vous plaindre en Amant ?
 A laisser refroidir la valeur incertaine
 De Ceux que sur vos pas quelque pudeur entraîne ,
 Et qui seront bientôt les premiers attaqués
 Dans les Postes d'honneur que je leur ai marqués ?
 S'ils vous doivent leur foi , vous leur devez l'exemple.
 Courez donc à leur tête ; & qu'au sortir du Temple ,
 Le Peuple en vous voyant éprouve cet éfroi
 Qu'inspire aux Factieux l'auguste front d'un Roi.
 Non qu'ici , contre Tous , seul je ne vous fusse ;
 Mais ayez quelque part à ma noble entreprise ;
 Ne tenez pas le scèptre à titre de bienfait ;
 Et qu'il ne soit pas dit que mon bras a tout fait.

MONTÉZUME.

Non , Seigneur , non ; le mien aura part à la gloire.

C O R T E S .

Il y siége en Monarque ; & sa seule présence
Des foudres que tu vois * saûve ton insolence.
Et quel autre qu'un Maître eût eû droit , sur sa foi ,
D'introduire où je suis , un Monstre tel que Toi ?

L E G R A N D - P È R E T R E .

Rebut des Elémens , Auteur de nos divorces ,
Tremble Toi-même ; & crains ta foiblesse & nos forces.
Ici , pour un moment , la Surprise & la Peur
D'abord t'ont couronné par les mains de l'erreur ;
Mais le charme a cessé ; ce Peuple enfin m'écoute ;
La foudre de ses Dieux est celle qu'il redoute ;
Et pour les apaiser , mais sans retardement ,
Il prononce ta mort , ou ton éloignement.
Fuis donc ; on le permet. Abandonne une Terre
Qui ne trembleroit plus du bruit d'un vain tonnerre.
Notre nombre se rit de ton fer , de tes feux ,
Et de l'agilité de tes Courriers fougueux.
Disparoïs à nos cris ; & revole en arrière ,
Comme au souffle des vents voleroit la poussière !
Qu'ês-tu venu chercher en ces paisibles lieux ?
Je ne sçais quels métaux d'un vil prix à nos yeux ;
Sources de mille abus que l'Amérique ignore ;
Parmi Vous , je le vois , les seuls Dieux qu'on adore.
A leur éclat trompeur en Esclave asservi ,
Acablé de leur poids , sans en être assouvi ,
Fuis, dis-je ; & porte au loin, nous laissant nos victimes,

* Montrant les armes à feu de ses Espagnols.

Ce fruit de tes exploits , ou plutôt de tes crimes !
 Puisse l'Or , chez les Tiens de ta soif embrasés ,
 Reporter tous les maux que tu nous a causés ,
 Désunir Aliés , Parens , Peuples , & Princes ,
 Rendre incultes vos Champs , dévaster vos Provinces ,
 Et faire enfin régner partout l'Impunité ,
 L'Injustice , la Fraude , & l'Inhumanité !

C O R T E S.

Imposteur ! Où t'égare une fougue insensée ?
 Oses-tu bien parler d'humanité blessée ,
 Toi qui nourris de meurtre , & l'érigent en loi ,
 T'en es fait un paisible & sacrilège emploi ?
 Pris à témoin par Nous , que Tlascala réponde.
 Le premier il me vit sortir du sein de l'Onde.
 Qu'arborèrent dès-lors mes nobles étendards ?
 La Vérité , la Paix , l'Abondance , & les Arts.
 De Qui nous ataquas je foudroiai l'audace ;
 A Qui s'est repenti ma clémence a fait grâce ;
 Et la proie à tes Dieux enlevée aujourd'hui ,
 Prouve à nos Aliés ce que vaut notre apui.
 Les mœurs ayant d'entre Eux chassé l'instinct sauvage ,
 Vinrent , de leur lumière , éclairer ce Rivage ;
 Ton Souverain la vit & ne l'évita pas.
 Delà tes cris , ta rage , & tes noirs attentats.
 Tu ne pouvois souffrir qu'en lui peignant mon Maître,
 Je lui peignisse un Roi ; je l'instruisisse à l'être ;
 Qu'il apprît que le Trône est l'autel éminent
 D'où part du Roi des Rois l'oracle dominant ;

C O R T È S.

Faites cesser mon espoir ou ma crainte.

Au-delà du trépas , D. Sanche est-il heureux ?

Le regretteriez-vous ?

E L V I R E.

Ingrat ! Qui de nous deux ,

En ce funeste jour de trouble & d'épouvante ,

Dut à l'autre inspirer une crainte ofenseante :

Ou de Moi qu'un Monarque aime & poursuit envain,

Ou de Vous qui pour Lui disposez de ma main ?

C O R T È S.

Ah ne vous armez pas de cette erreur extrême !

J'étois moins traître à Vous, mille fois qu'à Moi-même.

Moi , céder votre main ! Moi qui , pour l'obtenir ,

Ai fait plus que jamais n'en croira l'avenir !

Moi qui , ce jour encor , vous croyant infidèle ,

Arêtois mes Soldats dont la valeur chancelle ,

Sans rien envisager dans mes nouveaux projets ,

Que le stérile honneur d'exciter vos regrets.

E L V I R E.

Que je me plaigne au moins de cette erreur extrême

Qui vous rendoit injuste à Vous, comme à Moi-même !

Mon cœur est-il un cœur , pour qui sçut l'acquérir ,

Moins facile à garder , qu'un Monde à conquérir ?

Ne m'aviez vous pas dit en essuyant mes larmes ,

Que notre flame auroit même sort que vos armes ?

Chacun de vos exploits serroit donc nos liens ;

Et , remplissant vos vœux , vous répondoit des miens.

Ah , quand des Méxiquains la splendide ambassade
Étona de sa pompe & Tolède & Grenade ,
Que du tribut d'un Monde ignoré jusqu'alors ,
Le Tage enorgueilli vit grossir ses trésors ,
Et qu'un si beau triomphe avant-coureur du nôtre ,
Reporta votre nom d'un Hémisphère à l'autre ;
Que ne me voyiez-vous ? Quel état ravissant !
Je vous tendois les bras. Vous n'étiez plus absent.
Un grand Homme est partout où se répand la gloire.
Nous nous réunissions au sein de la victoire ;
Sur son Char que suivoient mille Peuples domptés ,
Déjà je me croyois assise à vos côtés
D'où j'entendois de Charle & l'un & l'autre Empire
Porter aux Cieux les noms de Cortès & d'Elvire.

La Nuit la plus profonde éclipça ce beau jour.
Mon Père , en ce moment , reparoît à la Cour ,
Et dans le désespoir me rejète & me plonge.
Nous fumes , un instant , couronnés par un songe.
Le plus mortel poison distila de ces fleurs.
Ce ne fut plus qu'ennuis , qu'amertumes , que pleurs ;
Qu'abîmes sous nos pieds , que foudres sur nos têtes ;
Que ce que je retrouve ici même où vous êtes !

C O R T È S.

Il n'est plus , où je suis , qu'Ennemis foudroyés ,
Que lauriers sur nos fronts , & que Rois à nos pieds.
Que parlez-vous d'ennuis , de pleurs , & d'amertumes ?
Comparez notre état à l'état où nous fumes.
Que d'obstacles se sont depuis aplanis tous !

Plus de Mers , de Rivaux , d'infortune entre Nous.
Voici de nos malheurs le terme désirable.
Elvire ici présente est l'Astre favorable
Dont l'aspect me devoit en garantir la fin.
Ce miracle manquoit à mon heureux destin.
Ma passion pour Vous , échaûfant mon courage ,
D'une vaste conquête a comencé l'ouvrage ;
Pour l'achever sans doute , il ne falloit pas moins
Que vos jours à défendre , & vos yeux pour témoins.

E L V I R E .

Vantez moins de mes yeux l'êfèt & la puissance.
Témoins de tant d'amour & de tant de vaillance,
Ils n'en auront été qu'un instant mieux ouverts,
Sur ce que vous valez , & sur ce que je perds.

C O R T È S .

Me perdre !

E L V I R E .

Pour jamais.

C O R T È S .

Que craignez-vous , Madame ?
L'aveu dont j'ai du Roi favorisé la flame ?
Fragile engagement que l'erreur a formé.
Quand il en sera tems , de mes droits informé ,
Croyons , pour son honeur , que se rendant justice ,
Il nous fera des siens le noble sacrifice ;
Ou , pour plus de repos & de tranquillité ,
Croyez que s'il ufoit de pleine autorité ,
Bientôt , à sa ruine , il l'auroit usurpée.

Qu'attendez-vous ? Tonnez sur ces Prophanateurs !

C O R T E S *à part.*

Ah , perfide Aguilar !

LE GRAND-PRETRE.

Tonnez , Dieux du Mèxique ,
Avant qu'un tel outrage aît flétri l'Amérique !

C O R T E S , *à part.*

Que faisois-je ?

LE GRAND-PRETRE *voyant le trouble de Cortès.*

Déjà , Tel qui m'a menacé ,
Frapé d'un coup subit , en paroît terrassé.
(^{au}
Roi.) Et Toi, tombe à ma voix, tombe du rang suprême,
Vil Époux d'une Esclave ! Esclave ici toi-même !
Et l'Autel , & nos loix , & le Trône , & ton Lit ,
Rien ne te fut sacré ; tu n'es plus qu'un Proscrit.
Il sort.

SCÈNE VI.

CORTÈS , MONTÉZUME , ELVIRE ,
D. PEDRE.

C O R T E S , *au Roi surpris de le voir immobile.*

L'AÏSSONS pour un moment son audace impunie.
Je songe à diférer une cérémonie
Qui veut plus d'apareil & de solennité.
(*à D. Pedro*) Il en eût en éfet souillé la Majesté.

(^{au} Roi) Choïssions mieux, Seigneur, & l'heure & la journée.

Il s'agit d'un combat , & non d'un Himénée.

Qu'auroient pensé de Nous vos Soldats & les miens ?

(à Elvire) Madame , avec ardeur j'ai tissé vos liens ;
Nous saurons les serrer , mais dans un tems plus calme.
Le Mirte ne se doit cueillir qu'après la Palme.

Les premiers soins remplis , d'autres auront leur tour ;
Et la Victoire ici ramènera l'Amour.

(au Roi) Alons , Prince , flatés d'espérances si belles ,
Alons en paroissant disperser les Rebèles !

^{se décon-}
^{vrant} Vous D. Pedre, croyez que rien ne m'est plus
doux

Que d'avoir à combattre à vos yeux , & sous Vous.

S C E N E VII.

D. P E D R E , E L V I R E .

D. P E D R E .

QUE les flots ne m'ont-ils caché dans leur abîme
Ou que le Mèxiquain n'a-t-il pris sa victime !
Tout ce que je craignois , ma Fille , est arrivé !
Cortès m'a reconnu vivant ; & m'a bravé !

E L V I R E .

Fandra-t-il qu'une haine irréconciliable ,

Que sera-ce , D. Pèdre étant leur Capitaine ?

ELVIRE.

Ce que nous vous devons semble accroître sa haine.

CORTÈS.

Appelez autrement un courageux dépit.

D. Pèdre a l'ame haute ; & sa fierté gémit.

Mais il va me connoître ; & je veux qu'il oublie

Les chagrins dont mon Père empoisona sa vie.

Je sortirai pour Lui d'un sang moins odieux ,

Lui prouvant à quel point le sien m'est précieux.

Il ne verra qu'amour , respect , obéissance.

En ce Climat barbare il n'a pas pris naissance.

Chrétien , Père d'Elvire , Espagnol , & Guerrier ,

Sans doute il est encor plus généreux qu'altier.

En Espagne , après tout , d'une sainte promesse ,

Chaque jour , votre bouche honoroit ma tendresse ;

J'y vivois trop heureux , vivant à vos genoux ;

J'ai donc passé les Mers plus pour Lui que pour Vous.

En cherchant les dangers , je cherchois son estime.

Jel'ai méritée ; il sera magnanime.

Nations , Elémens , j'ai tout vaincu pour Lui ;

Et devant son grand cœur , j'échouërois aujourd'hui ,

ELVIRE.

Ce que pour Nous a fait votre valeur insigne

Dé toute notre amour ne vous rend que trop digne :

Mais du fatal Himen conclu sur vos avis ,

Sa grande ambition s'étoit beaucoup promis.

En nous reconnoissant , vous faites que tout cesse ;

Dij

Et ne soupçonant rien du motif qui vous presse ,
 Il impute à la haine un changement si prompt ;
 Se le peint des couleurs du plus sanglant affront ;
 Et delà , ne met plus de borne à sa colère.

C O R T È S.

Et je n'ai pas trouvé la Fille aux pieds du Père ,
 Ardente en ma faveur à le désabuser ?

E L V I R E.

M'a-t-il laissé le tems , la force de l'oser ?
 A vous justifier tantôt déterminée ,
 Ici même à ses pieds tremblante & prosternée ,
 Cent fois j'ai voulu dire : *il m'aime* ; & ne l'ai pu.
 Je ne sçais dans mon cœur s'il avoit déjà lû ;
 Je ne sçais s'il ne suit qu'un sentiment farouche ;
 Mais d'un mot éfrayant il m'a fermé la bouche.
 Ah Cortès ! Quel dessein roule dans son esprit !

C O R T È S.

Il cherche un beau trépas : Aguilar me l'a dit.
 Ne vous alarmez point de sa funeste envie ;
 On sçaura malgré Lui prendre soin de sa vie....
 Adieu , Madame. Mais que vient-on m'annoncer ?

S C E N E V I I.

C O R T È S , E L V I R E , A G U I L A R
Oficiers Espagnols.

C O R T È S.

HÉ ! bien , faut-il combattre ?

A G U I L A R.

Il y faut renoncer.

Nos Soldats aprenant l'offre qu'on vous a faite ,
 Acceptent le parti d'une prompte retraite.
 Il faut , Cortès , il faut vous y résoudre aussi ,
 Ou vous déterminer à rester seul ici.

E L V I R E *à part.*

Père cruel !

C O R T È S *aux Espagnols.*

Amis , je doute si je veille.

On dit que vous fuyez ; & l'on me le conseille.
 L'afront puisse-t-il être à jamais ignoré !
 Suivez-moi , venez vaincre ; & tout est réparé.

A G U I L A R.

De votre voix , longtems , le pouvoir invincible
 Leur fit braver la mort & tenter l'impossible ;
 Ce jour , au Temple encore ils vous ont suivi Tous.
 Mais le danger présent l'emporte enfin sur Vous.
 Profitez de l'azile & du tems qu'on nous laisse :
 Compagnons , Ennemis , Amis , tout vous en presse.
 Voulez-vous nous conduire ? On vous obéira.
 Si vous le refusez ; D. Pèdre y suppléera.

C O R T È S.

Lui ! D. Pèdre ! On l'outrage en le croyant capable
 De se rendre le Chef d'un complot si coupable.

A G U I L A R.

Ce n'est point un complot ; c'est un projet sensé
 Par ma voix , ce jour même , à vous-même anoncé.

C O R T È S.

J'ai dit ce que j'en pense ; & quand je le rejète ,
 D. Père pour me perdre , y défère , & s'y prête.
 D. Père ! Sans douleur je n'y puis réfléchir.
 Lui que j'avois armé ! Lui que j'allois fléchir !
 Juste Ciel, Qui l'eût crû ! Votre Père ? Ah , Madame !

E L V I R E.

Ne vous étonnez plus du trouble de mon ame ,
 Ni de ces pleurs qu'ici vous m'osiez reprocher.
 Ils m'étouffent la voix ; & je vais les cacher.

S C E N E . V I I I.

C O R T È S , A G U I L A R ,
Officiers Espagnols.

C O R T È S.

MON ame , je l'avouë , interdite & confuse...

A G U I L A R.

Que dirai-je aux Soldats ?

C O R T È S.

Dites que je refuse ,
 Comme j'ai refusé toujours , l'indigne emploi
 De trahir & leur gloire & la mienne & mon Roi.
 Allez ; ils murmuroient : ils rougiront peut-être.

A G U I L A R.

De quoi rougiroient-ils ? Vous devez me connoître.

S'ils osoient proposer rien qui leur fût honteux ,
Je ne porterois pas la parole pour Eux.
Il est beau d'affronter un péril nécessaire ;
Mais la honte accompagne un malheur volontaire ;
Et ce malheur n'est plus , dès-qu'il est mérité ,
Qu'un juste châtiment de la témérité.
Je porte mes regards sur l'effet & les suites
Qu'auroit notre courage aveugle & sans limites ,
En s'opiniâtant sur ce funeste Bord.
Je vois , pour tout succès d'un long & rare effort ,
Dans ces lieux investis la flamme se répandre ,
Nos noms ensevelis avec eux sous la cendre ,
Et sur l'affreux sommet des Temples & des Tours
Par ces monstres pour nous moins hommes que vautours
Nos armes , nos Drapeaux , nos Têtes exposées ;
Pour y servir d'Objets d'éternelles risées.
Est-ce là donc un prix si glorieux , si doux ,
Que l'orgueil espagnol en doive être jaloux ?
Seigneur , je n'ai ni l'art , ni le talent frivole
De plier les Esprits au joug de la parole ;
Mais elle est inutile où tout parle à vos yeux.
Osez les arrêter sur ce Temple odieux ,
Sur ses murs empestés où s'offre en étalage
Du sort qui nous attend l'épouventable image ;
Sur ce Peuple innombrable armé pour ses autels ,
Cruel Emulateur de Prêtres plus cruels
Dont la vengeance vouë à l'Idole insultée ,
De nos cœurs palpitans l'ofrande ensanglantée ,

Et déjà se dispose à l'horrible festin
 Oû nos membres épars... Vous frémissez enfin.
 Tremblez donc ; & sçachez ralentir votre course.
 Contre tant d'Ennemis quelle est votre ressource ?
 De Guerriers mutilés un reste languissant ,
 Qui ne regarde plus ce Ciel qu'en gémissant ,
 Pour qui la gloire & l'or ne sont plus des amorces ,
 Dont le dernier exploit vient d'épuiser les forces ,
 Et qui de tant d'horreurs lâs d'être le témoin ,
 Même au-delà des Mers , s'en croiroit trop peu loim.
 Et quand , pour y voler sous vos heureux auspices ,
 Nous avons le moment , l'onde, & les vents propices ;
 Quand votre amour pour Nous se devoit signaler ;
 C'est Vous qui , le premier , nous voulez immoler ? ...

Vous ne m'écoutez plus. Il est tems de me taire.
 Déjà l'ombre se mêle au jour qui nous éclaire.
 La nuit fera tomber les coups que l'on suspend.
 Songez-y. (*aux Chefs*) Près du Lac, D. Père nous attend ;
 Partons ; & lâssons-nous d'un zèle qu'on méprise.

C O R T È S.

Arêtez ! La retraite est encore indécise ;
 Et quand vous serez prêts tous à m'abandoner ,
 Peut-être aurai-je encor des ordres à donner.

Voilà donc ces Guèriers qui , de l'Andalousie ,
 Devoient par le Couchant débarquer en Asie ;
 Et qui ne concevoient , dans leur premier desir ,
 De borne à la valeur que le dernier soupir ?
Des Mers , s'écrioient-ils , franchissons la barrière ,

*Et parcourons du Jour l'une & l'autre Carrière !
Nous te suivons , Cortès ! Conduis-nous à travers
Les frimats , les rochers , les bancs , & les déserts !
Remontant sous nos Cieux , que de fleurs couronnée ,
Vers l'Orient encor la Poupe soit tournée ,
Et trace , autour du Globe , un glorieux sillon
Qui fixe le Soleil sur notre Pavillon !
Tels étoient vos projets. Je vous crus. Nous partimes :
Les ai-je mal remplis ces projets magnanimes ?
Ne respirons-nous pas sous des astres nouveaux ?
Une richesse immense a payé vos travaux :
Je ne me réservais que la gloire en partage :
Le bruit en a volé jusqu'aux rives du Tage.
Quelle honte pour Vous , quand on y va sçavoir
Qu'une peur insensée a trahi mon espoir !
Car enfin votre peur peut-elle être excusable ?
Et qui redoutez-vous ? Un Peuple méprisable ,
Foible , mal aguéri , lâche autant qu'inhumain.
Vous fuyez ! & fuyez les armes à la main !
Quelles armes encore ? A peine elles éclatent ,
Que , pour Vous , le désordre & la terreur combattent.
Ce ne sont plus vos coups ni de simples hazards :
C'est Dieu lui-même assis sur vos saints étendards ,
Qui , d'un feu meurtrier image du tonnerre ,
Épouvante & ravage une coupable Terre
Aussi digne d'horreur par son Peuple assassin ,
Qu'indigne des trésors qu'elle enferme en son sein.
Hé quoi ? La faim , la soif , les ondes surmontées ,*

De tant de Nations si vaillamment domptées ,
L'Alïance , l'homage , & les tributs offerts ,
Au milieu de sa Cour le Roi mis dans les fers ,
L'Idole , aux yeux du Peuple , à nos pieds renversée ,
De ses Prêtres impurs la foule , ou dispersée ,
Ou , sous le fer vangeur , expiant ses forfaits ;
Sont-ce-là des exploits à laisser imparfaits ?
A vos engagements soyez donc plus fidèles.
La Victoire , sur Nous , a déployé ses aïles.
Achevons notre ouvrage ; & ne reculons pas ,
Quand , pour le couronner , il ne faut plus qu'un pas.
Des fiers Américains l'hostilité sauvage
Ose nous anoncer la flame & le ravage ;
Audace contre audace ! Imitons le Romain
Qui se rendit l'éfroi du Rivage Afriquain.
Que notre Flote , espoir d'une honteuse fuite ,
Par Nous-mêmes en cendre à leurs yeux soit réduite ;
Et que l'Ennemi juge , à cet embrâsement ,
Si de sa fermeté l'Espagnol se dément...

Est-ce ainsi que la vôtre aujourd'hui se signale ?
Quelle glace ! Où donc est cette ardeur martiale ,
Où sont ces cris de joie & ces nobles transports
Si constamment suivis de tant d'heureux efforts ?
L'abattement partout se présente à ma vuë !
Ma voix , dans un Désert , semble s'être perdue !
Du chemin de l'honneur Tous se sont écartés !
Je reste seul ! Hé bien , je serai seul. Partez.
L'Or fut l'unique objet pour qui vous soupirates !

Vous me suivites moins en Guerriers , qu'en Pirates !
 Vous êtes enrichis , & vous vous effrayez :
 Partez ! D'autres auront l'honneur que vous fuyez.
 Les cent Tlascalians sauvés du sacrifice ,
 Ceux des Leurs qui devoient m'aider à cet office ,
 Le peu de Mexiquains resté fidèle au Roi ,
 Pour la gloire du Mien , je ne veux qu'Eux & Moi.
 Mettez bas toute honte ; étouffez tous scrupules ;
 Allez désabuser des Nations crédules.
 Qui , tant qu'on vous a vûs hardis & triomphans ,
 Du Soleil adoré vous nommoient les Enfans !
 Allez , d'un nom si beau démentant la noblesse ,
 Montrer à Tézcuco toute votre foiblesse ;
 Gémir en Suplians , où vous parliez en Rois ;
 Et demander azile , où vous donniez des lois !
 Partez ! Et si , pour Vous , l'estime refroidie
 Ne va pas du mépris jusqu'à la perfidie ,
 Glorieux d'un butin dont je fus peu jaloux ,
 Retournez en Espagne alors : & vantez-vous
 D'avoir abandonné votre Chef aux Barbares ;
 Ce Chef à qui l'on dut des dépouilles si rares ;
 Qui vous fit surmonter tant de périls divers ;
 Qui , de son propre corps , vous a cent fois couverts ;
 Qui veut même en partant vous en couvrir encore.
 Oui ! Que ce dernier trait vous confonde & m'honore.
 Venez ! C'est Moi qui veille à votre embarquement ,
 Et qui vous défendrai jusqu'au dernier moment.

A G U I L A R

Tombant avec tous les autres à ses pieds.

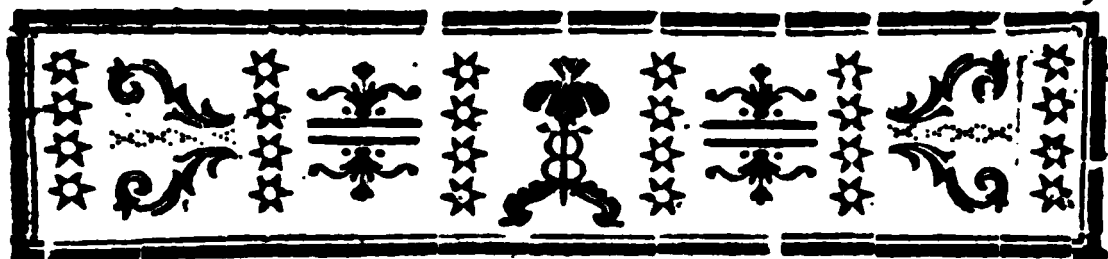
Vous triomphez , Cortès ! Disposez de nos vies !
Tenez lieu de trésors , d'asiles , de Patries !
Alors combatre , Amis : & la flamme à la main ,
Aponçons aux Soldats notre noble dessein.

C O R T È S à Aguilar.

Prévenons un malheur. Se courant satisfaire ,
D. Pèdre exposeroit ses jours en téméraire :
Sçachez le retenir éloigné du combat.
C'est nous servir , Lui , Moi , Vous , Elvire , & l'État.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. PEDRE, AGUILAR.

D. PEDRE.



ERFIDE , laissez-moi !

AGUILAR.

Dumoins daignez apprendre...

D. PEDRE.

D'un Homme tel que Vous je ne veux rien entendre.
Tous vos propos seroient des propos superflus.
Cortès est votre ami : je ne vous conoïs plus.

AGUILAR.

Mais conoïssez Cortès.

D. PEDRE.

C'est mon Juge & mon Maître:
Captif & désarmé , puis-je le méconôître?

On ne me verra pas devant Lui m'oublier ,
 Jusqu'à prendre le soin de me justifier.
 Mais qui pourrais-je mieux attester que Vous-même ?
 Ai-je usé contre Lui du moindre stratagème ?
 Ai-je , malgré l'afront que vous n'ignorez pas ,
 Le premier , à la fuite , animé ses Soldats ?
 J'ai scû vos volontés ; & je les ai suivies.
 Vos trésors , difiez-vous , vos honneurs , & vos vies ;
 Tout , sans ce prompt départ longtems prémédié ,
 Devenoit le jouët de sa témérité.
 Pour Chêf , à son défaut , il vous plaît de m'élire ;
 Et quand je n'attens plus que les adieux d'Elvire ,
 Je vous revois sans Elle , & la flamme en vos mains
 De la gloire à Cortès rouvrir tous les chemins !
 C'est Lui que l'on quittoit : c'est Moi qu'on abandonne.
 Qui mérite le mieux tous les noms qu'il me donne ?
 Pour vous en avoir crûs , suis-je un homme sans foi ;
 Et coupable envers Lui , comme Vous envers Moi ?

A G U I L A R.

J'ai cessé tout à coup , Seigneur , d'être le même.
 Mais ne vous en prenez qu'à l'ascendant suprême
 D'un Chêf à qui , pour peu qu'il se fasse écouter ,
 Plus on est courageux , moins on peut résister.
 En fîssiez-vous bientôt une épreuve éclatante !
 Cortès est né pour vaincre : il peut tout ce qu'il tente.
 Il parle , on se ranime ; il marche , tout le suit ;

Son bras se lève , il frappe , & le Mèxicain fuit.
Enfin....

D. P E D R E.

Devant un Roi que son Peuple redoute ,
Et non devant Cortès , on aura fui sans doute.
Le Prince , en me quittant , s'en étoit bien flaté ;
Et votre Chéf heureux en aura profité.

A G U I L A R,

Détrompez-vous.. Cortès doit tout à son courage.
Loin que l'aspect du Prince aît dissipé l'orage ,
Sur le plus haut Portique à peine a-t-il paru ,
Qu'ainsi que la clameur , le péril s'est accru.
Sa voix aux Factieux se vouloit faire entendre :
Mais leurs cris insolens n'ont daigné se suspendre ,
Qu'au signal absolu que leur en a donné
Celui que dans le Temple ils avoient couronné.
Le Rebèle s'avance acompagné des Prêtres.
Meurs , a-t-il dit au Roi , *meurs fidèle à tes Maîtres !*
Expie aux yeux de Tous ton forfait & le leur.
Et dès-que cette flèche aura percé ton cœur ,
Tombe en cendre aussi-tôt l'autel où je t'immole !
A ces mots , levant l'arc , il tire ; le trait vole ;
Et mille coups de feu prémices du combat ,
Du Barbare , à l'instant , punissent l'attentat.
Le Grand-Prêtre entouré de coupables victimes ,
Lui-même , aux yeux de Tous , expie aussi ses crimes.
Mais cette hardiesse au lieu d'épouvanter ,
Ne rend nos Ennemis que plus à redouter.

Pour la première fois , leur nombre ne s'étonne
Ni de l'acier qui luit , ni de l'airain qui tonne.
Du salpêtre enflammé le ravage , avec soi ,
Répand la mort au loin , sans répandre l'éfroi.
Tous nos efforts sont vains. La Foule plus épaisse ,
Sous nos coups redoublés , se reproduit sans cesse.
Déjà l'ardeur en Nous sembloit se ralentir ;
Et de Cortès enfin l'Astre se démentir ;
Quand le Temple , du haut de sa voûte alumée ,
A vomi des torrens de flame & de fumée.
C'étoit Sicotanfâl & ses Tlascaliens
Qui , volant au secours de leurs Concitoyens ,
A la ville , en ce lieu déserte & sans défense ,
Par ce début terrible , anonçoient leur présence.
L'espoir en Nous alors s'étant renouvelé ,
La Terreur , à sa source , a bientôt revolé.
Nous sortons. L'Ennemi que la mort environne ,
Aveugle ou furieux s'y livre , ou se la donne.
Tlascala , dans le meurtre , assouvit son courroux ;
Sa détestable soif s'étanche malgré Nous.
La flame aussi résiste ; & les vents la secondent.
Nous voyons ruisseler les métaux qui se fondent ;
Et , du Temple embrâsé , parmi d'horribles cris ,
L'or & le sang mêlés inonder les débris.

D. P E D R E.

Quel étrange désastre ! & de quels traits , l'Histoire

Il sçait ce que le scèptre ici doit à l'épée ;
Il sçauroit , s'il osoit jusques-là m'offenser ,
Qu'un Trône qu'on relève , on peut le renverser.
Et je n'avance rien en Soldat téméraire.
Ce que j'ai fait répond de ce que je puis faire.
L'amour a fait ma force ; & la force à son tour ,
S'il y faut recourir , fera tout pour l'amour.

E L V I R E.

Quand du Roi secondé par un Père inflexible ,
L'Amour pouroit , pour Vous , se rendre aussi terrible
Que , pour Lui , jusqu'ici vos armes l'ont été ,
Croyez qu'ainsi que Vous j'ai de la fermeté ,
Et là dessus Vous-même ayez l'ame tranquille.
Eh , n'ai-je pas toujours le Temple pour azile ,
Et ces mêmes autels où , sans votre valeur ,
En ofrande , à l'Idole , on présentoit mon cœur ?
Vous m'y verriez rentrer , & rentrer avec joie.
Ce cœur s'y feroit voir tel qu'il veut qu'on le voie ;
Vraiment digne du vôtre. Honneur, hé!âs, moins doux ;
Mais aussi grand pour Moi que celui d'être à Vous.

C O R T È S.

Loin de Nous cette image & funeste & frivole !
La Victoire m'attend , chère Elvire ; & j'y vole.

E L V I R E *le retenant.*

Trop de sécurité ne vous séduit-il point ?
Craignez....

C O R T È S.

J'espère tout du Ciel qui nous rejoint.

D

D. P E D R E.

Cortès me fait-il interdire
L'entretien consolant de ce Prince & d'Elvire ?

A G U I L A R.

Vous brûliez de périr les armes à la main.
Il n'a voulu que mettre obstacle à ce dessein.
Il vous rend maintenant plus libre que Lui-même ;
Puisqu'il vous cède ici l'autorité suprême.

D. P E D R E.

Ah, que m'apprenez vous ?

A G U I L A R.

Plus que vous n'espériez.

D. P E D R E.

Plus que je ne craignois !

A G U I L A R.

Quoi ? Vous préféreriez...

D. P E D R E.

Oui, la mort ; oui, les fers, à l'offre humiliante
Dont je sens qu'il insulte à ma haine impuissante.

A G U I L A R.

C'est conoître bien mal un cœur tel que le sien.

D. P E D R E.

Pour y lire, Aguilar, il me suffit du mien.

A G U I L A R.

Son respect est sincère.

Mais D. Pèdre est rempli de tout autres desseins ;
 Vous-même , en l'y portant , m'avez lié les mains.
 Et vous sçavez d'ailleurs la haine invétérée
 Que de nos deux Maisons les Chefs se sont jurée ;
 De fléchir Celui-ci j'ignore le moyen ;
 Trouvez-le toutefois ; ou n'espérez plus rien.

C O R T È S.

Oui , je le fléchirai ; mais veuillez , me le dire ,
 Sera-ce prendre un soin qui touche encore Elvire ?

A G U I L A R.

Repâssant de chez Lui dans son appartement ,
 Elvire va paroître ici dans un moment.
 Vous vous expliquerez. (*Il sort*)

SCENE III.

C O R T È S.

QUE faut-il que j'en croie ?
 Ma ~~vue~~ inquiétude est égale à ma joie.
 J'ai revû ce que j'aime. Heureux si je revoi
 Celle qui mérita mes travaux & ma foi !



Quand je voudrois payer un bienfait (dont peut-être
 Il se fût abstenu , s'il m'eût pû reconnoître)
 Quand enfin le délai qui tantôt m'a blessé ,
 N'intéresseroit pas mon honneur ofensé ;
 Ma parole aujourd'hui plus d'une fois donnée
 Permèt-elle qu'on rompe un auguste Himénée ,
 Pour des feux qui ne sont que l'effet violent
 De la présomption d'un Vainqueur insolent ?
 Conquérant fortuné de ces sanglantes Rives ,
 Il mèt déjà ma Fille au rang de ses Captives ;
 Et ne me regardant que d'un œil de dédain ,
 Moins en Amant qu'en Maître , il ose offrir sa main :
 Tu t'abuses , Cortès ! & mon ame charmée
 Te prépare....

S C E N E I I I .

D. P E D R E , E L V I R E .

D. P E D R E .

AH , ma Fille ! Etes-vous informée..

E L V I R E .

Oui , je sçais & pourquoi vous étiez arrêté ,
 Et l'honneur qu'on atache à votre liberté.
 Eh bien , sur vos malheurs gémissiez-vous encore ?

Est-ce là ce Rival , Seigneur , qui vous abhore ?
Fait-il de sa fortune un criminel abus ?
Es m'étois-je trompée , en vantant ses vertus ?
Je vous l'avois bien dit , que ce jeune courage ,
De ses heureux exploits vous réservoir l'hommage ;
Et qu'un si noble trait les couronneroit tous.

D. P E D R E.

Oui ; mais à quoi , ma Fille , à quoi le devons-nous ,
Ce trait qui , de Cortès éfaçant la naissance ,
Est si digne , à tes yeux , de ma reconnoissance ?
A la plus folle audace , au plus indigne espoir
Que nos malheurs pouvoient lui laisser concevoir !
A l'Amour ! Si pourtant , c'est ainsi que se nomme
Une frivole ardeur qui naît au cœur de l'Homme ,
Quand , du sein corrompu de la Prospérité ,
Il donne un libre essor à la cupidité.
A ta possession le Téméraire aspire ;
Et d'égards apareus payant la main d'Elvire ,
Il pense que je n'ose. . . Ah j'aime , à cet affront ,
J'aime à voir la rougeur qui s'élève à ton front !
Oui , ma Fille ; tel est l'intérêt qui l'anime
Le voilà donc ce cœur si pur , si magnanime ?
J'eusse été bien surpris que , du sang dont il sort ,
La vertu seule eût eû l'honneur d'un tel effort.

E L V I R E.

Du moins s'il se plaisoit au récit du naufrage

C O R T È S.

Faites cesser mon espoir ou ma crainte.
Au-delà du trépas , D. Sanche est-il heureux ?
Le regrèteriez-vous ?

E L V I R E.

Ingrat ! Qui de nous deux ,
En ce funeste jour de trouble & d'épouvante ,
Dut à l'autre inspirer une crainte ofençante :
Ou de Moi qu'un Monarque aime & poursuit envain,
Ou de Vous qui pour Lui disposiez de ma main ?

C O R T È S.

Ah ne vous armez pas de cette erreur extrême !
J'étois moins traître à Vous, mille fois qu'à Moi-même.
Moi , céder votre main ! Moi qui , pour l'obtenir ,
Ai fait plus que jamais n'en croira l'avenir !
Moi qui , ce jour encor , vous croyant infidèle ,
Arêtois mes Soldats dont la valeur chancelle ,
Sans rien envisager dans mes nouveaux projets ,
Que le stérile honneur d'exciter vos regrets.

E L V I R E.

Que je me plaigne au moins de cette erreur extrême
Qui vous rendoit injuste à Vous, comme à Moi-même !
Mon cœur est-il un cœur , pour qui sçut l'acquérir ,
Moins facile à garder , qu'un Monde à conquérir ?
Ne m'aviez vous pas dit en essuyant mes larmes ,
Que notre flame auroit même sort que vos armes ?
Chacun de vos exploits serroit donc nos liens ;
Et , remplissant vos vœux , vous répondoit des miens.

Ah , quand des Méxiquains la splendide ambassade
Étona de sa pompe & Tolède & Grenade ,
Que du tribut d'un Monde ignoré jusqu'alors ,
Le Tage enorgueilli vit grossir les trésors ,
Et qu'un si beau triomphe avant-coureur du nôtre ,
Reporta votre nom d'un Hémisphère à l'autre ;
Que ne me voyiez-vous ? Quel état ravissant !
Je vous tendois les bras. Vous n'étiez plus absent.
Un grand Homme est partout où se répand la gloire.
Nous nous réunissions au sein de la victoire ;
Sur son Char que suivoient mille Peuples domptés ,
Déjà je me croyois assise à vos côtés
D'où j'entendois de Charle & l'un & l'autre Empire
Porter aux Cieux les noms de Cortès & d'Elvire.

La Nuit la plus profonde éclipça ce beau jour.
Mon Père , en ce moment , reparoît à la Cour ,
Et dans le désespoir me rejète & me plonge.
Nous fumes , un instant , couronnés par un songe.
Le plus mortel poison distila de ces fleurs.
Ce ne fut plus qu'ennuis , qu'amertumes , que pleurs ;
Qu'abîmes sous nos pieds , que foudres sur nos têtes ;
Que ce que je retrouve ici même où vous êtes !

C O R T È S.

Il n'est plus , où je suis , qu'Ennemis foudroyés ,
Que lauriers sur nos fronts , & que Rois à nos pieds.
Que parlez-vous d'ennuis , de pleurs , & d'amertumes ?
Comparez notre état à l'état où nous fumes.
Que d'obstacles se sont depuis aplanis tous !

Plus de Mers , de Rivaux , d'infortune entre Nous.
 Voici de nos malheurs le terme désirable.
 Elvire ici présente est l'Astre favorable
 Dont l'aspect me devoit en garantir la fin.
 Ce miracle manquoit à mon heureux destin.
 Ma passion pour Vous , échaûfant mon courage ,
 D'une vaste conquête a comencé l'ouvrage ;
 Pour l'achever sans doute , il ne falloit pas moins
 Que vos jours à défendre , & vos yeux pour témoins.

E L V I R E .

Vantez moins de mes yeux l'êfèt & la puissance.
 Témoins de tant d'amour & de tant de vaillance ,
 Ils n'en auront été qu'un instant mieux ouverts ,
 Sur ce que vous valez , & sur ce que je perds.

C O R T È S .

Me perdre !

E L V I R E .

Pour jamais.

C O R T È S .

Que craignez-vous , Madame ?
 L'aveu dont j'ai du Roi favorisé la flamme ?
 Fragile engagement que l'erreur a formé.
 Quand il en fera tems , de mes droits informé ,
 Croyons , pour son honeur , que se rendant justice ,
 Il nous fera des siens le noble sacrifice ;
 Ou , pour plus de repos & de tranquillité ,
 Croyez que s'il ufoit de pleine autorité ,
 Bientôt , à sa ruine , il l'auroit usurpée.

Il sçait ce que le scèptre ici doit à l'épée ;
 Il sçauroit , s'il osoit jusques-là m'offenser ,
 Qu'un Trône qu'on relève , on peut le renverser.
 Et je n'avance rien en Soldat téméraire.
 Ce que j'ai fait répond de ce que je puis faire.
 L'amour a fait ma force ; & la force à son tour ,
 S'il y faut recourir , fera tout pour l'amour.

E L V I R E.

Quand du Roi secondé par un Père inflexible ,
 L'Amour pouroit , pour Vous , se rendre aussi terrible
 Que , pour Lui , jusqu'ici vos armes l'ont été ,
 Croyez qu'ainsi que Vous j'ai de la fermeté ,
 Et là dessus Vous-même ayez l'ame tranquile.
 Eh , n'ai-je pas toujours le Temple pour azile ,
 Et ces mêmes autels où , sans votre valeur ,
 En ofrande , à l'Idole , on présentoit mon cœur ?
 Vous m'y verriez rentrer , & rentrer avec joie.
 Ce cœur s'y feroit voir tel qu'il veut qu'on le voie ;
 Vraiment digne du vôtre. Honeur, hé! l'as, moins doux ;
 Mais aussi grand pour Moi que celui d'être à Vous.

C O R T È S.

Loin de Nous cette image & funeste & frivole !
 La Victoire m'attend , chère Elvire ; & j'y vole.

E L V I R E *le retenant.*

Trop de sécurité ne vous séduit-il point ?
 Craignez....

C O R T È S.

J'espère tout du Ciel qui nous rejoint.

D

E L V I R E *le rapellant encore.*

Écoutez-moi , Cortès ! (*bas*) Est-ce à Moi de lui dire .
Que mon Père peut-être en ce moment conspire ?

C O R T È S.

Hé quoi , toujours des pleurs !

E L V I R E.

Vous ne l'ignorez pas :

Le danger ici naît & renaît sous vos pas.

C O R T È S.

Encore un coup de foudre ; & l'Hydre est étouffée.

E L V I R E.

Des Héros ont péri couverts de leur trophée.

C O R T È S.

Contre quels Ennemis vais-je donc m'éprouver ?

Ne me les vit-on pas cent & cent fois braver ?

Mon courage inactif se lasse de leur fuite.

E L V I R E.

Connoissez-vous tous Ceux que ce jour vous suscite ?

C O R T È S.

Dût toute l'Amérique armer contre mon bras ,

J'ai pour Moi la Fortune , Elvire , & mes Soldats.

E L V I R E.

La Fortune toujours à nos vœux répond-elle ?

Des Soldats , dites-vous , le courage chancelle ;

Ils vouloient vous quitter.

C O R T È S.

Il est vrai ; mais depuis

On les a vus au Temple où je les ai conduits.

Que fera-ce , D. Pèdre étant leur Capitaine ?

E L V I R E.

Ce que nous vous devons semble accroître sa haine.

C O R T E S.

Apeliez autrement un courageux dépit.

D. Pèdre a l'ame haute ; & sa fierté gémit.

Mais il va me conoître ; & je veux qu'il oublie

Les chagrins dont mon Père empoisona sa vie.

Je sortirai pour Lui d'un sang moins odieux ;

Lui prouvant à quel point le sien m'est précieux.

Il ne verra qu'amour , respect , obéissance.

En ce Climat barbare il n'a pas pris naissance.

Chrétien , Père d'Elvire , Espagnol , & Guerrier ,

Sans doute il est encor plus généreux qu'altier.

En Espagne , après tout , d'une sainte promesse ,

Chaque jour , votre bouche honoroit ma tendresse ;

J'y vivois trop heureux , vivant à vos genoux ;

J'ai donc passé les Mers plus pour Lui que pour Vous.

En cherchant les dangers , je cherchois son estime.

Je l'aurai méritée ; il sera magnanime.

Nations , Elémens , j'ai tout vaincu pour Lui ;

Et devant son grand cœur , j'échouërois aujourd'hui ,

E L V I R E.

Ce que pour Nous a fait votre valeur insigne

Dé toute notre amour ne vous rend que trop digne :

Mais du fatal Himen conclu sur vos avis ,

Sa grande ambition s'étoit beaucoup promis.

En nous reconqûssant , vous faites que tout cesse ;

Et ne soupçonant rien du motif qui vous presse ,
Il impute à la haine un changement si prompt ;
Se le peint des couleurs du plus sanglant affront ;
Et delà , ne met plus de borne à sa colère.

C O R T È S.

Et je n'ai pas trouvé la Fille aux pieds du Père ,
Ardente en ma faveur à le désabuser ?

E L V I R E.

M'a-t-il laissé le tems , la force de l'oser ?
A vous justifier tantôt déterminée ,
Ici même à ses pieds tremblante & prosternée ,
Cent fois j'ai voulu dire : *il m'aime* ; & ne l'ai pû.
Je ne sçais dans mon cœur s'il avoit déjà lû ;
Je ne sçais s'il ne suit qu'un sentiment farouche ;
Mais d'un mot éfrayant il m'a fermé la bouche.
Ah Cortès ! Quel dessein roule dans son esprit !

C O R T È S.

Il cherche un beau trépas : Aguilar me l'a dit.
Ne vous alarmez point de sa funeste envie ;
On sçaura malgré Lui prendre soin de sa vie....
Adieu , Madame. Mais que vient-on m'annoncer ?

S C E N E V I I.

C O R T È S , E L V I R E , A G U I L A R ,
Officiers Espagnols.

C O R T È S.

HÉ ! bien , faut-il combattre ?

*Et parcourons du Jour l'une & l'autre Carrière !
Nous te suivons , Cortès ! Conduis-nous à travers
Les frimats , les rochers , les bancs , & les déserts !
Remontant sous nos Cieux , que de fleurs couronnées ,
Vers l'Orient encor la Poupe soit tournée ,
Et trace , autour du Globe , un glorieux sillon
Qui fixe le Soleil sur notre Pavillon !
Tels étoient vos projets. Je vous crus. Nous partimes :
Les ai-je mal remplis ces projets magnanimes ?
Ne respirons-nous pas sous des astres nouveaux ?
Une richesse immense a payé vos travaux :
Je ne me réservais que la gloire en partage :
Le bruit en a volé jusqu'aux rives du Tage.
Quelle honte pour Vous , quand on y va sçavoir
Qu'une peur insensée a trahi mon espoir !
Car enfin votre peur peut-elle être excusable ?
Et qui redoutez-vous ? Un Peuple méprisable ,
Foible , mal aguéri , lâche autant qu'inhumain.
Vous fuyez ! & fuyez les armes à la main !
Quelles armes encore ? A peine elles éclatent ,
Que , pour Vous , le désordre & la terreur combattent.
Ce ne sont plus vos coups ni de simples hazards :
C'est Dieu lui-même assis sur vos saints étendards ,
Qui , d'un feu meurtrier image du tonnerre ,
Épouvante & ravage une coupable Terre
Aussi digne d'horreur par son Peuple assassin ,
Qu'indigne des trésors qu'elle enferme en son sein.
Hé quoi ? La faim , la soif , les ondes surmontées ,*

D ▼

C O R T È S.

J'ai dit ce que j'en pense ; & quand je le rejète ,

D. Père pour me perdre , y défère , & s'y prête.

D. Père ! Sans douleur je n'y puis réfléchir.

Lui que j'avois armé ! Lui que j'allois fléchir !

Juste Ciel, Qui l'eût crû ! Votre Père ? Ah , Madame !

E L V I R E.

Ne vous étonnez plus du trouble de mon ame ,

Ni de ces pleurs qu'ici vous m'osiez reprocher.

Ils m'étouffent la voix ; & je vais les cacher.

S C E N E . V I I I.

C O R T È S , A G U I L A R ,
Officiers Espagnols.

C O R T È S.

MON ame , je l'avouë , interdite & confuse...

A G U I L A R.

Que dirai-je aux Soldats ?

C O R T È S.

Dites que je refuse ,

Comme j'ai refusé toujours , l'indigne emploi

De trahir & leur gloire & la mienne & mon Roi.

Allez ; ils murmuroient : ils rougiront peut-être.

A G U I L A R.

De quoi rougiroient-ils ? Vous devez me connoître.

S'ils osoient proposer rien qui leur fût honteux ,
 Je ne porterois pas la parole pour Eux.
 Il est beau d'affronter un péril nécessaire ;
 Mais la honte accompagne un malheur volontaire ;
 Et ce malheur n'est plus , dès-qu'il est mérité ,
 Qu'un juste châtement de la témérité.
 Je porte mes regards sur l'effet & les suites
 Qu'auroit notre courage aveugle & sans limites ,
 En s'opiniâtrant sur ce funeste Bord.
 Je vois , pour tout succès d'un long & rare effort ,
 Dans ces lieux investis la flamme se répandre ,
 Nos noms ensevelis avec eux sous la cendre ,
 Et sur l'afreux sommet des Temples & des Tours
 Par ces monstres pour nous moins hommes que vautours
 Nos armes , nos Drapeaux , nos Têtes exposées ;
 Pour y servir d'Objets d'éternelles risées.
 Est-ce là donc un prix si glorieux , si doux ,
 Que l'orgueil espagnol en doive être jaloux ?
 Seigneur , je n'ai ni l'art , ni le talent frivole
 De plier les Esprits au joug de la parole ;
 Mais elle est inutile où tout parle à vos yeux.
 Osez les arrêter sur ce Temple odieux ,
 Sur ses murs empestés où s'offre en étalage
 Du sort qui nous attend l'épouvantable image ;
 Sur ce Peuple innombrable armé pour ses autels ,
 Cruel Emulateur de Prêtres plus cruels
 Dont la vengeance vouë à l'Idole insultée ,
 De nos cœurs palpitans l'ofrande ensanglantée ,

Et déjà se dispose à l'horrible festin
 Où nos membres épars... Vous frémissez enfin.
 Tremblez donc ; & sçachez ralentir votre course.
 Contre tant d'Ennemis quelle est votre ressource ?
 De Guerriers mutilés un reste languissant ,
 Qui ne regarde plus ce Ciel qu'en gémissant ,
 Pour qui la gloire & l'or ne sont plus des amorces ,
 Dont le dernier exploit vient d'épuiser les forces ,
 Et qui de tant d'horreurs lâs d'être le témoin ,
 Même au-delà des Mers, s'en croiroit trop peu loïn.
 Et quand , pour y voler sous vos heureux auspices ,
 Nous avons le moment , l'onde, & les vents propices ,
 Quand votre amour pour Nous se devoit signaler ;
 C'est Vous qui , le premier , nous voulez immoler ? ...

Vous ne m'écoutez plus. Il est tems de me taire.
 Déjà l'ombre se mêle au jour qui nous éclaire.
 La nuit fera tomber les coups que l'on suspend.
 Songez-y. (*aux Chefs*) Près du Lac, D. Père nous attend ;
 Partons ; & lâssons-nous d'un zèle qu'on méprise.

C O R T È S.

Arêtez ! La retraite est encore indécise ;
 Et quand vous serez prêts tous à m'abandoner ,
 Peut-être aurai-je encor des ordres à donner.

Voilà donc ces Guerriers qui , de l'Andalousie ,
 Devoient par le Couchant débarquer en Asie ;
 Et qui ne concevoient , dans leur premier desir ,
 De borne à la valeur que le dernier soupir ?
Des Mers , s'écrioient-ils , *franchissons la barrière* ,

*Et parcourons du Jour l'une & l'autre Carrière !
 Nous te suivons , Cortès ! Conduis-nous à travers
 Les frimats , les rochers , les bancs , & les déserts !
 Remontant sous nos Cieux , que de fleurs couronné ,
 Vers l'Orient encor la Poupe soit tournée ,
 Et trace , autour du Globe , un glorieux sillon
 Qui fixe le Soleil sur notre Pavillon !
 Tels étoient vos projets. Je vous crus. Nous partimes :
 Les ai-je mal remplis ces projets magnanimes ?
 Ne respirons-nous pas sous des astres nouveaux ?
 Une richesse immense a payé vos travaux :
 Je ne me réservoïs que la gloire en partage :
 Le bruit en a volé jusqu'aux rives du Tage.
 Quelle honte pour Vous , quand on y va sçavoit
 Qu'une peur insensée a trahi mon espoir !
 Car enfin votre peur peut-elle être excusable ?
 Et qui redoutez-vous ? Un Peuple méprisable ,
 Foible , mal aguéri , lâche autant qu'inhumain.
 Vous fuyez ! & fuyez les armes à la main !
 Quelles armes encore ? A peine elles éclatent ,
 Que , pour Vous , le désordre & la terreur combattent.
 Ce ne sont plus vos coups ni de simples hazards :
 C'est Dieu lui-même assis sur vos saints étendards ,
 Qui , d'un feu meurtrier image du tonnerre ,
 Épouvante & ravage une coupable Terre
 Aussi digne d'horreur par son Peuple assassin ,
 Qu'indigne des trésors qu'elle enferme en son sein.
 Hé quoi ? La faim , la soif , les ondes surmontées ,*

D v

De tant de Nations si vaillamment domptées ,
L'Aliance , l'homage , & les tributs offerts ,
Au milieu de sa Cour le Roi mis dans les fers ,
L'Idole , aux yeux du Peuple , à nos pieds renversée ,
De ses Prêtres impurs la foule , ou dispersée ,
Ou , sous le fer vengeur , expiant ses forfaits ;
Sont-ce-là des exploits à laisser imparfaits ?
A vos engagements soyez donc plus fidèles.
La Victoire , sur Nous , a déployé ses aîles.
Achevons notre ouvrage ; & ne reculons pas ,
Quand , pour le couronner , il ne faut plus qu'un pas.
Des fiers Américains l'hostilité sauvage
Ose nous anoncer la flamme & le ravage ;
Audace contre audace ! Imitons le Romain
Qui se rendit l'effroi du Rivage Africain.
Que notre Flote , espoir d'une honteuse fuite ,
Par Nous-mêmes en cendre à leurs yeux soit réduite ;
Et que l'Ennemi juge , à cet embrasement ,
Si de sa fermeté l'Espagnol se dément...

Est-ce ainsi que la vôtre aujourd'hui se signale ?
Quelle glace ! Où donc est cette ardeur martiale ,
Où sont ces cris de joie & ces nobles transports
Si constamment suivis de tant d'heureux efforts ?
L'abattement partout se présente à ma vue !
Ma voix , dans un Désert , semble s'être perdue !
Du chemin de l'honneur Tous se sont écartés !
Je reste seul ! Hé bien , je serai seul. Partez.
L'Or fut l'unique objet pour qui vous soupirates !

Vous me suivites moins en Guerriers , qu'en Pirates !
 Vous êtes enrichis , & vous vous effrayez :
 Partez ! D'autres auront l'honneur que vous fuyez.
 Les cent Tlascalienſ ſauvés du ſacrifice ,
 Ceux des Leurs qui devoient m'aider à cet office ,
 Le peu de Méxiquains reſté fidèle au Roi ,
 Pour la gloire du Mien , je ne veux qu'Eux & Moi.
 Mettez bas toute honte ; étoufez tous ſcrupules ;
 Allez deſabuſer des Nations crédules
 Qui , tant qu'on vous a vûs hardis & triomphans ,
 Du Soleil adoré vous nommoient les Enfans !
 Allez , d'un nom ſi beau démentant la nobleſſe ,
 Montrer à Tézeuco toute votre foibleſſe ;
 Gémir en Suplians , où vous parliez en Rois ;
 Et demander azile , où vous donniez des lois !
 Partez ! Et ſi , pour Vous , l'eſtime refroidie
 Ne va pas du mépris juſqu'à la perfidie ,
 Glorieux d'un butin dont je fus peu jaloux ,
 Retournez en Eſpagne alors : & vantez-vous
 D'avoir abandonné votre Chef aux Barbares ;
 Ce Chef à qui l'on dut des dépouilles ſi rares ;
 Qui vous fit ſurmonter tant de périls divers ;
 Qui , de ſon propre corps , vous a cent fois couverts ;
 Qui veut même en partant vous en couvrir encore.
 Oui ! Que ce dernier trait vous confonde & m'honore.
 Venez ! C'eſt Moi qui veille à votre embarquement ,
 Et qui vous défendrai juſqu'au dernier moment.

A G U I L A R

Tombant avec tous les autres à ses pieds.

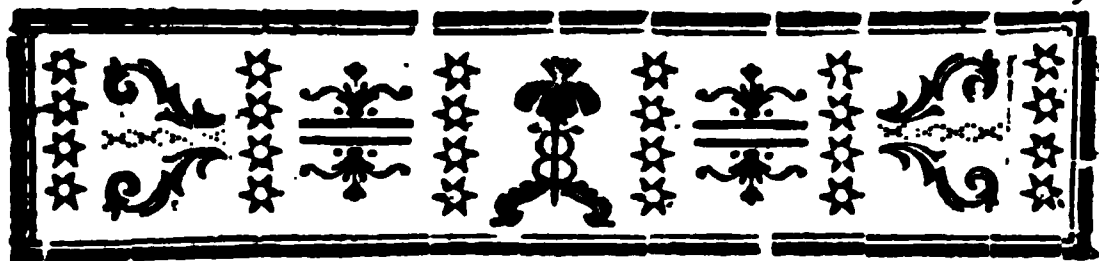
Vous triomphez , Cortès ! Disposez de nos vies !
Tenez lieu de trésors , d'asiles , de Patries !
Alons combattre , Amis : & la flamme à la main ,
Aponçons aux Soldats notre noble dessein.

C O R T È S à Aguilar.

Prévenons un malheur. „Se courant satisfaire ,
D. Pèdre exposeroit ses jours en téméraire :
Sçachez le retenir éloigné du combat.
C'est nous servir , Lui , Moi , Vous , Elvire , & l'Éme.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. PEDRE, AGUILAR.

D. PEDRE.



ERFIDE, laissez-moi !

AGUILAR.

Dumoins daignez apprendre...

D. PEDRE.

D'un Homme tel que Vous je ne veux rien entendre.
Tous vos propos seroient des propos superflus.
Cortès est votre ami : je ne vous conois plus.

AGUILAR.

Mais conoissez Cortès.

D. PEDRE.

C'est mon Juge & mon Maître:
Captif & désarmé, puis-je le méconoitre ?

On ne me verra pas devant Lui m'oublier ,
 Jusqu'à prendre le soin de me justifier.
 Mais qui pourrais-je mieux attester que Vous-même ?
 Ai-je usé contre Lui du moindre stratagème ?
 Ai-je , malgré l'afront que vous n'ignorez pas ,
 Le premier , à la fuite , animé ses Soldats ?
 J'ai scû vos volontés ; & je les ai suivies.
 Vos trésors , disiez-vous , vos honneurs , & vos vies ;
 Tout , sans ce prompt départ longtems prémédié ,
 Devenoit le jouët de sa témérité.
 Pour Chef , à son défaut , il vous plaît de m'élire ;
 Et quand je n'attens plus que les adieux d'Elvire ,
 Je vous revois sans Elle , & la flamme en vos mains
 De la gloire à Cortès rouvrir tous les chemins !
 C'est Lui que l'on quittoit : c'est Moi qu'on abandonne.
 Qui mérite le mieux tous les noms qu'il me donne ?
 Pour vous en avoir crûs , suis-je un homme sans foi ;
 Et coupable envers Lui , comme Vous envers Moi ?

A G U I L A R.

J'ai cessé tout à coup , Seigneur , d'être le même.
 Mais ne vous en prenez qu'à l'ascendant suprême
 D'un Chef à qui , pour peu qu'il se fasse écouter ,
 Plus on est courageux , moins on peut résister.
 En fîssiez-vous bientôt une épreuve éclatante !
 Cortès est né pour vaincre : il peut tout ce qu'il tente.
 Il parle , on se ranime ; il marche , tout le suit ;

Son bras se lève , il frappe , & le Mèxicain fuit.
Enfin....

D. P E D R E.

Devant un Roi que son Peuple redoute ,
Et non devant Cortès , on aura fui sans doute.
Le Prince , en me quittant , s'en étoit bien flaté ;
Et votre Chèf heureux en aura profité.

A G U I L A R,

Détrompez-vous. Cortès doit tout à son courage.
Loin que l'aspect du Prince ait dissipé l'orage ,
Sur le plus haùt Portique à peine a-t-il paru ,
Qu'ainsi que la clameur , le péril s'est accru.
Sa voix aux Factieux se vouloit faire entendre :
Mais leurs cris insolens n'ont daigné se suspendre ,
Qu'au signal absolu que leur en a donné
Celui que dans le Temple ils avoient couronné.
Le Rebèle s'avance acompagné des Prêtres.
Meurs , a-t-il dit au Roi , *meurs fidèle à tes Maîtres !*
Expie aux yeux de Tous ton forfait & le leur.
Et dès-que cette flèche aura percé ton cœur ,
Tombe en cendre aussi-tôt l'autel où je t'immole !
A ces mots , levant l'arc , il tire ; le trait vole ;
Et mille coups de feu prémices du combat ,
Du Barbare , à l'instant , punissent l'attentat.
Le Grand-Prêtre entouré de coupables victimes ,
Lui-même , aux yeux de Tous , expie aussi ses crimes.
Mais cette hardiesse au lieu d'épouvanter ,
Ne rend nos Ennemis que plus à redouter.

Pour la première fois , leur nombre ne s'étonne
Ni de l'acier qui luit , ni de l'airain qui tonne.
Du salpêtre enflammé le ravage , avec soi ,
Répand la mort au loin , sans répandre l'éfroi.
Tous nos efforts sont vains. La Foule plus épaisse ,
Sous nos coups redoublés , se reproduit sans cesse.
Déjà l'ardeur en Nous sembloit se ralentir ;
Et de Cortès enfin l'Astre se démentir ;
Quand le Temple , du haut de sa voûte alumée ,
A vomé des torrens de flamme & de fumée.
C'étoit Sicotanfâl & ses Tlascaliens
Qui , volant au secours de leurs Concitoyens ,
A la ville , en ce lieu déserte & sans défense ,
Par ce début terrible , annonçoient leur présence.
L'espoir en Nous alors s'étant renouvelé ,
La Terreur , à sa source , a bientôt revolé.
Nous sortons. L'Ennemi que la mort environne ,
Aveugle ou furieux s'y livre , ou se la donne.
Tlascala , dans le meurtre , assouvit son courroux.
Sa détestable soif s'épanche malgré Nous.
La flamme aussi résiste ; & les vents la secondent.
Nous voyons ruisseler les métaux qui se fondent ;
Et , du Temple embrasé , parmi d'horribles cris ,
L'or & le sang mêlés inonder les débris.

D. P E D R E.

Quel étrange désastre ! & de quels traits , l'Histoire

Gravera-t-elle un jour une telle victoire ?

A G U I L A R.

**Ce qu'elle a d'héroïque est l'œuvre de nos mains.
Que le reste s'impute à des Américains.
Cortès , ainsi que Nous , en a versé des larmes.
Des mains des Aliés , il a rachoit les armes ;
Et de les méconoître osoit les menacer ,
S'il ne voyoit le meurtre & le dégât cesser.
Les Barbâres enfin gardent quelque mesure.
Le Peuple , près de Nous , se range , se rassure ;
Et de nos soins heureux témoin reconnoissant ,
Songe à les mériter , en nous obéissant.**

D. P E D R E.

**J'aurois dû , ce me semble , apprendre par tout autre ,
Une gloire , Aguilar , si funeste à la nôtre.**

A G U I L A R.

La gloire est générale , & se répand sur Tous.

D. P E D R E.

**Mais , le Roi n'étant plus ; avec un tel Epoux ,
L'espérance d'un Trône à ma Fille est ravie.**

A G U I L A R.

**Montézume est toujours plein d'espoir & de vie.
Le trait n'a de son sang qu'à peine été rougi ;
Et partout sa valeur n'en a pas moins agi.
Mais oubliez....**

D. P E D R E.

Cortès me fait-il interdire
L'entretien consolant de ce Prince & d'Elvire ?

A G U I L A R.

Vous brûliez de périr les armes à la main.
Il n'a voulu que mettre obstacle à ce dessein.
Il vous rend maintenant plus libre que Lui-même ;
Puisqu'il vous cède ici l'autorité suprême.

D. P E D R E.

Ah, que m'apprenez vous ?

A G U I L A R.

Plus que vous n'espériez.

D. P E D R E.

Plus que je ne craignois !

A G U I L A R.

Quoi ? Vous préféreriez...

D. P E D R E.

Oui , la mort ; oui , les fers , à l'offre humiliante
Dont je sens qu'il insulte à ma haine impuissante.

A G U I L A R.

C'est conoître bien mal un cœur tel que le sien.

D. P E D R E.

Pour y lire , Aguilar , il me suffit du mien.

A G U I L A R.

Son respect est sincère.

D. PEDRE.

Il a sçû vous séduire.

AGUILAR.

Qu'un mot fusse. Il aime, il idolâtre Elvire.

D. PEDRE.

Lui !

AGUILAR.

L'amour le plus vif est garand de sa foi.

D. PEDRE.

Ne nous flatiez-vous pas, Elvire, Vous, & Moi ?

AGUILAR.

Cortès impatient comme on l'est, quand on aime ;
A vos pieds, va bientôt vous le jurer Lui-même.

SCENE II.

D. PEDRE.

P Lût au Ciel ! Quelle joie, au moment qu'à l'envi
Tout concourt à flater son orgueil assouvi,
Quel plaisir de lui faire éprouver quelque honte,
En dédaignant l'aveu d'une flamme si prompte !
Qu'ose-t-il espérer ? Quand de justes raisons
Ne désuniroient pas à jamais nos Maisons ;

Quand je voudrois payer un bienfait (dont peut-être
 Il se fût abstenu, s'il m'eût pû reconnoître)
 Quand enfin le délai qui tantôt m'a blessé,
 N'intéresseroit pas mon honneur offensé;
 Ma parole aujourd'hui plus d'une fois donnée
 Permèt-elle qu'on rompe un auguste Himénée,
 Pour des feux qui ne sont que l'effet violent
 De la présomption d'un Vainqueur insolent?
 Conquérant fortuné de ces sanglantes Rives,
 Il mèt déjà ma Fille au rang de ses Captives;
 Et ne me regardant que d'un œil de dédain,
 Moins en Amant qu'en Maître, il ose offrir sa main.
 Tu t'abuses, Cortès ! & mon ame charmée
 Te prépare....

S C E N E I I I .

D. P E D R E , E L V I R E .

D. P E D R E .

AH , ma Fille ! Etes-vous informée..?

E L V I R E .

Oui , je sçais & pourquoi vous étiez arrêté ,
 Et l'honneur qu'on atache à votre liberté.
 Eh bien , sur vos malheurs gémissiez-vous encore ?

Est-ce là ce Rival , Seigneur , qui vous abhore ?
Fait-il de sa fortune un criminel abus ?
Es m'étois-je trompée , en vantant ses vertus ?
Je vous l'avois bien dit , que ce jeune courage ,
De ses heureux exploits vous réservoir l'hommage ;
Et qu'un si noble trait les couronneroit tous.

D. P E D R E.

Oui ; mais à quoi , ma Fille , à quoi le devons-nous ,
Ce trait qui , de Cortès éfaçant la naissance ,
Est si digne , à tes yeux , de ma reconnoissance ?
A la plus fole audace , au plus indigne espoir
Que nos malheurs pouvoient lui laisser concevoir !
A l'Amour ! Si pourtant , c'est ainsi que se nomme
Une frivole ardeur qui naît au cœur de l'Homme ,
Quand , du sein corrompu de la Prospérité ,
Il donne un libre essor à la cupidité.
A sa possession le Téméraire aspire ;
Et d'égards aparens payant la main d'Elvire ,
Il pense que je n'ose. . . Ah j'aime , à cet affront ,
J'aime à voir la rougeur qui s'élève à ton front !
Oui , ma Fille ; tel est l'intérêt qui l'anime
Le voilà donc ce cœur si pur , si magnanime ?
J'eusse été bien surpris que , du sang dont il sort ,
La vertu seule eût eû l'honneur d'un tel effort.

E L V I R E.

Du moins s'il se plaisoit au récit du naufrage

Où D. Sanche a pour Nous signalé son courage ,
Et si me retrouvant prête à donner ma foi ,
Il s'est jetté , Seigneur , entre l'Autel & Moi ;
Dumoins , de votre cœur la fierté mécontente
N'en dut pas acuser une haine insultante ;
Et vous ne direz plus que nous ayant trouvés ,
S'il nous eût reconus , il nous eût moins sauvés.

D. P E D R E .

Je vous entends. Tolède a vû naître sa flame.
Seroit-ce le secrèt qui pesoit à votre ame ,
Quand vous avez tantôt embrassé mes genoux ;
Et que ma bonté , prompte à mieux penser de Vous ,
A la perte d'un Trône imputoit vos alarmes ?
On ne me répond rien ! Il t'échape des larmes !

E L V I R E .

Mon Père !

D. P E D R E .

Elvire !

E L V I R E .

Hé quoi ? N'être pas désarmé....

D. P E D R E .

Ah , je n'ai plus de Fille ; & Cortès est aimé !



S C E N E I V.

D. PEDRE, CORTÈS, ELVIRE.

C O R T È S.

LE Mèxique à genoux devant l'Aigle arborée ,
 Reconoît de César la Majesté sacrée ,
 Seigneur ; & Charle ayant à se manifester ,
 C'est à Vous désormais à le représenter.
 Il falloit dans un Champ d'horreur & de carnage ,
 Vous sauver de Vous-même & de votre courage.
 Vous étiez un dépôt dont , après le combat ,
 M'eûssent demandé compte Elvire & tout l'État.
 N'osant donc un moment vous y laisser paroître ,
 Je comandois encor où vous ne pouviez être ;
 Mais d'un calme assuré n'ayant plus qu'à jouir ,
 Où vous êtes alors , je ne sçais qu'obéir.

D. P E D R E.

Si je m'étois laissé , du sein de la disgrâce ,
 Par Toi-même . élever aux honneurs de ta place ;
 Mon malheur est extrême ; il seroit consommé.
 Je dois n'être que plaint ; je serois diffamé.
 Cortès , ne me rends pas l'opprobre des deux Mondes !
 Fais-moi sur une barque abandonner aux ondes ,

Où, ne dépendant plus que d'elles & du sort,
Je puisse retrouver ou mon rang ou la mort.
(à *Elv.*) Suivez-moi.

C O R T È S.

Quoi, Seigneur....

D. P E D R E.

Laîſſez nous.

C O R T È S.

Chère Elvire,

Vous n'avez donc pas dit ce que vous deviez dire ?

E L V I R E.

Hélâs !

D. P E D R E.

Je veux partir ; & ne plus rien ſçavoir.

C O R T È S.

Qui pensez-vous donc voir en Moi ?

D. P E D R E.

Que puis-je y voir,

Qu'un dernier instrument des cruautés célestes
Qui veulent de mes jours empoisonner les restes !

Vas ! Je mérite bien que , de l'inimitié ,

Ton cœur pâſſe au mépris ; & même à la pitié.

Soüille ma vie au gré des mânes de tes Pères !

Qu'est-elle, qu'un riſſu d'afronts & de miſères ?

Mon âge , dans l'oubli d'un exil de vingt ans ,

A vû ſêcher ſa fleur , & perdre l'heureux temps

Qui de l'Homme éterniſe & fonde la mémoire.

Rapellé,

Rapellé , j'entrevois une route à la gloire ;
 J'y vole sur la foi d'un perfide Elément
 Dont toutes les faveurs sont pour Toi seulement.
 En me ravissant tout , il me laisse la vie ;
 Et c'est pour me jeter sur une Rive impi
 Où m'attend l'appareil d'un sacrifice affreux !
 Que dis-je ? Où je te trouve ! Où je te trouve heureux !
 Où ton astre , pour Moi pire que le naufrage ,
 Nous salue à des autels ; à d'autres nous outrage !
 Jouët infortuné du Chêf & des Soldats ,
 Ma Fille me restoit du moins....

E L V I R E.

N'achevez pas !

Elvire est votre Fille ; elle vous reste encore ,
 Seigneur ; & n'est pas seule ici qui vous adore....

C O R T È S.

Écartez en éfet , Seigneur , de votre esprit
 Tout ce qui l'indispose , ou l'abat , ou l'aigrit ;
 Et voyant d'un autre œil , le rang qu'on vous défère..

D. P E D R E.

Et de quel œil veux-tu que je le considère ,
 Ce rang , le juste fruit d'une rare valeur
 Dont le bruit seul m'a fait courir à mon malheur ?
 Oui ; d'une ambitieuse & noble jalousie ,
 Mon ame , je l'avouë , à ce bruit fut saisie ,
 Et de le partager forma le vain projet.

E

T'égaliser , t'obscurcir étoit mon seul objet.
 J'avois mis là ma gloire ; & ma honte en résulte
 Jouis-en. Mais plus loin ne pousse pas l'insulte,
 A ma fierté confuse ofrant en ce Pays,
 Un rang qui n'y convient qu'à Ceux qui l'ont conquis.

C O R T È S.

A vous l'offrir aussi c'est ce qui me convie.
 Oui ; si ce que j'ai fait mérite quelque envie ,
 Que Charle , & non D. Pèdre , en daigne être jaloux !
 Quel est le Conquérant ici , si ce n'est Vous ?

D. P E D R E.

Moi !

C O R T È S.

Vous , en qui le droit de disposer d'Elvire ,
 Rassemble , & par delà , tous les droits de l'Empire !
 Vous dont je ne pouvois , par de moindres exploits ,
 Chercher à mériter & l'estime & le choix.
 De ces exploits moins dûs à mon bras qu'à ma flamme ,
 Elvire étant l'objet , vous seul en étiez l'ame.
 Mes lauriers sont à Vous, comme, aux Fronts couronnés,
 Ceux qu'un Sujet fidèle a pour Eux moissonnés.

(*Elvire ici voyant son Père ému se jette à ses pieds*)

Ne voyez que la gloire ici qui vous est due !
 N'y voyez que les pleurs d'une Fille éperdue !
 Que l'amour d'un Guerrier qui tombe à vos genoux !
 Dont tout le sang ofert.....

D. P E D R E *tendrement.*

Ma Fille , levez-vous.

C O R T È S.

Ah , je vous fléchirai ! Ce regard favorable
Semble avouer déjà qu'Elvire est moins coupable &
J'acheverai , Seigneur , de la justifier.

A vos nobles travaux daignez m'associer !

Cher à tous nos Soldats , marchez à notre tête !

Sous vos ordres partout l'Aigle à voler est prête.

Parlez ; & nos vaisseaux fendant l'Onde & les airs ,

Du Sud auront bientôt franchi les vastes Mers.

Et qu'ai-je donc tant fait sur ce vaste Hémisphère ,

Que ne puisse effacer ce qu'il y reste à faire ?

Le Cirque s'ouvre à peine ; & la palme encor loin ,

M'engageant à vous suivre....

D. P E D R E.

Il n'en est plus besoin.

Dans cet embrassement jouïs de ta victoire,

Puisque tu m'as vaincu , rien ne manque à ta gloire.

Triomphe , heureux Cortès ! Et triomphe , assuré

Que je t'ai moins haï mille fois qu'admiré....

Mais de quel prix payer un dévouement si tendre ?

C O R T È S.

De quel prix ! Ah , Seigneur tout vous le fait entendre

Du prix dont je m'osois flater auparavant ;

Du prix que se promet D. Sanche en vous suivant.

E ij

D. P E D R E.

Je croirois préférable à tous les Rois du Monde
 Un Héros qui pour Moi soumèt la Terre & l'onde ;
 Si d'un si juste choix le droit m'étoit rendu.
 Mais , généreux Cortès , l'espoir en est perdu.
 Vous le sçavez : Elvire est au pouvoir d'un Autre.
 J'ai donné ma parole : & même sur la vôtre.

C O R T È S.

Ah , vous n'ignorez plus....

D. P E D R E.

J'ignore aveuglément

L'art de se dispenser de la foi d'un serment
 Que l'honneur ici parle à tous les trois en Maître.
 Vous êtes , Vous, mon sang : & Vous, digne d'en être !
 Je vous perds à regret : je m'y résous pourtant.
 Imitiez-moi. Sçachez , d'un œil ferme & constant ,
 Envisager....

C O R T È S.

Non , non ; le Prince est équitable.
 Je saurai , sans m'y prendre en Rival redoutable ,
 Et n'oposant qu'honneur , que raison , qu'amitié....
 Mais que vois-je ? Est-ce Lui ! Quel objet de pitié !



SCÈNE V. & dernière.

MONTÉZUME mourant , CORTÈS ,
D. PEDRE , ELVIRE , GARDES.

CORTÈS.

MONARQUE infortuné ! Nommez le Parricide ,
Dont la main....

MONTÉZUME.

Vous avez foudroyé le Perfide.
C'est Celui qui , tantôt , ceint du bandeau royal ,
A sur Moi levé l'arc , & donné le signal.
Du coup peu craint , telle est la suite inopinée.
La flèche du Barbâre étoit empoisonnée.
L'éfer de veine en veine a pénétré mon sein ;
Et l'Ange de la Mort étend sur moi sa main.

CORTÈS.

Monstres que ne dut pas épargner ma clémence !
Peuple ingrat ! Que le fer , que le feu recomence !
Tremble ! Ton Prince à peine aura fermé les yeux ,
Que ta destruction purifiera ces lieux !

MONTÉZUME.

Au nom du Dieu de paix j'ose vous le défendre.

C O R T È S.

Quoi ? Votre cœur encor voudroit...

M O N T E Z U M E.

Daignez m'entendre,

Et recueillir du fond de ce cœur paternel ,
Quelques mots que doit suivre un silence éternel.

Oui ; j'imité en mourant votre Dieu que j'adore.
Sacrifié par Eux , pour Eux je vous implore ;
Pour Eux je vous demande , en ce dernier moment ,
Une pitié bien due à leur aveuglement.
Vous m'avez fait conôître & plaindre leur misère.
Vous futes mon Ami ; daignez être leur Père.
Ils peuvent être heureux , vous m'en êtes garand :
Que ce flateur espoir me suive en expirant.
(à Elv.) Faites-en souvenir l'Epoux que je vous laisse,
O Vous dont je n'ai pû mériter la tendresse !
Je n'en murmure plus conôissant mon Rival.
Heureux que ce ne soit qu'après le coup fatal !
Quelque hommage de Moi que sa valeur obtienne,
Ma main vous eût osé disputer à la sienne :
Du moins , par un des Miens , à vos pieds renversé,
Je meurs sans vous avoir l'un ni l'autre ofensé.

(On l'emporte)

D. P E D R E.

Elvire. Sa mort est digne de nos larmes.
Enfin l'Amérique est soumise à vos armes.
D'un exploit si rare Elvire soit le prix ;
Allez-la , Cortès ; & devenez mon Fils.

F I N.

Boursault, Éditeur

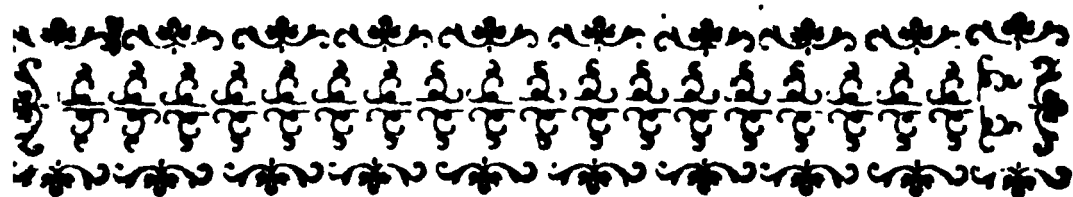
LES
FABLES
D'ESOPE,
COMEDIE.

QUATRIÈME ÉDITION.



A PARIS,
Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Quai
des Augustins, à l'Image S. Louis.
M. DCC. XXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
LE DUC
D'AUMONT,

Pair de France , Chevalier des
Ordres du Roy , Premier Gen-
tilhomme de la Chambre de sa
Majesté , &c.

MONSEIGNEUR,

*Il y a long-temps que Vous
me faites l'honneur de me
à ij*

E P I T R E.

*wouloir du bien ; & long-
temps aussi que je cherche les
occasions de Vous en témoi-
gner ma Reconnoissance. Il ne
s'en est présenté aucune où
votre Protection m'ait été ne-
cessaire que Vous ne me l'ayez
accordée avec une grandeur
d'Ame qui me ravissoit , mais
qui ne me surprenoit pas. Je
vous ai veu , MONSEI-
GNEUR , me tendre gene-
reusement la main , pour me
faciliter les moyens de m'ap-
procher de Vous : & loin de
Vous prévaloir de l'intervale
qui est entre Vous & moi ,
avoir la bonté de faire Vous-
même*

EPITRE.

même des pas de mon côté
pour en diminuer l'étendue.
Que ces manières sont bel-
les ! & qu'elles distinguent
bien les Grands qui le sont
par la Naissance d'avec
ceux qui ne le sont que par
la fortune. Voilà, MON-
SIEIGNEUR, ce qu'on
appelle l'infailible voie de se
rendre Maître de tous les
cœurs : & s'il m'est permis
de citer la Fable dans une
Lettre où je ne veux dire que
des veritez, Esope, l'in-
comparable Esope, ne connoit
de véritable noblesse que cel-
les en qui l'on remarque une
ë

ÉPI TRE.

veritable honnêteté. Le mot d'incomparable qui m'est échappé pour accompagner le nom d'Esopé n'a peut-être jamais été mis plus justement : les siècles qui lui ont succédé, & qui lui succéderont jusqu'à la dissolution des siècles mêmes, lui rendront la justice qui lui est due ; & tant qu'il y aura de la droiture sur la terre, il est sûr d'en attirer la vénération. Quel homme a jamais été plus habile dans la science des mœurs ; & qui jamais a imprimé une plus grande haine pour le vice,

ÉPITRE.

*Et un plus grand amour pour
la vertu ? Crésus à qui au-
trefois Esope dédia ses Fa-
bles lui-même , en fit tant
d'estime , que pour en éterniser
le mérite , il lui fit ériger une
Statuë d'or : Et l'une des
plus délicates Plumes de
France , qui leur a donné
plus de réputation qu'elles
n'en avoient , les ayant de-
diées à l'Auguste Fils du
Monarque le plus auguste
du Monde , j'ai crû ,
MON SEIGNEUR ,
que de si grands Exemples
pouvoient autoriser la liber-
té que j'ose prendre de vous*

ÉPI T R E.

présenter le même Esope sous un habit différent. Ce que j'offre à Vostre Grandeur, n'a ni la Beauté de l'Original, ni les Graces qu'une si excellente Copie semble y avoir ajoutées; & quelque grand qu'ait été le succès de mon Ouvrage, je ne l'aurois trouvé ni digne de Vous, ni digne de mon Zele, sans l'Approbation que vous avez eu la bonté de joindre à tous les applaudissemens qu'il a reçus. L'honneur que Vous lui avez fait, M O N- S E I G N E U R, de lui accorder vôtre Suffrage le

ÉPIÎTRE.

*fait aspirer à la gloire de
vôtre Protection : Il est na-
turel à celui qui lui a donné
le jour de chercher à lui pro-
curer une heureuse Destinée ;
& sur qui puis-je jamais
jetter les yeux qui soit en
état de lui faire plus de
plaisir , & qui ait plus de
plaisir quand il en peut fai-
re ? Rien ne manquera à
son bonheur si Vous avez
la bonté d'en vouloir être
l'Appui : Et pour moi ,
MONSIEUR ,
tous mes Vœux seront rem-
plis si à tant de Graces dont
je vous suis redevable , Vous*
é iiij

ÉPÎTRE.

*ajoutez celle de me croire
avec le zèle le plus ardent &
le plus respectueux qui ait
jamais été,*

MONSIEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Tres-humble , tres-obeïssant
& tres-obligé Serviteur,
BOURSAULT

PREFACE NECESSAIRE.

LE succès que cet Ouvrage a eu semble le justifier assez ; & ce seroit mal reconnoître les obligations que j'ai à la voix publique de douter qu'il n'y ait du bon , puis qu'elle y en a trouvé. Le meilleur témoignage que j'en puisse rendre est l'empressement qu'on a eu , non seulement de le voir , mais de le voir plusieurs fois : Et comme toutes les regles du Théâtre n'ont jamais eu d'autre but que celui de plaire , je croi les avoir suffisamment observées , puis qu'il y a peu de personnes à qui je n'aye plû. Je dis peu de personnes , car il y en a toujours quelques-unes , qui mettent toute leur étude à se distinguer , & qui font consister tout leur esprit à le faire paroître singulier. Si c'est en avoir beaucoup de remarquer des fautes , dont le public ne s'apperçoit pas , c'est ne l'avoir pas trop raisonnable de vouloir résister au torrent , & je prendrois le parti de ne pas dire mon sentiment , quelque bon qu'il me parût , si je le voyois opposé à celui de tout le monde. Non que je sois assez téméraire pour me persuader fortement

P R É F A C E.

que cette piece soit exempte de fautes : je les connois aussi-bien que qui que ce soit ; & pour dire quelque chose de plus , je les ai mêmes conneuës en les y mettant , & n'ai pas laissé de les y mettre , parce que j'aurois crû en faire une plus grande deles en ôter. Quelque injustice qu'on me puisse faire , je suis seur que l'on ne m'en fera pas assez , pour s'imaginer que je n'aye pas sçû que du tems d'Esopé , il n'y avoit ni Huissiers , ni Procureurs , ni Conseillers-Garde-nottes , ni Presidens au Mortier , ni Ducs & Pairs ; ou que s'il y avoit pour le Peuple des Charges à peu près semblables , & pour les personnes de qualité des dignitez équivalentes , c'étoit sous des noms differens : Mais de quel fruit auroit été la morale ingenieuse & divertissante , dont cette Piece est remplie , si je m'étois servi de noms & de termes inconnus ; & comment aurois-je pû faire sentir ce qu'on auroit eu beaucoup de peine à connoître ? Je sçai qu'en ce tems-là , il n'y avoit point de Libraires qui vendissent des Livres défendus dans l'arrière-Boutique , ni qui contrefissent ceux de leurs Confreres : Mais comme toute la vigilance d'un Magistrat aussi équitable qu'austere , ne peut si bien abbatre cette Hydre qu'il n'en paroisse toujours quelque Tête , Esopé ayant été l'un des plus raisonnables hommes du monde , & la raison étant de tous les Païs , & de tous les temps , s'il n'est pas

P. R E F A C E.

vrai qu'il ait dit ce que je lui fais dire , il est au moins vrai-semblable qu'il n'auroit pas manqué de le dire , si ce désordre eût été de sa connoissance. Et cela suffit.

Cette Comedie , à ce que disent les gens singuliers dont j'ai parlé , n'a pas un assez grand nœud , ni assez de jeu de Theatre : Et si cette Piece a quelque mérite , c'est justement de-là que je prétens le tirer. Avoir pû trouver un nœud à Esope , c'est sans doute quelque chose , & les Maîtres de l'Art n'en peuvent disconvenir. Mais avoir eu le secret de le faire assez petit pour ménager le terrain , & pour introduire sur la Scene des Personnages qu'on aime mieux y voir que les Personnages du Sujet même , c'est à mon sens ce qu'on en doit le plus estimer ; ou pour mieux dire , ce qu'on en doit blâmer le moins. Je m'en rapporte de bonne foi , à ceux qui ont honoré cette Comedie de leur presence. Qu'ils disent , si les Scenes de la Précieuse , du Païsan , de la Mere dont on a enlevé la fille , de la Conseillere-Gardenotte , & toutes les autres de cette nature , qui ne tiennent au sujet que par la relation que les Personnages ont avec Esope , ne leur ont pas fait plus de plaisir que tout le reste ; & si la Morale Satirique & instructive dont elles sont accompagnez , n'est pas ce qui les a le plus interessées ? En un mot , cette Piece est d'un genre si different de toutes les autres , qu'il la faut re-

P R E F A C E.

garder , pour ainsi dire , avec d'autres yeux , & ne pas l'ajuster à des regles , judicieuses à parler en general , mais chimeriques dans une especes aussi particulier que celles-ci. Si j'osois faire une comparaison de la chose du monde la plus serieuse , à celle qui l'est le moins , je dirois qu'il en est des regles du Theatre , comme des Loix de la Justice. Les Legislateurs ont marqué les cas où elles doivent être appliquées , & pour lors c'est une leçon prescrite ; mais dans des cas qui ne sont pas tombez sous leur sens , & que le hazard fait naître malgré toute la prévoyance humaine , c'est à ceux qui en sont les Juges , à faire des Loix nouvelles pour les cas qui n'ont pas été prévûes ; & de même dans toutes les choses qui arrivent , & qu'on n'a pas été obligé de prévoir. Si ces grands Genies de l'Antiquité , je veux dire Aristote & Horace , qui ont donné des Regles pour le Theatre , avoient pû se figurer qu'Esopé eût dû y paroître quelque jour , ils auroient cherché tout ce qui auroit été capable de le faire réussir ; & puisqu'il n'a pas moins réussi que s'ils m'avoient marqué le chemin que je devois suivre , il faut apparemment que j'aye trouvé ce qu'ils m'auroient enseigné eux-mêmes.

Pour le jeu de Theatre , je l'ai ménagé autant qu'il m'a été possible dans le peu que le Sujet m'en a fourni ; & je croi même l'avoir assez heureusement disposé pour y atta-

P R E F A C E.

cher l'attention de l'Auditeur jusqu'à la dernière Scene , qui est l'effet le plus favorable qu'on puisse attendre en semblable occasion. Il y a une Scene de petits Enfans qui finit le troisième Acte , qui a eu assez de succès pour mériter d'avoir des Censeurs. C'est une Fable que j'ai mise en Action ; & voici les défauts qu'on y a trouvez. On dit que ces Enfans ont trop d'esprit , & qu'Esope leur dit de trop belles choses. C'est un reproche qui me fait honneur ; & j'aime mieux pécher de ce côté-là que de l'autre. Mais pour répondre à une si foible objection , il est constant , & j'en prens l'expérience à témoin , qu'on voit tous les jours de petits Enfans de Qualité qui ont une si belle éducation , que rien n'est plus agréable , que ce qu'ils disent : & peut-être même a-ce été à entendre parler quelques-uns , que j'ai pris le stile dont j'ai eu besoin pour ceux que j'ai mis sur le Theatre. Je dois aussi ce témoignage à la vérité , que ceux qui y ont trouvé à dire , ne sont pas d'une Qualité distinguée ; & comme leurs Enfans ne parlent , peut-être , pas si bien que ceux-là , ils ignorent ce que d'autres sont capables de dire. Pour Esope , qui ne laissoit échapper aucune occasion de bien faire , & qui après avoir eu la bonté de prêter l'oreille à leur petit différent , les exhorte à avoir de l'amitié l'un pour l'autre , il n'y a rien dans ce qu'il leur dit , qui ne soit dans la Fa-

P R E F A C E.

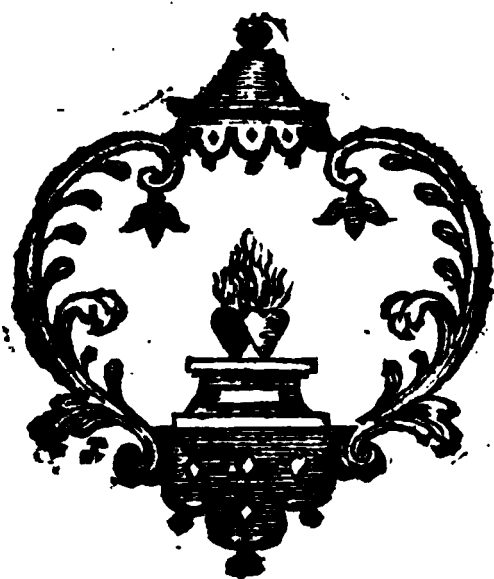
ble que ces petits Enfans représentent ; & je contiens volontiers que ce que je ferai à l'avenir , soit exposé à une pareille censure , à condition d'un même succez.

Quelque grand qu'il ait été , j'avoüe que j'ai tremblé plus d'une fois , & que s'il y a de la gloire à acquérir à mettre quelque chose de nouveau au jour , il y a beaucoup de danger à craindre. Le Peuple qui s'attendoit à voir une Comédie ordinaire , qui d'intrigue en intrigue , & à la faveur de quelques plaisanteries , va insensiblement à la fin de son sujet fut surpris d'entendre des Fables , à quoi il ne s'attendoit pas , (car cette Piece n'avoit été promise que sous le nom d'Esopé) & ne scût d'abord de quelle maniere il devoit les recevoir : mais quand il comprit le sens qu'elles renfermoient , & qu'il vit toute l'étendue de leur application , il se voulut mal de l'injustice qu'il m'avoit rendue , & ses applaudissemens furent , si j'ose me servir de ce terme , comme la réparation de son murmure : ainsi j'ai tous les Sujets imaginables de m'en louer , & je n'en ai aucun de m'en plaindre.

Ce qui m'a paru de plus dangereux dans cette entreprise , ç'a été d'oser mettre des Fables en Vers après l'illustre Monsieur de la Fontaine , qui m'a devancé dans cette route , & que je ne prétens suivre que de très-loin. Il ne faut que comparer les siennes avec celles que j'ai faites , pour voir que c'est lui
qui

P R E F A C E.

qui est le Maître : les soins inutiles que j'ai pris de l'imiter , m'ont appris qu'il est inimitable ; & c'est beaucoup pour moi que la gloire d'avoir été souffert où il a été admiré.





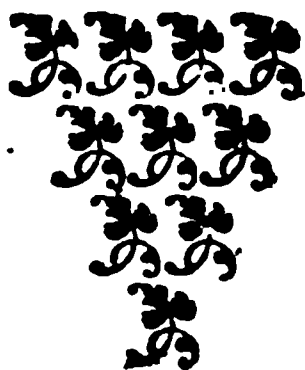
LE POUVOIR DES FABLES.

PROLOGUE.

Autrefois dans Athene un fameux Orateur
Ze'ë pour la cause Publique
Craignant pour sa Patrie un extrême malheur ,
Mit en œuvre sa Rethorique ;
Et pour émouvoir l'Auditeur
Fit un Discours fort pathétique.
Mais le peuple qui l'écoutoit
Immobile comme une Souche ,
Ne fut non plus touché de ce qu'il débitoit ;
Que s'il n'eût pas ouvert la bouche.
Chagrin du peu de progresz
Que faisoit son éloquence.

L'Anguille , ajouta-t-il , l'Hyronnelle & Cérès
Firent un jour connoissance.
En voyageant toutes trois.
Un fleuve impetueux s'oppose à leur passage ;
L'Hyronnelle en volant , & l'Anguille à la nage ,
Le passerent sans peine , & l'auroient fait vingt fois ;
Et Cérès ? dit le Peuple en élevant sa Voix :
Vous avez fait-passer l'Anguille & l'Hyronnelle ;
Monsieur le Philosophe en vous remerciant :
Mais Cérès , que devint-elle ?
Dit encor une fois le Peuple impatient.
Messieurs , dit l'Orateur , vous desfiliez ma veuë ,
Je me suis abusé jusques à ce moment :
La verité toute nuë
N'a pas assez d'enjoûment :
Une Fable l'insinué
Bien plus agréablement.

**Messieurs les Auditeurs , qui par votre suffrage
Rendez bon ou mauvais le Destin d'un Ouvrage ,
Celui qui va paroître est d'un genre nouveau :
S'il vous blesse , il est laid, s'il vous plaît , il est beau.
Esopé , si connu par ses sçavantes Fables ,
Fut jadis condamné par des Jugés coupables :
Mais ceux qui de son sort décident aujourd'hui
Ont trop d'intégrité pour s'armer contre lui.
Il ne vous dira point de ces Quolibets fades ,
Qui ne sont de bons mets que pour des goûts
malades :
Par les Fables qu'il cite en differens endroits ,
Il se montre à vos yeux tel qu'il fut autrefois.
Pesez-en le merite en Jugés équitables :
Vous le méconnoîtriez s'il ne disoit des Fables :
Et vous auriez dans l'ame un sensible dépit
De le voir par sa Bosse , & non par son esprit.**





P E R S O N N A G E S.

E S O P E.

LEARQUE, Gouverneur de Sizique.

EUPHROSINE, Fille de Learque.

AGENOR, Gentilhomme de Lesbos , Amant d'Euphrosine.

DORIS, Confidente d'Euphrosine.

HORTENSE, Fille entêtée de son esprit.

DEUX DEPUTEZ de Sizique , tous deux fort vieux.

PIERROT, Paysan d'auprès de Sizique.

AGATON, petit Garçon fort beau , fils de Learque.

CLEONICE, petite fille fort laide , sœur d'Agaton.

M. DOUCET, Genealogiste.

AMINTE, Mere d'une fille enlevée.

ALBIONE, Veuve d'un Conseiller-Notaire.

COLINETTE, Femme de Pierrot.

M. FURET, Huissier.

DEUX COMEDIENS.

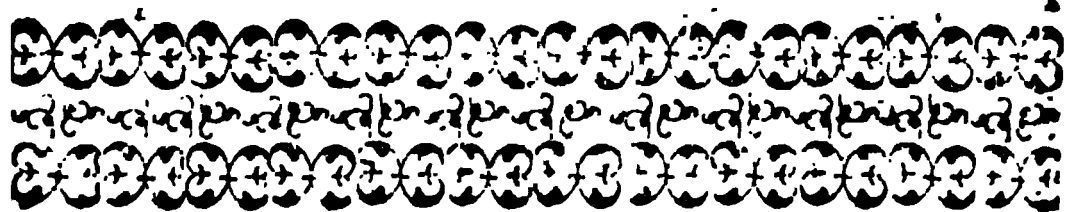
UN MAISTRE D'HOTEL.

UN SOMMELIER.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Sizique.

LES



LES FABLES D'ESOPPE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEARQUE, EUPHROSINE, DOKIS.

LEARQUE.

E N F I N ce grand esprit que je brûlois de
voir,
L'incomparable Esope est ici d'hier au
soir.

Tu le vis à loisir, nous soupâmes ensemble :
Ne me déguise rien, dy moy ce qu'il t'en semble.
Ne le trouves-tu pas un aimable homme ?

EUPHROSINE.

Moy ?

LEARQUE.

Düy. !

A

2 **LES FABLES D'ESOPÉ ;**
EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui lui ressemble.

LEARQUE.

Et toi ;

Comment le trouves-tu ? je te croi délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point , Monsieur , que je le flate ?

LEARQUE.

Dis la verité pure , autrement ne dit mot.

DORIS.

Vous le souhaitez ?

LEARQUE.

Où.

DORIS.

C'est un vilain Magot ;

Franchement.

LEARQUE.

Quoi , friponne , estre assez arrogante . . .

DORIS.

Si cela vous deplaît , souffrez donc que je mente.

Me voilà toute prête à dire qu'il est beau ;

Que c'est , si vous voulez , un Adonis nouveau ;

Qu'à le voir sans l'aimer , c'est en vain qu'on tra-
vaille ;

Qu'il n'est pas dans le monde une plus riche raille ;

Que du haut jusqu'au bas tout m'en paroît char-
mant ;

Mais ce sera , Monsieur , mentir impudemment :

Et jamais au mensonge on ne m'a vû de pente ,

Quoi que vice ordinaire à toute Confidente.

LEARQUE.

Il ne te plaît donc pas ?

DORIS.

O que pardonnez moi .

Je ris incognito d'abord que je le voi ;

Je ne puis m'en tenir quelque effort que je fasse :

Il n'est point de laideur que son museau n'efface :

COMEDIE. 3

Et le reste au visage est si bien assorti
Qu'il n'a membre en son corps qui ne soit mal bâti
Celui qui le forma choisit un sot modele.

L E A R Q U E.

S'il lui fit le corps laid , il lui fit l'ame belle.
Plût aux Dieux , tel qu'il est , qu'Euphrosine lui
plût !

E U P H R O S I N E.

Et si je lui plaisois , quel seroit vôtre but ,
Mon Pere ?

L E A R Q U E.

Ignorez-tu jusqu'où va ma tendresse ;
Et combien dans ton sort ton Pere s'interesse ,
Jamais aucun plaisir ne m'a semblé si doux ,
Que celui que j'aurois de le voir ton Epoux.

E U P H R O S I N E.

Mon Epoux , juste Ciel ! que venez-vous de dire ?

D O R I S.

Bon : ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire ?

L E A R Q U E.

Esope , selon toi , n'est donc pas son fait ?

D O R I S.

Non.

Pour épouser un Singe il faut être Guenon.

Car entre nous , Monsieur , Esope est un vrai Singe :

Celui qui vous est mort , quand il avoit du linge ,
Un juste-au-corps , des gands , & son petit chapeau ,
Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau ;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur se développe ,
Je l'aurois épousé plus volontiers qu'Esope.

L E A R Q U E.

S'il faut être animal pour meriter ta foi ,

Le Singe que j'avois étoit digne de toi.

Pour moi que l'esprit charme en quelque endroit
qu'il brille ,

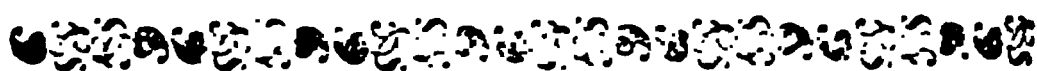
Je ne tiens point Esope indigne de ma Fille.

A ij

6 LES FABLES D'ESOPÉ,
A son appartement je vai voir s'il est jour ;
Sçavoir s'il est visible , & lui faire ma cour ;
Lui marquer par mon zele & par ma déference.....

D O R I S.

Vous n'irez pas bien loin , je le voi qui s'avance :
Quel Marmouset !



S C E N E II.

ESOPÉ, LEARQUE, EUPHROSINE,
D O R I S.

L E A R Q U E.

J'Allois pour voir vôtre Grandeur ,
Et sçavoir

E S O P É.

Doucement , Monsieur le Gouverneur ,
Dans la Place où je suis , plus fragile qu'un verre ,
Je vais à petit bruit , & vole terre à terre :
Le terme de Grandeur ne fût point fait pour moi.

L E A R Q U E.

Eh, Monsieur , c'est un grade acquis à votre Emploi.
Tous vos Prédecesseurs jusqu'au temps où nous som-
mes

E S O P É.

Tous mes Prédecesseurs ont été de grands hommes ,
Dont le sang , le service , & les hautes vertus .
A ne rien déguiser , meritoient encor plus.
Pour moi qu'un Sort bizarre a tiré de la bouë ,
Moi de qui pour un temps la Fortune se joue ,
A quoi que ce puisse être où je sois destiné ,
Je me souviens toujours de ce que je suis né.
La Fortune est à craindre où manque la Sagesse.

COMEDIE.

5

Vous fardez vos Portraits admirablement bien.

L E A R Q U E.

Quoi , ma fille soupire , & ne me répond rien ?

Un merite si grand ne la rend point sensible ?

E U P H R O S I N E.

Mon Pere , à mon devoir il n'est rien d'impossible.

Mais Esope est si laid !

L E A R Q U E.

Son esprit est si beau !.

La raison sur les yeux doit te mettre un bandeau :

Et s'il faut qu'avec toi je m'explique sans feinte ,

Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte.

Par tout cù de Crésus s'étendent les Etats ,

Il dépose à son gré les mauvais Magistrats.

Change les Gouverneurs , qui par coups & menaces ,

Eloignez de la Cour , tyrannisent leurs Places.

Casse les Officiers , qui pour faire les fins ,

Au lieu de cent Soldats n'en ont que quatre-vingts ;

Et de peur que la fraude à la fin ne soit sçûë ,

Ont des gens empruntez pour passer en revûë.

Exclud les Conseillers de donner leurs avis ,

Quand pendant l'Audiance ils se sont endormis.

Bannit les Avocats , dont l'élégante prose

A l'art de rendre bonne une méchante Cause.

Abolit les Brelans , ces honteux Rendez-vous ,

Où l'on tient une Ecole à dresser des Filoux.

Deffend aux Medecins , que nos maux enrichissent ,

De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guérissent ,

Enfin dans cet Etat de l'un à l'autre bout.

Esope a sans reserve inspection sur tout.

Quoi que ma probité soit exempte d'atteintes ,

Peut-estre contre moi lui fera-t'on des plaintes :

Gouverneur de Sizique , où mon sort est si doux ,

Je jouïs d'un bonheur qui me fait des jaloux ;

Et si jusqu'à t'aimer tu pouvois le contraindre ,

Il fermeroit la bouche à qui voudroit se plaindre ,

A ùj.

8 LES FABLES D'ESOPÉ,

Je vous plains d'être en ce gîte ;
Mais il peut arriver pis ,
Si vous ne rendez bien vite ,
Tout ce que vous avez pris.



A l'application.

LE AR QUE
Elle est aisée à faire.
ESOPÉ.

Tant mieux. La vérité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite , exempte de soupçons ,
A qui se vouë au Prince offre tant de leçons ,
Pour s'en formaliser vont trop droit en besogne.
Pour celui qui sur tout pince , lezine , rogne ,
Qui du bien de Crésus s'attribuant le quart ,
Ne manie aucun sou dont il ne prenne un liard ;
Quand il croit sa Fortune & solide & complète ,
Il éprouve le sort qu'éprouva la Belette ;
Et surpris dans la Grange auprès du tas de Grain.
Il ne peut en sortir , pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne courre aucun risque.
Un grand fonds de Vertu rarement se confisque :
En faveur , en disgrâce on est seur d'en jouir.

LE AR QUE.

Monsieur , on est charmé quand on peut vous ouïr.
Mais faisons , je vous prie , une petite pose.
Peut-être le matin prenez vous quelque chose :
Un Bouillon , du Caffé. Que vous plaît-il des deux ?

ESOPÉ.

Avez vous du Caffé qui soit bon.

LE AR QUE.

Merveilleux.

ESOPÉ.

Preçons-en. Ordonnez que l'on nous en apprête.
Il n'est rien de si bon contre le mal de tête.

COMEDIE.

Quand j'en prends le matin , je suis gai tous le jour.

LEARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la Cour :
Et dans peu de momens on va vous satisfaire.

ESOPE.

Quoi , faut-il que vous même. . .

LEARQUE.

Oùi , j'y suis nécessaire.

à Euphrosine.

Entretenez Monsieur , & ne le quittez pas.

~~~~~

## SCENE III.

ÉSOPE , EUPHROSINE , DORIS.

ESOPE.

**M**E voila , sans deffense , en proye à vos appas ,  
Ma belle Enfant. Mon cœur a beaucoup de  
foiblesse ;

Un coup d'œil m'assassine , ou tout au moins me  
bleïe.

EUPHROSINE.

Monsieur , ne craignez rien. Les Dieux me sont  
témoins ,

Que je n'i veux donner ni mes vœux ni mes soins.

ESOPE.

J'entens. Ce n'est pas là ce qui vous inquiete.

Rarement à votre âge on est sans amourette.

Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moy ?

DORIS.

Ne déguisez rien.

Monsieur est honnête homme , il en usera bien :

## 10 LES FABLES D'ESOPÉ,

Il peut, par le crédit qu'il a sur votre Pere,  
 Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut faire.  
 Oûi, Monsieur, ma Maitresse aime depuis deux ans  
 Un Gentilhomme aimable & des plus complaisans;  
 Jeune, galand, bien fait, s'il en est dans le monde;  
 Propre en linge, en habits, grande perruque blonde;  
 Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,  
 Il n'est point de mortel plus digne d'être aimé.  
 Monsieur le Gouverneur, que la grandeur enteste,  
 Aux appas de sa fille offre une autre conquête,  
 Et veut dès aujourd'hui qu'elle applique son soin,  
 A donner de l'amour au plus vilain Marsoûin...  
 Voyez la pauvre enfant, elle s'en desespere.  
 Et vous êtes si bien avec Monsieur son Pere,  
 Qu'un mot que vous diriez le feroit consentir  
 S'il veut qu'elle soit femme, à la mieux assortir,  
 A lui donner au moins un homme en bonne forme;  
 Et non comme il veut faire une figure énorme,  
 Que dans sa belle humeur la Nature en jouant,  
 A faite moirié Singe, & moitié Chat-huant.  
 L'agreable bijou qu'un mari de la sorte !

ESOPÉ.

Et comment nomme-t'on ce Chat huant ?

EUPHROSINE.

Qu'importe ?

On vous en dit assez disant qu'il me déplaît.  
 Mon Pere au premier mot devinera qui c'est.  
 Ne vous informez point d'un nom qui me chagrine.

ESOPÉ.

Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.  
 Par exemple :

## LE RENARD, ET LA TESTE PEINTE.

Jadis un Renard affamé

## COMEDIE.

9

Quand j'en prends le matin , je suis gai tous le jour.

LEARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la Cour :  
Et dans peu de momens on va vous satisfaire.

ESOPE.

Quoi , faut-il que vous même. . . .

LEARQUE.

Oùi , j'y suis nécessaire.

*À Euphrosine.*

Entretenez Monsieur , & ne le quittez pas.

~~~~~

SCENE III.

ÉSOPE , EUPHROSINE , DORIS.

ESOPE.

ME voila , sans deffense , en proye à vos appas ,
Ma belle Enfant. Mon cœur a beaucoup de
foiblesse ;

Un coup d'œil m'assassine , ou tout au moins me
ble.sse.

EUPHROSINE.

Monsieur , ne craignez rien. Les Dieux me sont
témoins ,

Que je n'i veux donner ni mes vœux ni mes soins.

ESOPE.

J'entens. Ce n'est pas là ce qui vous inquiete.

Rarement à votre âge on est sans amourette.

Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moy ?

DORIS.

Ne déguisez rien.

Monsieur est honnête homme , il en usera bien :

12 LES FABLES D'ESOPÉ,

S'il faut nous séparer figurez-vous ma peine :
Ce sera pour mon cœur le coup le plus tuant

ESOPÉ.

- Vous ne voulez donc point tâter du Chat-huant ?

DORIS.

Et fy, Monsieur ! comment voulez-vous qu'elle en
tâte ?

Il n'est ragoût si bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'est un mets dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon Pere un mot en ma faveur ?

Puis-je l'espérer . . .

ESOPÉ.

Oùi, je prétens faire en sorte
Que dès demain . . .



SCENE IV.

ESOPÉ, EUPHROSINE, DORIS
un OFFICIER.

DORIS.

Voici le Cassé qu'on apporte.

ESOPÉ à *Euphrosine*.

N'en prenez-vous pas ?

EUPHROSINE.

Non.

ESOPÉ.

Quoi, jamais ?

EUPHROSINE.

Rarement !

ESOPÉ.

Prenez-en avec moi, s'il vous plaît, autrement.

C O M E D I E.

Il pourroit à vos feux arriver du dé ordre ;
Et par le Chat-huant je vous laisserieis mordre.

D O R I S.

Et prenez-en , Madame , au lieu d'une fois , deux ,
Et garentissez-vous d'un oiseau si hideux.

E U P H R O S I N E.

Le Caffé me fait mal.

D O R I S.

Je boircis de l'absinte
Pour trouver à sortir d'un pareil labyrinthe.

E U P H R O S I N E.

Que l'on m'en donne donc, puisqu'il vous plaist ainsi ,
Monfieur.

E S O P E.

La Confidente en prendra bien auffi ?
Je vois bien qu'à la joye elle n'est pas contraire.

D O R I S.

Oh pour moy , volontiers , je fuis fille à tout
faire.

E S O P E.

Allons : à la santé de vôtre époux futur.
Vous me ferez raifon que je crois ?

E U P H R O S I N E.

A coup sûr.

Vous touchez de mon cœur un endroit trop sensible
Pour vous rien refuser qui luy semble possible.

Quand vous verrez mon Pere appuyez fortement.
Sur les perfections de mon premier Amant.

J'attens tout d'un fecours auffi grand que le vôtre.

D O R I S.

Et fur tout pesez bien fur les deffauts de l'autre.

Faites-en un portrait vilain au dernier point ,

Quoy que vous en difiez vous ne l'outrerez point.

E U P H R O S I N E.

Dites que le premier , digne de ma tendresse ,

Est l'homme le mieux fait qu'ait veu naistre la
Grece.

14 LES FABLES D'ESOPE,
DORIS.

Dites que le second, basti tout de travers,
Est le plus laid Mastin qu'ait produit l'Univers.

EUPHROSINE.

Persuadez-luy bien qu'Agenor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honneste homme.

DORIS.

Persuadez-luy bien qu'il n'est vice si bas
Que n'ait le Godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvelant mon zèle
Jusqu'au dernier soupir je luy seray fidelle.

DORIS.

Que pour l'autre, mal propre au lieu conjugal,
S'il se jouë à l'hymen il s'en trouvera mal :

Et qu'il a sur le front une table d'attente

Qui de sa destinée est la preuve éclatante.

Voilà ce qu'à son Pere il faut faire sçavoir.



SCENE V.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS,
un LAQUAIS, un OFFICIER.

LE LAQUAIS.

Une Dame est là-bas qui demande à vous voir,
Monsieur.

ESOPE.

Quelle Dame est-ce ?

LE LAQUAIS.

Une Dame qu'on nomme ...

à Doris.

C'est cette Dame... & là... plus sçavante qu'un
homme :

COMEDIE.

15

Dont l'esprit est si creux qu'on n'en voit point le fond ,

Et qui ne parle comme les autres font.

D O R I S.

Je sçay qui c'est. Sortons , rendons-luy ce service,
L'entretien d'une femme est pour elle un supplice.
Elle veut du pompeux jusqu'au moindre discours.

E S O P E.

Qu'elle entre.

Le Laquais rentre.

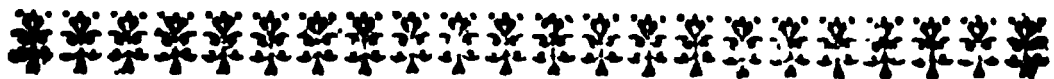
E U P H R O S I N E.

Mon espoir est dans votre secours :

Vous me l'avez promis , & je le vais attendre.

E S O P E.

Allez , je ferai plus que vous n'osez prétendre.



SCENE VI.

HORTENSE, ESOPÉ

HORTENSE.

LA Déesse, à cent voix, qui du sein d'Atropos.
Sauve les noms fameux & les faits des Heros,
La Renommée, enfin, vous met en parallèle....

E S O P E *bas.*

Quel diantre de jargon celle-ci parle-t'elle ?
Par charité, Madame, ou daignez m'excuser,
Ou daignez vous résoudre à vous humaniser :
Votre stile est si haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

e ne croi pas, Monsieur, que j'en puisse descendre ;
e l'ai plus de cent fois vainement éprouvé :
j'ai naturellement l'esprit trop élevé :
Ôtez peine à m'entendre est une raillerie ,

B ij.

16 LES FABLES D'ESOPÉ,

Vous avez l'Intellect d'une Cathégorie....

ESOPÉ.

Madame, en vérité ce jargon m'est suspect.

Je n'ai jamais appris ce que c'est qu'Intellect;

Et je croi forttement, tant que j'ai la tête dure,

Qu'une Cathégorie est une grosse injure.

A quoi sert de parler que pour être entendu?

Et si je vous entends je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoi, l'Esprit le plus beau de tout notre hémisphère

Veut de l'opacité parmi tant de lumière!

Ce qui parle chez vous pour des obscuritez

Chez le monde poli sont des Ameritez.

Descendre d'cù je suis au langage vulgaire

Est un éboulement que je ne sçaurois faire:

Le chemin m'en paroît impraticable & long.

ESOPÉ.

Eh de grace, Madame, à qui parlez-vous donc?

Avant qu'un serviteur puisse vous être utile

Il lui faut plus d'un an pour sçavoir votre stile;

Et pour les étrangers, à parler franchement,

Nul ne peut vous entendre à moins d'un truchement.

Êtes-vous mariée.

HORTENSE.

O Ciel! quelle demande!

Puis-je l'être?

ESOPÉ.

Eh oùida, vous être assez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent se marier

Il leur faut même espece à qui s'apparier.

Voulez-vous qu'un Mari dans ses heures brutales

Pour transmettre après lui ses vertus animales,

Introduise à la vie un nombre de Marmots

Qui tiendront de leur pere, & qui seront des fors?

E S O P E.

Mais qui voiez-vous donc ? car c'est là ma surprise.

H O R T E N S E.

Je me tiens dans ma chambre , où je me tranquillise.

J'aime mieux être seule , & dans l'inaction

Que de mes-aiïier ma conversation.

Un discours fans figure est un mets que j'abhorre ;

Je veux de l'anithèle ou de la métaphore ;

Des mots pleins d'énergie & d'érudition ,

Comme intelligible, inaffectation :

J'y trouve une beauté presque inimaginable.

E S O P E.

Voudriez-vous bien entendre une petite Fable ,

Madame ;

H O R T E N S E.

Volontiers. L'Apologue me plaît ,

Quand l'application en est juste.

E S O P E.

Elle l'est.

LE ROSSIGNOL.

UN Rossignol inquiet & volage ,
Dont le gazouillement étoit touchant & beau ,
Ennuïé du même ramage

Voulut en apprendre un nouveau.

Il avoit pour voisine une jeune Linotte

Qui d'un Flûteur expert recevoit des leçons ;

Qui du flageolet imitant tous les sons ,

Se bloit avoir appris jusqu'à la moindre note.

Le Rossignol persuadé

Qu'à ses vastes clartez rien n'étoit difficile ,

Apprit grossièrement un ramage guindé .

Et de tous les Oiseaux se crut le plus habile .

Mais son sort fut si cruel

B. iij.

18 LES FABLES D'ESOPÉ ,

Par son imprudence extrême,
Que dans ses plus beaux airs rien n'étant naturel,
Dès qu'il vouloit siffler on le sifflait lui-même.



Pour peu qu'à cette Fable on ait d'attention
On ne peut se méprendre à l'application.
Et comme j'apperois de la mes-alliance
Entre votre mérite & mon insuffisance ,
Pour me faire un devoir de n'en pas abuser
Je vous laisse un champ libre à vous tranquiliser.
En s'en allant.

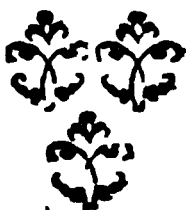
Chaque mot qu'elle dit m'étourdit & m'assomme.

HORTENSE.

Hé quoi , ce Mirmidon passe pour un grand Homme !

Je ne puis revenir de ma perplexité :
Je l'aurois méconnu sans sa difformité.
Je ne sçai quelle étoile à mon heure première
Sur le cours de ma vie influa sa lumière ;
Mais je voi peu d'Esprits , à les parcourir bien ,
Qui soient de l'étendue & de l'ordre du mien.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

É H, bons Dieux ! qu'avez-vous ; qui vous rend
éperdue

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus :

DORIS.

D'où vient, ...

EUPHROSINE.

Doris, je suis pe due.

DORIS.

Qu'est-ce qu'on vous a fait, & que dois-je penser ;

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois un peu me délacer.

J'étouffe.

DORIS.

Hé bien venez : ça que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je suis mieux ; & voilà ce qui se passe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous, reprenez vos esprits

Qu'avez-vous ;

20 LES FABLES D'ESOPÉ,
EUPHROSINE.

54-77 Ce que j'ai ? Je ne puis avoir pis ;
D O R I S.

Depuis si peu de tems que je ne vous ai veüe,
Vous est-il arrivé quelque affaire imprévue ;
EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble & par mon désespoir ;
Ou preste moi l'oreille , & tu vas tout sçavoir.
Apprens , Doris , apprens que le fourbe d'Esopé...
D O R I S.

Achevez , qu'a-t-il fait le malheureux Cyclope ;
EUPHROSINE.

Loin de tenir parole , & d'être mon appui ,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouse demain par l'ordre de mon Pere.
D O R I S.

Lui , Madame !

EUPHROSINE.

Est-ce à tort que je me desespere ;
Parle moy nettement , nous sommes sans témoins ,
Est-ce à tort

D O R I S.

Non , Madame , on se pendroit à moins.
De votre desespoir quelque effet qu'on redoute ,
Etre femme d'Esopé est encor pis sans doute :
Et se précipiter d'un haut rocher à bas ,
Est un sort moins cruelle que d'entrer dans ses bras ,
Comment ? Quand ce Magot d'odieuse memoire ,
A votre Epoux futur vous a tantôt fait boire ,
C'étoit à sa santé , sans que vous le crussiez ,
Que ce malin Bossu vouloit que vous bussiez !
Il faut qu'assurément votre Pere radote.

EUPHROSINE.

Quel Epoux il me donne , & quel amant il m'oste ;
Tu sçais ce qu'est Esopé , & ce qu'est Agenor.

D O R I S.

Belle comparaison ! c'est du fer & de l'or.

Mais Agenor aussi , dont l'amour est extrême ,
N'est guere impatient de revoir ce qu'il aime :
Depuis qu'il est parti pour aller à Lesbos ,
De son Pere desflant empaqueter les os ,
Deux mois sont écoulés , & voici le troisième . . .

EUPHROSINE,

Qu'apperçois-je , Doris ?

DORIS.

Madame , c'est lui-même !

SCENE II.

AGENOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGENOR.

Q Uoi , dans votre entretien avois-je quelque
part ,
Euphrosine ?

EUPHROSINE.

Agenor ! que vous arrivé tard ?

AGENOR.

Il est vrai ; mais , Madame , une tempête étrange . . .

DORIS.

Madame est mariée , ou peu s'en faut.

AGENOR.

Qu'entens-je !

Dis-tu vrai ?

DORIS.

Que trop vrai.

AGENOR.

Quoi , sincèrement ?

DORIS.

Où ,

22 LES FABLES D'ESOPE,
Un Rival venu d'hier , vous en févre aujourd'hui :
Voilà la verité toute pure.

A G E N O R.

Ah , Madame !

Avez-vous pû trahir une si belle flâme ?

Avez-vous pû

E U P H R O S I N E.

Calmez ces mouvemens jaloux :

Je suis dans ce malheur plus à plaindre que vous.

Lors que de trahison votre cœur me soupçonne ,

Il ne sçai pas qu'Esopé est l'Epoux qu'on me donne.

A G E N O R.

Esopé ! Et le moyen de présumer cela ?

L'homme le plus mal fait , le plus laid !

D O R I S.

Le voilà

Il s'est rendu fameux par sa méchante mine ,

On le connoît par tout.

A G E N O R.

Pardon , belle Euphrosine

Votre Pere , sans doute, use ici de ses droits :

Vous avez trop bon goût , pour un si mauvais choix ;

Esopé !

E U P H R O S I N E.

Tel qu'il est , il a charmé mon Pere :

Il est infatué de son esprit austere :

Ses égards vont pour lui par delà le respect.

D O R I S.

Choisissez pour gémir un endroit moins suspect.

L'appareil que voilà doit aînez vous apprendre ,

Que les Cliens d'Esopé en ce lieu se vont rendre :

Dans ce Fauteuil douillet , votre Epoux prétendu ,

Que de tout votre cœur voudriez voir pendu ,

Va donner audience à qui voudra se plaindre ;

Et s'il vous apperçoit vous en devez tout craindre.

Dans votre appartement menez Monsieur , sans

bruit ;

COMEDIE.

23

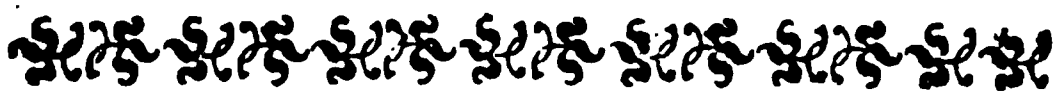
Et si vous y parlez , que ce soit avec fruit :
A soi-pirer gratis on perd plus qu'on ne gagne !
Il faut aller au fait, sans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et si mon Pere y vient , quel sera mon dépit ?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'esprit.
Avant que votre Pere ait ouvert votre porte ,
Monsieur sera sorti , si vous voulez qu'il sorte :
Le petit escalier qui conduit au jardin ,
Contre toute surprise offre un secours soudain ;
Allez sans hésiter où mon zele vous pousse.
Hé bien ! ne voilà pas le Chant-huant qui touffe :
Passez de ce côté de peur d'en être vus.
L'Animal qui paroît rend tous mes sens émus :
Il n'est pas dans le monde un plus hideux visage.



SCENE III.

ESOPE, LEARQUE, DORIS.

LEARQUE.

DORIS,

DORIS.

Monsieur.

LEARQUE.

Hé bien , ma fille est-elle sage ?

DORIS.

Fort sage.

LEARQUE.

Que fait-elle ?

DORIS.

Elle ronge son frein ,
Frouve le jour obscur , quoy qu'il soit fort serain ,

24 LES FABLES D'ESOPÉ ,

A votre volonté tâche d'être rebelle ,

Et la plus sage fille en feroit autant qu'elle.

Où diantre , je vous prie , est votre jugement ?

L E A R Q U E.

J'ai parlé , c'est assez , point de raisonnement.

Monsieur lui fait honneur. Dis encore le contraire :

D O R I S.

Moi ! non ; mais c'est , je croi , tout ce qu'il lui peut
faire.

Monsieur a ses raisons , que je ne blâme pas ;

S'il aime ma Maîtresse , il lui voit des appas ;

Mais Euphrosine aussi n'est pas moins raisonnable ,

Et Monsieur qu'elle hait , est assez haïssable.

C'est une vérité que je ne puis trahir ,

L'un a raison d'aimer , & l'autre de haïr.

Voilà mon sentiment , puisqu'on veut qu'il éclate.

E S O P É.

J'ai près de votre fille une bonne Avocate !

Qu'en dites-vous ?

L E A R Q U E.

Sortez , impudente.

D O R I S.

Je sors.

Mais aurez-vous raison , quand je serai dehors ?

Serez-vous moins gêné par votre conscience ?

E S O P É.

De l'air dont elle parle en ma propre présence ,

Dieu sçait comme en secret je suis sur le tapis.

D O R I S.

Je dis la vérité : que dirois-je de pis ?

Adieu.



SCENE

COMEDIE.

27

Le mot de Monseigneur demande trop d'emphase :
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

II. VIEILLARD.

Monsieur,

Notre Ville demande un nouveau Gouverneur.

ESOPPE.

Tr la raison ?

I. VIEILLARD.

Le nôtre est devenu trop riche :

On ne peut tant gagner , à moins que l'on ne tri-
che.

Quant il vint s'établir dans son gouvernement

Il avoit pour cortège un Laquais seulement ,

Et pour tout équipage une méchante Roüe :

Maintenant six chevaux font rouler son Carrosse,

Il serre le bouton quand on s'adresse à lui

ESOPPE.

Passons. Tous les pareils font de même aujourd'-
d'hui.

Menace-t'il ? bat-il ? sans relâche ni trêve ?

II. VIEILLARD.

Non , Monsieur , mais

ESOPPE.

Quoi , mais ,

II. VIEILLARD

Il est si gras qu'il crée :

A s'engraïsser encor il applique tous ses soins.

ESOPPE.

Un autre qui viendra s'engraïssera-t'il moins ?

Pour courir à la proie il est le plus alaigre.

Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur
maigre ;

A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras ;

Il le faut engraisser & le vôtre est tout gras :

Et c'est pour le Public une chose moins aigre

D'entretenir un gras que d'engraïsser un-maigre.

Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Cij

26 LES FABLES D'ESOPÉ,
ESOPÉ.

Pourquoi trouvez-vous donc que je sois mieux fait ?

C'est changer un bon champ contre une terre en friche.

Je ne suis, comme on sçait, Jeune, Noble, ni Riche.

Pour bien faire, écoutez, je suis de bonne foi,
D'abord qu'un enfant crie, on lui fait peur de moi.

Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites !

LEARQUÉ.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes ?

Beau-père d'un tel homme, & sûr de son crédit,
Il n'est aucun espoir qui me soit interdit.

J'ai pour vous préférer de légitimes causes.

ESOPÉ.

Fort bien. Ayez donc soin d'applanir toutes choses.

LEARQUÉ.

Je vais près de ma fille user de mon pouvoir.

ESOPÉ.

Adieu. Qu'on fasse entrer ceux qui voudront me voir.

SCÈNE V.

DEUX VIEILLARDS, ESOPÉ,

I. VIELLIARD.

Monsieur....

ESOPÉ.

Tout d'abord j'interromps cette phrase :

COMEDIE.

27

Le mot de Monseigneur demande trop d'emphase :
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

II. VIEILLARD.

Monsieur,

Notre Ville demande un nouveau Gouverneur.

ESOPÉ.

Tr la raison ?

I. VIEILLARD.

Le nôtre est devenu trop riche :

On ne peut tant gagner , à moins que l'on ne tri-
che.

Quant il vint s'établir dans son gouvernement

Il avoit pour cortège un Laquais seulement ,

Et pour tout équipage une méchante Rolie :

Maintenant six chevaux font rouler son Carosse,

Il serre le bouton quand on s'adresse à lui

ESOPÉ.

Passons. Tous les pareils font de même aujourd'-
d'hui.

Menace-t'il ? bat-il ? sans relâche n'trêve ?

II. VIEILLARD.

Non , Monsieur , mais

ESOPÉ.

Quoi , mais ,

II. VIEILLARD

Il est si gras qu'il crée :

A s'engraïsser encor il applique tous ses soins.

ESOPÉ.

Un autre qui viendra s'engraïssera-t'il moins ?

Pour courir à la proie il est le plus aligre.

Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur
maigre ;

A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras ;

Il le faut engraisser & le vôtre est tout gras :

Et c'est pour le Public une chose moins aigre

D'entretenir un gras que d'engraïsser un maigre.

Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Cij

28 LES FABLES D'ESOPÉ,

II. VIEILLARD.

Nous , Monsieur !

Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur.
Fut-il encor plus gras , nous garderons le nôtre.

II. VIEILLARD.

Monsieur , à cette grace ajoutez-en un autre.
Le Peuple pour son Prince est tout zèle , tout feu ,
Obtenez de Crésus qu'il s'en souviene un peu :
Plus il est élevé sur les autres Monarques ,
Et plus de sa bonté nous attendons de marques.
Après d'un si grand Roy prenez nos intérêts.

ESOPÉ.

Voici pour vous répondre un Apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH

L Es Petits sont sujets à des sautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourrir l'Estomach,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce Bistac ;
Et croyant se vanger se punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.
Chacun à son devoir ne veut plus se ranger :
Les Pieds cessent d'aller , les Mains cessent de
prendre ;
Et lorsque l'Estomach voulut les avertir ,
Qu'ils se repentiroient de le laisser passer ,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudissoit
D'avoir fait un si beau divorce ,
Plus l'Estomach s'affoiblissoit ,
Moins les Membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les Membres furent las.
Voulant prendre un air moins farouche ,
Les Pieds ne purent faire un pas ,

Nr les debiles Mains aller jusqu'à la bouche :
 Et manque de secours l'Estomach rétréci ,
 Etant mort, par leur faute, ils moururent aussi.



A peser comme il faut le sens de cette Fable ,
 De bonne foi , la plainte est-elle aisonnable ?
 En donnant de vos biens une legere part ,
 Le reste en seureté ne coust aucun hazard.
 Vous jouïssiez sans peur de vos fertiles terres ;
 Elles sont à l'abri du ravage des guerres ;
 Et vos riches troupeaux paissent dans vos guerets ,
 Comme si l'on étoit dans une pleine paix.
 La Guerre , en quatre jours , au pied de vos mu-
 railles ,
 Feroit plus de dégât que cinquante ans de tailles ;
 Et de votre repos vos Ennemis jaloux ,
 S'ils ne, l'avoient chez eux l'apporteroient chez
 vous.

Comme un bon Estomach , Crésus avec usure
 Sur le Corps tout entier répand sa nourriture ;
 Et des Membres divers infatigable appui ,
 Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
 A redoubler vos soins , ces raisons vous invitent.
 Plus l'Estomach est bon , plus les Membres pro-
 fitent ;

Quand il a de la force ils sont forts , agissans ;
 Et quand il est débile ils sont tous languissans.
 C'est une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

I. V I E I L L A R D.

On est plus que content pour peu qu'on vous écon-
 te.

Heureux qui tous les jours à le bien de vous voir !
 En se divertissant on apprend son devoir :
 Ce que par l'Estomach nous prescrit votre Fable ,
 Est de tous les devoirs le plus indispensable.

C.iii.

30 LES FABLES D'ESOPÉ,
Adieu. Puissiez-vous vivre encor un siècle au
moins.

II. VIEILLARD.

Et puissions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette prière.

ESOPÉ.

Oh, je n'en doute point, & je vous croi sincère.
C'est sans difficulté, que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, & moi vous voir
aussi.

J'en sçai qui donneroient une bien grosse sème. . .



SCENE IV.

PIERROT, ESOPÉ

PIERROT.

TEstidié je vois bien que vous êtes mon homme;
Vous seriez un menteur si vous disiez que non :
Malgré vous, votre bosse enseigne votre nom.
Serviteur.

ESOPÉ.

Avez-vous quelque chose à me dire ?

PIERROT.

Je ne sçaurois vous voir & m'empêcher de rire.

Je n'ai vû de ma vie un plus drôle de corps.

Ce que j'ai sur le cœur je le boute dehors.

Au reste, bon vivant, tout aussi-bien qu'un autre.

ESOPÉ.

Venons au fait. Mon tems mes plus cher que le
vôtre.

Voulez-vous quelque chose ?

PIERROT.

Et mordié , l'on sçait bien

Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien :

Voici ce que je veux : écoutez bien.

E S O P E.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai , comme vous voyez , un peu d'esprit.

E S O P E.

Sans doute.

PIERROT.

D'un Village ici-près je suis le fin premier :

J'ai bon vin dant ma cave , & bled dans mon grenier :

J'ai des Bestes à corne , & des Troupiaux à laine :

Et ma cour de Volaille est toujours toute pleine :

Mais tenez , franchement , j'en dis du mirlirot.

T'estidié , je suis las d'être appelé Pierrot.

J'ai dans un sac de cuir raisonnablement large ,

Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une Charge.

Enfin , bref , je veux être apprenti Courtisan.

J'ai mon cousin germain , comme moi Paisan ,

Qui sortit de chez lui le bissac sur l'épaule ,

Des sabots dans ses pieds , dans sa main une gaule ,

Et qui par la mordié fait si bien & si biau ,

Qu'il est auprès du Roy comme un poisson dans l'iau.

Il n'est pour bien nager que les grandes Rivières.

Je serai notre femme une des Chambrières

De la Reine. . . & puis crac. Et mordié que sçait-on ?

Vous qui du Roy Crésus être le Factoton ,

Je vous prie , en payant , de me rendre un service ,

Car chez vous autres Grands , point d'argent , point de Suisse.

—————  E S O P P E.

A vous ,

PIERROT.

Où.

A votre aise , demain , si ce n'est aujourd'hui.
Prenez - en une . . . là . . . qui soit bien mon af-
faire ,

Qui rapporte beaucoup , & qui ne coûte guere.

E S O P P E.

Quelle Charge à la Cour vous est propre ,

PIERROT.

Et mordué ,

Qui importe Connétable , ou bien Valët de Pié.

Vingt francs plus , vingt francs moins , que rien ne
vous empêche.

Je ne-sçai ce que c'est que de faire le blêche.

Qui dira le contraire en a , mordué , menti ,

Et voila , palsandié , comme je suis bâti.

E S O P P E.

Eh , Monsieur le Manan , apprenez-moi de gra-
ce ,

Puisque vous êtes bien , pourquoi changer de
place ?

Pourquoi vous transplanter , & sortir de ces lieux ?

PIERROT.

Pardié , si je suis bien , c'est pour être encor
mieux.

E S O P P E.

Fort bien ; c'est raisonner , & j'aime qu'on rai-
sonne.

Voions si dans le fond votre raison est bonne.

Vous dites que chez vous rien ne vous manque ?

PIERROT.

Non.

E S O P P E.

Vous avez de bon vin ?

PIERROT.

Oùï, testidié, fort bon.

J'en trinque ! . . .

E S O P E.

Vous mangez sans nul défiance ?

Sans d'aucun heritier craindre l'impatience ?

PIERROT.

Oùï, pardié.

E S O P E.

Vous dormez sans trouble & sans effroi ?

Tant qu'il vous plaist ?

PIERROT.

Mordié, je dors comme je boi :

Tout mon sou.

E S O P E.

Vous avez quelques amis sinceres ?

PIERROT.

Je le somme t're tous, je vivons comme freres,
Quand l'un peut servir l'autre, il n'y manque ja-
mais,

Et si j'avons du bien je le mangeons en paix.
Les Fêtes sous l'ormiau j'allons j'üer aux quilles,
Ou bien j'allons sur l'harbe avec les jeunes filles ;
Et je battiollons tant que dure le jour.

E S O P E.

Et tu veux acheter une Charge à la Cour ?

Où peut-tu rencontrer une plus douce vie ?

- Tu manges, bois, & dors quand il t'en prend envie :

Et je sçai force Gens de grande qualité,

Qui n'ont pas à la Cour la même liberté.

Il n'est point là d'ami dont on ne se défie ;

On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie ;

Quel que pressant besoin qu'on ait d'être repù,

On n'y sçauroit manger sans être interrompu ;

Et quant de lassitude en soi-même on sommeil,

Quelque peine qu'on souffre il faut souvent qu'on
veille.

34 LES FABLES D'ÉSOPE,
Préfère son repos à tout cet embarras ;
E' fôis sage du moins comme un de ces deux Rats.
Ecoute.

LES DEUX RATS.

UN Rat de Cour, ou si tu veux, de Ville,
Voulant profiter du beau temps,
S'échappa du Celier qui lui servoit d'asile,
Et fut se promener aux Champs.
Comme il respire l'air dans un sombre boccage,
Il rencontre un Rat de Village,
D'abord bras dessus, bras dessous :
Après s'être bien dit serviteur, moi le vôtre,
Le Rat campagnard pria l'autre
D'aller se rafraîchir dans quelqu'un de ses trous.
Là, le Villageois le régale,
De Raisins, de Pommes, de Noix ;
Mais quoi que son zèle étale,
Rien ne touche le Bourgeois ;
Et pour un Rat d'un tel poids,
Cette vie est trop frugale.
Venez vous-en, dit-il, me voir à votre tour ;
Je veux avoir ma revanche,
Et vous régaler Dimanche ;
Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
Le sobre Rat des Champs qui du bout d'une
Rave
Dinoit assez souvent, & ne dinoit pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros Fermier General.
Huile, Beurre, Jambons, petit Sauc, Fromage,
Tout y regorge de bien :
Et ce qui pour le Maître est un grand avantage,
Cela ne coûte guere, ou pour mieux dire, rien.

Nos deux Rats étant à même,

Avoient de quoi se fouler :

Mais un Chat par malheur s'étant mis à mioler ,
Ils se crurent tous deux dans un danger extrême.

Le péril étant passé ,

Ils revinrent à leur proie ;

Mais leur repas à peine étoit recommencé ,

Qu'on revient troubler leur joye :

Tantôt c'est un Sommelier ,

Qui veut boire bouteille avec ses Camarades ,

Et tantôt un autre Officier

Veut de l'huile pour ses salades.

Enfin le pauvre Rat , qui dans son cher Hameau

Passoit ses heureux jours sans crainte & sans envie ,

Las de voir qu'à chaque morceau

Il soit en danger de la vie ;

Prend congé de son Hôte , en lui disant ces mots :

Vos mets ne me touche guere :

Peut-on faire bonne chere

Où l'on n'a point de repos ?



Ne m'avouïras-tu pas que ce Rat fut fort sage ,

De vouloir promptement regagner son Village ,

De quoi se t l'abondance au milieu du danger ,

Il avoit force mets , & ne pouvoit manger.

Ton sort sera pareil , si tu prens une Charge.

P I E R R O T.

Après ce que je sçai , mordié je m'en gobarge.

Moi , donner de l'argent , je serois un grand fou ,

Pour n'oser ni manger , ni dormir tout mon sou !

Pour ne boire jamais que du vin qu'on frela e !

Pour être jour & nuit comme un Chat sur ma patte !

6 LES FABLES D'ESOPÉ,

Pour avoir des Amis qui sont de vrais Judas !
Nenni , mordié , nenni , je ne m'y frotte pas.
C'est avoir de l'esprit de donner une somme ,
Pour manger à son aise , & dormir d'un bon somme ;
Mais dépenser son bien pour acheter du mal ,
Reverence parler , c'est être un animal.
Tenez , sans le plaisir que m'a fait votre Fable ,
J'allois être assez sot pour être Connestable.
Dieu sçait comme à loisir je m'en mordrois les
doigts.

ESOPÉ.

Adieu. Si tu le peux , sois sage une autre fois :
Sur tout , ne prend jamais de fardeau qui t'assomme.

PIERROT.

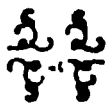
Teslidié , que ce Rat étoit un habile homme ?
Vous , êtes vous & lui , tant plus j'ouvre les yeux ,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez-là votre main. Si vous me voulez suivre ,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer yvre :
J'ai d'un vin frais parcé , qu'on ne frelate point ,
Dont je chamarerons le moule du pourpoint.
Venez.

ESOPÉ.

Adieu , Pierrot. Encor un coup , sois sage,

PIERROT.

Eh mordié , que de joye auroit notre Village !
On n'a jamais tant ri que nous ririons trerous ,
De voir un Margat fasoté comme vous.
Stranpendant , qu'à venir votre Esprit se résoude
A lieu , quand vous voudrez je hausserons le coude.
Si je vous y tenois , je boirions à ravir.



SCENE

SCENE VII.

UN Me D'HOTEL, ESOPE,
PIERROT.

Monsieur , on vous attend , & l'on vient de servir.

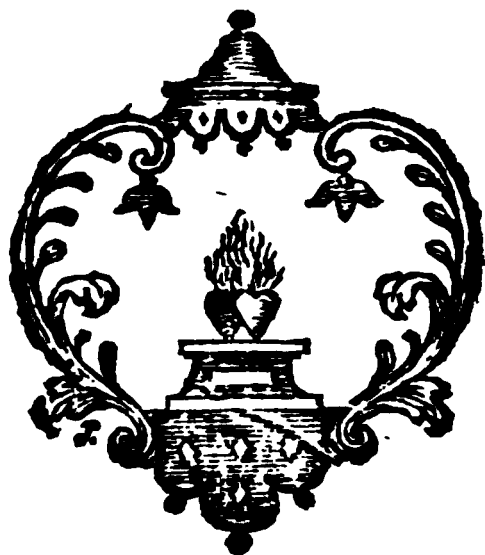
ESOPE.

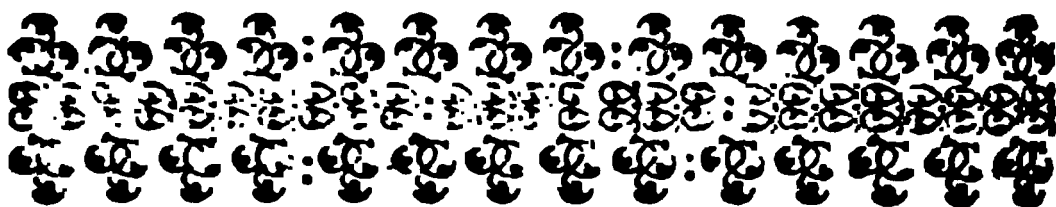
Allons.

PIERROT.

St , st , un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Bûrez à ma santé , je vas boire à la vôtre ,
Et par six rougebors , a ralez de bon cœur ,
Vous montrer que Pierrot est votre sarviteur.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

LEARQUE, EUPHROSINE,
DORIS *derrière & assez loin.*

LEARQUE *à Euphrosine.*

Vous ne méritez pas les honnêtes manières
Qui me font avec vous abaisser aux prières.
Qu'Agéor soit aimé, qu'Esopé soit haï,
N'importe ; je suis Père, & veux être obéi.
A toutes vos raisons la mienne est préférable.

DORIS.

Oùï, quand votre raison sera plus raisonnable.

LEARQUE.

Demon, né pour me nuire, apprens-moi d'où tu
sort ?

Je t'ai fait satisfaire, & t'ai mise dehors.
Je ne te veux plus voir diviser ma famille,
Et mettre mal ensemble & le Père & la Fille.
Qui te peut, malgré moi, faire encor revenir ?

DORIS.

Un sot zèle pour vous qui ne sçauroit finir.
Je ne m'en veux mal.

LEARQUE.

Et moi, je veux mal à ton zèle.

D O R I S.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

L E A R Q U E.

Pour elle ni pour moi , je ne t'y veux point voir.

D O R I S.

Moi , je veux jusqu'au bout signaler mon devoir.

De quoi vous plaignez-vous , que de mon zele extrême

Qui vous veut obliger à rentrer en vous même ?

Je suis au defespoir , & ce n'est pas à tort ,

De voir tant de vertus faire naufrage au port.

Ce n'est point l'interêt qui vers vous me rappelle.

Reprenez votre argent , & laissez-moi mon zele.

Laissez-moi le plaisir , sans en être jaloux ,

D'avoir pour votre Enfant plus d'amitié que vous.

Il ne s'est jamais veu Fille mieux élevée ;

Jeune & si docile , & si bien cultivée ;

Son mérite naissant promettoi d'aller loin :

Pour tout dire en un mot , j'en avois pris le soin :

Et je sens un chagrin qui me penetre l'ame

Quand une honnête Fille est mal-honnête Femme.

Voilà ce que souvent cause un Pere têtue.

L E A R Q U E.

Quoi ma fille étant femme aura moins de vertu ?

D O R I S.

Qui que ce soit, Monsieur , qui soit Femme d'Esopo,

Il n'est pas aisé d'en tirer l'Horoscope.

L E A R Q U E.

Comment ?

D O R I S.

Vous m'entendez. Quel besoin d'achever

L E A R Q U E.

Qu'en arrivera-t'il ?

D O R I S.

Qu'en peut-il arriver ?

Je vous mets en sa place , & je vous prens pour elle.

40 LES FABLES D'ESOPÉ,

Si vous aviez vingt ans , & que vous fussiez belle ,
Et qu'un homme bien-fait , & bien-aimé de vous ,
Vous vîst donner par force un Magot pour Epoux ,
Quand vous vous trouveriez un moment tête-à-
tête ,

Quelle vertu , Monsieur , ne feroit pas la bête ;
Ne nous entétons point , & parlons de bons sens.
Quoi ! les gens les mieux faits ne seront pas
exemples

D'une contagion qui devient si commune ,
Et vous croyez qu'Esopé aura plus de fortune ?
Quelque Femme qu'il ait , je le dis en un mot ,
Si ce n'est une Sorte , il faut qu'il soit un Sor.
J'en réponds.

L E A R Q U E.

Apprens-moi, pernicieuse Peste,
Si ta langue maudite a joué de son reste ?
As-tu fait ?

D O R I S.

Oüi.

L E A R Q U E.

Sors donc abominable esprit.

D O R I S.

Je ne sortirai point sans congé par écrit.
Je prétens que l'on sçache où mon zèle m'emporte ,
Et par quelle raison vous voulez que je sorte.

L E A R Q U E.

Parce que le veux. Sors d'ici de ce pas.

D O R I S.

Deussiez-vous me tuer , je n'en sortirai pas.
Donnez-moi vingt soufflets , c'est ce que je deman-
de :

Choisissez quelle jonë il vous plaît que je tende :
Me voila prête à tout , hors à me séparer
D'une pauvre Brebis qu'un Loup veut dévorer.
Eh , Monsieur , rappelez votre tendresse extrême ,
Et laissez-moi. . . .

Demeure , & laisse-moi , toi-même.

Quelque insolent discours que j'en aye essuyé ,
 Je vous la rends. Tantôt vous m'en avez prié.
 Mais à condition , c'est moi qui vous l'impose ,
 Que pour l'amour de moi, vous ferez quelque chose.
 Esope , qui demain doit être votre Epoux ,
 N'est qu'à demi content s'il ne vous tient de vous :
 Il vous doit venir voir , assuré par moi-même ,
 Que vous ferez sensible à cet honneur extrême ;
 Et qu'en Fille bien née, & qui sçait son devoir ,
 Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.
 Faites-moi dire vrai : le voilà qui s'avance.



S C E N E II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE,
 DORIS.

L E A R Q U E.

MA Fille vous attend avec impatience ,
 Monsieur. Sui-mbi , Doris , & laissons-les
 tous deux.

Exprimer leur tendresse , & parler de leur feux.





S C E N E III.

ESOPÉ, EUPHROSINE.

Ils font une petite Scene muette, & font une espace de temps sans se parler.

ESOPÉ.

Beauté, qui dans mon cœur lancez plus d'une
flèche,

La conversation me paroît un peu seiche.

On dit que les Amans, pour ne se rien celer,

Au défaut de la voix ont les yeux pour parler :

Et nous pour éviter le chemin ordinaire,

Nous nous faisons entendre à force de nous taire.

Honorez, s'il se peut, Objet charmant & doux,

D'un regard plus benin votre futur Epoux.

Tel que vous me voyez, trente Beutez me bri-
guent;

Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodi-
guent;

Pour tout autre que vous j'ai le cœur engourdi,

Et vous me préférez un petit Etourdi

E U P H R O S I N E.

S'il étoit devant vous, ce que son air inspire,

Sans doute suffiroit pour vous faire dédire.

E S O P É.

Un petit Fat.

E U P H R O S I N E.

Monfieur

E S O P É.

Un petit Freluquet ;

De qui tout le merite est un peu de caquet.

Je vais pour repousser l'affront que vous lui faites ,

Le peindre tel qu'il est , & vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

E S O P E.

Non , naturellement je suis peu curieux.

Ne bougez. Sans orgueil on ne se fait point peindre.

E U P H R O S I N E.

Ce n'est pas un malheur que vous ayez à craindre.

Si l'on vous avoit peint ; vous verriez d'un coup d'œil.

Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

E S O P E *bas*

La petite Friponn a des raisons piquantes ,
Qui pourtant dans le fond ne sont pas trop méchantes.

Voions si de son sexe on aime constamment.

Vous me préférez donc votre insipide Amant ?

Votre Quolifichet plein de fard & de gomme ;

Qui pour toutes vertus est un beau petit homme ;

Et qui bornant ses soins à s'orner le dehors ,

A l'esprit mal basti , plus que je n'ai le corps.

E U P H R O S I N E.

Pour la dernière fois , épargnez ce que j'aime :

Ce que vous offensez , m'est plus cher que moi-même :

Si vous continuez ces mots injurieux ,

J'en sçai de plus piquans qui vous conviendront mieux :

Un si juste courroux n'aura point de limites.

E S O P E.

Parlons net. L'aimez-vous autant que vous le dites ?

44 LES FABLES D'ESOPÉ , EUPHROSINE.

Si je l'aime !

ESOPÉ.

Ecoutez , l'Hymen dure long-tems ;
Quand il fait un heureux , il fait vingt mécontents.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible & tendre ,
Par un objet qui plaît est facile à surprendre ;
Mais quand c'est pour toujours qu'on se doit engager ,
L'exemple que voici doit y faire songer.

L'ALLOUETTE ET LE PAPILLON.

Autrefois une Alloüette ,
Qu'aimoit un riche Coucou ,
Epousa par amourette
Un fort beau Papillon qui n'avoit pas un sou.
Outre beaucoup d'indigence
Il avoit tant d'inconstance ,
Qu'il muguettoit les Fleurs , & les pouffoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer ni ses vœux , ni sa flamme ;
Ce pendant sa pauvre femme
Avoit disette de tout.
Elle connut bien-tôt , quoi que trop tard pour elle ,
Que lors qu'on veut s'unir pour jusques au tombeau ,
Un Epoux inconstant & beau
N'en vaut pas un laid & fidelle.



Dans l'âge où me voila , je ne suis pas si fou.

Que je ne sçache bien que je suis le Coucou :
Je suis laid ; mais enfin , je fais une figure
Qui me vange du tort que m'a fait la Nature ;
Et quoi que mon Rival vous promette aujourd'hui ,

Vous serez plus heureuse avec moi qu'avec lui.
Pesez ce que je dis , sans aigreur ni rancune.

E U P H R O S I N E.

Il est vrai qu'avec vous j'aurois plus de fortune :

Mais lors qu'à l'amour seul un cœur est destiné ,
Quand il à ce qu'il aime , est-il infortuné ?

Ne defunissez point deux cœur faits l'un pour
l'autre :

Il est d'autres objets bien plus dignes du vôtre :
La Grandeur que je suis sera plus de leur goût ;
Et mon cher Agenor me tiendra lieu de tout.

Je mourrois de douleur s'il m'estoit infidelle ;

Mais pour le devenir il a l'ame trop belle :

Le plus grand des chagrins que nous puissions
avoir.

C'est d'estre l'un & l'autre un moment sans nous
voir.

Vous donnez des Leçons que tout le Monde ad-
mire.

Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire :

De deux jeunes Amans ne troublez point la paix ;

Et ne vous signalez qu'à force de bienfaits.

Quel plaisir aurez-vous de me voir malheureuse !

E S O P E.

Qu'une Fille a d'esprit quand elle est amoureuse !

On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.

Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.

En parlant d'Agenor , vous aviez des extases ;

Lt l'amour vous aidoit à bien tourner vos phrases.

Monsieur le Gouverneur , que je vais bien-tôt
voir ,

46 LES FABLES D'ESOPÉ,

Ne balancera point à faire son devoir.

Je vous ai près de lui déjà rendu service :

Je vous promets encore un aussi bon-office.

Vous verrez quel Amant vous sera réservé.

EUPHROSINE.

Et moi , qui vous connois pour un Fourbe achevé :

Moi , qui de votre fraude ai sujet de me plaindre :

Moi , qui ne sçais qu'aimer , & qui ne sçais point feindre :

Je vous declare ici qu'Agenor a ma foi ;

Que je suis toute à lui , comme il est tout à moi ;

Que toute la grandeur où le Roi vous appelle ,

N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle ;

Et que si de mon Pere on aigrit le courroux ,

J'épouserai la mort plus volontiers que vous.

Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.

Adieu.

ESOPÉ *seul.*

Qui le croiroit ? Une Fille constante !

Quel prodige !



SCENE IV.

MONSIEUR DOUCET, ESOPÉ.

M. DOUCET.

Monsieur , sur un avis certain ,

Que vous devez ici vous marier demain ;

Je viens vous supplier de m'accorder la grace ,

D'empêcher de mourir votre future Race ;

Et de ressusciter vos Ayeux qui sont morts.

Quoi ! vous faites rentrer les Ames dans les Corps :
Il faut qu'apparemment vous sçachiez la Magie ,

M. D O U C E T.

Non , Monsieur , mais j'excelle en Genealogie.
J'ennoblis , en payant , d'opulens Roturiers ,
Comme de bons Marchands , & de gros Financiers.
Je leur fais des Ayeux de quinze ou seize Races ,
Dont le Diable auroit peine à démêler les traces.
L'Or , le Gueule , l'Argent , le Sinople & l'Azur ,
Me font mettre en éclat l'homme le plus obscur.
L'un sur son Ecusson porte un Casque sans grille ,
Dont le Pere autrefois a porté la Mandille :
L'autre prend un Lambel , en Cadet important ,
Dont on a veu l'Ayeul Gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée exposée aux Satires
Par tant de Roturiers dont j'ai fait des Messires ,
Pour tenir désormais des chemins differens ,
Je consacre mon Art aux veritables Grands :
A la vertu Guerriere : à la haute naissance ;
Et c'est avec plaisir par Vous que je commence.
Le Sang dont vous sortez trouve si peu d'égal....

E S O P E.

Monsieur le Blasonneur vous me connoissez mal.
Je ne sçai d'où je sors ni quel étoit mon Pere.

M. D O U C E T.

A qui manque d'Ayeux j'ai le secret d'en faire :
Et pour deux mille écus pour le prix de mon soin ,
Je vous ferai venir des Ayeux de si loin ,
Aux grandes Actions toujours l'ame occupée ,
Que la Verité même y seroit attrapée.
Jugez de mon sçavoir : par les soins que j'ai pris
Le fils d'un Maréchal est devenu Marquis.

E S O P E.

Vous avez je l'avoüe , un talent admirable ;
Mais rien n'est beau pour moi qui ne soit veri-
table :

48. LES FABLES D'ESOPÉ,
Quand on me croiroit Noble à faire du fracas ,
Pourrois-je me cacher que je ne le suis pas ?
Lites.

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicatesse
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit No-
blesse :
Il n'en est presque point , à vous parler sans fard ,
Qui n'ait pour faire preuve eu besoin de mon Art.
Je sçai de gros Seigneurs qui feroient dans la crasse ,
Sans la Revision que je fis de leur Race ;
Où je substituai , tant mon Art est Divin ,
Trois Maréchaux de Camp pour trois Marchands de
Vin.

Si pour votre Noblesse il vous manque des Titres ;
Il faudra recourir à quelque vieilles Virres ;
Où nous ferons entrer , d'une adroite façon ,
Une Devise antique avec votre Ecusson.
Vingt douteuses Maisons qui sont dans la Province ,
Pour se mettre à l'abri des recherches du Prince ,
Avec cette industrie ont trouvé le moyen
De prouver leur Noblesse admirablement bien.
Vous serez noble assez , si vous paroissez l'être.

ESOPÉ.

Et comment , s'il vous plaît , le pourrai-je paroître ?
Ai-je un extérieur qui puisse faire voir

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air Noble autant qu'ont peut l'avoir.
ESOPÉ.

A moi ?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille
Montre que vous venez d'une illustre Famille.

ESOPÉ.

Il est vrai , j'ai l'air Grand ! l'Aspect noble !

M. DOUCET.

Beaucoup.
ESOPÉ.

ESOPÉ.

Et ma Taille ? Tenez , voyez moi plus d'un coup :
Comment la trouvez-vous ? Parlez avec franchise.

M. DOUCET.

Petite , mais bien faite.

ESOPÉ.

Et ma Bosse ?

M. DOUCET.

Bien prise :

Et qui vous sied si bien. . . .

ESOPÉ.

Il fait , en verité ,

Pour tant de flatterie être bien effronté !

Je sçai certaine Fable , où le bon sens abonde ,

Qui vient sur vous & moi le plus juste du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

UN Oiseau laid (c'est moi) qu'on nomme
le Corbeau ,

Tenant en son bec un Fromage ,

Un Renard fin (c'est vous) pour lui tendre un
Panneau ,

Le saluë humblement , & lui tient ce langage :

Que vous êtes un bel Oiseau !

Mon Dieu , l'agréable plumage !

Je croi que votre ramage

Est pour le moins aussi beau ;

Et qu'on ne sçauroit voir un plus parfait Ou-
vrage.

Si l'on vous entendoit fredonner quelques Airs

On enverroit l'Aigle paitre ;

Et les Habitant des airs

Vous accepteroient pour Maître.

Le credule Corbeau qui se laisse entéer ,

A la tentation facilement succombe :

Il ouvre le bec pour chanter ,

E.

50 LES FABLES D'ESOPÉ ,

Et d'abord le Fromage tombe.

Pendant qu'il en joupire , & de rage & d'ennui ,
L'autre gaube la P'roye , & se moque de lui.



Voilà comme à peu près , en marchant sur la
piste.

Feroit à mon égard le Genealogiste ,

Si de sa flatterie il m'avoit infecté ;

Et que de son venin mon cœur fut empesté.

Je dis ce mot exprès : car il n'est point de Peste

Qui soit plus dangereuse , & qui soit plus funeste

Que l'appas decevant , le poison séducteur ,

Que répand chaque jour la bouche d'un Flatteur.

M. DOUCET.

Il est vrai qu'un Flatteur est un Monstre effroya-
ble.

ESOPÉ.

Hé pourquoi l'es-tu donc , Adulateur au Diable ?

Pourquoi ? Di.

M. DOUCET.

Je le suis , en mon corps deffendant :

Si je ne l'étois pas je serois imprudent :

C'est par ce seul endroit que les Grands s'ama-
doient :

Ils ne souffrent près deux que des gens qui les
louent :

Ils veulent qu'on appelle , & n'en sont point confus ,

Leurs défauts , qualitez , & leurs vices vertus :

A qui veut s'avancer c'est la plus sûre route :

Puisque c'est leur plaisir , qu'est-ce que cela coûte ?

Et quand ils ont des mets suivant leur appétits ,

Qui doit-on en blâmer des Grands ou des Petits ?

ESOPÉ.

S'il n'étoit des Flatteurs , que le Diable fait naître ,

Les Grands qui sont flattez se passeroient de l'être :

C O M E D I E.

51

Et faute d'Encenseurs pour les défauts qu'ils ont ,
 Ils s'accoutumeroient à se voir tels qu'ils sont :
 Ils verroient bien souvent , par leur esprit aride ,
 Qu'un Noble sans Science est un Cheval sans
 bride ,
 Qui n'étant retenu ni par Mord ni par Frein ,
 S'abandonne à sa Fougue & prend un mauvais
 train.

Mais pour empoisonner un jeune Gentilhomme
 Que diverti la Chasse , & que l'Etude assomme ,
 On lui met dans l'esprit que rien n'est si galant
 Que l'innocent plaisir de ti.ér. en volant :
 Que d'un Noble effectif c'est la pente secrète :
 Que c'est pour les Pedans que la Science est faite :
 Et pour toutes vertus , par la suite des ans
 Il chasse , il boit , il joue & bat des Paillans.
 Ce Noble , enseveli dans un fond de Province ,
 A charge à sa Patrie , inutile à son Prince ,
 Sans l'état malheureux où les Flatteurs l'ont mis ,
 Feroit grace aux Perdreaux , & peur aux Eunemi. :
 Par une indignité , qu'on peut nommer atroce ,
 Vous m'avez flatté , moi , jusqu'à louer ma Boite :
 Il faut être Corbeau pour donner là-dedans.

M. D O U C E T.

J'ai crû que vous aviez la foiblesse des Grands.
 J'en sçai de contrefaits bien plus que vous ne
 l'êtes ,
 Que je vois applaudir sur leurs Tailles bien faites.
 Vingt Petits près d'un Grand sont vingt appro-
 bateurs.

E S O P E.

Moi qui ne flatte point , & qui hais les Flatteurs ,
 J'ai , pour vous obliger, un service à vous rendre.

M. D O U C E T.

Oh....

E S O P E.

Je vous avertis que vous vous ferez perdre.

E ij

52 LES FABLES D'ÉSOPE,
M. DOUCET.

Moi, Monsieur ?

ÉSOPE.

Oùi, vous même : en propre Original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde, & ne fais point de mal.

ÉSOPE.

Ces Blasons frauduleux, ajoutez à des Virres,
Con're les Droits du Roi sont autant de faux Tr-
res ;

Et l'intervale est bref de Fausfaie à Pendu.

M. DOUCET.

Monsieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu :
Je ne vous retiens point, c'est assez que j'obtien-
ne

ÉSOPE.

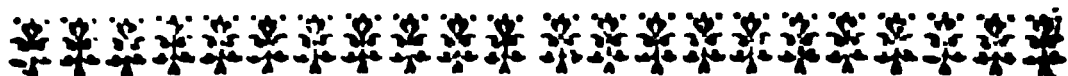
Non, mais vous craignez, vous, que je ne vous re-
tienne.

M. DOUCET.

Si vous sçaviez, Monsieur, jusqu'à quel point je
suis

ÉSOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.



S C E N E V.

A M I N T E , É S O P E .

A M I N T E .

Monsieur, vous voyez une Mere
A qui l'on fait souffrir une douleur amere
Je ne sçaurois parler, tant je suis hors de moi.
De grace, vangez-moi, mon cher Monsieur.

De quoi ?

Qu'est-ce qu'on vous a fait ? expliquez-vous.

A M I N T E.

Je n'ose.

E S O P E.

A-t'on pris votre bien ?

A M I N T E.

Ce seroit peu de chose.

Le bien n'est pas d'un prix à causer ma douleur.

E S O P E.

A-t'on furtivement attaqué votre honneur ?

Répondez.

A M I N T E.

Je ne puis , & cela doit suffire.

C'est vous en dire trop , que de n'oser rien dire.

E S O P E.

J'ai l'esprit un peu dur , parlez-moi sans façon.

A M I N T E.

Eors que l'on se marie , à quoi s'amuse-t'on ?

Je n'avois pour tout fruit de la Foi conjugale ,

Qu'une Fille , mais belle à n'avoir point d'égale :

Elle étoit à quinze ans l'objet de mille vœux.

Que c'est pour une Fille un âge dangereux !

La mienne d'un jeune homme éperdument aimée ,

A l'aimer à son tour s'étant accoutumée ,

Quelques soins qu'on eût pris de la bien élever ,

A consenti sans peine à se faire enlever.

Dépêchez un Prevôt avec tout son Coriège :

Déjà le Ravisseur a peut-être que je sçai-je ?

Il s'aiment tendrement , ils sont seuls , sans témoins.

Je tremble.

E S O P E.

A dire vrai , l'on trembleroit à moins .

Mais parlons de sang froid. Votre Fille enlevée ,

E iij

50 LES FABLES D'ESOPÉ ,

Et d'abord le Fromage tombe.
Pendant qu'il en soupire , & de rage & d'ennui ,
L'autre gaube la Proye , & se moque de lui.



Voilà comme à peu près , en marchant sur la
piste.

Feroit à mon égard le Genealogiste ,
Si de sa flatterie il m'avoit infecté ;
Et que de son venin mon cœur fut empesté.
Je dis ce mot exprès : car il n'est point de Peste
Qui soit plus dangereuse , & qui soit plus funeste
Que l'appas decevant , le poison séducteur ,
Que répand chaque jour la bouche d'un Flatteur.

M. DOUCET.

Il est vrai qu'un Flatteur est un Monstre effroya-
ble.

ESOPÉ.

Hé pourquoi l'es-tu donc , Adulateur au Diable ?
Pourquoi ? Di.

M. DOUCET.

Je le suis , en mon corps deffendant :
Si je ne l'étois pas je serois imprudent :
C'est par ce seul endroit que les Grands s'ama-
doient :

Ils ne souffrent près d'eux que des gens qui les
louent :

Ils veulent qu'on appelle , & n'en sont point confus ,
Leurs défauts , qu'aitez , & leurs vices vertus :

A qui veut s'avancer c'est la plus sûre route :

Puisque c'est leur plaisir , qu'est-ce que cela coûte ?

Et quand ils ont des mets suivant leur appétits ,
Qui doit-on en blâmer des Grands ou des Petits ?

ESOPÉ.

S'il n'étoit des Flatteurs , que le Diable fait naître ,
Les Grands qui sont flattez se passeroient de l'être :

• COMEDIE.

55

AMINTE.

A ma juste douleur soyez donc plus sensible.

ESOPÉ.

Vous contre votre Fille ayez moins de courroux :
Elle n'est point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ESOPÉ.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ESOPÉ.

Vous.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecrevisse une fois s'étant mis dans la tête
Que sa Fille avoit tort d'aller à reculons ,
Elle en eut sur le champ cette réponse hon-
nête :

Ma Mere , nous nous ressemblons.

J'ai pris pour façon de vivre

La façon dont vous vivez :

Allez droit si vous pouvez ,

Je tâcherai de vous suivre.



Que pouvoit l'Ecrevisse opposer à cela ?

Ce qui touche une Fille est la Mere qu'elle a.

Combien en voyons-nous de tous rangs , de tous
âges ,

Qui veulent , comme vous , que leurs Filles soient
sages ,

Et qui dans les plaisirs donnant jusqu'à l'excès ,

Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais ?

54 LES FABLES D'ESOPÉ,

Est-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée ?
Il me seroit fâcheux d'agir en étourdi.

AMINTE.

Je suis seure , Monsieur , de ce que je vous di.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême ?

ESOPÉ.

Il est bon , s'il vous plait , que j'en sois sûr moi-même.

Qui l'a vûë enlever ? Où l'a-t'on prise ? Quand ?

AMINTE.

Je n'en ai qu'un témoin , mais il est convainquant :

On ne peut contre lui donner aucun reproche.

Pour l'avoir toujours prêt , je le porte en ma poche.

Voyez , par ce Billet que je mets dans vos mains ,
Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.

Lisez.

ESOPÉ lit.

Je suis aimé, & j'aime ,

C'est je crois vous en dire assez :

Personne mieux que vous ne connoît par soi-même,

Ce que c'est que deux cœurs que l'amour a blessez.

Trois fois de vos Amans épousant la fortune ,

Vous les avez suivis en tous lieux , à leur choix :

Et qui s'est , comme vous , fait enlever trois fois ,

Doit bien me le pardonner une.

Diantre !

AMINTE.

Hé bien, ce Billet parle-t'il clairement ?

Etes-vous éclairci de la chose ?

ESOPÉ.

Où vraiment.

Je trouve ce Billet assez intelligible.

• COMEDIE.

55

AMINTE.

A ma juste douleur soyez donc plus sensible.

ESOPÉ.

Vous contre votre Fille ayez moins de courroux :
Elle n'est point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ESOPÉ.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ESOPÉ.

Vous.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecrevisse une fois s'étant mis dans la tête
Que sa Fille avoit tort d'aller à reculons ,
Elle en eut sur le champ cette réponse hon-
nête :

Ma Mere , nous nous ressemblons.

J'ai pris pour façon de vivre

La façon dont vous vivez :

Allez droit si vous pouvez ,

Je tâcherai de vous suivre.



Que pouvoit l'Ecrevisse opposer à cela ?

Ce qui touche une Fille est la Mere qu'elle a.

Combien en voyons-nous de tous rangs , de tous
âges ,

Qui veulent , comme vous , que leurs Filles soient
sages ,

Et qui dans les plaisirs donnant jusqu'à l'excès ,

Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais ?

56 LES FABLES D'ESOPPE,

L'exemple d'une Mere , en qui la vertu brille ,
Est la grande Leçon dont profite une Fille.
Qu'est-ce qu'a fait la vôtre , en fuyant la vertu ,
Que suivre le chemin que vous aviez battu ?
Si vous l'eussiez guidée en une bonne voie ,
Elle vous y suivroit avec bien plus de joye.
Aussi loin de vous plaindre , & de vous appuyer ,
C'est vous que de son crime on devoit chatier :
On ne sçauroit causer de douleurs assez amples ,
A qui perd ses Enfans par de mauvais exemples.

A M I N T E.

Et qui prend dans son sort plus d'interêt que moi ?
Le danger qu'elle court me cause tant d'effroi ,
Que je souhaiterois avec un zele extrême ,
Au peril de mes jours l'en retirer moi-même.
La Friponne ! A son âge en sçavoir déjà tant !

E S O P E.

Quand on est fils de Maître on est bien-tôt sçavant.

Pouvez-vous dites-moi la blâmer d'aucun vice ,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'Ecrevisse ?

A M I N T .

J'ai pû la marier , & ne l'ai pas voulu.

E S O P E.

Vous eussiez bien mieux fait. Elle eût bien mieux valu.

Ses desirs satisfaits n'auroient eu rien à faire.

A M I N T E.

Mais vous ne songez pas que je serois grand' Mere.

Je ne le cele point , je mourrois de dépit

Si quelqu'un m'appelloit de ce nom décrepi.

Grand'Mere ! moi , bons Dieux , que personne n'accuse

D'avoir sur le Village aucuns apras qui s'use !

Moi , qui , graces au Ciel , ai le teint aussi frais ,
Aussi beau . . .

Je croi bien , vous le faites exprès :
 Dans ce qu'on voit de vous , rien ne s'offre du vô-
 tre ,

Et votre vrai vilage est caché sous un autre.
 La belle instruction que votre Fille avoit !
 Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
 Mere qui met du sard pour paroître plus belle ,
 Merite assurément une Fille comme elle.
 Voilà tout le secours que vous aurez de moi.
 Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs , j'irai me plaindre au Roi.
 Il verra mon Placet ; & sa Justice extrême. . . .

ESOPÉ.

Je vais , si voulez , vous le dicter moi-même.

SIRE , Dame vous même y mettrez
 votre nom.

*Vous remonte humblement , que tant qu'elle fut
 belle*

Elle fut à l'Amour si soumise & fidelle ,

Que jamais à son orare elle ne ajoût nom.

Que de cet heureux tems d'amour tout est pleine ,

Plus elle eut de plaisir , plus elle aura de peine

À renoncer si-tôt à ces charmes si doux ,

Qu'avant que de son sort le triste cours s'acheve ,

*Il vous plaise oronner à quelqu'un qu'il l'en-
 leve.*

Elle continuera ses Prières pour vous.

Vous n'avez , que je crois , autre chose à lui dire ?
 Si vous le souhaitez , je m'en vais vous l'écrire.
 Voyez.

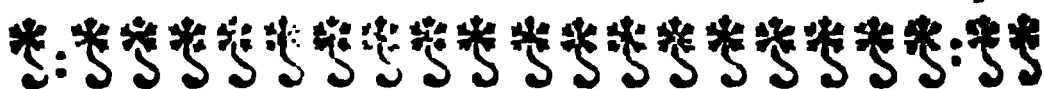
AMINTE.

Adieu , Monsieur , dans mon juste courroux
 J'aurai plus de raison de Créus , que de vous.

58 LES FABLES D'ESOPÉ,

ESOPÉ *seul.*

Que de femmes comme elle , injustement se flattent !
Et . . . mais du Gouverneur les Enfans s'entrebattent.
Écoutons le sujet de leurs petits débats.



SCÈNE IV.

AGATON, *petit Garçon fort beau.* CLEONICE,
petite Fille fort laide. ESOPÉ.

AGATON.

Où , je le veux avoir.

CLEONICE.

Non , vous ne l'aurez pas.

AGATON.

Si de notre querelle on apprend quelque chose ,
Nous aurons le Fouët , & vous en ferez cause.

CLEONICE

N'importe.

ESOPÉ.

Qu'avez-vous , les beaux Enfans ?

AGATON.

Monsieur,

C'est ce petit Miroir que veut avoir ma Sœur.
Dès que j'ai quelque chose elle en est envieuse :
Si je la contredis , elle fait la pleureuse :
Et lors qu'on nous entend , je suis si malheureux ,
Qu'ayant tort elle seule , on nous fouette tout deux.
N'est il pas vrai , Monsieur , que cela n'est pas
juste ?

CLEONICE.

Monsieur , si vous sçaviez comme il me tarabuste !

Je croi bien , vous le faites exprès :
 Dans ce qu'on voit de vous , rien ne s'offre du vô-
 tre ,

Et votre vrai vilage est caché sous un autre.

La belle instruction que votre Fille avoit !

Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.

Mere qui met du fard pour paroître plus belle ,

Merite assurément une Fille comme elle.

Voilà tout le secours que vous aurez de moi.

Adieu.

A M I N T E.

De ces hauteurs , j'irai me plaindre au Roi.

Il verra mon Placet ; & sa Justice extrême. . . .

E S O P E.

Je vais , si voulez , vous le dicter moi-même.

S I R E , Dame vous même y mettrez
 votre nom.

*Vous remonte humblement , que tant qu'elle fut
 belle*

Elle fut à l'Amour si soumise & fidelle ,

Que jamais à son ordre elle ne faisoit non.

Que de cet heureux tems l'ame eut toute pleine ,

Plus elle eut de plaisir , plus elle aura de peine

A renoncer si-tôt à ses charmes si doux ,

Qu'avant que de son sort le tripe-cou : s'acheve ,

*Il vous plaise prier à quelqu'un qu'il l'en-
 leve.*

Elle continuera ses Prières pour vous.

Vous n'avez , que je crois , autre chose à lui dire ?

Si vous le souhaitez , je m'en vais vous l'écrire.

Voyez.

A M I N T E.

Adieu , Monsieur , dans mon juste courroux
 J'aurai plus de raison de Crésus , que de vous.

60 LES FABLES D'ESOPÉ,

AGATON.

Et pourquoi , s'il est vrai , ne le croirai-je pas ?

CLEONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite Verole !

Tenez , ma grande Sœur me garde une Pistole

Pour avoir du Ruban plus beau que celui-là ,

Et je la donnerois volontiers pour cela.

Plus vous deviendriez laid , plus je serois joyeuse.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien , vous êtes bienheureuse.

CLEONICE.

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un Dragon ?

Si je ne suis pas belle , est-ce ma faute ?

ESOPÉ.

Non.

Je vous trouve tous deux un charmant petit Couple ,
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'esprit plus souple :

Aimer bien votre Frere : & vous , bien votre Sœur.

Me le promettez-vous , mes Enfans ?

AGATON & CLEONICE.

Oùi , Monsieur.

ESOPÉ.

Ecoutez bien tout deux ce que je vais vous dire.

Il faut que fort souvent ce beau Garçon se mire :

Mais p'us dans le miroir il se verra d'appas ,

Plus il doit prendre garde à ne les salir pas :

Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image :

Il faut , quand on est beau , qu'on soit enco' plus sage.

Entendez-vous , mon Fils ?

AGATON.

Oùi , Monsieur , j'entens bien.

Je vous rends grace.

ESOPÉ.

Et vous , (car je ne cele rien.)

Vous

COMEDIE.

61

Vous , pour qui la nature a paru plus cruel ,
Mirez-vous : mais pour voir que vous n'êtes pas
belle.

Si vous manquez d'attraits pour plaire & pour char-
mer ,

Amassez des vertus qui vous fassent aimer ;

Et par une conduite exempte de murmure ,

Reparez la rigueur dont usa la Nature.

Beaucoup de modestie , & beaucoup de bonté

Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.

Souvenez-vous en bien , ma petite Mignonne.

CLEONICE.

Oùi , Monsieur. Grace au Ciel , j'ai la memoire
bonne.

UNE VOIX *de derriere le Theatre.*

Agaton ! Cleonice !

AGATON.

On nous appelle.

CLEONICE.

Hé bien ?

Nous serons querellez.

AGATON.

Querellez ? ce n'est rien.

Nous craignons , vous & moi , quelque chose de
pire.

ESOPHE.

Pour vous sauver de tout , je vai vous reconduire :

Et si la Gouvernante ose nous raisonner ,

Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

Fin du Troisième Acte.



SCENE II.

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

MA Bonne,

Je viens près d'Euphrosine implorer votre appui :
Bien-tôt Femme d'Esopé, elle peut tout sur lui.

DORIS.

L'infailible moyen de tout obtenir d'elle ,
C'est de lui bien vanter sa conquête nouvelle.

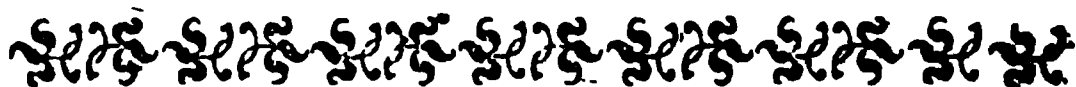
ALBIONE.

Esopé m'a mandé de l'attendre en ce lieu.
En sortant d'avec lui , j'irai le voir.

DORIS.

Adieu.

Je vai la disposer à remplir votre attente.
Esopé vient.



SCENE III.

ESOPÉ, ALBIONE.

ALBIONE.

Monsieur , je suis votre Servante.
Ce n'est point compliment , c'est pure vérité.

ESOPÉ.

Je vous en garentis autant de mon côté.

Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve ,
Madame.

ALBIONE.

Sçavez-vous , Monsieur , que je suis Veuve ,
ESOPE.

Non , vraiment.

ALBIONE.

Je le suis depuis près de cinq ans ,
Et défunt mon Mari m'a laissé quatre Enfans.

ESOPE.

Avoir cet air brillant , & ce riche équipage ,
Vous allez convoler en second Mariage ,
Apparemment ? Quelqu'un de vos yeux est blessé ?

ALBIONE.

Pardonnez-moi , Monsieur , mon bon temps est
passé.

ESOPE.

Tant-pis.

ALBIONE.

La Propreté de tout tems fut permise ;
Et si vous me voyez passablement bien mise ,
Il ne faut pas , Monsieur , vous en esmerveiller :
L'époux dont je suis Veuve étant mort Conseil-
ler ,
Je suis dans un étage à paroître plus grande ,
Ou qu'une Procureuse , ou bien qu'une Marchan-
de.
Rien ne m'est plus fâcheux que de m'encanailler.

ESOPE.

Et de quelle Acabie étoit-il Conseiller ?
Étoit-ce en Robe longue ? en Robe courte ? en
Botte ?

ALBIONE.

Non , Monsieur , il étoit Conseiller Gardenotte.

ESOPE.

La peste ! N'est-ce pas ce que vulgairement ?
On dit Tabellion , ou Notaire autrement ?

Oüi , Monsieur.

ESOPÉ.

Vertubleu ! C'est un Grade sublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pû pour le mettre en estime.

Conseillere à la Cour , Présidente à Mortier ,

Faisoient moins de fracas que moi dans mon quartier.

Voiant à mon Epoux une somme assez grosse ,

Je voulus avoir Chaise , & puis après Carosse ;

Et rous les Chevaux noirs n'ayant pas de grands
airs ,

J'en eus de pommelez , comme les Ducs & Pairs.

Pour mon Appartement , cinq Chambre parquettées

A force de Miroirs sembloient être enchantées :

Et ce qui m'en plaisoit , on n'y pouvoit marcher .

Que l'on ne se mirât encor dans le Plancher.

Ayant veu par-hazard , dont je fus bien contente ,

De gros Chenets d'argent chez une Présidente ,

Je priai mon Mari de m'en donner d'égaux ;

Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.

Je fus même à la Foire , où j'eus la hardiesse ,

Voyant un Cabinet qu'aimoit une Duchesse ,

Pendant qu'à marchander elle se dépeçoit ,

De le prendre à sa barbe au prix qu'on le laissoit.

Pour ne pas abuser de votre patience ,

On parloit en tous lieux de ma magnificence :

Quand pour un Inventaire où mon Mari courut ,

Il s'échauffa si fort qu'en trois jours il mourut.

ESOPÉ .

Avez-vous achevé votre histoire modeste ?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau , j'en vais dire le reste.

Mon Epoux étant mort , ces Miroirs , ces Chenets ,

Ces Chevaux , ce Carosse , & ces beaux Cabinets ,

COMEDIE.

63

Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve ,
Madame.

ALBIONE.

Sçavez-vous , Monsieur , que je suis Veuve ,
ESOPE.

Non , vraiment.

ALBIONE.

Je le suis depuis près de cinq ans ,
Et défunt mon Mari m'a laissé quatre Enfans.

ESOPE.

Avoir cet air brillant , & ce riche équipage ,
Vous allez convoler en second Mariage ,
Apparemment ? Quelqu'un de vos yeux est blessé ?

ALBIONE.

Pardonnez-moi , Monsieur , mon bon temps est
passé.

ESOPE.

Tant-pis.

ALBIONE.

La Propreté de tout tems fut permise ;
Et si vous me voyez passablement bien mise ,
Il ne faut pas , Monsieur , vous en esmerveiller :
L'époux dont je suis Veuve étant mort Conseil-
ler ,
Je suis dans un étage à paroître plus grande ,
Ou qu'une Procureuse , ou bien qu'une Marchan-
de.

Rien ne m'est plus fâcheux que de m'encanailler.

ESOPE.

Et de quelle Acabie étoit-il Conseiller ?
Étoit-ce en Robe longue ? en Robe courte ? en
Botte ?

ALBIONE.

Non , Monsieur , il étoit Conseiller Gardenotte.

ESOPE.

La peste ! N'est-ce pas ce que vulgairement ?
On dit Tabellion , ou Notaire autrement ?

F iij.

68 LES FABLES D'ESOPÉ,

Voilà votre Portrait , & celui de bien d'autres ,
Qui n'ont pas des raisons meilleures que les vôtres.

Nous sommes dans un siècle où chacun veut s'enfler.

D'une vanité sotte on cherche à se gonfler.

La Femme d'un Sergent ne fera pas honteuse ,

De porter des habits comme une Procureuse :

Celle du Procureur , pour avoir plus d'éclat ,

Veut égaler , au moins , celle de l'Avocat :

Celle de l'Avocat est assez téméraire ,

Pour aller du même air que va la Conseillère :

Celle du Conseiller , par la même raison ,

Avec la Présidente entre en comparaison :

Celle du Président , fière de sa richesse ,

A des Gens à sa suite autant qu'une Duchesse :

Et je ne vois personne en sa condition ,

Qui ne veuille excéder sa situation.

Chacun , dis-je , chacun n'a ni repos ni trêve ,

Que comme la Grenouille il ne s'enfle , & ne crève.

De-là vient le desordre & les crimes qu'on voit :

Pour soutenir ce faste , on fait plus qu'on ne doit.

Combien , de bonne foi , d'iniquitez atroces

Trainent des Procureurs qu'on roule en des Carrosses ?

Cet autre dans le sien , qu'on croit un bon Marchand ,

En eût-il jamais eu , s'il n'eût été méchant ?

Pour montrer au Public , d'une façon galante ,

Un Libraire étendu dans sa Chaise roulante ,

Combien , *incognito* , de Livres défendus

Dans l'arrière-Bourique ont-ils été vendus ?

Combien un Financier , pour être en équipage ,

De Zeros criminels remplit-il une page ?

Combien au Parlement d'Avocats de grand poids ?

Pour alier à grand train vont-ils contre les Loix ?

Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre :
 J'y perdis les deux tiers , quand je les fis reven-
 dre.

Enfin , pour nous tenir toujours sur le bon bout ,

Je n'ai rien ménagé , j'ai presque vendu tout :

Si bien que ce matin ayant sçu qu'à des Filles

Qui doivent leur naissance à d'honnêtes Familles ,

Crésus donne une Dot pour les bien allier ,

Je vous en offre deux prêtes à marier.

J'attends qu'en leur faveur votre bouche pronon-
 ce.

Voilà ce qui m'amène.

E S O P E.

Et voici ma réponse.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

LA Grenouille dans un Pré ,

Voyant paître le Bœuf considère sa taille ;

Et la trouvant à son gré ,

S'enfle , suë , & se travaille ,

Pour faire aller la fienne en un même degré.

Sa Fille qui la voit faire

Lui remontre l'ageement ,

Qu'un dessein si temeraire

Va jusqu'à l'aveuglement :

Que l'appas qui la chatoüille

Lui cache le peril de ce qu'elle entreprend ;

Et que depuis le Bœuf jusques à la Grenouille ,

C'est un intervalle trop grand ,

Mais contre ces raisons son orgueil se souleve :

A s'enfler encor plus elle applique ses soins :

Fait de si grands efforts , qu'à la fin elle crève ;

Et sa temerité ne meritoit pas moins.



70 LES FABLES D'ESOPÉ,

ESOPÉ *seul.*

Je suis défait d'une étrange Guenon.
 Qu'heureux est le Mari dont la Femme humble &
 sage ,
 Eleve les enfans , & regle le ménage !
 Mais qu'il est malheureux , lors que mal à pro-
 pos



SCENE IV.

AGENOR, ESOPÉ.

AGENOR.

JE vous cherche par tout pour vous dire deux
 mots.

ESOPÉ.

Hé bien , je suis trouvé. Qu'avez-vous à me dire ?

AGENOR.

Qu'on me nomme Agenor , & ce mot doit suffire.
 Vous m'entendez , je crois ?

ESOPÉ.

Oùi , j'entends votre nom.

AGENOR.

Et vous n'entendez par ce qui m'amène ?

ESOPÉ.

Non.

AGENOR.

Je vai , puisqu'il le faut , tâcher à vous l'apprendre,
 Monsieur Esope.

ESOPÉ.

Et moi , tâcher à vous entendre ,
 Monsieur Agenor.

Pour avoir un Carosse , & que tout y réponde ,
Combien un Medecin égorge-t'il de monde ?
Et pour ces beaux Chenets , ces Miroirs , ces Che-
vaux ,

Combien feu votre époux a-t'il fait d'Actes faux ?

A L B I O N E

D'Actes faux ! Juste Ciel ! quoi , d'un Corps qu'on
venomme

E S O P E.

Il n'est rien de plus beau , qu'un Notaire honnête
homme :

Mais dans tous les grands Corps, on a vû de tout tems
Se glisser des Fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu votre époux auroit été Faussaire ,
Cela ne doit bleiser aucun autre Notaire.

Si le bien qu'il avoit eût été mieux gagné ,
Il en eût sçu le prix , & l'auroit épargné.

Les bienfaits de Crésus ne sont point pour vos Filles,
Ce sont pour des enfans de meilleures Familles ,
Que les Procès , la Guerre , ou d'autres accidens
Ont rendu malheureux , & non pas Impudens.

Enfin , je croi sçavoir ce que le Roi desire ;
Et je n'ai là-dessus autre chose à vous dire.
Serviteur.

A L B I O N E.

Sçavez-vous , petit Homme tortu ,
Qui n'avez l'air , au plus , que d'un Singe vêtu

E S O P E.

Votre esprit sur ce point peut se donner carrière ;
Je vous offre en laideur une belle matière :

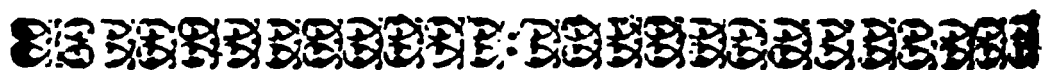
Mais j'ai cela de bon , parmi bien du mauvais ,
Que les Cens , sans raison , ne m'offensent jamais.
Vous croirez m'insulter , & vous me ferez rire.

A L B I O N E.

Pour vous faire enrager , loin de vouloir rien dire ,
Je veux , d'un si sot homme , oublier jusqu'au nom.
Adieu.

70 LES FABLES D'ESOPÉ,
ESOPÉ *seul.*

Je suis défait d'une étrange Guenon.
Qu'heureux est le Mari dont la Femme humble &
sage,
Eleve les enfans , & regle le ménage !
Mais qu'il est malheureux , lors que mal à pro-
pos



S C E N E I V.

A G E N O R , E S O P E.

A G E N O R.

JE vous cherche par tout pour vous dire deux
mots.

E S O P E.

Hé bien , je suis trouvé. Qu'avez-vous à me dire ?

A G E N O R.

Qu'on me nomme Agenor , & ce mot doit suffire.
Vous m'entendez , je crois ?

E S O P E.

Oüi , j'entends votre nom.

A G E N O R.

Et vous n'entendez pas ce qui m'amène ?

E S O P E.

Non.

A G E N O R.

Je vai , puisqu'il le faut , tâcher à vous l'apprendre,
Monsieur Esope.

E S O P E.

Et moi , tâcher à vous entendre ,
Monsieur Agenor.

A G E N O R.

J'aime ; & vous aimez aussi :

C'est l'unique sujet qui me conduit ici.

Je sçai ce qui tous deux le Ciel nous a fait naître ;

Comme je me connois , songez à vous connoître ;

Je prétens d'Euphrosine être le seul captif.

E S O P E.

Moi , je veux abaisser ce ton impératif.

Il vous sied mal. Je veux vous rendre honnête , affable ,

Et pour y réüssir , vous apprendre une Fable.

Ecoutez bien.

A G E N O R.

De grace , évitons ce fatras :

De si fades raisons ne m'accommode pas.

Je ne me repais point de ces vaines paroles.

E S O P E.

Un jour

A G E N O R.

Encor un coup , point de Contes frivoles.

C'est un amusement qui n'est bon qu'à des Foux.

E S O P E.

Ecoutez celui-ci , je le croi bon pour vous.

A G E N O R.

Je vous ai déjà dit , & je vous le repete ,

Qu'une prompte réponse est ce que je souhaite.

Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agenor.

E S O P E.

Je vous ai répondu , comme je fais encor ,

Que vous parlez d'un air , s'il faut que je le nomme ,

Qui sent le Fanfaron plus que le Gentilhomme :

Et pour vous faire prendre un ton plus adouci.

Je veux vous reciter la Fable que voici.

A G E N O R.

Dépêchez donc.

LE CUISINIER ET LE CIGNE.

UN jour un Cuisinier insigne ,
Qui beuvoit quelquefois un peu plus fort que
jeu ,

Pour mettre la Marmite au feu ,
Pensant tuer une Oye , alloit tuer un Cigne.
On ne s'est jamais vû dans un danger plus grand :
Déjà le bras levé s'apprétoit à descendre ;

Quand l'Oiseau lui fait entendre
Une voix qui le surprend :

Jamais aux bords du Méandre ,
Aucun Cigne en expirant ,

N'a célébré sa mort d'une façon plus tendre.

Ses chants ne furent pas vains :

Malgré l'humeur assassine

De l'Ecuyer de Cuisine ,

Le Fer lui tomba des mains.

Bien vous en prend , dit-il , d'avoir un tel rama-
ge ;

Je vous méconnoissois , si vous n'eussiez chanté ,

Ainsi , la douceur du langage

Est , dans l'occasion , de grande utilité :

Il semble que le Ciel en ait fait l'appanage

Des personnes de qualité ;

Et dans un grand Seigneur , de la brutalité

Marque une Noblesse sauvage.



C'est à vous maintenant à vous faire raison :
Il faut être le Cigne , ou bien être l'Oyson.
Choisissez.

A G E N O R ;

C'est un choix qui n'est pas difficile :

Je n'ai jamais reçu de leçon plus utile ;
 Et pour vous faire voir que j'en veux profiter ,
 Je vous prie un moment de vouloir m'écouter ,
 J'aime depuis deux ans , d'une ardeur tendre &
 pure ,

Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel & la Nature :
 Vous sçavez s'il est vrai , vous qui dans un seul jour
 Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
 Si dans si peu de tems votre amour est extrême ,
 Quel doit-être le mien ? Jugez en par vous-même :
 Et s'il faut n'aimer plus , dites , de bonne foi
 Quel est le plus à plaindre , ou de vous , ou de moi ?
 La raison sur vos sens garde un si grand empire
 Que d'abord qu'elle parle ils n'osent la dédire
 Et pour m'oser flater d'un si puissant effort
 Ma raison est trop foible , & mon amour trop fort ,
 Par tout où vous passez vous répandez des graces :
 Les cœurs de tout le Peuple accompagnent vos tra-
 ces :

Faut-il que deux Amans soient les seuls entre tous
 Qui refusent leur voix aux vœux qu'on fait pour
 vous ?

Faites-vous un effort dont vous seul êtes digne :
 Faites. . . .

E S O P E.

Voilà parler en veritable Cigne.

Voilà dans son malheur se plaindre noblement.

Certes , je suis fâché d'aimer si fortement :

Je sens je ne sçai quoi me reprocher dans l'ame

Que j'ai tort de troubler une si belle flâme ;

Mais enfin , je suis homme , & quoi que mal bâti ,

Je sens ce qu'en ma place un autre auroit senti.

L'amour que vous avez , quelque sort qu'il éclate ,

N'a de plus que le mien qu'une plus vieille date ;

Et puisqu'il faut , sans fard , nous expliquer ici ,

74 LES FABLES D'ESOPÉ ;

Ce que vous ne pouvez , je ne le puis aússi.
J'en suis fâché.

AGÉNOR.

Monfieur , songez , je vous fupplie ;
A l'effort que je fais lors que je m'humilie.
Mon cœur qui jufqu'ici n'avoit jamais rampé . . .

ESOPÉ.

Vous allez faire l'Oye , ou je fuis bien trompé.

AGÉNOR.

J'ai peur de faire pis , dans mon défordre extrême ;
Si vous vous obftinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'eft bien plus aifé de renoncer au jour ,
Qu'à l'adorable objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une fi jufte & fi douce efperance . . .

ESOPÉ.

Et fçavez-vous aimer avec perfeverance ?
Peut-être que l'amour , que vous croyez constant ;
Eft de ces feux folets qu'on ne voit qu'un instant.
Vos tranquiles défirs ne trouvant plus d'amorce ,
Le feu dont vous brûlez perdra toute fa force ;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'eft guere d'amour que l'Hymen n'affaffine.

AGÉNOR.

Moi , je pourrois cefler d'adorer Euphrofine !
Si l'hymen de ma flâme interrompoit le cours
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toujours.
Non , non , fur mon amour le tems n'a point d'em-
pire ;

Mon fort eft d'en avoir jufqu'à ce que j'expire ;
Et fi dans le tombeau tout ne finiffoit pas ,
J'aimerois Euphrofine au-delà du trépas.
Il n'eft rien qu'à ma flâme aifément je n'immolle.

ESOPÉ.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGÉNOR.

Si l'on m'en voit manquer , que le Ciel en courrou

75

Puisse lancer sur moi ses plus rigoureux coups :
Et pour faire un serment , dont je frémis moi-même,
Je consens que jamais Euphrosine ne m'aime.
Mon amour , pour changer , a fait un trop beau
choix.

ESOPÉ.

**Adieu : Nous nous verrons encor une autre fois.
Quelqu'un vient.**

AGENOR.

Ciel ! Je fors : mais plein d'inquiétude :
Je ne puis demeurer dans cette incertitude :
Et quel que soit mon sort , dans une heure d'ici
Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.



SCENE V.

MONSIEUR FURET, ESQPE.

Mr. FURET.

JE viens de vos bontez implorer une grâce, Monsieur.

ESOP E.

Qu'est-ce ? Parlez. Que faut-il que je fasse ?

Mr. FURET.

**Crésus de son Royaume a fort peu de Sujets ,
A qui , sans vanité , soient mieux dûs les bienfaits.**

ESOPÉ.

Qu'avez vous fait pour lui ? Voyons ; je rends justice.

Mr. FURET.

On ne peut faire plus pour lui rendre service.
Si les Sujets du Roy m'avoient tous ressemblé
Jamais aucun Etat n'eût été mieux peuplé :
Ses voisins trembleroient ; & pour de foibles som-

76 LES FABLES D'ESOPÉ,

Il auroit toujours prêt quatre ou cinq cens mille hommes.

J'ai quatorze Garçons, tous aussi grands que moi,
Et qui sont tous quatorze au service du Roy.

Assez brave autrefois, & ma femme assez belle,

Nous voulûmes au Roy témoigner notre zèle :

Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien ;

Et ma femme eut un zèle aussi grand que le mien

Nous montrer bons Sujets étoit notre délice.

ESOPÉ.

Quatorze enfans !

Mr. FURET.

Quatorze.

ESOPÉ.

Et tous dans le service ?

Jamais envers l'Etat on n'en a mieux usé

Il faut que vous soyez un Gentilhomme aisé :

Tant d'Enfans au service ont besoin d'une somme

Qui doit faire suer le plus gros Gentilhomme.

Mr. FURET.

Monsieur, je ne suis pas Gentilhomme.

ESOPÉ.

Tant mieux :

Je n'en connois aucun qui soit pecunieux.

La Noblesse & l'argent sont broüillez, ce me semble,

A ne pouvoir jamais se bien remettre ensemble.

Qu'estes-vous ?

Mr. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieil Officier.

ESOPÉ.

Vous vous nommez ?

Mr. FURET.

Furet.

ELOPE.

Et vous êtes ?

Mr. FURET.

Huissier.

Pour le repos de l'ame il n'est que cet Office.

E S O P E.

Huissier ! Et vous avez tant d'Enfans au service ,
Vous vous mocq ez. Portez vos mensonges ailleurs.

Mr. F U R E T.

J'en ai fait sept Huissiers , & quatre Procureurs ;
Un , qui de la Patrouille est l'Archer le plus brave ;
Un Controlleur d'Exploits ; & l'autre Rat de
Cave.

Onze & trois font quatorze , en tout pays , je croi.

E S O P E.

Ils font belle figure au service du Roy !
Au Diable vos enfans , tant ils m'ont fait de peine :
Je croyois que le moindre étoit un Capitaine ;
Et je trouve , en mon compte , une si grande erreur ,
Que le plus honnête homme à peine est Procureur.
Le bel honneur au Roy d'avoir à son service.
Le Pressis , l'Elixir de toute la Malice.

Mr. F U R E T.

Crésus , dont j'ai sur moi la Declaration ;
Quand on a douze enfans , donne une Pension :
J'en ai quatorze , & tous d'une Tige seconde.

E S O P E.

C'en est trop des trois quarts , pour le repos du
monde.

Il est vrai que Crésus , juste en toutes ses Loix ,
Pour se faire des Bras qui soutienne ses Droits ,
Veut que de ses bienfaits on honore les Peres :
Mais le cas , à mon sens , ne vous regarde gueres.
Avoir beaucoup d'enfans , pour marcher sur vos
pas ,

C'est donner à l'Etat des Mains , & non des Bras ,
Je ne voi là pour vous nulle autre chose à prétendre :
Le Roy ne donne rien à qui sçait si bien prendre.

Mr. F U R E T.

J'ai fait quatorze enfans sur la foi des Edits :
Pour le bien de l'Etat , j'ai la Goute.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

UN jour les Colombes craintives
Sçachant que le Vautour vouloit se marier ;
Se mirent si fort à crier ,
Que le vent , jusqu'au Ciel , porta leurs voix
plaintives.
Si lui seul nous désole , & nous mange aujour-
d'hui ,
Disoit , en son langage une Colombe habile ;
Quel lieu nous servira d'azile
Contre un nombre d'enfans aussi méchans que
lui ?



S'il suffit d'un Huissier , pour vuidér une bourse ,
Qui pourra contre sept , avoir quelque ressource ?
Croyez-moi , je vous prie , épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été second :
C'est un malheur public qu'un Huissier si fertile.
Loin qu'au bien de l'Etat votre Hymen soit utile ,
De quantité de gens le sort seroit plu- doux ,
Si jadis votre Mere eût avorté de vous.
Je fais profession d'être franc & sincere.
Vous le voyez.

Mr. FURET.

Mon sieur , si c'étoit à refaire ,
Crésus , tout Roy qu'il est , auroit tort aujourd'hui ;
S'il attendoit de moi ce que j'ai fait pour lui.
Il s'en manque beaucoup , quoi que Sujet fidelle ,
Que pour peupler l'Etat je n'aye un si grand
zele.

Quand de quatorze enfans on me doit la façon ,
 Un droit si bien acquis devient une chanson.
 Si j'avois présumé travailler sans salaire ,
 Douze que j'ai de trop seroient encor à faire ;
 Et je vous répons bien que s'ils n'étoient pas faits ,
 Ils seroient en danger de ne l'être jamais.
 Adieu.

ESOPE *seul.*

Mon sieur Furet s'en va l'ame offensée ,
 De sa fécondité si mal récompensée :
 Mais l'argent de Crésus seroit mal employé ,
 Si de cette besogne il étoit mieux payé.

Fin du quatrième Acte.

~~~~~

## ACTE V.

### SCENE I.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

**D**Oris , tu me fais faire une étrange figure :  
 Ma raison y répugne , & mon cœur en murmure.

Quoi , tu veux que d'Esopé implorant la bonté ,  
 Lui qui m'est odieux , lui que j'ai maltraité ;  
 Tu veux , dis-je , . . .

DORIS.

Qui , moi ? je ne veux rien , Madame.  
 Je consens volontiers que vous soiez sa femme ;  
 Et que demain , sans faure , il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui , Doris ? Ah plutôt. . .

80. LES FABLES D'ESOPPE,  
DORIS.

Tout est prêt pour demain :  
Parens , Amis , Festein : Et Monsieur votre Pere  
Apprehende si fort qu'Esoppe ne differe ,  
Que si haïr la chose étoit en son pouvoir ,  
Ce qu'il fera demain , il le feroit ce soir..  
J'ai rêvé , consulté , déployé tout mon zele ,  
Donné la question à ma pauvre cervelle ,  
Et je n'ai point trouvé de remede plus prompt  
Qui pût de cet Hymen vous épargner l'affront..  
Il faut absolument voir Esoppe vous-même :  
Pour vous tout accorder il suffit qu'il vous aime :  
Je ne voi que lui seul dont on puisse esperer  
D'adoucir votre peine , ou de la differer.  
Dites-lui qu'un seul jour est un trop foible espace  
Pour chasser Ageior , & la mettre en sa place :  
Et demandez du tems pour vous accoutumer  
A le voir , à l'entendre , & peut-être à l'aimer.  
S'il vous en veut donner la grace est assez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui , si j'obtiens ma demande.  
S'il m'acorde du tems , prens-tu garde à cela ?  
Je deviens sa conquête au bout de ce tems-là..  
La crainte que j'en ai me rend toute interdite.

DORIS.

N'eussiez-vous d'autre espoir que dans la mort subite :  
Outre qu'on voit souvent d'heureux coups du hazard ,  
Vous deviendrez sa femme au moins un peu plus tard.  
C'est quelque chose.

EUPHROSINE.

Helas ! que cet espoir est fade !

DORIS.

S'il étoit seulement si peu que rien malade !  
J'ai comme vous sçavez , un habile Cousin..

# COMEDIE.

81

Homme de conscience , & sçavant Medecin  
Qui l'envoieroit bien-tôt *ad patres*.

EUPHROSINE.

Quelle attente !

DORIS.

Je fait ce que je puis. J'imagine , j'invente ;  
Je promene par tout mon esprit & mes yeux :  
En un mot comme en cent , je ne puis faire mieux.  
Et pour tout dire , enfin , je fais plus , ce me semble ,  
Qu'Agenor , ni que vous , ni que tous deux ensemble.

Pour sortir du tel pas on se demene encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je fasse , & que fasse Agenor ,  
Nous mettons tout en œuvre , & tout nous est contraire :

Agenor est encor aux genoux de mon Pere ;  
Et pendant que , peut-être , on méprise ses vœux ,  
Je viens chercher Esope , & fais ce que tu veux.  
Tu fais beaucoup pour nous , je le sçai bien.

DORIS.

J'enrage ,

Je voudrois de bon cœur faire encor davantage :  
J'ai du zele de reste , il me faudroit du temps.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir sçait-il que je l'attens ?

DORIS.

Oüi , Madame , il le sçait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il viste ?

Du chagrin que j'aurai je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens a sa porte attendoient à le voir :  
Mais pour tarder long-temps il sçait trop son devoir ;

Et dans l'empressement de ~~de~~ e qu'il vous aime . . .  
Tenez , je croi l'entendre. En effet , c'est lui-même.



SCÈNE II.

ESOPÉ, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPÉ.

**J**E viens vous faire excuse, & vous crier merci,  
De ce que, malgré moi, vous m'attendez ici.  
Voyez si par mes soins, & par quelque service  
Je puis de cette faute adoucir l'injustice.  
Je voudrois que déjà nous fussions à demain,  
Pour avoir le plaisir de vous donner la main.  
Ne vous semble-t-il pas, si vous y prenez garde;  
Que le jour se prolonge & que la nuit retarde?  
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il est vrai. Mais, Monsieur;  
On ne peut, à son âge, avoir trop de pudeur.  
Elle vient vous prier d'une petite grace.

ESOPÉ.

Commandez. Je suis prêt: Que faut-il que je fasse?

DORIS à *Euphrosine*.

Dites donc quel dessein conduit ici vos pas.  
Expliquez-vous.

EUPHROSINE.

Monsieur... Je ne vous aime pas;  
Si je parle autrement, il faudra que j'impose.

ESOPÉ.

J'en avois entrevû quelque petite chose:  
Mais comme assez souvent on aime à se flatter,  
Sans ce nouvelle aveu j'en aurois pû douter.  
Je vous suis obligé de ce qu'il vous en coûte  
Pour me tirer de peine & pour m'ôter de doute.  
Jusqu'au nœud conjugale je fais peu de progrès;

Mais ce qu'on perd devant , on le recouvre après.  
L'Hymen sçait embellir les sujets qu'il assemble ;  
Et je serai mieux fait quand nous serons ensem-  
ble.

EUPHROSINE.

Dussiez-vous m'exposer aux plus affreux trépas ,  
Je n'épouserai point ce que je n'aime pas.  
Je vous en fais le Juge , & vous en croi vous-même.  
Pourquoi m'épousez-vous ?

ESOP E.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Hé bien , Monsieur , hé bien , puis qu'il en est ainsi .  
Accordez-moi le tems de vous aimer aussi.  
Puis-je venir à bout , quelque effort que je fasse ,  
D'oublier Agenor ; de vous mettre en sa place ;  
D'immoler au devoir un si parfait amour ;  
Le puis-je , dites-moi , dans l'espace d'un jour ?  
Je ne refuse point de tâcher à le faire :  
Mais pour y réussir le tems est nécessaire.  
Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts  
On ne les brise point sans d'extrêmes efforts.  
▲ ma juste priere ayez l'ame sensible :  
Si je ne les romps pas ; j'y ferai mon possible.  
Sur vous seul désormais tous mes sens occupez . . . .

ESOP E.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi ?

ESOP E.

Oüi. Vous me trompez.

Ce langage est trop doux pour être veritable ;  
Et dans si peu de tems on n'est point si traitable.  
Je penetre aisément dans votre intention.

DORIS.

Oh , Monsieur , là-dessus , je suis sa caution.  
J'ai le cœur sur la langue , & jamais je n'affecte . . .



84 LES FABLES D'ESOPÉ,  
ESOPÉ.

Tout franc la caution m'est encore plus suspecte.  
Je veux bien toutefois , pour contenter vos vœux ,  
Différer notre Hymen , & d'un jour , & de deux.  
Je vous trouve si belle , & ma flâme est si forte  
Que je puis en mourir de chagrin , mais n'importe.

DORIS.

Plût au Dieux !

ESOPÉ.

Plait-il ?

DORIS.

Quoi ?

ESOPÉ.

Vous invoquez les Cieux.

DORIS.

Je dis que la mort vous preservent les Dieux.  
Quelle perte !

ESOPÉ.

Vraiment je vous suis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux , Monsieur , êtes vous raisonna-  
ble ?

Pour un effort si grand , est-ce un terme assez long ?

ESOPÉ.

Et quel tems , s'il vous plaît , me demandez-vous  
donc ?

Voyons.

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre ;  
Je suis jeune. . . .

ESOPÉ.

Et moi vieux. Je ne sçaurois attendre.

Avant qu'il soit deux ans , ridicule & Barbon ,

Je voudrois bien sçavoir à quoi je serai bon ?

Qui me fuit maintenant , qui soupire , qui pleure ,

En auroit dans deux ans une raison meilleure.

Différer de deux jours est tout ce que je puis ?

Encore

Encor est-ce beaucoup dans l'état où je suis.  
Si vous sçaviez. . . .

E U P H R O S I N E.

De grâce , ayez plus de tendresse.  
Peur-on rien refuser aux vœux d'une Maitresse ?

E S O P E.

Je suis sourd.

E U P H R O S I N E.

Eh , Monsieur , ne vous prevalez pas  
De ce qu'à vos desirs mon Pere tend les bras :  
Songez que vous m'aimez , & que je vous en prie.

E S O P E.

Arrêtez-vous. Je sens que j'ai l'ame attendrie.

D O R I S.

Continuez , Madame , attendrissez encor. . . .

E S O P E.

Amenez votre Pere , & qu'on cherche Agenor.  
Je vous donne du tems , j'ai cette complaisance ;  
Mais enfin c'est un Pacte où je veux leur présence ,  
Afin qu'au bout du terme on en use si bien. . . .

E U P H R O S I N E.

Ah , Monsieur , Agenor n'en fera jamais rien.  
Lui me ceder !

E S O P E.

Je veux qu'il vienne , & qu'il s'oblige. . . .

E U P H R O S I N E.

Il ne le fera point ; je le sçais bien , vous dis-je.  
Quand je l'en presserois , je le ferois en vain.

E S O P E.

Si vous ne l'amenez soyez prête à demain.  
Quelqu'un entre.

E U P H R O S I N E.

Ah , Doris ! ç'en est fait , je suis morte.  
Sortons.

D O R I S *bas*.

Maudit Gobin ! que le Diable t'emporte.  
Voilà pour Euphrosine un Amant bien tourné !

H

## S C E N E I I I.

PIERROT, COLINETTE, ESOPÉ,

PIERROT.

**P** Alhandié je reviens , je ne suis pas damné.  
 J'ameine un Orphelin , qui n'a Pere ni Mere;  
 Et que je fais nourrir par notre Menagere.  
 Il est gras comme un Moine : il tette tout son sou.

ESOPÉ.

Un bel enfant !

PIERROT.

Ma femme , est pardié belle étou.

Voyez.

ESOPÉ.

Elle est jolie ; & paroît bien instruite  
 Pour un homme si grand , elle est un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée , & de mince valeur ,  
 Tant moins que l'on en a , tant plus c'est le meilleur.

ESOPÉ.

Il faut s'aimer , bien vivre , & l'Hymen en revan-  
 che. . . .

PIERROT.

Je vivons pardié bien. J'ons ce soir un Eclanche aussi  
 belle. . . .

ESOPÉ.

Jamais ne vous querellez-vous !

COLINETTE.

Non , Monsieur , Dieu merci , Pierrot est assez doux  
 Il est , quand il s'y boute , un tantinet yvrogne ;  
 Mais tenez , pour le reste il va droit en besogne.  
 Il n'a dans tout son corps , pas un endroit malin.

E S O P E.

Et vous nourrissez donc ce petit Orphelin.

C O L I N E T T E.

Oùï, Monsieur.

E S O P E.

Vos enfans l'aiment-ils ?

C O L I N E T T E.

Pour les nôtres ,

Ils sont devenus morts ; mais j'en referons d'autres :  
Pierrot est jeune.

E S O P E.

Hé bien , à quoi vous suis-je bon ?

Qui te fait revenir ; est-ce ta Charge ?

P I E R R O T.

Oh , non.

Si je venons vous voir , c'est pour ce petit drille ;

Qui , s'il pouvoit parler , vous diroit qu'on le pille.

Comme il est mon Neveu , je somme un peu parens.

Il avoit de bon Bien , pour huit ou neuf cens francs ;

Mais j'avons pour Seigneur , certain grand Esco ,  
grife ,

Qui de tous les Seigneurs a la meilleure Griffes :

Et qui d'un petit Pré voulant en faire un grand ,

Enchassé dans le sien , le Bien de cet Enfant.

Tu sçais cela par cœur , jase un peu Colinette :

Di ce que c'est.

C O L I N E T T E.

Monsieur , l'Orphelin qui me tette

Est un petit Marmot , que j'avons par emprunt :

Avant qu'il fut venu , son Pere étoit defunt.

Dès que ont l'eut debardé , ce fut une Vipere :

Sa Mere le fessit , lui defessit sa mere ;

Et son trépassement lui laissi quelque Bien ,

Que ce vilain Monsieur a bouté dans le sien.

Il dit , bredi-breda , mais on ne le crois guere ,

Qu'il prèti de l'argent à defunt son grand Pere ;

Et quand je lui montrons que cela ne se peut ,

H ij

## 88 LES FABLES D'ESOPPE,

Pour nous fariner la bouche , il nous dit , qu'il le veut.

Nos meilleurs raisons sont pour lui des verilles ;  
Plus je trouvons de trous , plus il a de chevilles ;  
Et comme il est le Maître , & qu'il a du crédit ,  
D'une seule menace , il nous abasourdit.

Un Bichon , contre un Dogue , a peine à se deffendre.  
Si vous n'y boutez ordre , il est homme à tout prendre.

Quand je l'alli prier d'un peu mieux en agir ,  
Il me dist des mots qui me firent rougir ;

Et comme je suis douce , & qu'il a bonne gueule. . .  
Tien Pierror , de mes jours , je n'y vas toute seule ,  
Un Loup dans un Troupiau n'est pas plus mal-faisant.

### PIERROT.

Rien n'est mordu pour lui , trop chaud ni trop pesant.

Comme il est le Seigneur , quelque chose qu'il prenne ,

Il dit pour ses raisons , que c'est un droit d'Aubaine.  
Tous les jours de sa poche , il tire un droit nouveau :  
Qu'on prenne une Ecrevisse , ou qu'on tuë un Moineau ,

Il fait tout sur le champ , dans sa furie extrême  
Un biau Procez de Dieu , fût-ce à son pere même.

Il prend à toutes mains , & de toutes façons.

Il vendroit , s'il pouvoit , l'Air dont je jouissons.

Il nous distmes , nos Choux , nos Poiriaux , nos Citrouilles.

### COLINETTE.

Les Fossees du Château sont tous pleins de Grenouilles ,

Qui , par méchanceté , lui font un si grand bruit ,  
Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.

Par un papier qu'il a , griffonné d'un Notaire ,

Il veut , bon gré , mal-gré que je les faisons taire ;

Et faite jusqu'ici , d'empêcher leur cancan ,  
 Chaque Maison du Bourg paye un écu par an.  
 C'est un Dogue affamé , qui toujours mord ou ronge.  
 Empêcher des Crapaux de crier ! le pouvons-je ?  
 Dites-moi.

## E S O P E.

De tout tems le foible eut toujours tort.  
 Le plus cruel des droits est le droit du plus Fort.  
 Il faut que le plus Foible ait dans son infortune ,  
 Pour fléchir le plus Fort , trente raisons contre une :  
 Encor assez souvent , celles qu'il peut avoir ,  
 Servent-elles de peu , comme vous allez voir.

*L E L O U P , E T L' A G N E A U*

**U**N Loup se trouvant à boire ,  
 Où beuvoit un jeune Agneau ,  
 Eut d'abord l'ame assez noire  
 Pour lui vouloir faire accroire  
 Qu'il avoit troublé son eau.  
 Qui te rend si teméraire ?

Lui dit ce traître , en courroux :

L'Agneau , qui justement craint sa dent sangui-  
 naire ,

Prenant , pour le toucher , un ton flatteur & doux :  
 Eh ! comment, Monseigneur, cela se peut-il faire ?  
 Je me suis , par respect , mis au dessous de vous.

J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle ,

Répondit la Bête cruel ,

Où tu te déclaras mon mortel ennemi :

Depuis si mois en tiers j'en cherche la van-  
 geance.

Je n'ai , répond l'Agneau , que deux mois & demi :  
 Comment pouvois-je alors vous faire quelque  
 offense ?

Ta Mere qui me hait , & qui ne sçait pourquoi ;

H. iij.

90 LES FABLES D'ESOPÉ ,

Hier , par deux Mâtins. , me fit long-tems pour-  
luivre.

Ma Mere cessa de vivre ,

Quand elle accoucha de moi ,

C'est donc ton Pere ? Mon Pere

Du Boucher inhumain a senti la fureur.

C'est dont ta Sœur , ou ton Frere ?

Je n'ai ni Frere ni Sœur.

Oh bien , qui que ce soit , il faut que je me  
vange :

Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis.

Lors sans plus de raison , il l'égorge & le mange.

Force Grands font de même à l'égard des Petits.



N'est-il pas vrai ?

COLINETTE.

Pierrot , le joli petit Coq ..

PIERROT.

Et si mordu ! le Loup devroit mourir de honte :

L'Agneau beuvoit à part , & ne lui disoit mot.

ESOPÉ.

Ma pauvre Colinette , & mon pauvre Pierrrot ,

Voilà comme à peu près , par le commun usage ,

Font envers leurs Vaisseaux les Seigneurs de Village.

Quand d'un Bois , ou d'un Champ il leur plait un  
morceau ,

Des Agneaux malheureux troublent toujours leur  
eau ;

Et pour peu qu'on résiste aux raisons qu'ils se for-  
gent.

Non contents de les tondre , on voit qu'ils les égor-  
gent.

Il fera bien-tôt nuit , & vous êtes de loin ;

Adieu. De cet enfant , ayez beaucoup de soin.

Je ne partirai point sans lui rendre justice.

# COMEDIE.

91

PIERROT.

Ecoutez , je sçavons comme on paye un service :  
Si vous en usez bien , à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'iau-benîte de Cour.  
On dit qu'en ce lieu là l'ont fait semblant qu'on  
s'aime ;

Et que promettre & rien , c'est quasiment de même.

ESOPE.

Allez , je suis sincere , & le suis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu. Je vous quittons. Voici du monde.

ESOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié , plus je le voi , moins je devine comme  
On a mis tant d'esprit dans un si vilain homme.



## SCENE IV.

DEUX COMEDIENS , ESOPE.

LE PREMIER COMEDIEN.

**M**onsieur ( car par la Ville on dit publiquement  
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite au-  
trement. )

Choisis par notre Corps , nous faisons nos délices  
De venir vous offrir les tres-humbles services..

Le soin de vos plaisirs conduit ici nos pas

ESOPE.

Etranger en ce lieu , je ne vous connois pas.

Qu'êtes-vous , s'il vous plat ? Votre mine est si  
haute ,

Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute..



## LES FABLES D'ESOPÉ,

## LE II. COMÉDIEN.

Comédiens. Bien-tôt nous vous ferons connus.

E S O P É.

Comédiens ! Ho ! ho ! soyez les bien venus :

Vous donnez des plaisirs dont je suis idolâtre.

Hé bien , qu'est-ce Messieurs , comment va le Theatre ?

Combien dans votre Troupe êtes-vous d'Acteurs ?

LE I. COMÉDIEN.

Tropi

Lors que moins on y pense il en vient au galop.

E S O P É.

Tant mieux. A bien jouer le grand nombre s'excite.

LE II. COMÉDIEN.

Tant-pis. Car plus on est , plus la part est petite.

E S O P É.

La Scene est plus remplie , & chacun prend des loins . . . .

LE I. COMÉDIEN.

La Scene est plus remplie , & la bourse l'est moins.

Pour peu qu'en ce Métier on ait le vent en poupe

Quinze Acteurs , bien choisis , font une bonne

Troupe :

Suivant leur caractère ils ont tous de l'emploi ;

Pour bien jouer son Rôle on ne s'attend qu'à soi ;

Mais quand on est beaucoup , d'un même caractère ,

Un Auteur en suspens ne sçait ce qu'il doit faire :

Sur qui que ce puisse être , où s'arrête son choix ,

Pour en contenter un , il en chagrine trois ;

Et s'il faut m'expliquer à dessein qu'on m'entende ,

C'est un petit cahos qu'une Troupe si grande.

E S O P É.

Avez-vous des Auteurs dans cette Ville-ci ?

LE II. COMÉDIEN.

Oùi , Monsieur.

E S O P É.

Bons ?

COMEDIE.  
LE II. COMEDIEN.

93

Eh , eh . . . .

E S O P E.

J'entens. Couci , couci.

Malheur à qui s'en mêle , & n'en est pas capable :

S'il n'a l'art de charmer il n'est point excusable :

Le severe Auditeur , pour un mot de travers ,

Ne fait misericorde à pas un de ses Vers :

Il est si délicat que pour le satisfaire

Il faut du Merveilleux ou bien du Necessaire.

Qu'on n'ait point de Pain blanc on en mange du bis :

De Velours , ou de Serge on se fait des habits ;

Parce qu'en quelque état que le destin nous range

Il faut absolument qu'on s'habille & qu'on mange :

Mais , du consentement de cent Peuples divers ,

Rien n'est moins necessaire au Monde que des Vers ;

Et par cette raison , qui me semble équitable ,

Les passablement bons ne valent pas le Diable.

LE II. COMEDIEN.

Nous représenterons , quand vous nous viendrez  
voir ,

L'ouvrage le plus beau que nous puissions avoir.

A vous bien divertir toute la Troupe aspire.

Quel jour choisirez-vous ? . . . .

E S O P E.

Je ne puis vous le dire.

LE II. COMEDIEN.

De grace . . . .

E S O P E.

Je ne sçai quand j'aurai le loisir.

LE I. COMEDIEN.

Un jour dans la semaine est facile à choisir :

Il nous est important d'avoir votre réponse.

E S O P E.

Pourquoi ?

LE I. COMEDIEN.

Par la raison qu'il faut qu'on vous annonce.

49      LES FABLES D'ES OPE,  
Quand vous nous viendrez voir , plus de monde  
viendra :

Que tout vaste qu'il est notre Hôtel n'en tiendra :  
Et comme un vrai Phenix , unique en votre espece,  
Ce sera pour vous voir plus que pour voir la Piece.  
J'en suis sur.

E S O P E.

C'est à dire , à parler nettement ;  
Que c'est moi qui serai le divertissement :  
Et pour aller au but où votre Troupe aspire ,  
Vous tirerez l'argent , & moi je serai rire.  
Je veux de m'annoncer vous épargner le soin.  
C'est un honneur trop grand , & dont je suis trop  
loin :

Il n'est que pour les Gens du plus sublime étage ;  
Et qui n'est rien du tout , doit au moins être sage.  
Nous avons en passant déchiffré les Auteurs :  
Parlons un peu de vous. Estes-vous bons Acteurs ?  
Je dis en general sans désigner personne.

LE FI. COMEDIEN.

Oùi , Monsieur , notre Troupe est vraiment assez  
bonne.

Non qu'on soit tous égaux , ne croiez pas cela :  
Les uns sont merveilleux , & les autres . . . .

E S O P E.

Là, là

Je vous entens. La Troupe en public étalée ,  
C'est à dire , entre nous Marchandise meslée.  
Ne vous figurez pas qu'en ne faisant pas bien ,  
Vous soyez épargnez , vous qui n'épargnez rien :  
Pour reprendre avec fruit les sottises des autres ,  
Il faut avoir le soin de bien cacher les vôtres ;  
Et ne pas follement s'exposer à l'ennui ,  
De montrer ses défauts en jouant ceux d'autrui.  
Donnez vous au Public force Pieces nouvelles ?

LE I. COMEDIEN.

Tous les mois.

Ou du moins qu'on fait passer pour telles.  
 Depuis neuf ou dix ans , & cela n'est pas beau ,  
 Vos nouveautez , dit-on , n'ont plus rien de nou-  
 veau.

Qu'on annonce une Piece on promet des merveilles ,  
 Qui de chaque Auditeur charmeront les oreilles :  
 Et quand pendant un mois on l'a prônée ainsi ,  
 On rencontre souvent ce qu'on va voir ici.

## LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

**L**E bruit courut un jour qu'une haute Monta-  
 gne ,

Dans une heure accoucherait :

Chacun se mit en campagne ,

Pour voir l'enfant qu'elle aurait.

Mais ce Colosse affreux , dont l'orgueil se tète

Alloit jusques au Ciel defier la tempête ,

Et de tous les Passans rendoit les yeux surpris ;

Trompant des Spectateurs l'ardeur impatiente ,

Après une longue atteinte ,

Accoucha d'une Souris.



Vous ne pouvez nier , tout Acteurs que vous êtes ,

Que ce que je dis là ne soit ce que vous faites.

Qui de vous , je vous prie , est le Complimenteur ?

LE I. COMÉDIEN.

C'est moi , Monsieur.

E S O P E.

C'est vous ?

LE I. COMÉDIEN.

Moi-même.

E S O P E.

*Ergo , menteur.*

## 96 LES FABLES D'ESOPÉ,

Celui qui fait l'Annonce , & qui taille & qui coupe ,  
Est ordinairement le menteur de la Troupe.

Il vaud mieux louer moins , & ne pas tant mentir.

A vous voir , toutefois je veux bien consentir.

Mais quand j'irai chez vous joüez , s'il est possible ,

Ce que dans votre Troupe on a de plus risible :

Pour me laisser douter , fait comme je me voi ,

Si l'on rit de la Piece , ou si l'on rit de moi.

Il n'est point où je suis , de Tragique où l'on pleure.

Joüez-vous tous les jours ?

LE II. COMEDIEN.

Oùi , Monsieur.

ESOPÉ.

A quel heure ?

LE II. COMEDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ESOPÉ.

Voilà le vrai moyen de ne pas m'annoncer.

Messieurs , pour aujourd'hui je retiens une Loge.

LE I. COMEDIEN.

On aura pas le temps de faire votre éloge.

ESOPÉ.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne soit faux ?

Que l'on n'ait pas le temps de compter mes défauts :

Cela suffit.

LE II. COMEDIEN.

Et quoi , vous êtes inflexible ?

ESOPÉ.

A vous servir ailleurs je ferai mon possible :

Adieu. Je voi des gens , que j'ai mis en courroux ,

Que je veux débaucher pour les mener chez vous.



SCENE



## SCENE DERNIERE.

ESOPE LEARQUE EUPHROSINE.  
AGENOR, DORIS.

ESOPE.

O Ca, je suis ravi de nous voir tous ensemble :  
Parlons de bonne foi sur ce qui nous assemble.  
Monsieur le Gouverneur, quel est votre dessein ?

LEARQUE.

De vous donner ma Fille.

ESOPE.

Et quand ?

LEARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain !

Mon Pere, à mon égard, montrez-vous moins severe ;

Monsieur en use mieux, il consent qu'on differe ;

Ma priere le touche & rien ne vous émeut !

ESOPE,

Hé bien donc, à demain, puisque Monsieur le veut.

AGENOR.

Ne vous en flattez point, si vous n'avez envie

De m'arracher ensemble Euphrosine & la vie.

Je vois où je m'expose, & sçais votre credit ;

Il n'est rien, là-dessus, que je ne me sois dit :

Crésus ne voit, n'entend, n'agit que par vous même ;

Mais qu'ai-je à redouter si je perds ce que j'aime ?

Et que peut-il me faire avec tout son pouvoir,

Qui soit pis que ma rage, & que mon desespoir ?

Monsieur le Gouverneur m'a promis Euphrosine ;

I

## 98 LES FABLES D'ESOPÉ,

Et ce n'est plus à lui le bien qu'il vous destine.

J'ai reçu sa parole , & je m'y suis fié.

LEARQUE.

Il est vrai , mais Monsieur est privilégié.

ESOPÉ.

Voyons donc , s'il vous plaît , quel est mon privilège.

Suis-je plus beau ? mieux fait ? noble ? riche ? enfin ,  
qu'ai-je ?

Parlez.

LEARQUE.

N'êtes-vous pas Favoris de Crésus ?

ESOPÉ.

Peut-être que demain je ne le serai plus :

Et comme la Faveur n'est qu'un éclair qui brille ,

Qui passe rarement dans la même famille ,

Elle a , quand elle change , un retour si cuisant ,

Que la Faveur passée est un malheur présent.

Agenor est bien fait , & votre Fille est belle ;

L'un est né Gentilhomme , & l'autre Demoiselle ;

J'ai fait de leur amour un severe examen ;

Ce sont les plus beaux feux que puisse unir l'Hymen :

Et je n'ai feint d'aimer , & de nuire à leur flamme ,

Que pour approfondir ce qu'ils avoient dans l'ame.

Il me feroit beau voir , chargé comme un Atlas ,

Faire le soupirant pour de jeunes appas !

Le seul âge inégal rend l'hymen misérable ,

Et si vous en doutez , écoutez cette Fable.

## L'HOMME , ET LES DEUX FEMMES.

UN Homme des plus insensé ,

A quarante-cinq ans , le cœur rempli de flâmes ,

S'avisa d'épouser deux Femmes :

Pour le faire enrager une c'étoit assez.

## COMEDIE.

99

L'une avoit soixante ans , & l'autre vingt & quatre :

Toutes deux à l'envi le vouloient à leur goût ;

Et souvent c'étoit à se battre

A qui mieux en viendrait à bout.

Pour le faire à leur badinage

L'une & l'autre n'oublioit rien :

La Vieille souhaitoit qu'il parût de son âge ;

La jeune auroit voulu qu'il eût été du sien.

Tous les matins sous un prétexte honnête

De montrer leur amour par de petits devoirs ,

Chacune en le paignant , arrachoit de sa tête

L'une les cheveux blancs , l'autre les cheveux noirs.

Enfin chauve & pelé , sa presence importune

Le rendit par tout odieux.

Pour combler un Hymen de joye & de fortune.

Il faut l'assortir un peu mieux :

Il étoit trop jeune pour l'une ,

Et pour l'autre il étoit trop vieux.



Monsieur le Gouverneur , vous me devez entendre.

L E A R Q U E.

J'accepte avec plaisir Agenor pour mon Gendre :

Votre approbation en augmente le prix.

A G E N O R.

Je ne puis dire un mot , tant vous m'avez surpris !

Monsieur , c'est justement que chacun vous renom-  
me :

Je doute que la Terre ait un plus honnête homme.

E U P H R O S I N E à Esôpe.

Vous voyez mes raisons pour ne vous point aimer ;

Mais je n'en ai pas moins pour vous bien estimer :

Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfreindre.

I ij



# 100 LES FABLES D'ESOPPE, &c.

ESOPPE à Doris.

Vous, qui du Chat-huant n'avez plus rien à craindre . . . .

DORIS.

Oh, Monsieur, contre moi n'avez point de courroux ;

Tout le monde eût pensé ce que j'ai dit de vous.

ESOPPE.

Fort bien. C'est s'excuser d'une belle manière !

N'importe oublions tout : rendons la joie entière.

Loin de mettre un obstacle à vos justes desirs ,

Je veux faire aux chagrins succéder les plaisirs :

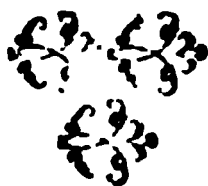
C'est, en Ami sincère, à quoi je m'étudie.

Commençons dès ce soir par voir la Comédie :

Et pendant la faveur dont m'honore le Roi ,

Qu'aucun, avec raison, ne se plaigne de moi.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*



L A

**FAMILLE**  
**EXTRAVAGANTE ,**  
***C O M É D I E***

En un Acte , en Vers ,

*Marc Antoine*

P A R M. LEGRAND :

*Représentée pour la premiere fois par les*  
*Comédiens François ordinaires du Roi,*  
*le 7 Juin 1709.*

A

---

---

## *A C T E U R S.*

**MADAME RISSOLÉ**, mere de Pietremine,  
amoureuse de Cléon.

**PIETREMINE**, Procureur, tuteur &  
amoureux d'Élise.

**LUCRECE**, sœur de Pietremine, amou-  
reuse de Cléon.

**SUZON**, fille de Pietremine, amoureuse  
de Cléon.

**CLÉON**, amant d'Élise.

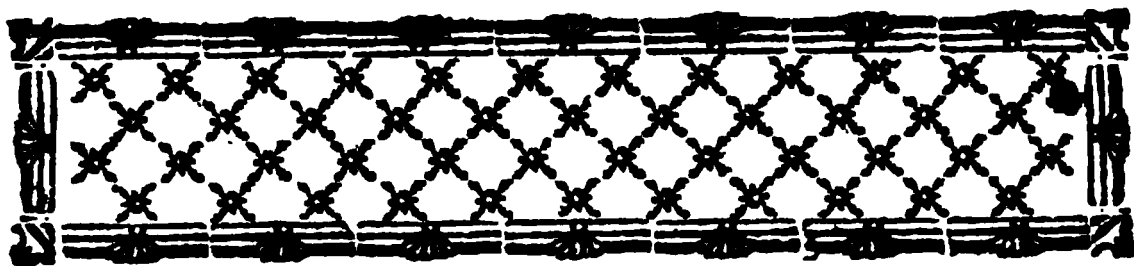
**ÉLISE**, amante de Cléon.

**BAZŌCHE**, Clerc de Pietremine.

**LISSETTE**, servante de Pietremine.

**St. GERMAIN**, valet de Cléon.

*La Scène est à Paris, dans la maison  
de Pietremine.*

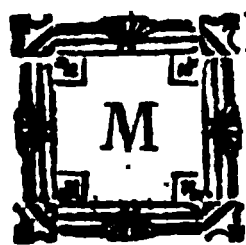


LA  
FAMILLE  
EXTRAORDINAIRE ,  
COMÉDIE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

L I S E T T E , *seule.*



Voici seule enfin , parlons un peu  
raison ;  
Cléon & son valet sont dans cette mai-  
son  
Cachés depuis hier , & par mon assis-  
tance :

Si notre Maître en a la moindre connoissance ,  
Je suis perdue : aussi je suis riche à jamais ,  
Si de Cléon je fais réussir les projets.  
Il ne contente pas par de vaines paroles ,  
Il nous a confié déjà cinq cent pistoles ;  
Et s'il enleve Elise à notre Procureur ,  
Je puis bien m'assurer qu'il fera mon bonheur.  
Il faut gagner le Clerc , il fera cette affaire :

A 2

Mille écus bien comptans , & l'espoir de me plaire  
Me répondent de lui. Voici ce dont j'ai peur.  
Le Procureur céans a sa mere , sa sœur ,  
Et sa fille ; elles sont sans cesse à leur fenêtre.  
Déjà plus d'une fois voyant Cléon paroître ,  
Elles m'ont demandé ( mais chacune en secret )  
Quel étoit ce Monsieur si charmant , si bien fait ,  
Qui passoit si souvent. Elles en sont charmées ,  
Et sont folles assez pour croire en être aimées.  
Les voici toutes trois avec le Procureur ,  
Tâchons de pénétrer jusqu'au fond de leur cœur.

---

## S C E N E   I I.

Mme. RISSOLÉ, PIETREMINÉ,  
LUCRECE , SUZON , LISETTE.

PIETREMINÉ.

**M**A mere , finissez vos proverbes des halles ,  
Sentences du vieux tems fades & triviales ;  
On n'entend que cela dans toute la maison ,  
Et ma fille & ma sœur les mettent en chanson :  
Jour & nuit l'une & l'autre à composer s'applique  
De pitoyables vers , de mauvaise musique....

Mme. R I S S O L É.

Soit , vous n'entendrez plus proverbes ni chansons.  
Mais revenons un peu , de grace , à nos moutons :  
Ce sont vos actions , & non pas mon langage  
Qu'il vous faut condamner. Ce second mariage....

P I E T R E M I N É.

Eh bien ! j'adore Élise , & prétends l'épouser ;  
Vos proverbes , en vain , s'y voudroient opposer :

Elise est ma pupille ; étant sous ma tutelle ,  
Ma mere , en ma faveur je veux disposer d'elle.

L U C R E C E.

Entendez-vous.

P I E T R E M I N E.

Ma sœur , j'en ai trop entendu.

S U Z O N.

Mais , mon pere....

P I E T R E M I N E.

Ma fille , autant de tems perdu.

Mme. R I S S O L É.

Vous devez avant tout pourvoir votre famille ;

Mariez votre sœur , mariez votre fille.

P I E T R E M I N E.

Et votre mere aussi , n'est-ce pas ?

Mme. R I S S O L É.

Pourquoi non ?

Et sans tous les caquets & le qu'en dira-t-on....

Un jeune homme.... suffit.

P I E T R E M I N E.

A votre âge , ma mere.

Mme. R I S S O L É.

Suis-je si décrépite & hors d'état de plaire ?

P I E T R E M I N E.

Non pas : mais....

Mme. R I S S O L É

Rira bien qui rira le dernier.

Vous n'avez que demain toujours vous marier ,

Je vous suivrai de près.

L U C R E C E.

Je ne tarderai guere

A me pourvoir aussi.

P I E T R E M I N E.

Vous , ma sœur ?

L U C R E C E.

Oui , mon frere :

A 3

PIETREMINÉ.

A l'amour jusqu'ici vous aviez résisté.

LUCRECE.

Il ne faut qu'un moment.

SUZON.

Pour moi, de mon côté,

Je suivrai leur exemple.

PIETREMINÉ.

Oh! ce n'est pas de même.

SUZON.

Pardonnez-moi, mon père; & déjà quelqu'un m'aime,  
Que j'aime aussi.

PIETREMINÉ.

Comment, chacune a donc le sien?

LISSETTE.

On veut vous imiter.

PIETREMINÉ.

Je l'empêcherai bien.

Mme. RISSOLÉ.

Mariez-vous, vous dis-je, & puis laissez-nous faire.

PIETREMINÉ.

Oh! morbleu! ces discours me mettent en colère;

Je sens monter ma bile, il vaut mieux m'en aller.

### SCENE III.

Mme. RISSOLÉ, LUCRECE, SUZON,

LISSETTE.

LISSETTE.

**I**L est si transporté qu'il ne sauroit parler;  
Au désespoir, au moins, vous allez le réduire.

Mme. RISSOLÉ.

La chose est maintenant au point où je desire ;  
J'aurois donné sujet à chacun de crier ,  
D'aller de but en blanc ainsi me marier.  
Il m'en fournit enfin un prétexte valable ;  
On dira que voyant mon fils déraisonnable ,  
J'ai voulu le punir. Cependant c'est l'amour ,  
Mes enfans , qui m'occupe & la nuit & le jour.

L I S E T T E.

Et qui donc aimez-vous ?

Mme. RISSOLÉ.

Tu le fais bien, Lisette :

Mais n'en dis rien , au moins.

L I S E T T E.

Allez , je suis discrète.

*A Lucrece.*

Et vous ?

L U C R E C E.

Tu le fais bien aussi.

L I S E T T E.

Je m'en souviens ,

Et cet amant souvent a fait nos entretiens.

*A Suzon.*

Quant à vous , c'est celui qui , l'autre jour...

S U Z O N.

Lui-même ;

Celui que je t'ai dit.

L I S E T T E.

Vous aimez , on vous aime :

Mais cet amour encor n'a parlé que des yeux.

L U C R E C E.

Oh ! contrainte cruelle !

Mme. RISSOLÉ.

Oh ! langage ennuyeux !

L U C R E C E.

Très-ennuyeux , sans doute , & c'est le seul langage



Que dans cette maison l'on peut mettre en usage.  
On n'en sort point. Mon frere est brutal ; un amant  
Ne veut point esluier un mauvais compliment.  
Ne parler que des yeux!

S U Z O N.

Oh ! je fais davantage :

Mon amant a trouvé le plus joli langage.  
Les soirs, sous ma fenêtre, il demeure arrêté ;  
Il touffe, il éternue.

L I S E T T E.

Eh bien !

S U Z O N.

De mon côté

Je touffe & j'éternue aussi.

L I S E T T E.

Belle maniere

De se faire l'amour !

S U Z O N.

Toute la nuit entiere...

Mais mon pere revient.

Mme. R I S S O L É.

Allons, montons là-haut ;

Mes enfans, nous prendrons les mesures qu'il faut.

## SCENE IV.

L I S E T T E , *seule.*

**J**E ne me trompois point, chacune croit qu'on  
l'aime ;

Et, sans en rien savoir, elles aiment le même.

Cet amant prétendu qui leur parle des yeux,

C'est Cléon, qui rodoit toujours près de ces lieux,

Dans l'espoir seul d'y voir Élise à sa fenêtre.  
Comme en divers momens elles l'ont vu paroître ,  
Chacune a pris pour soi les signaux amoureux  
Que Cléon ne faisoit qu'à l'objet de ses vœux.

## S C E N E V.

PIETREMINÉ, LISETTE.

PIETREMINÉ.

**L** I S E T T E , fais-tu bien que ma famille est folle ?

L I S E T T E .

Elle est bien amoureuse , au moins.

PIETREMINÉ.

Cela désolé :

Parce que j'aime , il faut que chacun aime ici ;  
Je me marie , on veut se marier aussi.  
Je m'en moque , & je fais ce soir mes fiançailles.

L I S E T T E .

Et , sans doute , demain , Monsieur , les épousailles ?

PIETREMINÉ.

Et de très-grand matin. Que j'ai bien eu raison  
De tenir renfermée Élise en ma maison :  
Ne voyant que moi d'homme , elle a perdu l'idée  
De Cléon , dont ailleurs elle étoit obsédée.

L I S E T T E .

Quel est-il , ce Cléon ?

PIETREMINÉ.

Je ne l'ai jamais vu ;  
Fut son pere , pourtant , m'étoit assez connu.  
Mais cela ne fait rien dans la présente affaire :

A s

Pour la hâter, mon Clerc, jadis Clerc de Notaire,  
Dresse notre contrat.

L I S E T T E.

Il se mêle de tout,

Votre Clerc.

P I E T R E M I N E.

Il n'est rien dont il ne vienne à bout.

C'est le plus habile homme.

L I S E T T E.

Ah! pour habile, passe:

Mais pour homme, il n'en a, tout au plus, que la face;

C'est un nain: cependant il a bien quarante ans.

P I E T R E M I N E.

Quel qu'il soit, je suis fort content de ses talents.

L I S E T T E.

Laissons cela, parlons du festin, de la danse.

P I E T R E M I N E.

Oh! tout est commandé, même payé d'avance.

Cela me coûte un peu; mais j'ai plusieurs procès

Où je redoublerai le mémoire des frais:

C'est de l'argent qui doit retourner dans ma poche.

Et mon Clerc... Mais il vient.

## S C E N E V I.

PIETREMINÉ, BAZOCHE, LISETTE.

P I E T R E M I N E.

B O N jour, Monsieur Bazoché.

B A Z O C H E.

Serviteur.

P I E T R E M I N E.

Laissons-nous, Lisette.

L I S E T T E.

J'entends bien.

*Elle écoute derrière.*

Écoutons quel sera pourtant leur entretien.

P I E T R E M I N E.

Eh bien ! tout est-il prêt ? avez-vous mis les clauses  
Comme je souhaitois ?

B A Z O C H E.

J'ai bien mis d'autres choses ;

Au contrat que j'ai fait , vous ne reconnoissez  
Que le quart des grands biens d'Élise.

P I E T R E M I N E.

C'est assez ;

Et ce contrat est-il à l'autre tout semblable ?

B A Z O C H E.

On ne peut distinguer le faux du véritable ;  
Le Notaire tantôt n'y reconnoîtra rien.

P I E T R E M I N E.

Vous êtes assuré de l'escamoter bien ?

B A Z O C H E.

Si j'en suis assuré ; laissez , laissez-moi faire ,  
J'ai bien fait d'autres tours étant Clerc de Notaire.

P I E T R E M I N E.

Vous aurez cent louis , comme je vous ai dit ;  
Les voilà bien comptés.

B A Z O C H E.

Monsieur , cela suffit.

P I E T R E M I N E.

Adieu.

B A Z O C H E , *allant après lui.*Mais cependant , si pour plus d'assurance ,  
Et pour m'encourager vous les donniez d'avance ;  
Des scrupules souvent me prennent.

P I E T R E M I N E.

Les voilà ;

Et rejetez bien loin tous ces scrupules-là.

A 6

BAZOCHE, *mettant la bourse dans sa poche.*  
Ils sont passés.

PIETREMINI.

Je vais amener le Notaire ;  
Tenez les contrats prêts , je ne tarderai guère.

## SCENE VII.

BAZOCHE, LISETTE.

BAZOCHE.

VOILA ma conscience à présent en repos.

LISETTE.

Peut-on avoir l'honneur de vous dire deux mots ?

BAZOCHE.

Plutôt quatre ; tu fais que ma joie est extrême  
Lorsque je t'entretiens , & que toujours je t'aime.

LISETTE.

Si vous m'aimez , voici le tems de l'éprouver ;  
Il faut... Mais je ne fais si je dois achever.

BAZOCHE.

Parle ; est-ce la pudeur qui te ferme la bouche ?  
Te repentirois-tu d'avoir été farouche ?  
Et l'amour m'auroit-il vengé de ta froideur ?  
Ne t'auroit-il point fait quelque blessure au cœur ?  
Je suis bon médecin , & je t'offre mon aide.

LISETTE.

Oui , vous êtes d'amour , je pense , un vrai remède ,  
Et je m'en servirai quand j'en aurai besoin :  
Maintenant je vous veux charger d'un autre soin.  
Vous avez cent louis.

B A Z O C H E.

Oh! oh!

L I S E T T E.

Seriez-vous homme

A les quitter ?

B A Z O C H E.

Non pas.

L I S E T T E.

Mais pour prendre une somme

Un peu plus forte.

B A Z O C H E.

Ah! bon, à cela je consens.

L I S E T T E.

Au lieu de cent louis toucher trois mille francs ;  
Cela vous plairoit-il ?

B A Z O C H E.

Très-fort ; & pourquoi faire ?

L I S E T T E.

Vous le ferez. D'ailleurs vous cherchez à me  
plaire ,

Et vous me plairez fort si vous faites cela :

Mais il faut me jurer....

B A Z O C H E.

J'en jure ; touche-là :

Il n'est rien que pour toi je ne puisse entreprendre ;

Faut-il nuire , obliger , faut-il pendre , dépendre ,

Faire du mal , du bien , jurer à faux , à vrai ?

De mon amour pour toi tu peux faire l'essai.

L I S E T T E.

Il ne faut que tromper.

B A Z O C H E.

Qui ?

L I S E T T E.

Monsieur Pietremine ;

B A Z O C H E.

Quoi ! notre Procureur ! Aisément je devine ;

Faire épouser Élise à quelqu'autre.

L I S E T T E.

A Cléon.

B A Z O C H E.

Cléon, je le connois, c'est un joli garçon,

*A part.*

A qui le Procureur, à la mort de son pere,  
A volé tant de bien.

L I S E T T E.

Ferez-vous cette affaire ?

B A Z O C H E.

Oui-dà je la ferai : mais pour l'amour de toi.

Ce sont trois mille francs que l'on me donne à moi ?

L I S E T T E.

Autant.

B A Z O C H E.

Ce n'est pas trop : mais parce que je t'aime.

Et quand les donne-t-on ?

L I S E T T E.

Quand ? A cette heure même.

B A Z O C H E.

Va donc me les chercher.

L I S E T T E.

Ils sont dans la maison.

B A Z O C H E.

Je vais tout préparer pour cette trahison,

Faire un contrat au nom de Cléon & d'Élise,

Que notre Procureur, sans crainte de surprise,

Va signer en croyant signer le sien.

L I S E T T E.

Fort bien.

Allez dans votre Étude, & ne négligez rien.

Mais si l'on vous offroit une plus forte somme

Pour nous trahir.

B A Z O C H E.

Ah ! non, je deviens honnête homme ?

---

Je quitte le métier après ce grand coup là ,  
Friponner un fripon est mon *nec plus ultra*.

---

## SCÈNE VIII.

LISETTE, *seule*.

**M**ONSIEUR Bazoche va travailler avec zèle ;  
Pour Élise & Cléon , quelle bonne nouvelle !  
Qui croiroit après tout qu'on trouvât tant d'esprit  
Dans un corps si mal fait , si laid & si petit ?  
Sa figure est , ma foi , des plus désagréables :  
Si tous les Procureurs avoient des Clercs semblables ,  
On ne verroit pas tant de désordres chez eux ,  
Et les enfans qu'ils ont leur ressembleroient mieux.  
Ah ! voici le valet de Cléon

---

## SCÈNE IX.

St. GERMAIN, LISETTE.

St. GERMAIN.

**P**IETREMINÉ  
Vient de fortir ; j'étois caché dans la cuisine ,  
Où je mourois de faim. J'ai passé cette nuit  
Caché dans votre cave à côté d'un gros muid.  
Je l'ai percé , néant , rien n'est venu : La rage  
Puisse crever ton maître ; ah ! quel maudit ménage !  
Je n'ai mangé ni bu depuis hier.



L I S E T T E.

Comment

Il ne t'est rien resté du souper ?

St. G E R M A I N.

Non vraiment ;

Les Clercs laissent-ils rien jamais sur leurs assiettes ?  
Chacun sait qu'ils ont soin de les rendre bien nettes.

L I S E T T E.

Tu te plains , & ton maître est aussi mal que toi  
Là-haut dans le grenier.

St. G E R M A I N.

Bon , voilà bien de quoi :

Au-dessus de la chambre où couche sa maîtresse,  
Songe-t-il à manger dans l'ardeur qui le presse ;  
Il vit d'amour , mon maître.

L I S E T T E.

Eh bien ! fais comme lui ;

Pour te nourrir tu n'as qu'à m'aimer.

St. G E R M A I N.

Vraiment oui ,

T'aimer pour me nourrir ce seroit le contraire ,  
Cela me secheroit encor plus.

L I S E T T E.

Comment faire ?

Personne ne sauroit fortir de ce logis ,  
Pietremine a ses clefs dans sa poche.

St. G E R M A I N.

Tant pis ;

Il n'y falloit donc pas entrer. Ah ! je déteste  
Et je maudis cent fois l'occasion funeste  
D'hier au soir.

L I S E T T E.

Tantôt ta peine finira ;

Un splendide festin ici se donnera.

St. GERMAIN.

Si j'attrape un chapon aussi-tôt je l'empoche.

LISETTE.

Adieu, je vais chercher de l'argent pour Bazoche.

St. GERMAIN.

Bazoche? Garde-toi de te fier à lui,  
C'est un fripon.

LISETTE.

D'accord : mais enfin aujourd'hui

Il nous sert.

St. GERMAIN.

Et comment?

LISETTE.

Tu sauras toute chose ;

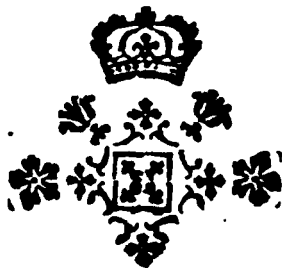
Les affaires vont bien, je te quitte, & pour cause.

---

## SCENE X.

St. GERMAIN, *seul.*

**L**Es affaires vont bien, vont mal, & St. Germain  
Pendant tout ce tems-là meurt de soif & de faim,  
Et de peur ; car enfin, si Monsieur Pietremine  
Me trouve en sa maison ; il a l'humeur mutine.



## SCENE XI.

Mme. RISSOLÉ, St. GERMAIN.

Mme. RISSOLÉ, *essoufflée*.

**D**E quel côté peut-il avoir tourné ses pas ?

St. GERMAIN, *bas*.

Quelqu'un vient, cachons-nous.

Mme. RISSOLÉ

*Je ne me trompe pas.*

C'est mon amant là-haut que j'ai vu ; c'est lui-même,  
Et voici son ami de plus. Quel stratagème  
Vous a donc fait entrer ici tous deux ?

St. GERMAIN.

*Comment*

Tous deux ?

Mme. RISSOLÉ.

N'êtes-vous pas l'ami de mon amant ?

Avec lui plusieurs fois je vous ai vu paroître,  
Et même hier encor étant à ma fenêtre....

St. GERMAIN, *bas*.

Elle veut me parler de Cléon. Mais comment  
Et par quelle raison le croire son amant ?

Mme. RISSOLÉ.

Je viens de l'entrevoir là-haut : à l'instant même  
Je l'ai perdu de vue : ah ! quelle peine extrême !  
Où croyez-vous qu'il soit ?

St. GERMAIN.

*Ma foi je n'en fais rien.*

Mme. RISSOLÉ.

Étant son bon ami vous le connoissez bien ;

Mes yeux ont dans les siens pour moi cru voir sa flâme :  
Ne me trompoient-ils point ? M'aime-t-il ?

St. G E R M A I N.

Mais, Madame...

Mme. R I S S O L É.

Parlez sincèrement, vous connoissez son cœur.

St. G E R M A I N, *bas*.

Pour nous tirer d'affaire, appuyons son erreur.

*Tout haut.*

Oui, de votre fenêtre au profond de son ame  
Vos yeux ont fû lancer une si vive flâme,  
Qu'il est tout plein de vous. J'ai fait de vains efforts  
Pour vous en arracher : il a le diable au corps.  
Je lui dis tous les jours : Que prétendez-vous faire ?  
Cette Dame pourroit être votre grand'mere.

Mme. R I S S O L É.

Pourquoi dire cela ?

St. G E R M A I N.

Mon Dieu, j'ai mes raisons ;

Voulez vous l'envoyer aux petites maisons ?

Mme. R I S S O L É.

Il est d'autres moyens....

St. G E R M A I N.

J'en dis bien davantage,

Et ne m'arrête point seulement sur votre âge ;  
Je m'efforce à trouver mille défauts en vous,  
La foi que vous gardez, sur-tout, à votre époux.

Mme. R I S S O L É.

Mon époux ? il est mort.

St. G E R M A I N.

Je le fais bien, Madame,

Et que sa cendre encor fait durer votre flâme.

Mme. R I S S O L É.

Non, non, elle est éteinte, & j'ai fû m'en guérir :  
C'est sa faute, pourquoi s'est-il laissé mourir ?

St. GERMAIN, *voulant l'arrêter.*

Demeurez-là,

Je le ferai descendre.

Mme. RISSOLÉ.

Il faut que de ma bouche

Il apprenne à l'instant que son amour me touche ;

Il faut prendre la balle au bond : souvent le tems..

St. GERMAIN.

Mais, du moins, qu'avec vous...

Mme. RISSOLÉ.

Non, je vous le défends.

## SCENE XII.

St. GERMAIN, *seul.*

ELLE va tout gâter ; que va-t-elle lui dire ?  
Que lui répondra-t-il ? Le voici, je respire ;  
Je puis le prévenir.

## SCENE XIII.

CLÉON, St. GERMAIN.

CLÉON.

SAINT Germain, quel malheur !  
Je viens de rencontrer la sœur du Procureur.

St. GERMAIN.

Quoi ! Lucrece ?

CLÉON.

Oui, Lucrece.

St. G E R M A I N.

Il est plus amoureux encor que vous , je gage :  
Mais c'est qu'il est timide on ne peut davantage ;  
C'est un amant tranfi....

Mme. R I S S O L É.

Fi , cela me déplaît ;  
J'aime un amant folâtre.

St. G E R M A I N.

Oh ! jamais il ne l'est.

Mme. R I S S O L É.

Un amant enjoué.

St. G E R M A I N.

Si j'avois été femme ,

Ma foi j'aurois été de votre goût , Madame ;  
Ah ! que j'aurois aimé ces jeunes gens badins ,  
Sans cesse à vos genoux à vous baiser les mains ,  
Qui vous donnent cent fois occasion de dire :  
Mais arrêtez-vous donc , si donc , est-ce pour rire ?

*Contrefaisant sa voix.*

Allons , petit fripon , vous perdez le respect.

Mme. R I S S O L É.

Ah ! c'en est trop aussi , l'on doit....

St. G E R M A I N.

A votre aspect

Mon maître pâlera. De loin ses yeux font rage :  
Mals de près il est sot à force d'être sage.

Mme. R I S S O L É.

Qu'il soit comme il voudra , c'est un garçon bien fait ;  
Dans le monde on n'a pas toute chose à souhait :  
On prend ce que l'on trouve en ce siècle où nous  
sommes ,

Et l'on n'a jamais vu telle disette d'hommes.  
Allons je veux passer sur les défauts qu'il a ;  
Je m'en vais le chercher là-haut.

## SCENE XIV.

Mme. RISSOLÉ, CLÉON;  
St. GERMAIN.

Mme. RISSOLÉ.

**J**E vous cherchois en haut, & vous êtes en bas.  
De votre passion suffisamment instruite....

CLÉON, à Saint Germain.

Que veut dire cela?

St. GERMAIN.

Vous verrez dans la suite.

Mme. RISSOLÉ.

Je viens vous secourir.

St. GERMAIN.

L'agréable secours!

Mme. RISSOLÉ, à Cléon.

Vous ne languirez pas long-tems dans vos amours.

CLÉON, étonné.

Comment?

Mme. RISSOLÉ.

Votre valet m'a tout dit.

CLÉON.

Lui, Madame?

*Bas à St. Germain.*

Quoi! d'Élise & de moi tu découvre la flâme?

Veux-tu nous perdre?

St. GERMAIN, bas à Cléon.

Et non, attendez un moment.

Mme. RISSOLÉ.

Je viens vous assurer de mon consentement.

Je veux malgré mon fils....

CLÉON.

CLÉON.

Avec cette assurance ,  
Madame , j'ose encor former quelque espérance.

Mme. RISSOLÉ.

Espérez, espérez.

CLÉON. *Il se jette à ses genoux.*

Que cet espoir m'est doux !

Souffrez qu'en ce moment j'embrasse vos genoux.

Mme. RISSOLÉ , à St. Germain.

Votre maître , vraiment , n'a point tant d'indolence.

St. GERMAIN.

Il faut donc que l'objet ait beaucoup de puissance ;  
Vous avez là des yeux perçans , aigus...

Mme. RISSOLÉ.

Ho ! ho !

St. GERMAIN , *bas.*Dans l'éclaircissement , gare le *qui pro quo*.

Mme. RISSOLÉ.

Eh bien ! mon cher , à quand cet heureux hyménée ?

- CLÉON.

Pour moi toujours trop tard en viendra la journée ;  
Mais votre fils...

Mme. RISSOLÉ.

Mon fils , vous dis-je , est un benêt ;

Je ne regarde point ici son intérêt.

Comme il te fait fais-lui. Son Elise qu'il aime ,  
Par exemple , il l'épouse , & j'en ferai de même.

CLÉON , *surpris.*

Il l'épouse !

Mme. RISSOLÉ.

Demain , sans mon consentement.

Qu'ai-je besoin du sien ?

St. GERMAIN , *bas.*

Voici le dénouement.

CLÉON , *bas.*

Quelle surprise !



Mme. RISSOLÉ.

Allez, je serai votre femme,  
Je m'embarrasse peu qu'il l'approuve ou le blâme.

CLÉON, *à St. Germain, bas.*

D'où vient donc que tu m'as joué d'un pareil tour?

St. GERMAIN, *bas, à Cléon.*

Il l'a fallu pour mieux cacher votre autre amour.

Mme. RISSOLÉ, *à Cléon.*

Vous ne dites plus rien, près de m'avoir pour femme.

St. GERMAIN.

C'est sa timidité qui lui reprend, Madame.

Je vous l'avois bien dit.

Mme. RISSOLÉ.

Il se corrigera.

St. GERMAIN.

Non, je crois que jamais cela ne changera.

Mme. RISSOLÉ.

Il n'importe, il me plaît, & l'affaire est conclue;

Marchandise qui plaît est à demi vendue.

CLÉON, *à part.*

J'enrage.

Mme. RISSOLÉ, *croquant qu'il soupire.*

Ce soupir augmente mon amour.

Mais adieu, je pourrois soupirer à mon tour;

Il faut me contenir.

CLÉON, *à part.*

Que la peste te creve.

Mme. RISSOLÉ.

Vous soupirez encore? Ah! je demande trêve,

Je m'en vais revenir; je veux laisser passer

Un torrent de soupirs qui viennent m'oppresser.



Mme. RISSOLÉ.

Allez, je serai votre femme,  
Je m'embarrasse peu qu'il l'approuve ou le blâme.

CLÉON, à St. Germain, bas.

D'où vient donc que tu m'as joué d'un pareil tour?

St. GERMAIN, bas, à Cléon.

Il l'a fallu pour mieux cacher votre autre amour.

Mme. RISSOLÉ, à Cléon.

Vous ne dites plus rien, près de m'avoir pour femme.

St. GERMAIN.

C'est sa timidité qui lui reprend, Madame.

Je vous l'avois bien dit.

Mme. RISSOLÉ.

Il se corrigera.

St. GERMAIN.

Non, je crois que jamais cela ne changera.

Mme. RISSOLÉ.

Il n'importe, il me plaît, & l'affaire est conclue;  
Marchandise qui plaît est à demi vendue.

CLÉON, à part.

J'enrage.

Mme. RISSOLÉ, croyant qu'il soupire.

Ce soupir augmente mon amour.

Mais adieu, je pourrois soupirer à mon tour;

Il faut me contenir.

CLÉON, à part.

Que la peste te creve.

Mme. RISSOLÉ.

Vous soupirez encore? Ah! je demande trêve,

Je m'en vais revenir; je veux laisser passer

Un torrent de soupirs qui viennent m'oppresser.



## SCENE XV.

CLÉON, St. GERMAIN.

CLÉON.

**P**EUT-ON encor songer à l'amour à cet âge ?  
Elle a perdu l'esprit avec son mariage.

## SCENE XVI.

CLÉON, SUZON, St. GERMAIN.

SUZON, *en entrant, à part.*

**M**ARIAGE. Ce mot me réjouit ; voyons.

St. GERMAIN, *à Cléon.*

Voici quelqu'un encor.

CLÉON, *à St. Germain.*

Oh ! pour le coup fuyons ;

C'est, sans doute, la sœur.

St. GERMAIN.

Non, Monsieur, c'est la fille.

CLÉON, *à St. Germain.*

Je ferai rencontré de toute la famille.

SUZON, *à Cléon.*

Ah ! c'est vous à la fin, je vous vois de plus près ;  
Je n'aimois point du tout nos entretiens muets :  
Votre geste & vos yeux d'une façon charmante  
Avoient beau s'exprimer, je n'étois point contente.

Quand viendra le moment de me voir près de lui ,  
 Difois-je ? je n'osois l'espérer aujourd'hui ;  
 Cela vous ennuyoit autant que moi , je gage :  
 Mais que disiez-vous là , parlant de mariage ?  
 Venez-vous à mon pere ici me demander ?

St. G E R M A I N.

*A part.*

*A Cléon.*

Autre pièce nouvelle... Allons donc sans tarder.  
 Monsieur , répondez-lui.

C L É O N , *bas.*

La cruelle aventure !

Oh ! je crois pour le coup que c'est une gageure.

St. G E R M A I N.

*A part.*

Il faut la soutenir ; je vais parler pour vous.  
 Oui , Monsieur vient ici pour être votre époux.

C L É O N , *bas.*

Que vas-tu dire encor ?

St. G E R M A I N.

Mais l'espoir & la crainte

Combattant dans son cœur le tiennent en contrainte,  
 Lui coupent la parole.

S U Z O N.

Et pourquoi donc cela ?

Dans mon cœur je ressens aussi ces choses-là ,  
 Et si je parle bien.

St. G E R M A I N.

C'est que dans une femme

La parole jamais ne manque qu'avec l'ame :

*Bas à Cléon.*

Si vous ne dites mot vous allez gâter tout.

C L É O N , *à St. Germain.*

Je me laisse , à la fin....

St. G E R M A I N , *à Cléon.*

Allez jusques au bout.

C L É O N.

*A Suzon.**A St. Germain.*

L'amour que vos beaux yeux... Que veux-tu que je dise ?

St. G E R M A I N.

Achevez, dussiez-vous dire quelque sottise.

C L É O N , *à Suzon.*

Craignant que votre pere enflammé de courroux ,  
Me rencontrant ici ne s'en venge sur vous ,  
Je demeure sans voix dans ce triste silence :  
Voyez de mon amour toute la violence.

S U Z O N.

Eh quoi ! n'auriez-vous pas la force de parler  
A mon pere ?

St. G E R M A I N.

D'abord il faut vous en aller ;  
Il ne faut pas qu'ici l'on vous rencontre ensemble.  
Montez là-haut.

S U Z O N.

J'y vais. Mais enfin il me semble  
Que Monsieur ne venant ici que pour me voir ,  
Il faut bien qu'il me voye.

St. G E R M A I N.

Il vous verra ce soir ,  
Laissez-nous seuls, vous dis-je, aborder votre pere.

S U Z O N.

Prenez bien votre tems.

St. G E R M A I N.

Allez, laissez-nous faire.

S U Z O N , *revenant sur ses pas,*

Mais, Monsieur, si mon pere alloit vous refuser ,  
Ne vous rebutez pas ; je puis vous épouser  
Sans son consentement ; ma mere a fait de même ,  
Et ma grand'mere aussi.

St. G E R M A I N.

Vraiment lorsque l'on s'aime ,

B 3

C'est la règle à présent.

S U Z O N.

Les peres de tout tems  
Ont dans notre famille été d'étranges gens,  
Et les filles toujours ont eu de l'industrie.

St. G E R M A I N.

Ce que c'est que savoir sa généalogie!  
Et qu'il est beau, sur-tout, d'imiter ses ayeux.

C L É O N , à St. Germain.

Ne finiras-tu point ce discours ennuyeux ?

St. G E R M A I N , à Suzon.

Ma foi vous nous perdez à rester davantage.

S U Z O N.

Adieu, puisqu'il le faut.

St. G E R M A I N.

Adieu donc, bon voyage.

## S C E N E X V I I.

C L É O N , St. G E R M A I N.

C L É O N.

T O U T extravague ici, grand'mere, fille & sœur.

St. G E R M A I N.

En voilà de tout âge & de toute couleur.

C L É O N.

Que je suis malheureux !

St. G E R M A I N.

Blondes, blanches & brunes;  
On vous peut appeller homme à bonnes fortunes.

C L É O N.

Je n'ai pu d'aujourd'hui parler un seul moment

A ma charmante Élise : il faut que justement  
Je trouve en mon chemin les objets que j'évite ;  
Tout ceci me recule , & j'en crains fort la suite.  
Que j'aïlle , que je vienne , ou là-haut ou là-bas ,  
Ces trois folles sans cesse observeront mes pas.  
Enfin je vois Élise.

## SCÈNE XVIII.

CLÉON, ÉLISE, St. GERMAIN.

ÉLISE.

AH! Cléon!

CLÉON.

Ah! Madame!

Pouvez-vous concevoir le trouble de mon ame ?

ÉLISE.

Je viens le dissiper , je m'en flatte , du moins ,  
Et vous dire qu'après tant de peine & de soins  
Notre bonheur est proche.

CLÉON.

Et sur quelle assurance ?

ÉLISE.

Lisette a mis le Clerc de notre intelligence ,  
Et le contrat , dit-elle , est fait en votre nom.

CLÉON.

Que peut-on espérer d'un fourbe , d'un fripon ?

ÉLISE.

Les mille écus que vient de lui porter Lisette....

CLÉON.

Sachez une autre chose encor qui m'inquiète.

B 4

É L I S E.

Je m'en doute.

C L É O N.

La mere, & la fille & la sœur  
D'un fol entêtement...

É L I S E.

Je fais cela par cœur ;  
Lisette m'a tout dit.

C L É O N.

De plus...

## S C E N E X I X.

C L É O N, É L I S E, St. G E M A I N,  
L I S E T T E.

L I S E T T E.

**M**ADEMOISELLE,

On n'attend plus que vous.

C L É O N.

Quelle triste nouvelle!

L I S E T T E.

Depuis assez long-tems le Notaire est là-bas,  
Et Pietremine ici peut monter sur mes pas.  
Descendez.

C L É O N.

Si ce Clerc par un retour indigne...

É L I S E.

Je ne signerai rien sans voir ce que je signe.  
Demeurez en repos.

<



## SCENE XX.

CLÉON , LISETTE , St. GERMAIN.

CLÉON.

AH! que d'affreux moments !  
Lisette , à revenir fera-t-elle long-tems ?

LISETTE.

Elle fort.

CLÉON.

Si ce Clerc...

LISETTE.

J'en répons sur ma vie ;

Allez , de vous servir il montre trop d'envie :  
J'ai vu les deux contrats ; l'un est en votre nom ,  
Et c'est celui qui doit se rencontrer le bon.  
Pour les abuser tous il fera lire l'autre ,  
Et pour faire signer présentera le vôtre.  
Pour bien escamoter ses doigts paroissent faits ,  
Quand il auroit été Joueur de gobelets :  
Mais adieu , je m'en vais songer à mon affaire ,  
Et mettre le couvert.

St. GERMAIN.

Si j'étois nécessaire...

LISETTE.

Je t'entends ; viens , suis-moi : vous , n'appréhendez  
rien ,  
Bazoche m'a fait signe , & le tout ira bien.



## SCENE XXI.

CLÉON, *seul.*

**J**USQU'AU dernier moment je ne suis point tranquille,  
 Je crains que le projet ne devienne inutile.  
 Comment pouvoir tromper Notaire & Procureur ?  
 Cela ne se peut pas sans un coup de bonheur,  
 Quoi qu'ait promis le Clerc en recevant la somme...

## SCENE XXII.

PIETREMINÉ, CLÉON.

PIETREMINÉ, *apercevant Cléon.*

**J**'AI signé. Voyons si Lifette... Mais quel homme...

CLÉON, *voyant Pietremine.*

Oh ciel !

PIETREMINÉ.

Que faites-vous, Monsieur, dans ma maison ?

CLÉON, *embarrassé.*

Monsieur, je viens... j'étois... Mais j'en rendrai raison  
 Une autre fois.

PIETREMINÉ.

Comment ?

CLÉON, *à part.*

Quelle cruelle peine !

PIETREMINÉ.

Oh ! nous saurons pourtant quel dessein vous amène.  
Au voleur , au secours.

CLÉON.

Ai-je l'air d'un voleur ?

PIETREMINÉ.

Que fais-je ? vous avez celui d'un suborneur :  
Sous des habits dorés on voit tant de canailles.

CLÉON.

Quoi!...

PIETREMINÉ.

Vous avez passé par-dessus les murailles ,  
Ma maison est fermée. Au voleur , au voleur.

## SCÈNE XXIII.

PIETREMINÉ, CLÉON, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

O Ciel ! tout est perdu. Que voulez-vous , Monsieur ?

PIETREMINÉ.

Que l'on m'aille chercher & vite un Commissaire.

LISETTE.

Dans un tel embarras, hélas ! que vais-je faire ?

PIETREMINÉ.

Voilà mes clefs ; va , cours.

LISETTE.

J'y vais.

PIETREMINÉ.

*Dans mon logis.*

Venir effrontément !

## SCENE XXIV.

Mme. RISSOLÉ, PIETREMINÉ,  
CLÉON.

Mme. RISSOLÉ.

QUE faites-vous, mon fils ?  
Il vous sied bien, vraiment, de vous mettre en colère  
Contre Monsieur, qui doit être votre beau-père.

PIETREMINÉ.

Mon beau-père ? Quoi ! c'est... allez, vous radotez.

Mme. RISSOLÉ.

Je radote : comment, pendard, vous m'insultez.

PIETREMINÉ.

Je ne souffrirai point pareille extravagance,  
Et....

Mme. RISSOLÉ, à Cléon.

De votre beau-fils châtiez l'insolence.

PIETREMINÉ.

Morbleu !



## S C E N E   X X V.

Mme. RISSOLÉ, PIETREMINÉ,  
CLÉON, LUCRECE.

LUCRECE.

QU'A donc mon frere à se mettre en courroux ?  
C'est contre mon amant : ah ! mon frere , tout doux ;  
Vous devez approuver un amour légitime ,  
Mon sieur est honnête homme , & peut m'aimer sans  
crime ;  
S'il s'est caché céans , c'est pour l'amour de moi ,  
Il m'a donné son cœur , il a reçu ma foi ;  
De notre engagement je venois vous instruire.

PIETREMINÉ.

Que diable celle-ci vient-elle encor me dire ?

CLÉON.

S'est-on jamais trouvé dans un semblable cas ?

LUCRECE.

Mon frere , au nom du ciel ne les rebutez pas.

Mme. RISSOLÉ.

Quoi ! Monsieur...

LUCRECE.

Oui , Monsieur me veut prendre pour femme :  
Je l'aime , couronnez une si belle flamme.

PIETREMINÉ.

Ma mere , vous disiez....

Mme. RISSOLÉ.

Oh ! je l'épouserai.

LUCRECE.

Vous , ma mere ?

Mme. RISSOLÉ.

Oui , moi-même , ou je l'étranglerai.

## SCENE XXVI.

Mme. RISSOLÉ, PIETREMINÉ,  
LUCRECE, SUZON, CLÉON.

SUZON.

**V**ous querellez Monsieur ; & pourquoi , ma  
grand'mere ?

Mme. RISSOLÉ.

Laissez-nous en repos , ce n'est pas votre affaire.  
Perit perfide.

SUZON.

Eh ! là ! ne le grondez donc pas ,  
Il vient pour m'épouser , au moins.

CLÉON.

Autre embarras.

PIETREMINÉ.

Il en veut à ma fille aussi ?

SUZON.

Vraiment , sans doute.

PIETREMINÉ.

Pour le coup je m'y perds , & je n'y vois plus goutte.

SUZON.

En mariage il vient ici me demander :  
N'est-il pas vrai , Monsieur ?

PIETREMINÉ.

Il faut vous accorder.

Il veut être à la fois mon gendre , mon beau-pere ,  
Et mon beau-frere encore.

SUZON.

Que est donc ce mystere ?

CLÉON.

Monsieur, il n'est plus tems de vous rien déguiser...

PIETREMINÉ.

Parbleu ! vous n'avez plus qu'à vouloir m'épouser ,  
Et vous ferez l'époux de toute la famille.

SUZON.

Que veut dire cela , mon pere ?

PIETREMINÉ.

C'est , ma fille ,

Que ce galant en veut à toute la maison :

Mais tout-à-l'heure , enfin , nous en aurons raison.

Voici le Commissaire.

SUZON.

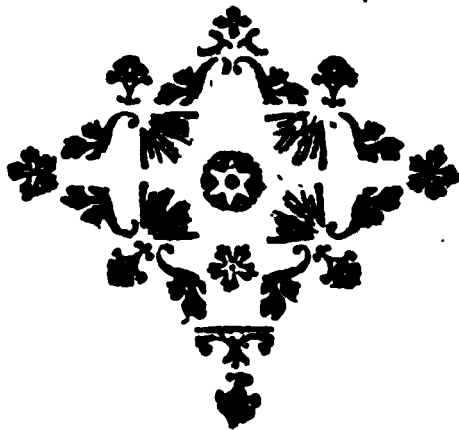
Affronteur !

Mme. RISSOLÉ.

Ingrat !

LUCRECE.

Traître !



## SCENE XVII.

Mme. RISSOLÉ, PIETREMINÉ,  
CLÉON, LUCRECE, SUZON,  
St. GERMAIN, *en Commissaire*,  
LISSETTE.

LISSETTE, *bas, à St. Germain*.

DE leurs mains au plutôt il faut tirer ton maître.

St. GERMAIN, *en Commissaire*.  
Laisse faire.

LISSETTE.

En passant j'ai rencontré Monsieur....

St. GERMAIN, *en Commissaire*.  
Qu'est-ce donc que ceci ?

PIETREMINÉ.

C'est un larron d'honneur,  
Qui subornoit ma mere, & ma sœur & ma fille.

St. GERMAIN, *en Commissaire*.  
Il est arrivé pis dans plus d'une famille.  
Mais pour tenir la bride à tous ces fripons-là,  
Qui ne font aujourd'hui métier que de cela,  
En prison.

CLÉON.

Quoi! Monsieur ?

St. GERMAIN, *en Commissaire, le tirant*.

En prison, tout-à-l'heure.

Mme. RISSOLÉ, *pleurant*.  
En prison!

LUCRECE, *pleurant*.  
En prison!



S U Z O N , *pleurant.*

En prison !

St. G E R M A I N , *en Commissaire.*

Quoi ! tout pleure ?

La pitié ne doit point entrer dans votre cœur ,  
Montrez-vous mere , fille , & sœur de Procureur ;  
Si le mot de prison rend votre cœur si tendre ,  
Et que fera-ce donc quand je le ferai pendre ?

L U C R E C E .

Le pendre ?

S U Z O N .

Pour cela ?

Mme. R I S S O L È .

Mon fils , allons tous doux.

PIETREMINÉ , *bas, au Commissaire.*

Quand il sera pendu que diable en aurons-nous ?  
Tirons-en de l'argent.

St. G E R M A I N , *en Commissaire.*

Je fais bien mon affaire ,

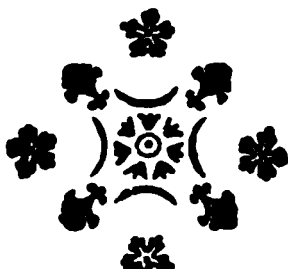
Faisons-lui toujours peur.

PIETREMINÉ.

Le brave Commissaire !

St. G E R M A I N , *en Commissaire.*

Nous aurons intérêts , dommages & dépens.



## SCENE DERNIERE.

Mme. RISSOLÉ, PIETREMINÉ,  
LUCRECE, SUZON, CLÉON,  
ÉLISE, BAZOCHE, LISETTE,  
St. GERMAIN.

É L I S E.

**J**E viens pour mettre fin au grand bruit que j'entends.

PIETREMINÉ.

Ah! ma femme!

É L I S E.

Ce nom ne m'est pas dû.

PIETREMINÉ.

Ma bonne,  
Quand le contrat est fait c'est un nom qu'on se donne.

É L I S E.

Quand le contrat est fait on se donne ce nom?  
J'appelle donc Monsieur mon mari.

PIETREMINÉ.

Quoi?

É L I S E.

Cléon,

Remerciez Monsieur d'avoir de bonne grace  
Signé notre contrat.

PIETREMINÉ.

Oh! celui-là me passe,  
Il veut ma femme encor; quel diable d'époux...

CLÉON.

Je ne veux qu'elle seule , elle fait mon bonheur.  
Mesdames , contre moi n'ayez point de colere ;  
Pour obtenir Élise il étoit nécessaire....

PIETREMINÉ.

Mais sachons donc comment elle peut être à vous.

LISETTE

Vous avez cru signer le contrat comme époux ,  
Et vous l'avez signé comme tuteur.

PIETREMINÉ.

J'enrage ;

Et comment ai-je donc fait un si bel ouvrage ?

LISETTE.

Moyennant mille écus Bazoché vous trahit :  
Demandez-lui plutôt.

PIETREMINÉ , à Bazoché.

Est-il vrai ce qu'on dit ?

BAZOCHE.

Très-vrai , Monsieur ; j'avois besoin de cette somme  
Pour cesser d'être Clerc & me faire honnête homme.  
Dans le monde il faut vivre avec un peu d'honneur ,  
Et pour faire une fin je me fais Procureur.

PIETREMINÉ.

Bazoché me trahit ; lui qui toute sa vie...

LUCRÈCE.

Je n'en suis point fâchée.

Mme. RISSOLÉ.

Et moi j'en suis ravie ;

Vous comptiez sans votre hôte , & c'étoit battre l'eau.  
Il faut attendre au soir pour dire le jour beau.

*Les violons préludent.*

J'entends les violons.

PIETREMINÉ.

Le diable les emporte ;

Il est bien tems de rire.

Mme. R I S S O L É.

Et pourquoi non , qu'importe ?  
 Mes enfans , mal nouveau se guérit aisément ,  
 Pour un amant perdu l'on en retrouve cent ;  
 Je fais bien que marchand qui perd ne sauroit rire :  
 Mais où l'espoir n'est plus , l'amour bientôt expire.

É L I S E.

Mesdames , contre moi n'ayez point de courroux.

L U C R E C E.

Élise , votre amour vous excuse envers nous.

P I E T R E M I N E.

Et mes cent louis d'or.

B A Z O C H E.

Ils me font dûs de reste.

P I E T R E M I N E.

Comment ?

B A Z O C H E.

Je parlerai si quelqu'un me conteste.

*A Pietremine.*

Vous savez , entre nous , d'où vient tout votre bien ;  
 Et si je dis un mot.

P I E T R E M I N E , *bas, à Bazoche.*

Suffit , ne dites rien ,

Quitte à quitte ; & pour vous , Cléon , je vous pardonne.  
 Élise est une fourbe , & je vous l'abandonne :  
 Puisque fille elle a pu me jouer un tel trait ,  
 Étant femme jugez ce qu'elle m'auroit fait.  
 J'aurois droit de plaider pourtant , lorsqu'on dérobe.

St. G E R M A I N , *quittant sa robe.*

Si vous voulez plaider je vous rends votre robe ,  
 Et vous montre dessous le valet de Cléon.

P I E T R E M I N E.

Quoi ! ma robe servoit à couvrir un fripon ?

St. G E R M A I N.

Fort à votre service. Allons que dans la joie  
Et dans les flots de vin notre chagrin se noie ;  
Et puisque nous avons ici des violons,  
Il en faut profiter ; rions , chantons , dançons.

L I S E T T E.

Il faudroit préparer quelque petite fête.

St. G E R M A I N.

Pourquoi la préparer ? nous l'avons toute prête ;  
Et chacun n'a qu'à mettre un Proverbe en chanson,  
On est dans ce goût-là , céans.

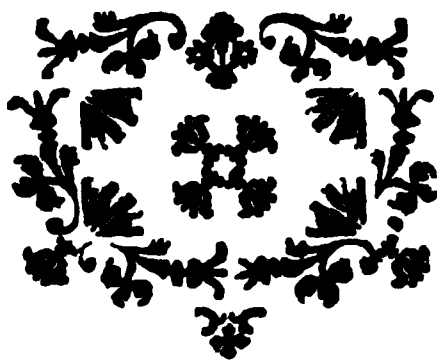
L I S E T T E.

Il a raison ,

Cela divertira notre bonne grand'mere ;  
Proverbes & chansons furent toujours lui plaire.

St. G E R M A I N.

Je fais m'en escrimer aussi , quand je m'y mets :  
Je commence la fête , & j'en ai de tout prêts.



# LES PROVERBES, DIVERTEMENT EN MUSIQUE.

St. G E R M A I N.

*ALLONS gai, Monsieur le Procureur,  
Contre fortune bon cœur.  
Et montrez-vous joyeuse,  
Famille amoureuse :  
De la perte d'un amant  
On se console aisément ;  
Et dans ce siècle nôtre  
Un clou chasse l'autre.  
Allons gai, Monsieur le Procureur,  
Contre fortune bon cœur.*

*Et dans ce siècle nôtre  
Un clou chasse l'autre.  
Avoir un amant à trois,  
C'est aller contre les loix ;  
Prenez-en trois chacune,  
La chose est fort commune.  
Allons gai, Monsieur le Procureur,  
Contre fortune bon cœur.*

L U C R E C E.

*Chaque jour à l'Amour, dormant dans son berceau,  
Je jouois quelque tour nouveau ;*

détournois ses traits , j'éteignois son flambeau ,  
Je déchirois son bandeau :  
Il s'éveilla , je fus surprise.  
Tant va la cruche à l'eau  
Qu'enfin elle se brise.

Mme. R I S S O L È.

Quand j'étois jeune & belle ,  
J'étois sotte & cruelle :  
O que d'heureux momens perdus !  
Le tems passé ne revient plus.  
Quelle douceur charmante !  
Que l'on vivroit contente ,  
Si jeunesse savoit ,  
Si vieillesse pouvoit.

S U Z O N.

Si je trouvbis un amant  
De bonne mine ,  
L'enverrois-je à ma voisine ?  
Non , vraiment.  
S'il me disoit , je t'aime ,  
Je répondrois de même ,  
Sans tant de façons ,  
Sans trop de raisons ,  
Sans chercher d'excuse ,  
Sans trouver de ruse ;  
Tu veux de moi ,  
Je veux de toi ,  
Voilà ma foi.  
Qui refuse , muse.

E N T R É E.

L U C R E C E.

Mon amour est payé d'indifférence  
Par un ingrat qu'un autre a su charmer :

*A mes dépens j'ai de l'expérience ,  
Il faut connoître avant qu'aimer.*

L I S E T T E.

*J'ai l'air joyeux , je ris & je badine ,  
Qui m'en croiroit plus facile auroit tort :  
Il ne faut pas s'arrêter à la mine ,  
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*

B A Z O C H E.

*Assez long-tems j'ai ménagé Lisette ,  
Mais mon amour n'entend plus de raison :  
Et si jamais je la trouve seulette ,  
L'occasion fait le larron.*

Mme. R I S S O L È.

*A mon époux vivant j'étois fidelle ,  
J'avois juré de l'être après sa mort :  
Mais il n'est point de femme tourterelle ,  
Et les absens ont toujours tort.*

E N T R É E.

L I S E T T E , au Parterre.

*Au gré de nos tendres amans  
J'ai bien conduit cette manœuvre :  
Messieurs , si vous êtes contents ,  
Applaudissez , voici le tems.  
Toujours la fin couronne l'œuvre.*

St. G E R M A I N , au Parterre.

*J'invente un Proverbe à l'instant ,  
Qui ne tombera pas à terre :  
D'un Juge équitable & savant ,  
On peut dire communément ,  
Il juge comme le Parterre.*

F I N.





A  
MESSIEURS  
DE  
L'ACADEMIE  
FRANÇOISE.



ESSIEURS,

*Permettez-moi de mettre sous vos  
auspices, ces essais d'une Muse qui vous  
étoit déjà dévouée, & qui reconnoît ne*

Aiij

## ÉPIÎRE.

~~Je ne puis que vous remercier~~ des forces qu'à vous seuls ,  
est un témoignage public qu'elle doit aux  
bonnes & aux jeunes qu'elle a reçus des  
bontés de son père. Un bon cœur lui a pro-  
posé de vous dire. Oui, MESSIEURS,  
le bon cœur de son père sera tout le prix  
de son ouvrage que vous rendrez de vos  
bontés. Oui, c'est de cette bonté, que j'ose  
vous offrir au présent que vous m'avez  
fait à vous prêter, c'est le fruit de vos  
bontés que je vous présente & dont je vous  
rends grâce. Je suis avec un très-profond  
respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur ;  
NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

LA FAUSSE  
ANTIPATHIE,  
COMÉDIE,  
AVEC  
UN PROLOGUE  
ET  
LA CRITIQUE DE CETTE PIÈCE:  
DEDIÉE A MESSIEURS  
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE:  
*Par M. Nivelle*  
Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

---

Le prix est de 30 sols.

---



A P A R I S. •

Chez P R A U L T Fils, Quay de Conty, vis-à-vis  
la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

---

M D C C. L I I.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



**ACTEURS DU PROLOGUE,**

**LE GENIE de la Comédie Française.**

**LA FOLIE.**

**LE BON SENS.**

*au Public.*

**UN BOURGEOIS,**

**UNE PRÉCIEUSE.**

**UN ADMIRATEUR.**

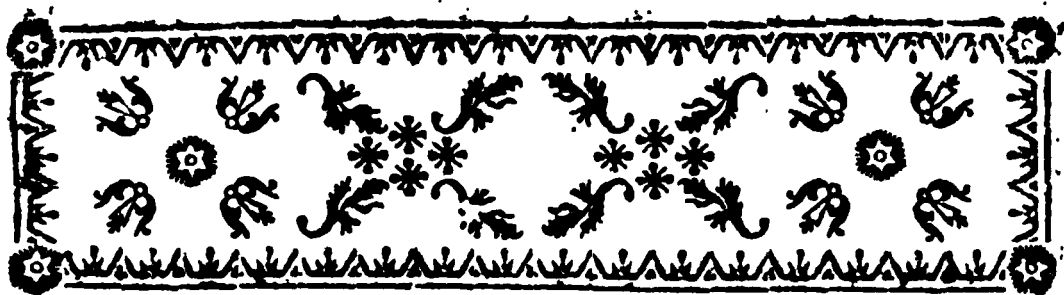
**UN CRITIQUE.**

**UN PETIT MAÎTRE.**

**UN HOMME SENSÉ.**

**THALIE.**

*La Scène est sur le Théâtre de la Comédie  
Française.*



# PROLOGUE.

---

## SCENE PREMIERE.

LE GENIE de la Comédie Françoise, *seul.*

\*\*\* N ne se plaindra plus que je suis indo-  
cile :  
O Sur le goût du Public je vais être  
éclairci :  
\*\*\* Lui-même, il m'apprendra ce secret dif-  
ficile ....  
Que vois-je ? La Folie & le Bon-Sens aussi !

---

## SCENE II.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

LA FOLIE.

S I je n'étois pas la Folie ,  
Oh ! je voudrois être Thalie :  
Son projet est digne de moi.

LE GENIE.

Voulez-vous bien me dire en quoi ?

LA FOLIE.

Ah ! L'extravagance est complète.

LE GENIE.

Si vous ne daignez pas vous en expliquer mieux . 1

## 8 LA FAUSSE ANTIPATHIE ;

L A F O L I E.

Comment ? Vous ajournez le Public en ces lieux ;  
Pour le mettre sur la sellette ;

Et lui faire avoüer en quoi , comment , par où , -  
On peut le contenter ? Eh ! Mais rien n'est plus fou.  
Demander au Public le secret de lui plaire ! -

Vous allez bien l'embarrasser.

L E G E N I E.

Vous m'étonnez. Puis-je mieux faire ?

A qui faut-il donc m'adresser ?

L A F O L I E.

A tout autre. Sçait-il ce qu'il veut , ce qu'il aime ,  
Lui , qui ne fut jamais d'accord avec lui-même ?  
Ne lui demandez pas ce qu'il n'a jamais sçu.  
Ce qui le détermine est toujours imprévu :  
Le Caprice est son guide & sa loi naturelle :  
Son goût est pour lui-même une énigme éternelle.

L E B O N - S E N S.

Le Public n'est pas tel que vous le dépeignez ;  
Du moins , le véritable : & vous vous méprenez.

L A F O L I E.

Qu'appellez-vous le véritable ?

Combien en comptez-vous ?

L E B O N - S E N S.

Autant qu'il est de gens ;  
Dont les goûts sont entr'eux plus ou moins differens.  
Le moindre cercle usurpe un nom si respectable ;  
C'est là qu'un suffisant décide à tout hazard ,  
Suivant les préjugés , les goûts & les usages  
De tous ces differens & faux Aréopages.  
Chaque Société forme un Public à part :  
Mais il en est un autre , & c'est le véritable ;  
Le moins nombreux de tous , & le plus redoutable ;  
Qui sçait ce qui lui plaît , qui sçait ce qui lui faut ,  
Qui , tous les jours ici , le déclare assez haut.  
N'attendez pas de lui ces loüanges frivoles ,  
Ces ris contagieux , ces éclats indécens ;  
Enfans de l'ignorance : ennemis du bon sens ,

# PROLOGUE.

9

Qu'excite tous les jours aux Pièces les plus folles  
Un premier mouvement qui ne se soutient pas.  
Sa joye & ses plaisirs ne sont point un délire ,  
Un accès passager qui n'a qu'un faux appas :  
Il ne rougit jamais de ce qui l'a fait rire ;  
Ce Public m'appartient , les autres sont à vous.

LA FOLIE.

Bon-Sens , vous radottez. Ils m'appartiennent tous.  
De quel droit venez-vous ici me tenir tête ?

LE BON-SENS.

Ou par droit naturel , ou par droit de conquête.

LA FOLIE.

Vous allez discourir , & m'ennuyer à mort.  
Eh , que m'importe , à moi , d'avoir raison , ou tort ?  
Ici la préséance entre nous est réglée.

LE BON-SENS.

Ne vous laissez-vous point de vous y voir sifflée ?  
Vous l'êtes tous les jours ; jamais je ne le fus.

LA FOLIE.

On m'aime ; & l'on vous craint : Voilà la différence.  
Lorsque vous paroissez , on bâille ; & rien de plus.  
Ah ! Je ressens déjà l'effet de sa présence.

*(Elle bâille.)*

Oh ! Vous allez jouer un rôle fort plaisant.

LE BON-SENS.

On va plaider ma cause , & j'y ferai présent.

LA FOLIE.

Tant pis.

LE BON-SENS.

Peut-être.



# 10 LA FAUSSE ANTIPATHIE.

## SCENE III.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS,  
UNE PRECIEUSE, UN BOURGEOIS,  
UN CRITIQUE, UN ADMIRATEUR,  
UN HOMME SENSE'.

*(Ils font tous amitié au Bon-Sens.)*

LE CRITIQUE, *caressant le Bon-Sens.*  
*(à la Folie.)*

AH ! Serviteur , Déesse :  
LA FOLIE.

D'où vient donc que ces gens lui font tant de caresse ?

LE CRITIQUE, *au Bon-Sens.*

Ah ! parbleu , mon Patron , je vous sers assez bien ;  
Envers & contre tous ; je ne ménage rien.

Vous êtes ce que j'ai de plus cher dans le monde.

Sans cesse , à tout propos , je critique , je fronde :

Malheur à tous les fots , y compris les Auteurs ;

Sans compter leurs Admirateurs ;

*(Il fait une révérence à l'Admirateur.)*

Quand , suivant leur coutume , ils vous font quel-  
que outrage ,

Ventrebleu ! je m'élève , & contre eux je fais rage :

LE BON-SENS.

Je vous suis obligé. Mais loin de me servir ,

Si vous continuez , vous me ferez haïr.

LA PRECIEUSE.

Le sexe dont je suis ne vous rend guère hommage ;

Mais je déroge à notre usage ,

Et mets en non-valeur ma dispense avec vous.

Je veux bien vous devoir mes charmes les plus doux.



# PROLOGUE.

11

## L'ADMIRATEUR.

Madame fait valoir la moindre bagatelle.

Personne , en vérité , ne s'exprime comme elle.

## LE CRITIQUE.

Tant pis , morbleu.

## LA FOLIE.

Voyons ; ce n'est pas d'aujourd'hui

Que je vois les plus foux se réclamer de lui.

## LE BOURGEOIS, *au Bon-Sens.*

Touchez là , notre ami ; je suis aussi le vôtre.

Demandez à ma femme , à qui , soir & matin ,

Je vous prône sans cesse ; & c'est , comme dit l'autre ,

Perdre son tems & son latin.

## LE GENIE.

Vous sçavez l'embarras que mon emploi me donne :

Je suis chargé du soin de vos amusemens.

Je voudrois , s'il se peut , ne déplaire à personne ;

Et réunir enfin vos applaudissemens.

Donnez-m'en le secret ; vous le sçavez ?

T O U S.

Sans doute.

## LE GENIE.

Convenez entre vous ; déterminez ma route ;

Et vous serez servis au gré de vos desirs.

Dites-moi votre goût ; ordonnez vos plaisirs.

## LA FOLIE.

Qui , mieux que moi , peut vous le dire ?

N'est-ce pas moi qui les inspire ?

## LE BOURGEOIS.

Or sus , pour commencer , tout d'abord je conclus

Que la meilleure Pièce est où l'on rit le plus.

Pour moi , la plus joyeuse est celle où je me livre.

Du reste , Serviteur ; je m'ennuye en entrant ;

Et fût-elle un chef-d'œuvre , & propre à faire un livre

Malgré-moi , ventrebleu , je bâille , en admirant.

## L'ADMIRATEUR.

Oui , j'aimerois assez une Pièce égayée.

## LE BOURGEOIS.

En un mot , j'aime à rire , à gorge déployée.

**12 LA FAUSSE ANTIPATHIE ,  
LA PRECIEUSE.**

Est-ce qu'on rit encore ?

**LE BOURGEOIS.**

Est-ce qu'on ne rit plus ?

Vous me la donnez belle ! Et , par qu'elle aventure..

**LA PRECIEUSE.**

La joye est tombée en roture.

**LE BOURGEOIS.**

Et le Bon-Sens aussi. Je m'en mocque. *Au surplus ,*

Je veux rire ; ou , s'ambleu ! je prendrai ma revanche.

Monsieur l'Ordonnateur, adieu , jusqu'à Dimanche.

---

**S C E N E I V.**

**LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS,  
LA PRECIEUSE, LE CRITIQUE,  
L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSE.**

**LE BON-SENS.**

**E**T d'un Public.

**LA FOLIE.**

Eh bien ? Celui-là par hasard :

N'est-il point à vous ?

**LE BON-SENS.**

Non : je n'y prends point de part.

**LA FOLIE.**

Ainsi du reste.

*( Au Critique. )*

A vous , caustique impitoyable.

**LE GENIE.**

Dites-nous votre avis. Que trouvez-vous de bon ?

**LE CRITIQUE.**

Rien.

**LE GENIE.**

Rien !

# PROLOGUE.

13

## LE CRITIQUE.

Oui , rien de bon , ni même de passable.

## LE GENIE.

Vous ne louiez donc jamais ?

## LE CRITIQUE.

Non ;

Je n'en eus de mes jours la sotte complaisance.

## LE GENIE.

Quoi ? Vous n'approuvez rien ?

## LE CRITIQUE.

Je n'ai jamais été

Réduit à cette extrémité !

Et pour n'y pas tomber , je blâme tout d'avance !

Le titre de l'Ouvrage , & le nom de l'Auteur

Suffisent pour cela , quand on est connoisseur.

C'est le Bon-Sens qui fait que jamais je ne loue.

## LE BON-SENS.

Moi ? Soyez assuré que je vous désavoue.

Je n'approuvai jamais cette extrême rigueur

Que l'on exerce , autant par air , que par humeur.

Mais au contraire , je me prête

En faveur des beautés , je fais grace aux défauts.

Trop de délicatesse est souvent indiscrette.

Un dégoût général désigne un esprit faux.

Qui n'est jamais content , n'est pas digne de l'être.

Télépluche un Ouvrage , en croyant s'y connoître

Et trouve des défaut partout ,

Qui ne sont bien souvent que dans son propre goût.

## LE CRITIQUE.

Ah ! Vous êtes trop bon.

## LE GENIE.

Et vous trop intraitable !

Je n'ai rien à vous demander.

## LE CRITIQUE.

Cependant je puis vous aider

A donner un spectacle un peu moins détestable.

Je connois le Public. Il est malin , cruel ;

Il aime à voir couler la bile avec le fiel.

# 14 LA FAUSSE ANTIPATHIE ;

Quittez tout autre goût , embrassez la Critique ;  
Armez-vous de ses traits ; devenez satyrique.

Ce genre a trouvé du crédit ;

On l'a rendu facile : Il y faut moins d'esprit.

## LE BON-SENS.

La Critique , autrefois moins âpre & moins amère ,  
Instruisoit les Auteurs , sçavoit les redresser ;

Comme on voit une tendre mère

Corriger des enfans qu'elle craint de blesser.

Alors , elle pouvoit briller sur le Têâtre :

Mais son utilité n'a point duré long-tems ;

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une affreuse marâtre ;

Qui dès le berceau même étouffe les enfans.

## LA FOLIE.

Vous voulez supprimer le plaisir de médire ?

## LE CRITIQUE.

Qu'importe que l'on nuise aussitôt qu'on fait rire ?

Tombez sur ce peuple d'Auteurs ,

A qui l'appas du gain & la saineantise

Font apporter ici sottise sur sottise ,

Dont ils sçavent trop bien empaumer les Auteurs ;

Aidez-les à se faire une guerre cruelle ;

Empoisonnez encor leur haine mutuelle ,

Et la rage qu'ils ont à s'entre-déchirer ;

N'épargnez à pas un la plus forte satyre ;

Fût-ce même Apollon. Le Public aime à rire

De ceux que tous les jours on lui voit admirer.

## LE GENIE.

En suivant votre avis . . . .

## LE CRITIQUE.

Vous ne pouvez mieux faire :

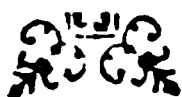
## LE GENIE.

Je serai donc sûr de plaire ?

## LE CRITIQUE.

Point du tout. Quant à moi , ce que je vous en dis ,

C'est pour votre profit. Jamais je n'applaudis.



S C E N E V.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS,  
LA PRECIEUSE, L'ADMIRATEUR,  
L'HOMME SENSE'.

L'ADMIRATEUR.

Cette guerre d'Auteurs auroit bien son mérite.

LA PRECIEUSE.

Vous mocquez-vous des Spectateurs ?

Quoi ? Nous aurons toujours des bisbilles d'Auteurs ?

Ces sujets sont trop bas. Le Public vous en quitte,  
Génie, élevez-vous à des objets plus grands.

Prenez le ton Philosophique ;

Ajustez la Métaphisique

A l'usage du sexe & des honnêtes gens ;

Pour la mettre à portée, ôtez-lui les échasses ;

Mais ne lui donnez pas des allures trop basses ,

Ayez le badinage abstrait & clair obscur ,

Toujours enveloppé d'un tendre crépuscule.

Faites-vous deviner , vous plairez à coup sûr ,

Ayez pour votre langue un peu moins de scrupule ;

Osez-en disposer comme de votre bien :

Pour dire ce qu'on veut , c'est l'unique moyen.

D'heureuses libertés sont bien récompensées.

Soyez manieré dans vos réflexions ;

Et toujours imprévu dans vos expressions,

Agencez votre style à l'air de vos pensées.

L'ADMIRATEUR, *battant des mains.*

Ah ! Miracle !

LE BON-SENS.

Monsieur entend apparemment

Ce jargon là tout couramment ?

**16 LA FAUSSE ANTIPATHIE,  
L'ADMIRATEUR.**

J'imagine l'entendre , ou du moins je l'admire.

**LA FOLIE.**

Hé ! Mais rien n'est plus clair. Je ne pourrois mieux dire.

*( Au Bon-Sens. )*

Oh ! Vous haussez l'épaule à tout ce que l'on dit.

Ce langage n'est pas le vôtre ;

C'est celui de l'esprit. Quiconque en parle un autre ;

Encanaille à la fois sa langue & son esprit.

**LE GENIE ,** *( au Bon-Sens. )*

Donnerons-nous encor dans ce tatillonnage ?

**LE BON-SENS.**

La nouveauté du genre a d'abord ébloüi ;

Mais le charme est évanouï.

La raison a repris son ancien langage ;

Et c'est celui de vos ayeux ;

Il doit être pour vous aussi bon que pour eux.

**LA PRECIEUSE.**

J'en appelle.

**LE GENIE.**

A qui donc ?

**LA PRECIEUSE.**

*Au Bon-Sens.*

**LE GENIE.**

*C'est lui-même*

Qui vient de décider.

**LA PRECIEUSE.**

*Votre erreur est extrême*

Je m'y connois : ce n'est plus lui.

Isméne ouvre ce soir , son cercle Académique.

On doit en ma faveur y relire aujourd'hui

Une Pièce d'un goût Métaphysi-comique ;

C'est de l'esprit tout pur , passé par l'alambic ;

Trop fin pour le goût du Public ;

Le Bon-Sens ; mais je dis le Bon-Sens véritable.

**LE BON-SENS.**

Vous verrez que nous sommes deux.

# PROLOGUE.

17

LA FOLIE.

Autant que de Publics ; cela n'est pas douteux.

LA PRECIEUSE.

Il y fera , vous disje , & ce Juge équitable  
Approuvera mon goût , & me rendra raison  
De l'accueil si bourgeois qu'on me fait en son nom :

---

## SCENE VI.

LEGENIE , LA FOLIE , LE BON-SENS,  
L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSE'.

LE BON-SENS

**L**A bonne connoisseuse !

LA FOLIE.

Allez , ma chiere amie ,

J'aurai soin de me rendre à votre Académie.

L'ADMIRATEUR.

Pour moi ; l'on satisfait aisément mes desirs.

Je suis de tous les goûts & de tous les plaisirs.

J'ai pour tous les Auteurs une estime infinie :

Je ne siflai jamais aucun d'eux de ma vie.

Tout homme qui s'adonne à divertir autrui .

Mérite que l'on ait un peu d'égard pour lui.

Aussi malgré ma femme , & ses façons maussades ,

J'en ai toujours sans vanité

Chez moi deux ou trois accolades ,

A l'heure du dîner , pour leur commodité ;

Mon Cuisinier fait des merveilles.

Ces Messieurs , à leur tour , enchantent nos oreilles.

Ainsi . . . .

LE GENIE.

De vos avis on se passera bien.

Quiconque admire tout , ne se connoît à rien.

**B**

18 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

SCENE VII.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS,  
L'HOMME SENSE'. LE PETIT MAITRE.

LE PETIT MAITRE.

**J**E viens tard ; excusez. Je me sauve au plus vite.  
( à la Folie. )

Déesse , vous voila ! Je vous en félicite.

Je vous trouve par tout où l'on trouve quelqu'un.  
( Montrant le Bon-Sens. )

Quel est ce visage importun ?

Je n'ai vu la figure en aucun lieu du monde.

Cela sent son Poète une lieue à la ronde.

LA FOLIE.

C'est toute une autre espèce , un Être de raison.

LE BON-SENS.

Avec qui vous n'aurez jamais de liaison.

LE PETIT MAITRE.

Qu'on nomme ?

LA FOLIE.

Le Bon-Sens.

LE PETIT MAITRE.

Oui , je me le rappelle.

LE BON-SENS.

C'est du plus loin.

LE PETIT MAITRE.

Quelle nouvelle ?

Hé bien ! Qu'a-t-on conclu ?

LE GENIE.

Rien encore entre nous.

LE PETIT MAITRE.

Qu'attend-on ?

LE GENIE.

Votre avis



**PROLOGUE.**  
**LE PETIT MAITRE.**

19

Soit.

**LE GENIE.**

D'abord aimez-vous ?

**LE PETIT MAITRE.**

Beaucoup.

**LE GENIE.**

La Comédie ?

**LE PETIT MAITRE.**

Oui, quand elle est meublée.

**LE GENIE.**

Qui vous la fait aimer ?

**LE PETIT MAITRE.**

Le monde & l'assemblée.

**LE GENIE.**

Mais . . . .

**LE PETIT MAITRE.**

Le monde se cherche, & je le cherche aussi.

**LE GENIE.**

C'est-là tout ce qui peut vous attirer ici ?

**LE PETIT MAITRE.**

Oui, l'affluence m'est tout ce qui m'est nécessaire ;

Je jette, en arrivant, un coup d'œil circulaire.

Nous ne valons qu'autant que nous nous faisons voir.

Si quelque femme d'importance,

Fière d'être à la Cour un peu sur le trottoir,

Veut éluder ma révérence,

Je me fais un plaisir d'abaisser son orgueil

Jusqu'à me saluer : Je fais la guerre à l'œil,

Je la tiens en arrêt, & je m'opiniâtre

Tant qu'au milieu d'un Acte enfin l'on m'aperçoit.

Je me lève, on me rend le salut qu'on reçoit ;

Cela fait un coup de théâtre.

**LE GENIE.**

Et la Pièce ?

**LE PETIT MAITRE.**

Elle va son train, & moi, le mien.

Bij

## 20 LA FAUSSE ANTIPATHIE , LE GENIE.

Sans qu'elle vous occupe en rien ?  
Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue  
D'entrer dans des détails , & d'en suivre l'intrigue

LE PETIT MAITRE.

L'intrigue ! Ah ! pafsambleu , l'Auteur peut arranger  
La fiemme pour le mieux. J'ai la mienne à fonger.  
Avant qu'on foit au fait des nouvelles courantes ,  
Que l'on ait décliné vingts femmes différentes ,  
A qui , de loge en loge , on va faire fa cour ,  
Et qu'on ait au foyer été faire fon tour ,  
La Pièce eft aux abois ; le dernier Acte expire.

LE GENIE.

Et vous jugez alors ? . . .

LE PETIT MAITRE.

Définitivement .

LE GENIE.

Mais encor , que pouvez-vous dire ?

LE PETIT MAITRE

Ma décifion roule alternativement

Sur ces deux mots . . . .

LE GENIE.

Qui font ?

LE PETIT MAITRE.

Divin , ou deteftable.

Et fouvent le dernier eft le plus véritable.

LE GENIE.

Ah ! Je vous reconnois pour être d'un Pays ,  
Où d'abord on fçait tout , fans avoir rien appris.

LE PETIT MAITRE.

Enfin , les fpectables que j'aime ,  
Sont ceux où la preffe eft extrême.

LE GENIE.

Pour l'attirer ici , fçavez-vous un moyen ?

LE PETIT MAITRE.

Parbleu , rien n'eft plus fimple.

LE GENIE.

Hé bien ?

# PROLOGUE.

21

## LE PETIT MAITRE.

Les nouveautez sont toujours belles.  
Sans vous embarrasser du choix,  
Ne nous donnez jamais que des Pièces nouvelles ;  
Affichez-les d'abord pour la dernière fois ;  
Prenez double , rendez vos plaisirs impayables ;  
Exceptez le Partere. Il pourroit au surplus  
Vous envoyer à tous les diables.  
C'est du reste à quoi je conclus.

---

## SCENE VIII.

LE GENIE , LA FOLIE , LE BON-SENS ,  
L'HOMME SENSE'.

**LA FOLIE.**  
**V**oilà bien des Publics qui passent en revûë.  
Vous voyez qu'à la Ville aussi-bien qu'à la Cour ,  
Vous n'étrennerez pas , si cela continuë.

**LE BON-SENS**  
Peut-être que j'aurai mon tour.  
**LE GENIE** à *l'Homme sensé.*  
Passons à vous , Monsieur.

**L'HOMME SENSE'.**  
Moi , sur cette matiere  
Je n'ai qu'un foible usage , & fort peu de lumiere.  
Je pourrois me tromper.

**LA FOLIE.**  
C'en est le pis aller.  
Cela ne doit jamais empêcher de parler.  
Comment ? Vous rougissez ?

**L'HOMME SENSE'.**  
J'ai lieu d'être timide.  
**LA FOLIE.**  
On pense mal des gens qui n'osent dire un mot.

## 22. LA FAUSSE ANTIPATHIE,

### LE BON-SENS

Souvent il n'en faut qu'un pour passer pour un sot.

### LA FOLIE.

Bon , bon , dites toujours.

### L'HOMME SENSÉ.

Jamais je ne décide.

### LA FOLIE.

Peut-on s'en empêcher ?

### L'HOMME SENSÉ.

J'écoute ce qu'on dit ;

Et je tâche au surplus de le mettre à profit.

### LE BON-SENS.

( à part )

Cet homme , par hazard , seroit-il raisonnable ?

Jaime sa retenue , & sa timidité.

Quand on compte si peu sur sa capacité ,

On ne dit jamais rien qui ne soit convenable.

### L'HOMME SENSÉ.

Je vais , puisque vous l'exigez ,

Dire à peu près ce que je pense :

Mais ce sera sans conséquence.

Ce ne sont que des préjugés.

### LE GENIE.

Sur le théâtre , enfin , que faut-il vous produire ?

### L'HOMME SENSÉ.

Je cherche à m'amuser ; encor plus à m'instruire.

### LA FOLIE.

A s'instruire ! Cet homme est de mauvaise foi.

### L'HOMME SENSÉ.

Le vrai , le naturel ont des charmes pour moi.

Renvoyez aux Forains ces folles rapsodies ,

Que l'on veut bien nommer du nom de comédies ;

Qu'on ne voit qu'une fois , que jamais on ne lit ,

Où l'esprit & le cœur ne font aucun profit.

Quoi ! Nous aurons toujours des farces surchargées ?

Une intrigue cousue à des Scenes brochées ?

Des suppositions , des caracteres faux ,

Absurdes, indécens, chargez outre mesure ;  
Des portraits inventés , dont jamais la nature  
N'a fourni les originaux ?

Hé quoi ? Dans le siècle où nous sommes ,  
Qu'elle nécessité d'imaginer des hommes !  
De pousser leur folie au suprême degré !  
C'est assez des travers que chacun d'eux se donne.  
Peignez-les tels qu'ils sont. Un ridicule outré  
Fait rire , & cependant ne corrige personne.  
Je m'explique peut-être avec témérité.  
Bien d'autres cependant osent penser de même ;  
Toutefois je n'en tire aucune autorité.  
A vos décisions , je sou mets mon système.

---

SCENE IX.

LE GENIE , LA FOLIE , LE BON-SENS.

LE BON-SENS.  
**A** H ! Je le reconnois à ce discours sensé.  
Le voilà ce public que j'avois annoncé ,  
A qui par préférence , il faut chercher à plaire.

LE GENIE.

Que ne m'est-il permis d'y borner tous mes soins ?

LA FOLIE.

Lui ? C'est un franc Visionnaire ,  
Et , de tous les Publics , celui qui vaut le moins ;  
Car il est sérieux. Avec la multitude  
On ne gagne souvent que de l'incertitude ;  
Mais j'ai pitié de vous. Je serai votre appui.  
Laissez-moi sur la Scene un souverain empire ;  
Surtout que le Bon-Sens pour jamais se retire :  
Je ne veux rien avoir à débattre avec lui.  
A ce prix , j'entreprends d'entretenir Thalie ,  
Et Melpomene encor , par-dessus le marché

LE GENIE.

Je ne puis. Au Bon-Sens je suis trop attaché.

## 24 LA FAUSSE ANTIPATHIE ,

Mais souffrez qu'avec lui je vous reconcilie.

Cet accord vous convient , & feroit mon bonheur.

LA FOLIE.

Qui , moi ? Que je m'unisse avec un raisonneur ,

Qui s'oppose sans cesse à mon heureux délire ,

Dont le but est d'apprendre à se passer de rire ?

Un pédant , dont le front toujours chargé d'ennui ,

Ecarte le plaisir qui vient s'offrir à lui ?

Le fléau de tous ceux qui deviennent sa proie ?

Qui dispense à regret , & mesure la joye

Que je répands à pleines mains ?

Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

LE GENIE.

Vous vous corrigerez tous les deux l'un par l'autre.

LA FOLIE.

Entre nous , en un mot , il faut se déclarer.

LE GENIE.

Je n'oserois vous séparer.

Son secours m'est utile , & j'ai besoin du vôtre.

LA FOLIE.

Hé bien ? Epreuve donc sa persécution ,

Insensé ; je te livre à sa direction.

Bientôt tes Spectateurs aussi froids que des ombres ,

Encor plus ennuyez que des Mânes plaintifs ,

Epars sur les rivages sombres ,

Rappelleront ici les plaisirs fugitifs :

J'aurai conduit ailleurs leur folâtre cohorte.

A commencer dès aujourd'hui ,

Ce lieu va devenir le temple de l'ennui.

Tu finiras par mettre écriteau sur la porte.

SCENE X.

---

SCENE X.

LE GENIE, LE BON-SENS.

LE GENIE.

**C**ette prédiction pourroit bien s'accomplir.  
Je crains qu'elle aille s'établir . . . . .

LE BON-SENS.

Laissez, laissez aller cette folle immortelle :

On peut ici se passer d'elle.

Vous ne manquerez pas de prodiges nouveaux.

Plus d'un vrai nourrisson des filles de mémoire

Pour quelque tems encore assurent votre gloire.

Si ce n'est pas assez, ils auront des rivaux.

J'en sçai qui n'ont besoin que d'un peu plus d'audace;

Et je vais les encourager.

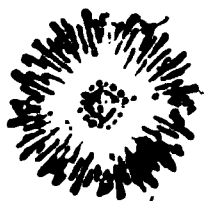
---

SCENE XI.

LE GENIE *seul*.

**J**E suis au dépourvu. Que faut-il que je fasse?

~~La Folie~~ en tout tems, est bonne à menager.



---

SCENE XII.

• THALIE LE GENIE.

**D**ÉESSE, LE GENIE.  
Déesse, vous voyez mon embarras extrême ;

THALIE.

Oui, le Public n'est pas d'accord avec lui-même ;

LE GENIE.

J'ai reçu vingt avis tous différens entr'eux :

Un seul m'a paru bon ; mais il est dangereux.

THALIE.

Il faut pourtant le suivre.

LE GENIE.

Où prendrez-vous des pièces ?

THALIE.

Le Bon-Sens t'a promis ses soins officieux.

LE GENIE.

Oui : mais en attendant l'effet de ses promesses ;

Je n'ai rien à donner.

THALIE.

Hé bien ? Faute de mieux ;

Prends cette comédie.

( Lui présentant un manuscrit. )

LE GENIE.

Est-ce une bonne aubaine ?

THALIE.

C'est l'essai d'un Auteur que je connois à peine.

LE GENIE.

Tant pis.

THALIE.

Au bas du Pied de on m'a fait ce présent ;

LE GENIE.

Si ç'en est un,



# PROLOGUE.

27

## THALIE.

Peut-être. Et je n'ose à présent

Jurer de rien , en fait d'ouvrage ,

Le Public qu'on prévient , refuse son suffrage.

Entre nous , celui-ci me paroît hazardeux.

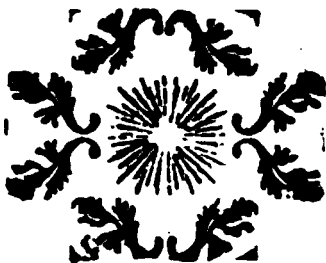
Je ne sçai ; j'y voudrois une fable mieux faite ,

Un peu plus de comique , & l'intrigue plus nette.

## LE GENIE.

Allons , prenons toujours ; les tems sont malheureux.

*Fin du Prologue.*



*Journal of Management Studies*, 19(1), 67-80.

[illegible]

the 1990s, the number of people in the world who are under 15 years of age is expected to increase by 1.5 billion, from 1.1 billion in 1990 to 2.6 billion in 2010. The number of people aged 65 and over is expected to increase by 1.1 billion, from 350 million in 1990 to 1.4 billion in 2010. The number of people aged 15-64 is expected to increase by 1.5 billion, from 2.5 billion in 1990 to 4.0 billion in 2010. The number of people aged 65 and over is expected to increase by 1.1 billion, from 350 million in 1990 to 1.4 billion in 2010. The number of people aged 15-64 is expected to increase by 1.5 billion, from 2.5 billion in 1990 to 4.0 billion in 2010.

1. *Chlorophyll a* (Chl *a*) is the primary photosynthetic pigment in most plants and algae. It is a green pigment that absorbs light energy and converts it into chemical energy.

1990

| Category  | Percentage |
|-----------|------------|
| Other     | 30%        |
| Non-union | 20%        |
| Union     | 20%        |
| Non-union | 10%        |
| Union     | 20%        |

• • •

**LA FAUSSE  
ANTIPATHIE,  
COMÉDIE.**



*ACTEURS DE LA COMÉDIE.*

*LEONORE.*

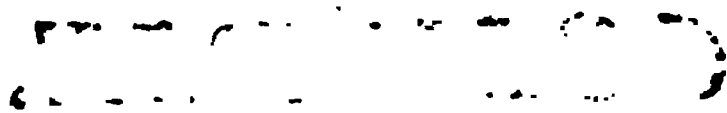
*DAMON, amant de Léonore.*

*GERONTE, oncle de Léonore.*

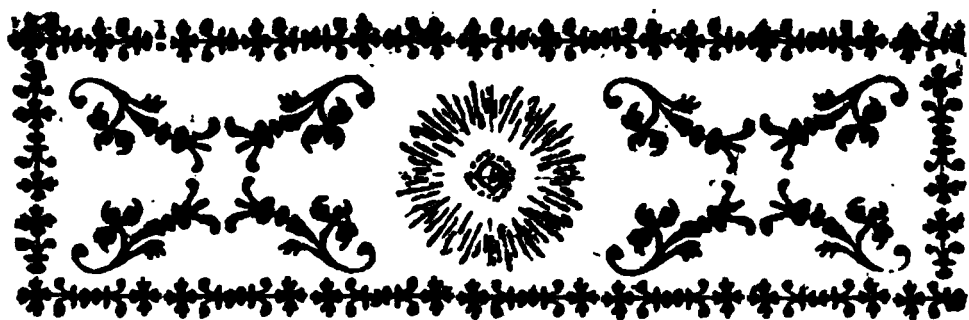
*ORPHISE, femme de Geronte.*

*FRONTIN, valet de Damon.*

*NERINE, suivante de Léonore.*



*La Scene est dans une maison de Campagne de  
Geronte.*



LA FAUSSE  
ANTIPATHIE,  
*COMÉDIE.*



ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, NERINE.

NERINE.



ON Maître & ma Maîtresse auroient bien  
dû s'aimer.

C'est lui....

FRONTIN.

C'est elle....

NERINE.

Quoi ?

FRONTIN..

Qui devoit l'enflammer.

Léonore a toujours une mélancolie

Qui lui fait bien du tort. L'amour suit la folie.

On veut qu'une Maîtresse ait l'air vif, semillant ;

Civ

**31 LA FAUSSE ANTIPATHIE ;**  
Un peu moins de bon sens , un peu plus de brillant.  
**N E R I N E.**

Un fou cherche une folle , & la trouve de reste,  
L'état de Léonore est cruel & funeste.

Frontin, toute sa vie , est . . . .  
**F R O N T I N.**

Défiez-vous-en ;  
L'histoire d'une femme est toujours un roman.  
**N E R I N E.**

Oui. Le sien commença par un sot mariage.  
Ce ne fut point l'amour qui la mit en ménage,  
Et jamais on n'en eut un dépit plus mortel.  
Il fallut obéir , & marcher à l'autel :  
Mais , en sortant du Temple , un jeune téméraire,  
A qui , sans le sçavoir , elle avoit trop sçu plaire,  
Furieux de la perdre , attaqua son époux ,  
L'obligea de se battre , & tomba sous ses coups.  
Pour dérober sa tête à l'injuste poursuite  
D'un ennemi puissant cet époux prit la fuite .  
Léonore aussitôt saisit sa liberté ;  
Et s'enfuit en secret dans un Cloître écarté ,  
Sous ce nom inconnu qu'elle conserve encore.  
Que ne feroit-on pas pour fuir ce qu'on abhorre ?  
Sa mere , mais trop tard , en mourut de regret.  
Geronte apprit enfin notre azyle secret ,  
Et vint nous apporter . . . .

**F R O N T I N.**

Un brevet de veuvage ?

**N E R I N E.**

Oui. Nous vîmes la fin d'un si long esclavage.  
Cet oncle généreux nous retira chez lui.

**F R O N T I N.**

Mais je ne vois point là tant de sujet d'ennui ;  
Car Léonore est veuve , & dans le plus bel âge.

**N E R I N E.**

Douze ans d'absence ont mis tous ses biens au pil-  
lage :

C'est pour les recueillir , ou du moins leurs débris ,  
Que Geronte est allé faire un tour à Paris.

**COMEDIE.** 33

S'il ne réussit pas dans ses justes poursuites ,  
Voi l'état malheureux où nous serons réduites.  
Geronte a pour la nièce une tendre amitié ;  
Mais tu sçais qu'on ne peut vivre avec sa moitié.  
Il le faudra , peut-être. Est-il enfer plus rude  
Que d'être à la merci d'une m'audite prude ,  
Toujours contente d'elle , & jamais du prochain ,  
Donc la vertu bruyante insulte au genre humain ?  
Joint à l'humeur d'Orphise un sujet infailible ,  
Qui la rendra pour nous encore plus terrible :  
Elle a , d'un premier lit , une fille à pourvoir.

**FRONTIN.**

Ceci m'ouvre l'esprit ; & je crois entrevoir . . .  
Que je n'étois qu'un sot . . . . Oui.

**NERINE.**

Cela peut bien être

**FRONTIN.**

Je crois que Léonore arrête ici mon Maître ;  
Mais qu'à cause d'Orphise il tient ses feux secrets  
Quand Damon acheta cette terre ici près ,  
Tu sçais que le Château n'étoit pas praticable ;  
Et qu'il étoit besoin pour le rendre habitable . . .

**NERINE.**

Oui , je sçai qu'il fallut le faire rétablir.

**FRONTIN.**

Geronte , en attendant , s'en vint nous accueillir ;  
Et , comme un bon voisin , nous-offrit un azile.  
Nous vîmes donc chez lui. Mais notre domicile  
Est depuis quelque tems en état d'y loger :  
Mon Maître cependant paroît n'y pas longer.

**NERINE.**

Ta remarque est juste. Oui . . . Mais la fille d'Or-  
phise . . .

**FRONTIN.**

Julie ? Ah ! Si mon Maître en avoit l'ame éprise ;  
Son amour oseroit paroître à découvert.  
Léonore est trop fière ; & sa fierté nous perd.

**NERINE.**

Les femmes ne sont pas tout ce qu'elles paroissent

# 54 LA FAUSSE ANTIPATHIE ;

J'en aurai le cœur net.

FRONTIN.

Les femmes se connoissent ;

NERINE.

Léonore m'appelle. Adieu. Cela suffit.

Je m'en vais travailler sur ce que tu m'as dit.

---

## SCENE II.

NERINE *seule.*

**T**out ce que ma mémoire à présent me rappelle ;  
Me confirme encor plus cette heureuse nouvelle.

---

## SCENE III.

LEONORE, NERINE ;

**V**ous m'avez appelée ?

LEONORE.

Oui. Je voulois sortir ;

Mais de la part d'Orphise on vient de m'avertir

Qu'elle veut me parler ; ainsi je vais l'attendre.

Pour toi , l'on ne sçait plus désormais où te prendre ;

Tu sembles te lasser de l'état où je suis ;

Et pourtant je m'en plains tout le moins que je puis.

NERINE.

J'étois avec Frontin , puisqu'il faut vous le dire ;  
Je lui parlois de vous.

LEONORE.

Je sçai ce qui l'attire.

NERINE.

Nous disions que Damon aüroit dû vous aimer ;



**C O M E D I E.** . . . . . 33

Il a pourtant bien fait de ne pas s'enflammer.

**LEONORE.**

Tu n'es pas raisonnable.

**NERINE.**

Il seroit trop à plaindre.

**LEONORE.**

Va , ce malheur pour lui ne fut jamais à craindre :

Tu m'assurois pourtant . . . .

**NERINE.**

Oui , je croyois d'abord

Que Damon vous aimoit ; Madame , j'avois tort :

**LEONORE.**

J'y prends peu d'intérêt. Mais sur quelle assurance  
Accuses-tu Damon de tant d'indifférence ?

**NERINE.**

Si l'on aimoit encore , ainsi que Céladon .

Peut-être je pourrois en soupçonner Damon.

Mais de pareils amans ne sont plus qu'en idée.

A présent une intrigue est bientôt décidée.

On ne se donne plus le tems d'être enchaîné ;

L'amour prend son essor aussitôt qu'il est né.

Dès qu'on aime , on en fait un récit infidèle ;

On exagère un feu qui n'est qu'une étincelle ;

Pour mieux en assurer l'objet de son amour ,

Un amant en instruit & la Ville & la Cour.

La sottise vanité conduit tout le mystère ;

Et la fatuité l'empêche de se taire.

Si Damon vous aimoit , il en eût fait l'aveu :

Ainsi nous nous trompions . . . Cela vous fâche un  
peu ?

**LEONORE.**

Vous vous émancipez. M'avez-vous reconnu

Pour être , en ma faveur , follement prévenu ?

**NERINE.**

Ainsi vous croyez donc mon discours conséquent :

Non , ma chère Maîtresse , il est extravagant ,

Insoutenable .

**LEONORE.**

En quoi ?

# 36 LA FAUSSE ANTYPATHIE ;

NERINE.

C'est que Damon vous aime.

LEONORE.

Mais accorde-toi donc , Nérine , avec toi-même.

NERINE.

Un tiers voit mieux que ceux qui sont dans l'em-  
barras.

LEONORE.

Tu viens de me prouver . . .

NERINE.

Que Damon n'avoit pas

Les défauts des amans qu'en ce siècle on voit naître.

Quoi ? Parce que l'on n'est ni fat , ni petit-maître ;

On ne peut vous aimer ? L'obstacle est imprévu.

LEONORE.

Par où peux-tu juger . . . .

NERINE.

Par tout ce que j'ai vu.

LEONORE.

Mais encore , quoi donc ?

NERINE.

Premièrement , vos charmes.

LEONORE.

Je n'ai jamais compté sur de si foibles armes.

NERINE.

J'ai démêlé , vous dis-je , à travers les respects :

Des soupirs étouffés , des regards indirects ,

Un silence pénible , autant qu'involontaire ,

Des desirs , des égards , du trouble , du mystère ;

Un intérêt secret , un soin particulier.

Un homme indifférent est bien plus familier.

Ce sont-là mes garants. Tout cela fait en somme

De l'amour ; & , de plus , un amant honnête-  
homme.

J'ai vu bien plus encore.

LEONORE.

Acheve ; dis-moi tout.

NERINE.

Que cet amant seroit assez de votre goût.

# COMEDIE.

37

LEONORE.

Ah ! C'est trop voir. Finis ; je ne veux plus t'entendre.

Je te défends . . Hélas ! Que puis-je lui défendre ?  
Quoi ? De foibles attraits flétris par les douleurs ,  
Ces yeux accoutumés à pleurer mes malheurs ,  
Pourroient causer encore une foiblesse ?

NERINE.

Et surtout à l'objet pour qui l'amour vous blesse !  
Car il faut vous aider.

LEONORE.

Nerine , tu me perds .

NERINE.

De quoi m'accusez-vous ? Croyez que je vous sers !  
Léonore & Damon sont formés l'un pour l'autre .  
C'est moi qui vous apprends sa défaite & la vôtre .  
L'hymen peut réparer les maux qu'il vous a faits .  
Il forme quelquefois des liens plus d'attraits .  
Quand on dépend de soi , pour soi l'on se marie .

LEONORE.

Ne me rappelle plus le malheur de ma vie ,  
Ni les égaremens d'un âge sans raison .  
A peine j'achevois ma première saison ,  
On me tira du Cloître ; & j'entrai dans le monde ,  
Avec les préjugés dont la jeunesse abonde .  
Une mere absolue , abusant de ses droits ,  
Avoit promis ma main , sans consulter mon choix .  
Je me prévins d'abord . Mon dépit fut extrême .  
Je croyois qu'on devoit m'obtenir de moi-même .  
Je croyois mériter du moins quelques soupirs :  
Mais , loin de s'abaisser à flatter mes desirs ,  
On ne m'honora pas d'une seule entrevûe .  
Je fus au Temple ; & là sans détourner la vûe ,  
Victime dévouée au cruel intérêt ,  
On me fit malgré moi , prononcer mon arrêt .  
Quel hymen ! Ou plutôt quelle union fatale !  
L'aversion , sans doute , entre nous fut égale .  
En sortant de l'autel , Sainflore disparut .  
Moi-même je m'enfuis ; & mon époux mourut .

## 8 LA FAUSSE ANTIPATHIE ;

Je crois , si mon époux n'eût pas perdu la vie ,  
Que sans doute l'hymen , mon devoir , & le tems ,  
Auroient mis dans mon cœur de plus doux senti-  
mens.

NERINE.

En tout cas , par bonheur , il est en l'autre monde.  
Pour vous montrer sur quoi mon préjugé se fonde  
Au sujet de Damon , il faut vous expliquer  
Ce que m'a dit Frontin. Il m'a fait remarquer  
Que Damon s'accoutume à la maison d'Orphise.

LEONORE.

Peut-être que sa fille . . . .

NERINE.

Et ! souffrez qu'on vous dise.

Mais on vient.

LEONORE.

C'est , sans doute , Orphise que j'attends !

NERINE , à part.

Le diable qui l'amène a bien mal pris son tems.

---

## SCENE IV.

ORPHISE, LEONORE, NERINE

ORPHISE.

( à Nerine. )

**V**ous pouvez demeurer. Vous avez quelqu'a-  
dresse ;

J'aurai besoin de vous , & de votre Maîtresse.

( à Léonore. )

Madame , vous sçavez qu'autant que je le puis

Je me fais un devoir d'adoucir vos ennuis ,

Entre ma fille & vous tout mon cœur se partage.

J'espère que Geronte en fera d'avantage ;

Qu'il vous fera rentrer dans vos biens usurpez.

# COMEDIE.

39

Si par malheur enfin ses soins étoient trompez ,  
Vous deviendrez , Madame , une seconde fille ,  
Que la fortune aura mise dans ma famille ;  
Et vos plus grands malheurs m'attacheront à vous.

NERINE, *à part.*

Que diantre signifie un exorde si doux ?

LEONORE.

Madame . . . .

ORPHISE.

Je prévois ce que vous m'allez dire.

LEONORE,

Ma reconnoissance . . . .

ORPHISE.

Est telle que je désire.

LEONORE,

De grace . . . .

ORPHISE,

Epargnez-vous de vains remerciemens.

C'est tout ce que je crains quand j'oblige les gens.

LEONORE,

Souffrez . . . .

ORPHISE,

Je viens d'apprendre un départ qui m'afflige.

Damon va nous quitter. Et c'est ce qui m'oblige

A venir vous prier d'empêcher son départ.

LEONORE.

Pour vos moindres desirs il aura plus d'égard,

ORPHISE.

N'importe. Je voudrois , sans être compromise ,

Que vous employassiez ici votre entremise.

LEONORE.

Madame , sur Damon ai-je assez de crédit ? . . .

ORPHISE.

Assez , pour l'amener au point dont il s'agit ,

J'ai des desseins secrets qu'il faut que je vous dise.

Connoissez-vous Damon ? Parlez avec franchise.

LEONORE.

Je le crois honnête homme.

# 46 LA FAUSSE ANTIPATHIE, ORPHISE.

Oh ! Je n'en doute pas.

Le mystère a pour lui de furieux appas.

Se m'y perds comme vous. Depuis qu'il nous fré-  
quente.

Il est d'une réserve incivile & piquante.

LEONORE.

En quoi, Madame ?

ORPHISE.

En tout. En voici quelques traits.

Il est homme de guerre, & n'en parle jamais.

LEONORE.

Tous ses pareils devroient imiter sa prudence.

ORPHISE.

Quand on est noble, on peut en faire confidence.

Il ne cite jamais ni lui, ni ses ayeux.

LEONORE.

Ceux qui font autrement sont toujours ennuyeux.

ORPHISE.

Quand on est riche, est-il naturel qu'on s'en cache ?

Le premier avantage est que chacun le sache.

LEONORE.

Il n'appartient qu'aux sots d'en tirer vanité.

ORPHISE.

Ainsi vous approuvez sa singularité ?

Tant mieux. Du reste, il est homme assez sociable.

Je crois qu'on en peut faire un mari fort passable.

(*Léonore soupire.*)

Plait-il ?

LEONORE.

(*à part.*)

Rien. Ciel ! De quoi va t-elle me prier !

ORPHISE.

J'ai, comme vous sçavez, ma fille à marier.

Et ce seroit me faire un plaisir véritable

De sçavoir si Damon est un parti sortable.

En ce cas, agissez, Madame ; servez-nous,

Comme on vous serviroit ; faites comme pour vous.

NERINE.

NERINE.

Sans doute , c'est à quoi vous devez vous attendre.

ORPHISE.

Je veux , de votre main l'accepter pour mon gendre.

Je crois qu'il va venir vous faire son adieu.

Je fors ; il ne faut pas qu'il me trouve en ce lieu.

Vous ne mettez en jeu ni moi , ni la future

LEONORE.

En vérité , Madame . . . . .

ORPHISE.

En pareille aventure

Il faut avec adresse employer les détours.

Tout homme qu'on recherche en abuse toujours :

Se rencherit d'abord , sans valoir davantage ;

Et , de rien qu'il étoit , s'érige en personnage.

Leur fatuité vient du cas que l'on en fait.

Il faut les maîtriser , malgré que l'on en ait ,

Se les assujettir , les faire à son caprice :

Nous perdons leur estime , en leur rendant justice ;

Nous nous avilissons , si nous sentons leur prix ;

Et la moindre indulgence attire leur mépris.

Je vous laisse.

## SCENE V.

LEONORE , NERINE.

N LEONORE.

Erine.

NERINE , *riant*.

Ah ! Rien n'est plus risible.

Orphise vous procure un moyen infallible.

De vous servir vous-même , en servant ses desseins.

Voilà des intérêts remis en bonnes mains.

LEONORE.

Quelle commission dangereuse & cruelle !

Je ne puis y songer ni pour moi , ni pour elle ,

D

## 42. LA FAUSSE ANTIPATHIE,

Où , cette occasion n'est qu'un piège fatal.  
Je m'exposerois trop , je la servirois mal.  
Laissons aller Damon , il faut que je l'évite.  
Imagine une excuse , & reçois la visite.

NERINE.

Quel danger courez-vous ? Quoi ! Vous n'osez  
saisir

La seule occasion qui peut vous éclaircir ?

LEONORE.

Jaime mieux à jamais ignorer ma victoire ,  
Que de mettre en danger mon honneur & ma gloire.

NERINE.

A ne point voir Damon , ne vous obstinez plus.

Que pourroit-il penser d'un semblable refus ?

Cette affectation seroit plus dangereuse.

D'ailleurs , Madame Orphise en seroit furieuse.

Madame , il faut céder à la nécessité.

Mais j'apperçois Damon.

LEONORE.

Que ne l'ai-je évité !

1

## SCENE VI.

DAMON, LEONORE, NERINE.

( *Damon fait deux ou trois réverences , avance ,  
recule , & paroît deconcerté.* )

NERINE à part.

Que deux amans sont fots , quand ils sont en  
présence !

Il faut que je les aide à rompre le silence.

( à Damon. )

On dit que vous allez chercher en d'autres lieux

Une société qui vous amuse mieux.

DAMON à Léonore.

L'ennui n'habite point un séjour où vous êtes.



# COMEDIE.

43

Des motifs plus pressans , d'autres peines secretes.

NERINE.

Quoi ! Vous partez , Monsieur ?

DAMON à Léonore.

Oui , Madadame , je suis

Je fais ce que je dois , & plus que je ne puis.

NERINE.

Si la maison vous plaît ?

DAMON à Léonore.

Que trop !

NERINE.

Hé ! Qui vous presse ?

DAMON à Léonore.

Mon honneur , ma raison , le danger , ma foiblesse  
Votre repos , enfin.

LEONORE.

Mon repos , dites-vous ?

DAMON à Léonore.

Ah ! Madame , daignez m'écouter sans courroux.

N'y cherchez point un sens coupable & téméraire.

Oui , pour votre repos , ma fuite est nécessaire.

Orphise dans ces lieux cherche à me retenir ;

Et c'est ce qui m'a fait résoudre à me bannir.

Car enfin je dois voir ce qu'on rend trop visible ;

Sa bonté m'est à charge , & vous seroit nuisible.

NERINE.

Quoi ! Vous sçavez déjà le bien qu'elle vous veut ?

DAMON.

Quelqu'un l'ignore-t-il ? Non , jamais on ne peut

Avec plus de mystere , être plus indiscrete.

Mais je ne puis répondre à ce qu'elle souhaite.

LEONORE.

On croyoit que Julie auroit dû vous charmer.

Quoi ! Ses attraits naissans n'ont pû vous enflammer ?

DAMON.

Ah ! Tout autre que moi doit lui rendre les armes.

NERINE.

Vous ne l'aimez donc pas ?

# 44 LA FAUSSE ANTIPATHIE ,

D A M O N.

Non. J'échape à ses charmes.

Vous seriez exposée à des soupçons jaloux.

Orphise , avec raison , n'accuseroit que vous

Du refus que je fais de prendre cette chaîne.

Sa pénible amitié se changeroit en haine.

Sans compter d'autres maux trop aisez à prévoir ;

Je payerois trop cher le plaisir de vous voir.

L E O N O R E.

Vous le voulez ? Il faut approuver votre zele.

N E R I N E.

Allez , Monsieur , allez où l'amour vous appelle.

D A M O N.

De quoi , m'accusez-vous ? Je m'exile chez moi.

D'ailleurs , si quelqu'objet me tenoit sous sa loi ,

Hélas je n'aurois point de retour à prétendre ;

Mon cœur s'entretiendrait dans l'amour le plus  
tendre ,

Sans laisser éclater le moindre de ses feux.

N E R I N E.

Tenez , Monsieur , J'ai peine à croire au merveilleux :

Tant de discrétion est hors de vrai-semblance.

L E O N O R E.

Sans entrer plus avant dans votre confidence ,

Puisque vous nous quittez , vous avez vos raisons.

D A M O N.

Moi , des raisons ? Je vois vos injustes soupçons.

Vous croyez que je vole où mon bonheur m'appelle.

Si vous sçaviez combien cette erreur m'est cruelle !

Puisque vous m'y forcez , apprenez mon état.

Si j'aimois , mon amour éviteroit l'éclat.

Je dis plus. Mon aveu deviendrait un outrage ,

Qui deshonoreroit l'objet de mon hommage.

Mon vainqueur ne pourroit répondre à mon amour.

Hé ! Que me serviroit le plus tendre retour ?

Il feroit le malheur de cette infortunée.

Je gémis dans les fers d'un cruel hymenée.

COMEDIE.

45

LEONORE.

Vous êtes marié ?

DAMON.

Je le suis. Mais enfin

Un prompt événement peut changer mon dessein.

NERINE.

Partez, Monsieur, partez ; vous ne pouvez mieux faire.

LEONORE.

Orphise approuvera ce départ nécessaire.

DAMON.

(à part.)

Madame, j'obéis. J'espère un prompt retour.

---

SCENE VI.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

**I**L est donc marié ? ... Que devient mon amour ?  
Nérine, je l'aimois . . . . Sa présence funeste.  
N'eût fait qu'entretenir un feu que je déteste.  
Est-ce là le bonheur dont mon cœur s'est flaté ?  
Rassure-moi ; je crains d'avoir trop éclaté.  
Ai-je pu contenir ma colère trop prompte ?  
N'en ai-je point trop dit ? Ah ! je mourrois de honte.

NERINE.

Je ne puis qu'approuver un trop juste dépit.  
Mais quel sens peut avoir un mot qu'il vous a dit ?  
Qu'un prompt événement peut changer sa fortune ?

LEONORE.

Ah ! Ne te donne point une gêne importune.  
Quand la nécessité ramène ma raison,  
Cesse de retarder encor ma guérison.  
C'est assez . . . Va chercher l'épouse de Geronte.  
De tout ce qui se passe, il faut lui rendre compte.

**46 LA FAUSSE ANTIPATHIE ,**  
Pour ne plus voir Damon , qui part dans un mo-  
ment ,  
Je vais me renfermer dans mon appartement.

---

**SCENE VIII.**  
**FRONTIN, NERINE.**

**FRONTIN**, *tenant un paquet de papiers.*

**A**H ! te voilà , Nérine ! Enseignes-moi mon  
Maître.

**NERINE.**

Il faut que je t'étrangle. Approche , double traître !  
Ton Maître est marié , tu m'en fais un secret ?

**FRONTIN.**

Si j'en sçais rien , je veux être étranglé tout net.  
Mon Maître est un fournois comme on n'en trouve  
guères :

Oui , je crois que le diable est son homme d'affaires ;  
Je le trouvai jadis en Pais étranger :

Il n'a depuis ce tems , cessé de voyager.

C'en'est que depuis peu que nous sommes en France ;  
Il n'a fait , que je sçache , aucune connoissance ;

Si ce n'est chez Geronte , où tu sçais bien comment  
Il n'a pû refuser de prendre un logement.

Oh ! s'il est marié , ce que je ne puis croire ,  
Ce n'est pas de mon bail : C'est quelque vieille his-  
toire . . . .

Bon ! Il n'a point de femme appartenante à lui ;  
Partout il a roulé sur le compte d'autrui.

**NERINE.**

C'est un fait. D'où viens-tu ?

**FRONTIN.**

Je viens , à toute outrance ;  
De chez cet avocat ici près en vacance ;

J'y vais dix fois pour une, & toujours sans succès ;  
Mais à la fin....

NERINE.

Ton Maître a-t-il quelque Procès ?

FRONTIN.

Ma foi, je ne sçai point quelle est leur manigance.  
Le Robin m'a donné ce paquet d'importance,  
En me disant, » Voilà votre Maître en repos...  
Mais, à quoi rêves-tu ?

NERINE.

C'est à certains propos...  
Pourrois-tu deviner ce que ce papier chante ?

FRONTIN.

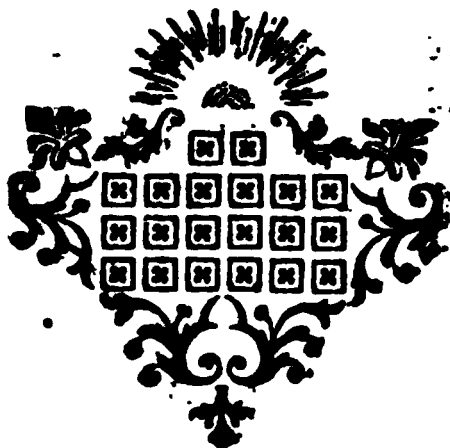
Oui, si j'étois forcier. Ah ! L'enquête plaisante !

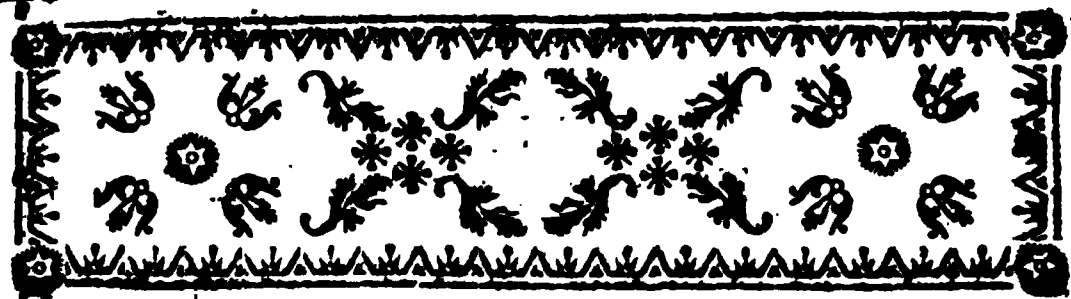
NERINE.

Ah ! Tu n'es bon à rien. Va-t'en, sans differer,  
*seule.*

Je ne sçai pas pourquoi j'ose encore esperer.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

**D**AMON est-il parti ?

NERINE.

Sans doute qu'il doit l'être.

LEONORE.

Orphise ne vient point ?

NERINE.

C'est qu'elle sçait peut-être

Tout ce que vous avez à lui dire. En tout cas ...

La voilà justement.

LEONORE.

Ne m'abandonne pas.



SCENE II.

# COMEDIE.

49

## SCENE II.

ORPHISE, LEONORE, NERINE

ORPHISE, à Léonore.

**M**adame , en vérité , vous êtes admirable ;  
Une personne unique , une femme adorable.

LEONORE.

Des noms aussi flatteurs ne me conviennent point :  
Et vous me surprenez , Madame , au dernier point.

ORPHISE.

Damon nous reste enfin , grace à votre entremise :  
Si je le sçais déjà , n'en foyez pas surprise.

LEONORE.

Madame , excusez-moi . . . . .

ORPHISE.

Ses gens l'ont dit aux miens.

Les Valets sçavent tout ; c'est d'eux que je le tiens.

Vous me voyez sensible , on ne peut d'avantage.

Allons , Madame , il faut achever votre ouvrage.

LEONORE.

Mon ouvrage ?

ORPHISE.

Quoi donc ?

LEONORE.

Je n'y prends point de part.

ORPHISE.

Mais ne venez-vous pas d'empêcher son départ ?

LEONORE.

Il vous plaît le croire.

ORPHISE.

Et de plus , j'en suis sûre.

LEONORE.

Madame , il n'en est rien.

# 52 LA FAUSSE ANTIPATHIE, LEONORE.

Ah! Qu'elle calomnie!

## SCENE III.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

**J**E n'y scaurois tenir ; je suis au désespoir,  
Quel trait injurieux ! En est-il un plus noir ?  
Il reste ; je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime :  
Mon repos , mon honneur , tout en est la victime ;

NERINE.

Vous connoissez Orphise , & sa malignité.

LEONORE.

Et pouvois-je m'attendre à cette indignité,  
Et qu'on m'imputerait la dernière bassesse ?  
Nérine , quelle horreur ! On me croit la maîtresse  
D'un homme marié ?

NERINE.

Ce trait est inouï.

Une prude jamais n'a bien pensé d'autrui.

LEONORE.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre.  
Orphise va le dire à qui voudra l'entendre.

NERINE.

Et l'on n'en croira rien.

LEONORE.

Ah! Quelle est ton erreur ?

C'est assez qu'une histoire attaque notre honneur,  
Elle passe aussitôt pour être véritable.

Tout ce qui peut nous nuire , ou nous perdre , est  
croyable ,

On n'examine rien ; & la crédulité

Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.



# COMEDIE.

51

Du plaisir qui nous fuit , des défauts qu'on regrette,  
Auxquels on voudroit bien être encore sujette.  
Alors , par désespoir & par nécessité ,  
On se masque ; l'on prend un air d'autorité ;  
On se croit vertueuse en voulant le paroître ,  
Tandis qu'au fond du cœur on n'égliqe de l'être ;  
Qu'au contraire on se fait un plaisir inhumain  
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain.  
L'esprit de charité paroît une foiblesse ;  
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse :  
Ainsi chaque âge apporte un travers différent.  
On échange un défaut contre un autre plus grand ;  
Et l'on corrige un vice avec un autre vice.  
Mais je veux vous forcer à me rendre justice.  
Un mot vous suffira , pour voir quel intérêt  
Je dois prendre à Damon.

ORPHISE.

Voyons donc ce que c'est.

LEONORE.

Apprenez que Damon ne peut être à Julie.

ORPHISE.

Qui l'en empêchera ? Pourquoi donc , je vous prie ?

LEONORE.

Par un hymen secret il se trouve lié.

ORPHISE.

Bon ! Que me dites-vous ? Le traître est marié ?

LEONORE.

En secret.

ORPHISE.

Avec vous ?

LEONORE.

Non , je vous en assure.

Ainsi , vous voyez bien que c'est me faire injure.

ORPHISE.

Ah ! L'énigme est assez facile à deviner.

Damon devoit cesser de nous importuner.

Il n'est point retenu par moi , ni par Julie ;

Et cependant il reste.

E ij

## 34 LA FAUSSE ANTIPATHIE

---

### SCENE IV.

NERINE, *seule.*

**J**E vais tâcher de trouver son Valet.  
S'il est intelligent, il me pourroit instruire  
D'où vient ce changement, & qui peut le produire

---

### SCENE V.

DAMON *seul, & tenant des papiers.*

**F**Aisons cesser enfin le bruit de mon trépas.  
Mon ennemi s'apaise après tant de débats.  
Celle, à qui mon malheur avoit uni ma vie,  
Se porte à dénouer la chaîne qui nous lie ;  
Du moins on se fait fort de lui faire agréer  
Ce projet, que les gens viennent de m'envoyer.  
J'ai donné ma parole ; on répond de la sienne.  
Ainsi, dans quelque endroit que ma femme se tienne,  
Nous nous verrons bientôt, pour ne nous plus  
revoir.

Mes amis en secret m'ont donné cet espoir.

Qu'il m'est doux de briser une odieuse chaîne !

Je tiens notre rupture infaillible & prochaine ;

Il ne nous manque plus qu'une formalité

Pour achever enfin notre félicité.

En attendant, cessons une feinte importune :

Allons à Léonore annoncer ma fortune.

Avant que je lui dise & mon nom & mon rang,

Pénétrons dans son cœur. C'est d'où mon sort dépend.

Voyons si mon amour . . . . Mais j'apperçois Nérine.

# COMÉDIE.

55

## SCÈNE VI.

DAMON, NERINE.

DAMON.

**P**EUT-on voir Léonore ?

NERINE.

Ah ! Monsieur , j'imagine  
que vous rêvez.

DAMON.

Je veux lui parler un moment.

NERINE.

Vous me faites frémir d'y penser seulement.

DAMON.

Il faut que je la voye.

NERINE.

Ah ! Je vous crois trop sage

Pour oser à ses yeux vous offrir davantage.

Votre présence ici cause assez d'embarras.

DAMON.

De grace, annonce-moi.

NERINE.

Je ne le ferai pas.

DAMON.

Que je lui dise un mot.

NERINE.

Cela n'est pas possible.

DAMON.

Il m'est de conséquence.

*( Il jette sa bague à terre. )*

NERINE.

Elle n'est pas visible.

En vérité, Monsieur , je ne vous comprends pas.  
Que cherchez-vous ?

# 34 LA FAUSSE ANTIPATHIE

---

## SCENE IV.

NERINE, *seule.*

**J**E vais tâcher de trouver son Valet.  
S'il est intelligent, il me pourroit instruire  
D'où vient ce changement, & qui peut le produire

---

## SCENE V.

DAMON *seul, & tenant des papiers.*

**F**Aisons cesser enfin le bruit de mon trépas.  
Mon ennemi s'appaise après tant de débats.  
Celle, à qui mon malheur avoit uni ma vie,  
Se porte à dénouer la chaîne qui nous lie ;  
Du moins on se fait fort de lui faire agréer  
Ce projet, que les gens viennent de m'envoyer.  
J'ai donné ma parole ; on répond de la sienne.  
Ainsi, dans quelque'endroit que ma femme se tienne,  
Nous nous verrons bientôt, pour ne nous plus  
revoir.

Mes amis en secret m'ont donné cet espoir.  
Qu'il m'est doux de briser une odieuse chaîne !  
Je tiens notre rupture infaillible & prochaine ;  
Il ne nous manque plus qu'une formalité  
Pour achever enfin notre félicité.  
En attendant, cessons une feinte importune :  
Allons à Léonore annoncer ma fortune.  
Avant que je lui dise & mon nom & mon rang,  
Pénétrons dans son cœur, C'est d'où mon sort dépend.

Voyons si mon amour . . . Mais j'apperçois Nérine.

## SCÈNE VI.

DAMON, NERINE.

DAMON.

**P**eut-on voir Léonore ?

NERINE.

Ah ! Monsieur, j'imagine  
que vous rêvez.

DAMON.

Je veux lui parler un moment.

NERINE.

Vous me faites frémir d'y penser seulement.

DAMON.

Il faut que je la voye.

NERINE.

Ah ! Je vous crois trop sage

Pour oser à ses yeux vous offrir davantage.

Votre présence ici cause assez d'embarras.

DAMON.

De grace, annonce-moi.

NERINE.

Je ne le ferai pas.

DAMON.

Que je lui dise un mot.

NERINE.

Cela n'est pas possible.

DAMON.

Il m'est de conséquence.

*( Il jette sa bague à terre. )*

NERINE.

Elle n'est pas visible.

En vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas.

Que cherchez-vous ?

## 38 LA FAUSSE ANTIPATHIE ,

D A M O N.

Ma bague.

N E R I N E *cherchant la bague.*

Ah ! Je la vois là-bas.

On je suis bien trompée : Oui , justement c'est elle.  
( *Elle ramasse la bague.* )

C'eût été grand dommage ; elle est vraiment fort belle.

( *Elle la rend à Damon.* )

D A M O N *refusant la bague.*

Elle est en bonnes mains ; & , puisqu'elle te plaît ;  
Profite du présent que le hazard te fait.

N E R I N E.

Moi , que je la garde ?

D A M O N.

Oui. C'est une bagatelle ,  
Nerine , je voudrois qu'elle eût été plus belle.  
Ce n'est qu'un foible essai du bien que je te veux.

N E R I N E.

Voilà ce qui s'appelle un homme dangereux.  
On ne sauroit prévoir des tours de cette espece.

D A M O N.

Puisqu'on ne peut parler à ta belle Maîtresse ,  
Tu lui donneras bien un billet de ma part..

N E R I N E.

Voilà donc l'encloûture ! Allons , à tout hazard.  
L'avez-vous ce billet ? Il faut que je m'acquite.

D A M O N.

Je cours te le chercher , je reviens au plus vite.

---

## S C E N E V I I.

N E R I N E *seule.*

**J**E ne sçais , à présent que j'ai le diamant ,  
Je vois que je me suis oubliée un moment :

Réfléchissons un peu sur mon étourderie.  
 Je devois refuser cette galanterie.  
 Mon petit intérêt m'a fait illusion.  
 C'est la première fois . . . Maudite occasion !  
 Tu sçais apprivoiser l'honneur le plus sauvage ;  
 Tu mènes où tu veux la fille la plus sage.  
 Sans toi , l'on pourroit l'être avec facilité.  
 Je ne me croyois pas tant de fragilité.  
 Cependant , si je rends la bague que j'ai prise ,  
 Je répare une faute avec une sottise.  
 Damon ne voudra pas reprendre son présent :  
 Au contraire , il croira qu'il n'est pas suffisant.  
 Il sera généreux ; je voudrai me défendre ;  
 Il ne démordra pas , je finirai par prendre :  
 Voilà pour cet article. Autre reflexion.  
 Mais comment m'acquitter de ma commission ?

## SCENE VIII.

LEONORE, DAMON, *tenant chacun une*  
*lettre à la main.* NERINE.

LEONORE *sortant d'un côté.*  
*(à Nerine.)*

Tiens , fais rendre à Damon . . . .

DAMON *sortant de l'autre côté.*  
*(à Nerine.)*

Tiens , donne à ta Maîtresse . . .

NERINE *au milieu d'eux croisant les bras.*  
 Donnez , je remettrai chacune à son adresse.

LEONORE, *avec étonnement.*  
 Damon !

DAMON.  
 Madame avoit quelque ordre à me donner ?

## 38 LA FAUSSE ANTIPATHIE ;

LEONORE.

Vous le deviez attendre ; & je dois m'étonner  
De n'avoir pas reçu cette marque d'estime.

DAMON.

Une raison heureuse , ou du moins légitime ,  
Dont je vais vous instruire . . . .

LEONORE.

Epargnez-vous le soin

D'un éclaircissement , dont je n'ai pas besoin.  
Nous nous devons toujours éviter l'un & l'autre.  
J'ai ma raison. Souffrez que j'ignore la vôtre.  
Partez , Monsieur , partez ; & cessons de nous  
voir ;

Que ce soit par égard , si ce n'est par devoir.  
C'est pour vous en prier que j'ose vous écrire.

DAMON.

Mais . . . .

LEONORE.

Vous ne devez plus avoir rien à me dire.

DAMON.

Ah ! Madame . . . .

LEONORE.

Damon ose me retenir ?

DAMON.

Apprenez donc mon crime , avant de me punir.

LEONORE.

J'ai lieu de m'offenser de votre résistance. . .

DAMON.

Il est vrai. Pardonnez cette dernière instance.

Il y va de mes jours. Permettez en partant  
Qu'on vous dise un secret , qui peut m'être im-  
portant.

LEONORE.

Je ne veux rien sçavoir . . .

DAMON.

Hélas ! daignez m'entendre.

Enfin , je puis céder à l'amour le plus tendre.  
Ces soupirs , si long-tems retenus dans mon cœur ,



Peuvent enfin paroître aux yeux de mon vainqueur.  
Moins je l'offense , & plus je ressens que je l'aime.  
Je n'ai plus désormais que la rigueur extrême . . .

N E R I N E.

Votre épouse n'est plus ?

D A M O N à *Léonore*.

Ah ! Ce titre si doux

Auroit dû ne jamais appartenir qu'à vous.  
Celle qui le portoit n'a point perdu la vie.  
Nous cédon's l'un & l'autre à notre antipathie ?  
Et ces nœuds que l'hymen avoit désavouez ,  
Sont d'un commun accord entre nous dénouez.

L E O N O R E.

Quoi ? Vous vous séparez ?

D A M O N.

Une heureuse rupture.

Nous dégage tous deux d'une chaîne trop dure.  
Nos sermens étoient nuls , ils ont été forcez ;  
Notre bouche à regret les avoit prononcez.  
Nos cœurs ont réclamé contre la tyrannie  
De ceux à qui le Ciel nous fit devoir la vie.  
La loi me restituë & ma main & mon cœur.  
Nous pouvons tous les deux nous choisir un vain-  
queur.

Hélas ! Mon choix est fait ; & vous devez m'en-  
tendre.

L E O N O R E.

C'est donc-là ce secret que vous vouliez m'ap-  
prendre ?

Et vous croyez , Monsieur , qu'il doit m'intéresser ?

D A M O N.

Quoi donc ! Ce foible espoir peut-il vous offenser ,

L E O N O R E.

Malgré tout ces détours où votre esprit s'efforce ,  
Ce que vous m'annoncez est toujours un divorce.  
Oui , tel que soit le nom dont vous les colorez ,  
C'est votre épouse enfin que vous deshonnez.  
Vous prétendez , Monsieur , me rendre la com-  
plice

## 60 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

D'un coupable abandon fondé sur un caprice.  
C'est vous qui l'exigez. Peut-elle y consentir ?  
Je sens le désespoir qu'elle doit ressentir  
D'un si terrible affront. Je me mets à sa place.  
Pour elle enfin, Monsieur, je vous demande grâce.  
Si vous n'aimiez ailleurs... Ah ! n'en espérez rien.  
Elle m'accuseroit... Votre cœur est son bien.  
Loin de favoriser cette indigne rupture,  
Je ne puis profiter de sa triste aventure,

D A M O N.

N'appellez point divorce un accomodement.  
Quand je consens à rompre un faux engagement ;  
Une chaîne, à tous deux également cruelle,  
Ce n'est point un affront ; c'est un bonheur pour elle.

Vous n'avez jamais su, vous n'éprouverez point  
Que le plus grand malheur est celui d'être joint  
Au déplorable objet d'une haine invincible.

L E O N O R E à part.

Qu'elle conformité !

D A M O N.

Soyez-y donc sensible.

Quand vous refuseriez de vous rendre à mes vœux,  
Nous ne rompons pas moins nos liens rigoureux.  
Ma femme n'eut pour moi qu'une haine mortelle ;  
C'est ce que vous avez de commun avec elle.

L E O N O R E.

Dites-moi donc comment elle a pu vous haïr ?

D A M O N.

Vous me haïssez bien.

L E O N O R E.

Ah ! Laissez-moi vous fuir.

Oublions-nous tous deux.

D A M O N.

Moi, que je vous oublie ?

Vous, sur qui je fondeis le bonheur de ma vie,  
Qui seule avez trouvé le secret d'enflâmer  
Un cœur que je croyois incapable d'aimer,  
Dont vous allez causer l'éternelle souffrance !

Perd-on le souvenir , en perdant l'espérance ?  
Ce n'est qu'en expirant d'amour & de douleur ,  
Que je puis oublier l'auteur de mon malheur.  
Vous l'apprendrez bientôt ; c'est l'espoir qui me  
reste.

LEONORE.

N'ajoutez pas encore à mon état funeste  
Cet affreux désespoir.

DAMON.

C'est vous qui le causez.

Ces frivoles raisons que vous me proposez ,  
Qu'invente contre-moi votre délicatesse ,  
Ne l'emporteroit pas sur la moindre tendresse.  
De votre aversion , c'est le plus sûr garant.

LEONORE.

Restez dans votre erreur , & vivez seulement.

DAMON.

Ah ! puis-je interpréter ce que je viens d'entendre ?  
Est-ce pitié ? Seroit-ce un sentiment plus tendre ?  
( Il se jette aux genoux de Léonore. )

Léonore , achevez.

LEONORE.

Damon . . . .

DAMON.

Eclaircissez . . . .

LEONORE

Que vois-je ! Orphise ? Adieu ; fuyez , disparaissez.



# 62 LA FAUSSE ANTIPATHIE ;

## SCENE IX.

LEONORE , ORPHISE , NERINE.

NERINE.

**F** ( *bas à Léonore.* )  
Erme , tenez-vous bien.

ORPHISE.

Ce que j'ai vû m'enchanté !

NERINE.

Quoi donc ?

ORPHISE.

En vérité , l'attitude est touchante.

Je venois vous marquer que j'avois du regret  
D'avoir conçu peut-être un soupçon indiscret.  
L'excuse n'a plus lieu.

LEONORE.

Pardonnez-moi , Madame.

ORPHISE.

Vous souffrez que Damon vous parle de sa flâme ?

LEONORE.

Je fais plus ; car je l'aime.

ORPHISE.

Avez-vous oublié

Que Damon par malheur est déjà marié ?

Pour vous , apparament , c'est une bagatelle ;

Ou bien vous m'avez dit une fausse nouvelle.

LEONORE.

Elle étoit vraie alors ; mais tout est bien changé.

D'un malheureux hymen Damon est dégagé.

On va briser sa chaîne ; il me l'a dit lui-même.

Voilà ce qui me fait avouer que je l'aime :

Car je dois avec vous bannir un vain détour.

Toutefois à Damon j'ai caché mon amour.

Je le crois ; ou du moins je cherche à me séduire.  
Mais , Madame , en tout cas , vous pouvez l'en  
instruire.

ORPHISE.

On va briser les fers ?

LEONORE.

Ils vont être rompus.

ORPHISE.

Madame , il devient libre , & vous ne l'êtes plus.

LEONORE.

Oui , je n'en rougis point ; je chéris ma défaite ;

Je perds ma liberté , sans que je la regrette ;

J'ai rencontré l'objet que je devois aimer.

Un mutuel amour a sçu nous enflâmer.

C'est une sympathie invincible , absoluë ,

Que j'ai d'abord sentie à la première vûë.

Si le même rapport n'eût agi dans son cœur.

Jamais je n'aurois pû survivre à ce malheur.

ORPHISE.

Vous survivrez , Madame , à de plus grandes peines ,

La mort de votre époux n'a point brisé vos chaînes :

Il est encor vivant.

LEONORE.

Mon époux est vivant !

ORPHISE.

Oui. C'est ce que Geronte a dit en arrivant.

Il va vous confirmer cette heureuse nouvelle,

Il étoit tems.

LEONORE.

Il vit , & je suis infidelle !

Grand Dieu ! Dans quelle horreur me précipitez-  
vous ?

ORPHISE.

Est-ce un si grand malheur de revoir un époux ?

LEONORE.

Ah ! Vous n'ignorez pas quelle est l'antipathie ,

Que m'inspira l'époux à qui je fus unie.

L'un & l'autre aux Autels nous fûmes entraînez ,

## 64 LA FAUSSE ANTIPATHIE ,

L'un à l'autre à regret nous fumes enchaînez.

ORPHISE.

Une fille aisément se prévient , & s'entête ;  
Et veut mal à propos se choisir sa conquête.  
Je subis , à votre âge , un hymen plus fâcheux :  
J'en ai fait un second plus conforme à mes vœux ;  
Et bien , je vous dirai qu'ils reviennent au même.

LEONORE.

Hélas ! Pour éviter une infortune extrême ,  
A quel triste moyen n'ai-je pas eu recours ?  
Que ne me laissoit-on finir mes tristes jours ?  
J'avois passé douze ans ignorée & tranquille ;  
Devois-je consentir à quitter mon azyle ,  
Pour venir retrouver celui que je fuyois ?  
Sainflore n'étoit plus ; du moins je le croyois ;  
Il ne m'en resta pas la moindre incertitude.  
C'est-là ce qui me fit quitter ma solitude.  
J'ai cru renaître. Hélas ! Je n'avois point vécu.  
Le plus beau de ma vie avoit été perdu ;  
Et l'amour en devoit empoisonner le reste.  
Damon vint dans ces lieux. C'est l'époque funeste  
Du plus grand de mes maux. Mon cœur en fut  
blessé.

Je crus pouvoir aimer. Mon cœur s'est trop pressé.

ORPHISE.

Il faudra bien éteindre une flâme importune.  
Et d'ailleurs, quelle est donc cette grande infortune ?

LEONORE.

C'est d'avoir cru pouvoir disposer de mon cœur.  
Mais enfin , sous ce nom , qu'au moins pour mon  
bonheur

Votre époux a voulu que je gardasse encore ,  
Je peux fuir à jamais un époux qui m'abhorre.  
De quel front à présent paroîtrois-je à ses yeux ?  
Pourrois-je soutenir le reproche odieux  
Dont il accableroit une épouse infidelle ,  
Que peut-être il voudroit retrouver criminelle ?

ORPHISE.

C'est la sujettion du sexe infortuné

De périr sous le joug quand il est enchaîné.  
 Abandonnez enfin le nom de Léonore.  
 La feinte vous rendroit plus criminelle encore.  
 Allez, Silvie, allez, retrouver votre époux.  
 Vous vous inspirerez des sentimens plus doux.  
 Aussi-bien que l'amour, l'aversion s'épuise.  
 D'autre ressource enfin ne vous est plus permise.

LEONORE.

On connoît son erreur sans pouvoir en guérir.  
 Adieu. Je pars, je suis ; & je vais en mourir.

SCENE X.

GERONTE, ORPHISE.

GERONTE.

**L**éonore est en pleurs ? D'où vient qu'elle m'évite ?

ORPHISE.

C'est vous, Monsieur Geronte ? Où courez-vous si vite ?

GERONTE.

Je dois à Léonore un petit compliment ;  
 Je vais m'en acquitter.

ORPHISE.

Eh ! De grace , un moment ;

GERONTE.

A votre appartement , je me suis fait écrire.  
 Si vos gens sont exacts , ils pourront vous le dire.

ORPHISE.

Certes , pour un époux l'accueil est très-galant ;  
 Après un mois d'absence , il est fort consolant.

GERONTE

Nous nous retrouverons ; & plutôt dix fois qu'une ;  
 Ne nous imposons point une gêne importune,

F.

# 66 LA FAUSSE ANTIPATHIE.

Ni ces empressements follement amoureux ,  
Ridicules à l'âge où nous sommes tous deux.

O R P H I S E.

Monsieur , parlez du vôtre.

G E R O N T E.

Oui , dans l'âge où nous sommes ,  
Vous croyez que le tems ne vieillit que les hommes ?

O R P H I S E.

Autrefois . . . .

G E R O N T E.

Est passé pour ne plus revenir.

O R P H I S E.

Et vous anticipez toujours sur l'avenir.

Monsieur , entendons-nous une fois dans la vie.

G E R O N T E.

C'est quand vous le voudrez.

O R P H I S E.

Au sujet de Silvie . . . .

G E R O N T E.

Eh ! Madame , pourquoi l'appeler de ce nom ?

Vous avez toujours eu cette démangeaison.

O R P H I S E.

Monsieur , c'est que jamais je n'aimai le mystère.

G E R O N T E.

Vous sçavez cependant qu'il étoit nécessaire ,

De peur d'effaroucher des gens intéressés

Entre qui tous ses biens se trouvoient dispersés :

Mais c'étoit un secret , & la charge est pesante.

O R P H I S E.

L'apostrophe est commune , & même déplaisante.

G E R O N T E.

Tout va bien.

O R P H I S E.

Son époux est vivant ?

G E R O N T E.

Ah ! D'accord.

Oui , cet homme prétend n'avoir pas été mort :

Il revient , c'est à quoi je ne m'attendois guères.

Les gens qu'il a chargé du soin de ses affaires ,



Ont arrêté les miens , quand j'allois terminer :  
 Mais d'une autre façon j'ai sçu me retourner ,  
 Sans paroître autrement , que par mes émissaires ,  
 J'ai pris les suretez qui m'étoient nécessaires.  
 Léonore , en tout cas , n'y participe en rien.  
 C'est de quoi nous allons avoir un entretien ;  
 Car elle ne sçait pas ce que j'ai fait pour elle.

O R P H I S E.

En vérité , j'ai plaint sa fortune cruelle.

G E R O N T E.

Tant mieux.

O R P H I S E.

Mais cependant , pour certaine raison ,  
 Il faudra , qu'elle ou moi , sortions de la maison.

G E R O N T E.

Parbleu , l'alternative est toujours quelque chose ;  
 Pourquoi donc , s'il vous plaît ?

O R P H I S E.

C'est que je me propose

De marier . . . . .

G E R O N T E.

Ah , ah !

O R P H I S E.

Ma fille avec Damon.

G E R O N T E.

Oui-dà , ce parti-là pourroit être assez bon.  
 Mais , pour cela , faut-il que je chasse ma nièce ?

O R P H I S E.

C'est qu'en un mot ici sa présence me blesse.  
 Je n'en dirai pas plus , ni d'elle , ni de lui.  
 Suffit. Je n'aime point à parler mal d'autrui.

G E R O N T E.

J'entends à demi-mot.

O R P H I S E.

Disposez votre nièce

À suivre son époux. j'y compte. Je vous laisse.  
 Arrangez-vous ensemble ; & faites pour le mieux.

## SCENE XI.

GERONTE *seul.*

**L** Es femmes ont toujours des projets merveilleux.

Ma nièce n'aura point regret à mon voyage.

D'abord, j'ai retiré tous les biens du pillage.

Son époux, il est vrai, n'est pas mort. Cependant

Je n'en suis pas la cause; & c'est un accident

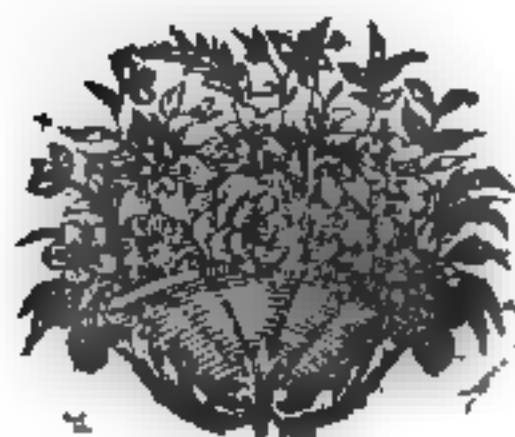
Qui n'interrompra guère, ou très-peu son veuvage,

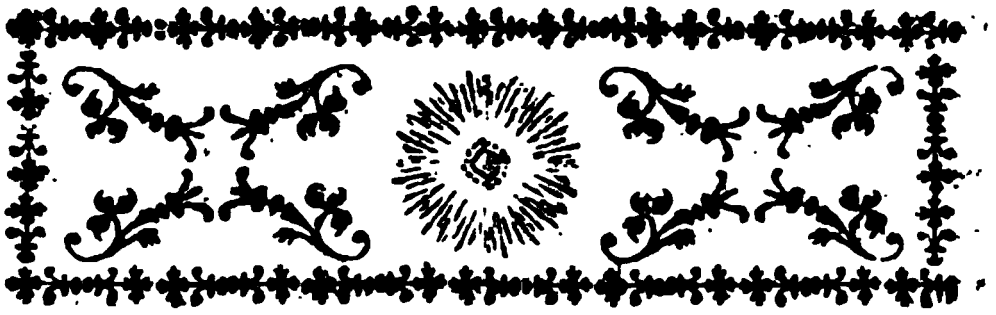
Puisqu'il veut bien laisser casser son mariage.

Allons la préparer à cet événement.

Elle n'espere pas un si bon dénouement.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

ORPHISE *seule.*

**S**cachons ce que Geronte aura fait chez sa nièce.  
S'il aime un peu ma fille, en cas qu'il s'intéresse  
A son hymen, il peut me fervir à mon gré.  
Damon est Gentilhomme ; il est même titré . . . .

---

### SCENE II.

GERONTE, ORPHISE.

GERONTE *sortant de chez Léonore.*

**L**A femme est une espèce à qui rien ne ressemble ;  
C'est tout bien ou tout mal ; & tous les deux  
ensemble.

Est-elle vertueuse , elle l'est à l'excès.

Sa sagesse devient un véritable accès ,

La modération lui paroît insipide ;

C'est toujours à l'extrême où son penchant la guide ;

Ses moindres mouvemens sont des convulsions ,

70 LA FAUSSE ANTIPATHIE ;  
La vertu , dans son cœur , se change en passions ,  
Dégénere en faux zèle , & devient fanatique.

ORPHISE.

Ah ! Vous voilà , Monsieur , dans votre humeur critique.

GERONTE.

Ne vous chagrinez pas d'un portrait si flaté.  
Une femme , à tout âge , est un enfant gâté.

ORPHISE.

Le mépris pour le sexe est un air qu'on se donne ,  
Qui n'est , en vérité , convenable à personne.

GERONTE.

Madame , je suis juste , & sans prévention.  
J'avois fait jusqu'ici certaine exception . . . .

ORPHISE.

Peut-on sçavoir combien vous en exceptiez ?

GERONTE.

Une.

Et c'étoit encor trop.

ORPHISE.

Pour nous quelle fortune !

GERONTE.

C'est Sivic. Ah ! Morbleu , je me trompe de nom.  
Son caprice imprévu me trouble la raison.

Diable ! Je ne sçai plus ce que je voulois dire.

J'exceptois Léonore ; & cela vous fait rire.

ORPHISE *riant*.

C'est votre nièce , à qui vous faisiez cette honneur ?

GERONTE.

Léonore , elle-même.

ORPHISE.

Elle a bien du bonheur.

GERONTE.

Qui d'avoir du mérite.

ORPHISE.

Autant que de sagesse.

GERONTE.

Que trop. Et c'est en elle un excès qui me blesse ,

Un travers véritable , un faux raffinement ,  
Fondé sur le scrupule & sur l'entêtement.  
Je m'en vais préparer Damon à sa disgrâce.

ORPHISE.

Bon ! Je l'ai prévenu de tout ce qui se passe.

GERONTE.

Déjà Mais vous l'avez accablé de douleurs ?

ORPHISE.

Il falloit , tôt ou tard , qu'il apprît ses malheurs.  
Plutôt on les apprend , plutôt on s'en console.

GERONTE.

J'espère cependant . . . . .

ORPHISE.

Espérance frivole.

GERONTE.

Peut-être que Damon que j'ai fait avertir ,  
Aura plus de crédit . . . . .

ORPHISE.

Eh ! Laissez la partir . . . . .

Elle est mariée . . . . .

GERONTE,

Oui.

ORPHISE.

L'affaire est terminée.

GERONTE.

Point du tout. Si ma nièce étoit moins obstinée ,  
Elle pourroit . . . . .

ORPHISE.

Aller retrouver son époux.



SCENE III.

GERONTE, ORPHISE, DAMON.

GERONTE à *Damon*.

**V**enez, Monsieur, venez vous unir avec nous;  
La pauvre Léonore . . . Elle se croyoit veuve.  
Eh bien, il n'en est rien; nous en avons la preuve.  
Mais de son esclavage on pourroit l'affranchir.  
Peut-être mieux que moi vous pourrez la fléchir.  
Un mot de ce qu'on aime a toute une autre force.

ORPHISE.

Quoi? vous voulez, Monsieur, la porter au divorce?

GERONTE.

Déterminez un cœur fortement combattu.

Ne l'abandonnez pas à sa triste vertu.

Car je n'ignore plus qu'elle vous interesse.

Vous l'aimez?

DAMON.

Je l'adore. A quoi sert ma tendresse?

ORPHISE.

(à Geronte.)

Ce sont-là de vos tours. Vous servez en ami.

GERONTE.

Ma foi, sans le sçavoir, je travaillois pour lui.

Quand ma nièce peut rompre une chaîne cruelle;

Elle n'approuve plus ce que j'ai fait pour elle.

Sous main, depuis un mois, j'ai mis l'affaire en  
train;

Mais le diable jaloux, ou l'esprit féminin,

Ne veulent pas permettre une union si belle.

ORPHISE.

On s'en consolera. Modérez votre zèle.

DAMON.

DAMON.

Je m'en consolerai ?

ORPHISE.

Vous ferez dans le cas.

DAMON.

Jamais ; & j'en mourrai.

ORPHISE.

Non , vous n'en mourrez pas.

GERONTE.

Eh ! Madame , tâchez d'être un peu plus tranquile.

ORPHISE.

Vous , donnez un conseil plus sage & plus utile.

GERONTE.

Jetez-vous à ses pieds.

ORPHISE.

Ne la voyez jamais.

GERONTE.

Employez les soupirs.

ORPHISE.

Oubliez ses attraits.

GERONTE.

Allez.

ORPHISE.

Quoi ? Voulez-vous deshonorer Silvie ?

DAMON.

Moi , la deshonorer ? Enquoi , je vous supplie ?

Ah ! S'ilvie auroit tort de se plaindre de moi.

Je fais ce qu'elle veut ; & je lui rends sa foi.

Elle a fait trop long-tems le malheur de ma vie.

Quand on ne s'aime point , aisément on s'oublie.

GERONTE.

Quand on ne s'aime point ?

ORPHISE.

Pour le coup , je m'y perds.

DAMON.

On cherche volontiers à sortir de ses fers.

ORPHISE.

Ceci ne laisse pas d'être incompréhensible.

## 74 LA FAUSSE ANTIPATHIE ,

Pour qui donc votre cœur étoit-il si sensible ?  
Léonore n'est point l'objet de vos amours ?

D A M O N.

Léonore est l'objet que j'aimerais toujours.

O R P H I S E.

Nous extravaguons tous.

G E R O N T E.

Je m'en doutois , Madame ,  
Ma nièce est cependant l'objet qui vous enflâme ?  
L'équivoque des noms a pu nous embrouiller ;  
Mais l'histoire en seroit trop longue à détailler.

D A M O N , *à part.*

Mon secret doit ici n'être sçu de personne.  
Ce nom m'a fait frémir ; & ce rapport m'étonne.

G E R O N T E,

C'est peut-être le nom de certaine beauté ,  
Qui vous a fait , sans doute , une infidélité.

---

### SCENE IV.

GERONTE , ORPHISE , DAMON ,  
LEONORE , NERINE.

LEONORE.

M Adame , à vos avis je rends plus de justice.  
Vous arrêtez mes pas au bord du précipice.  
Victime d'un penchant devenu criminel ,  
J'allois m'envelopper d'un opprobre éternel ;  
J'allois me dérober au pouvoir légitime  
D'un époux , qu'on ne peut abandonner sans crime.

G E R O N T E.

Ma nièce , en vérité , tous ces grands sentimens  
Sont des inventions pour orner des romans.

O R P H I S E.

La morale est légère , & ce n'est pas la mienne.



Monfieur , que voulez - vous que Madame devienne ?

GERONTE.

Heureufe , apparemment

ORPHISE.

Eh ! Le moyen ?

GERONTE.

Est sûr.

ORPHISE.

Quoi ! Faudra-t-il qu'au fond de quelqu'azile obscur

Elle aille enfevelir une épouse craintive ,  
Ou mener une vie errante & fugitive ?

LEONORE.

C'est un deffein coupable ; & je n'y penfe plus.  
Je reprends des liens que je croyois rompus.  
Il m'en coûtera cher... Que dis-je , malheureufe ?  
Mais la néceffité me rendra vertueufe.  
J'ai gagné fur mon cœur , ou du moins je le crois.

( Appercevant Damon. )

Ah , rencontre cruelle ! Et qu'est-ce que je vois ?

DAMON.

C'est un infortuné , qui n'a plus guère à vivre.

LEONORE.

Je vous l'ai dit , vivez ; mais cefsez de me fuivre.

DAMON.

Et ! Le puis-je ? c'est vous qui voulez mon trépas.

LEONORE.

Ah ! Ne m'engagez point à de nouveaux combats.  
Mon cœur n'a pas befoin d'une épreuve cruelle.

DAMON.

Hélas ! Que craignez-vous ? A quoi feroit-elle ?

LEONORE.

A vous faire haïr , à me défefperer.

C'est me perfecuter , c'est me deshonorer ,  
Que d'exposer encor mon cœur à fe défendre.  
Ce font de vains regrets que je ne puis entendre.  
Vous avez un rival qui n'en doit point avoir.

## 76 LA FAUSSE ANTIPATHIE ,

Je vais le retrouver , & remplir mon devoir.

D A M O N.

Vous l'étendez plus loin qu'il ne devrait s'étendre.  
Madame , si je crois ce qu'on ma fait entendre ,  
Sans blesser ce devoir , vous pourriez recourir  
A des moyens plus doux qu'on vient de vous offrir.

L E O N O R E.

Non , je n'ai point assez d'audace , ni de force ,  
Pour aller mandier un malheureux divorce ,  
J'en imagine pas qu'une femme de bien ,  
Puisse jamais avoir recours à ce moyen.  
Il faut un front d'airain pour donner ce scandale.

D A M O N.

On vous excepteroit de la loi générale.

O R P H I S E.

Ne vous en flatez pas.

G E R O N T E.

Le cas est différent.

L E O N O R E.

Sur l'espoir d'un succès toujours deshonorant ,  
Je ne risquerai point d'être timpanisée.  
Le plus grand des malheurs est d'être méprisée.  
Hé quoi ! Sur un prétexte absurde & mandié ,  
Aller de porte en porte implorer la pitié ,  
Y faire de sa vie un journal équivoque ,  
Que personne ne croit , & dont chacun se moque ;  
Suborner des témoins , gagner des partisans ;  
Remplir les Tribunaux de ses cris indécens ;  
Y faire débiter des plaintes infidelles ,  
Inonder le Public d'injurieux libelles ;  
Ebruiter des malheurs qu'on pouvoit empêcher :  
Ou qu'au moins la raison devoit faire cacher :  
Je ne puis seulement soutenir cette idée.

G E R O N T E.

Eh , non. Rassure-toi. Ta crainte est mal fondée.

O R P H I S E.

Eh , mais , pardonnez-moi.

G E R O N T E.

Non. Il s'agit au plus

D'achever de briser des nœuds presque rompus ,  
De m'en laisser le soin ; en un mot , de reprendre  
L'heureuse liberté qu'on offre de lui rendre ;  
De quitter un époux.

LEONORE.

Daignez lui pardonner ,  
A sa discrétion , je veux m'abandonner.  
Peut-être que l'absence , & son état funeste ,  
Auront changé son cœur ; le mien fera le reste.

GERONTE.

Erreur ! N'esperez pas de si tendres retours.

DAMON.

Vous allez exposer votre gloire , & vos jours.  
Songez-vous qu'un mortel , insensible à vos larmes ,  
Va jouir , malgré vous , d'un bien si plein de char-  
mes ?

Je ne vous parle point du désespoir affreux  
Où vous allez jeter le cœur d'un malheureux ,  
Qui mourra malgré vous dans sa persévérance.  
J'avois pris dans vos yeux une fausse espérance.  
Je perds tout , en perdant ce bonheur apparent.  
Ce que je deviendrai vous est indifférent.

LEONORE.

Ah , cruel ! D'où vient donc le remords qui m'ac-  
cable . . . .

Qu'ai-je dit ? Je me rends encore plus coupable.  
Ne vous promettez rien des pleurs que je répands.  
Non , quand je briserois les nœuds que je reprends ,  
Notre hymen ne peut plus devenir legitime.  
Ce seroit avoüer , & consommer mon crime.  
Vous avez une épouse. Imitiez-moi tous deux :  
Ou , plutôt puissiez-vous l'un & l'autre être heu-  
reux.

Je sens que tôt ou tard il faut qu'elle vous aime.

DAMON.

N'exigez pas de moi cette foiblesse extrême.  
Sa haine , ou son amour ne m'intéressent plus.  
Ne consent-elle pas que nos fers soient rompus ?

# 78 LA FAUSSE ANTIPATHIE, LEONORE.

C'est vous qui le voulez.

DAMON.

Y consentiroit-elle,  
Si ce n'étoit pour prendre une chaîne nouvelle?  
Je n'eus jamais son cœur ; elle a repris sa foi.

LEONORE

Arrêtez. On pourroit en dire autant de moi.  
C'est vous qui me jugez.

GERONTE.

Quelle bizarrerie !

ORPHISE.

Oh ! Vous traitez toujours la vertu de folie.

---

## S C E N E V..

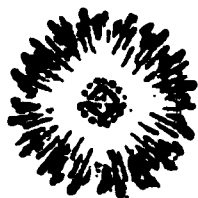
GERONTE, ORPHISE, DAMON,  
LEONORE, NERINE, FRONTIN.

FRONTIN à *Damon*.

**V**Os gens & vos chevaux , tout est prêt pour  
aller . . .

GERONTE.

Eh ! Ventrebleu , va-t-en les faire dételler.



Le bon sens à la gêne , & la raison aux fers.

Ce petit coin du monde apprête plus à rire

Que le reste de l'Univers.

Or sus , exécutons le projet qui m'amène ;

C'est pour raccommoder Thalie & Melpomène.

Je suis constitué Juge en dernier ressort.

Momus , juge ! Et pourquoi m'en étonner si fort ?

Est-ce donc un emploi de si grande importance ?

Ici , tous les procès sont de ma compétence :

Un Rimeur , dans son art un peu trop à l'étroit ,

Ou , pour dire encor mieux , un peu trop mal  
adroit ,

Aura mis un sens louche , une phrase nouvelle ;

Une diphtongue aura froissé quelque voyelle :

On en jette pour elle aussitôt les haut cris.

On aura quelque part omis une virgule ;

Que sçais-je ? On n'aura pas mis les points sur  
les is ,

Aussitôt cela forme un Procès ridicule ,

Un partage , un divorce , un grabuge enragé ,

Où souvent le bon sens n'est pas trop ménagé.

Le débat d'aujourd'hui vient d'une Comédie ,

Que l'on nomme , je crois , la Fausse Antipathie :

Thalie & Melpomene , en la defavoiant ,

S'imputent toutes deux cet équivoque enfant.

Je vais avoir affaire à d'étranges especes ;

Car on m'a prévenu , qu'avec ces deux Déeses ,

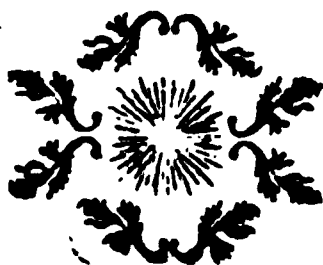
L'Imagination & l'intrigue , dit-on ,

Avec le dénoûement vont paroître en personne.

Ah ! Parbleu cette engeance est nouvelle & bouf-  
fonne ;

Il en naît tous les jours sur le mont Helicon.

Ne seroit-ce point-là ces nouvelles especes ?



SCENE II.

MOMUS, L'IMAGINATION,  
L'INTRIGUE.

L'IMAGINATION.

**J'**Interviens au Procès dont il s'agit ici.  
L'INTRIGUE.

Par conséquent, j'en suis aussi.

MOMUS.

Avez-vous des moyens, des titres, & des pièces?

L'IMAGINATION.

Ah ! Si nous en avons !

MOMUS.

Voyons donc ce que c'est.

D'abord, qu'êtes-vous, s'il vous plaît ?

L'IMAGINATION.

Soudaine, impétueuse, imprévûë, infinie,

Je suis l'être, la vie, & l'ame du génie.

Heureux l'esprit, en qui l'on me voit dominer !

MOMUS.

Vous le menez grand train.

L'IMAGINATION.

Je fais imaginer.

J'y mets ce feu divin, cette féconde yvresse

Qui développe, & fait valoir ses fautes :

Je l'éleve au-dessus de sa propre foiblesse,

Au-dessus de l'art même, & des difficultés.

MOMUS à l'Intrigue.

Et vous, mignone ! Hé bien ? Quelle est votre  
manie ?

L'INTRIGUE.

Je fournis aux mortels l'adresse, l'industrie,

Les ressorts, la tournure, & ce manège heureux,

Qui force la fortune à séconder leurs vœux.

L'IMAGINATION.

J'enivre les mortels des plus douces idées.

Et qu'importe , après tout , qu'elles soient mal  
fondées ?

Je les promene au gré de leurs propres désirs ;

Je mesure à leur goût leur joye & leur plaisirs.

Je fais plus. Je nourris , avec un soin extrême ,

La bonne opinion que l'on a de soi-même.

Par exemple ; je fais qu'un Auteur éconduit

N'impute ses revers qu'au malheur qui le suit ;

Je le rends insensible au sifflet qui le berne :

Et j'encourage encor sa verve subalterne

A braver le Public justement irrité.

MOMUS.

Passambleu , vous avez bien de la charité.

( à l'Intrigue. )

Et vous ?

L'INTRIGUE.

Je suis sa sœur. Si je ne l'accompagne ,

Elle ne fait souvent que battre la campagne.

MOMUS.

Mais quel est votre nom ?

L'INTRIGUE.

Sans vous le décliner ,

Ecoutez seulement , vous l'allez deviner.

MOMUS.

Voyons.

L'INTRIGUE.

Je fers l'amour , la gloire , & la fortune ;

J'accorde à qui me plaît , les graces , les emplois ;

Je gouverne à mon gré cette foule importune

D'esclaves attachez à la suite des Rois :

Voilà mon centre , & c'est surtout où je m'exerce ;

J'y fais mouvoir un Peuple adroit , souple & rusé ;

Là , chacun , l'un par l'autre est toujours abusé :

Tel y croit renverser celui qui le renverse.

Pour parvenir à tout , j'enseigne les moyens ;

J'entretiens en secret parmi ces Citoyens.

# DE LA FAUSSE ANTIPATH. 87

Une éternelle concurrence :

( Heureux , si le mérite obtient la préférence ! )

J'agis pour & contre à la fois.

Le mystère est surtout l'ame de mes exploits.

La plus fine manœuvre , & la mieux inventée ,

Dès qu'elle éclate un peu , ne peut plus réussir ;

Je m'évapore , ainsi qu'une mine éventée.

M O M U S.

Vous commencez à m'éclaircir.

C'est vous qui tracassez à la Cour , à la Ville ,

Et qui mettez en vogue , ainsi qu'un vaudeville ,

Bien des gens , qui d'ailleurs ne font pas ce qu'on dit ;

L'INTRIGUE.

Oui , j'en fais des Héros ; cela me divertit.

M O M U S à l'Imagination.

Vous flattez deux amans, dont l'amour est extrême ;

Qu'ils s'aimeront toujours de même ?

L'IMAGINATION.

Oui. J'unis au présent un futur plein d'attraits.

L'imagination acquitte l'espérance ,

En les faisant jouir d'avance

D'un avenir heureux qui ne sera jamais.

M O M U S à l'Intrigue.

Pour & contre l'hymen vous tendez vos filets ?

L'INTRIGUE.

Oui , j'aime à marier ; c'est à quoi je me plais.

M O M U S.

Bien , ou mal , il n'importe. Heureux , qui vous échape !

L'IMAGINATION.

Est-ce qu'on se marie , à moins qu'on ne s'attrape ?

M O M U S.

L'Imagination sert chacun à son goût.

L'IMAGINATION.

Il est vrai , je la suis.

M O M U S.

Et l'Intrigue fait tout.

L'INTRIGUE.

C'est votre humble servante.



MOMUS.

Heureux qui vous rassemble !  
Mais sur le double mont qui vous amène ensemble ?

L'IMAGINATION.

Ah ! Vous nous demandez ce qui nous y conduit ;  
Et bien , vous avez l'air d'un Juge fort instruit.

MOMUS.

A peu près comme un autre.

L'IMAGINATION.

Il faut donc vous apprendre  
A quelle occasion nous venons nous y rendre.

Nous tenons toutes deux , au bas de ce vallon ,  
Certain comptoir , ouvert aux enfans d'Apollon ;  
Où , suivant ses besoins , chacun vient faire em-  
plette .

De tout ce qui convient au Métier de Poëte.  
Pour moi , je leur fournis les titres , les projets ,  
Les canevas , les fonds , les plans , & les sujets :  
Et tout cela , gratis.

MOMUS.

Oh ! Je m'en doute.

L'INTRIGUE.

Ensuite ,

Ces Messieurs ont recours à moi pour la conduite ,  
La distribution , l'ordre , l'agencement ,  
La mécanique , & la manœuvre.

L'IMAGINATION.

Puis nous les envoyons après au Dénouement :  
C'est notre frere. Il met la main dernière à l'œuvre ,  
Ainsi , nos gens pourvus de ses conclusions ,

Vont , avec leurs provisions ,  
Chercher , aux bords de l'hypocrene  
Thalie , ou sa sœur Melpomene ,

Qui brochent sur le tout , & leur donnent le ton.

L'INTRIGUE.

Oui. C'est l'ordre établi sur le mont Hélicon.

L'IMAGINATION.

Rien ne s'y fait sans nous. C'est pourquoi l'on nous  
mande ,

Ma

## DE LA FAUSSE ANTIPATH. 89

Ma sœur , mon frere & moi , pour y rendre raison ,  
D'une pièce de contrebande ,  
Que l'on a faite ici dans l'arriere-saison.

L'INTRIGUE.

Ah ! Nous prouverons bien , que ni l'une ni l'autre  
Nous n'avons rien fourni du nôtre.

MOMUS.

Fort bien. Le Dénouement , pourquoi n'est-il  
point-là ?

L'IMAGINATION.

C'est un traîneur qui va toujours cahin-caha ;  
On ne sçait avec lui , comment il faut s'y prendre :  
Tantôt il vient trop tôt , & plus souvent trop tard ;  
Quand il arrive à tems , c'est bien un grand hazard.

MOMUS.

Qu'on l'amene de force.

L'IMAGINATION.

Ah ! C'est fort bien l'entendre :

---

## SCENE III.

MOMUS , MELPOMENE , THALIE ;  
L'IMAGINATION , L'INTRIGUE.

MELPOMENE.

Quoi ! C'est-là notre Juge ?

MOMUS.

Oui. J'aurai cet honneur.

*(montrant sa Marotte.)*

Et voilà votre Rapporteur.

MELPOMENE.

Quand le Maître des Dieux seroit venu lui-même ,  
Il n'eût pas dérogé de sa grandeur suprême.

THALIE.

Au contraire.

HE

Sans contredit

Jupiter auroit dû se faire Bel-esprit.

J'aimerois bien à voir le Maître du Tonnerre.

Abandonner le soin du Ciel &amp; de la Terre,

Pour venir en ces lieux juger d'un Madrigal.

MELPOMENE.

Ce Dieu, tout grand qu'il est, ne feroit pas plus  
mal

De déposer sa foudre entre les mains des Graces.

MOMUS.

Sœur tragique, ôtez vos échasses.

Au fait. Si vous voulez que je sois bien instruit,

Croyez-moi, laissez là ce pompeux verbiage ;

Qui vous emplit la bouche, &amp; ne fait que du bruit.

Humanisez votre langage ;

Ou bien, laissez parler la sœur au brodequin.

MELPOMENE.

Oui. Vous entendez mieux son langage mesquin.

THALIE.

Ce langage mesquin ? Vous auriez dû l'apprendre.

Puisque, sur mon district, vous osez entreprendre.

MOMUS.

Vous n'avez pas raison.

MELPOMENE.

Quoi ! Vous recriminez ?

MOMUS.

C'est un mauvais moyen.

THALIE.

Quoi ! Vous me soutenez . . .

MELPOMENE à Momus.

Vous êtes prévenu.

MOMUS.

Qui, moi ? Quelle apparence ?

MELPOMENE.

Vous m'êtes suspect.

THALIE.

Moi, j'en appelle d'avance.

# DE LA FAUSSE ANTIPATH. 91

MOMUS.

A la Folie apparemment ?

Querellez-vous suffisamment.

Quand vous n'aurez plus rien d'inutile à nous dire,  
Peut-être que du fait vous daignerez m'instruire.

THALIE.

Il est simple.

MELPOMENE.

Il est grave.

THALIE.

Il est traître.

MELPOMENE.

Il est noir.

En quatre mots . . . . .

THALIE.

En deux . . . . .

MELPOMENE & THALIE.

Vous allez le sçavoir.

THALIE.

Elle veut désormais faire la Comédie.

MELPOMENE.

Elle veut désormais faire la Tragédie.

THALIE.

Elle a mis sous mon nom . . . . .

MELPOMENE.

Elle a mis sous le mien

Une pièce . . . . .

THALIE.

Ah ! N'en-croyez rien.

MELPOMENE.

C'est un fait.

THALIE.

Il est faux.

MELPOMENE.

Ce n'est pas moi.

THALIE.

C'est elle.

Hij

MELPOMENE & THALIE *ensemble.*

Oh ! Parlez donc toujours , babillarde éternelle.

M O M U S.

Courage ! On n'a raison qu'autant qu'on fait de bruit.

Ma foi , c'est une médifance

Quand on dit que l'on peut dormir à l'audience.

T H A L I E.

Eh bien , jugez-nous donc.

M O M U S.

Vous avez donc tout dit ?

M E L P O M E N E.

On m'attribue , à moi certaine Comédie. . . .

T H A L I E.

On prétend que j'ai fait la Fausse Antipathie.

M O M U S.

Oui , sur l'Olimpe elle a paru , ces jours passez.

T H A L I E.

On la dit d'une espece à qui rien ne ressemble :

C'est tout bien , & tout mal ; & tout les deux ensemble.

M E L P O M E N E.

A qui l'imputez-vous ?

M O M U S.

Mais , vous m'embarrassez.

Le style est équivoque , un peu trop dramatique :

Et pour mieux dire , il est épi-comi-tragique.

L' I M A G I N A T I O N.

Pour , moi je m'en lave les mains.

M O M U S.

On croiroit qu'à vous deux vous avez fait la pièce.

T H A L I E.

Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

M E L P O M E N E.

Quoi ! L'on m'imputeroit la dernière bassesse ?

Victime d'un soupçon devenu criminel ,

On veut m'envelopper d'un opprobre éternel ?

M O M U S.

Doucement. Ces lambeaux que vous venez de dire

# DE LA FAUSSE ANTIPATH. 93

Sont dedans , mot à mot.

THALIE.

Ils ont dû faire rire.

Cen'est point-là mon style ; il est un peu moins haut.  
De la prose rimée est tout ce qu'il me faut.

MELPOMENE.

Ils y sont ? Je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime.  
Mon repos , mon honneur , tout en est la victime.

MOMUS.

( à *Thalie* qui rit. )

Ces vers en sont encor. Vous aurez votre tour.

( à *Melpomene*. )

Par exemple , une fille épouse sans amour  
Quelqu'un , qui n'avoit point de goût pour l'hyménée ;

Comment le faire dire à cette infortunée ?

MELPOMENE.

L'un & l'autre aux autels nous fûmes entraînez ;  
L'un & l'autre à regret nous fûmes enchainez..

MOMUS.

Bravo !

THALIE.

Moi , j'aurois dit avec moins d'étalage,  
Ce ne fut point l'amour qui nous mit en ménage.

MOMUS.

Vous sçavez toutes deux cette pièce par cœur :  
En se justifiant l'une & l'autre l'avoüe.

MELPOMENE.

C'est un vol qu'on m'a fait.

THALIE.

C'est un tour qu'on me joue.

MOMUS.

Allons , à frais communs partagez-en l'honneur.

MELPOMENE.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre ;  
Momus ira le dire à qui voudra l'entendre.

THALIE.

Et l'on n'en croira rien.

# CRITIQUE MELPOMENE.

Ah! Quelle est votre erreur !

C'est le sort du Métier. On m'en croira l'Auteur.  
Tout ce qui peut nous nuire , ou nous perdre , est  
croyable.

Qu'il paroisse un Ouvrage absurde & pitoyable ,  
On n'examine rien ; & la crédulité  
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

## T H A L I E.

Je ne m'étonne plus qu'on donne à des Poètes  
Des sottises de plus que celles qu'ils ont faites.  
Je vois bien à présent qu'une Muse d'honneur ,  
Avec son innocence , a besoin de bonheur.

## M E L P O M E N E.

( à l'Imagination & l'Intrigue. )

Mais vous autres, parlez. Quel est donc ce mystère ?  
Rien ne se fait ici sans votre ministère.  
Justifiez-vous donc de cette iniquité.

## L' I M A G I N A T I O N.

Je vais dire la vérité.

Il est vrai que jadis j'eus part à cet ouvrage ,  
Aussi-bien qu'au Prologue , & c'est un franc pillage ,  
A l'égard du Prologue , il fut neuf antrefois ;  
Et l'on a mis en vers ce qui n'étoit qu'en prose.  
C'est qu'au Parnasse on vole ainsi que dans un Bois.

## L' I N T R I G U E.

J'aurois donc corrigé le texte par la glose.  
Je n'aurois pas produit des hommes & des dieux  
Ensemble sur la scène ; & pour plus de justesse,  
Je me ferois réduite à l'une ou l'autre espèce.  
Ce mélange-là jure à l'esprit comme aux yeux.  
Il faut de l'unité parmi les personnages.

## M O M U S.

L'Auteur ignoroit-il des règles aussi sages ?

## L' I M A G I N A T I O N.

C'est qu'il s'est ménagé de quoi se critiquer.

## M O M U S.

Ea bien réussi..

# DE LA FAUSSE ANTIPATH. 95

THALIE.

Daignez-vous expliquer

Au sujet de la Comédie.

On l'appelle, dit-on, la fausse Antipathie.

Que veut dire ce titre ? il est des plus nouveaux.

La Fausse Antipathie !

L'IMAGINATION.

Hé bien le titre est faux.

MOMUS.

J'imagine l'entendre, ou du moins je l'admire.

L'IMAGINATION.

Ainsi, comme je viens de dire,

J'imaginai jadis la pièce d'aujourd'hui,

Ou tout au moins l'idée. Elle est le bien d'autrui.

MOMUS.

Est-il quelqu'un qui la réclame ?

L'IMAGINATION.

Madame, par hasard, n'êtes-vous point ma femme ?

Monfieur, par aventure, êtes-vous mon mari ?

THALIE.

Ah ! Ah ! C'est dans Démocrite.

L'IMAGINATION.

Oui.

C'étoit un épisode, une scène grotesque,

Qu'on a fait devenir tout-à-fait Romanesque.

MOMUS.

Mais pas tant ; ou du moins le roman n'est pas neuf ;

Au fond, c'est un mari qui voudroit être veuf ;

Rien de plus naturel. Sa femme, fille & veuve,

Voudroit, d'un autre hymen faire encore une  
épreuve ;

Rien de plus ordinaire.

L'INTRIGUE.

Oui, par un grand narré.

D'un Domestique à l'autre, & fort mal préparé,

L'assemblée est d'abord très-bien endoctrinée.

La protase est surtout joliment amenée.

MOMUS.

La protase !



## CRITIQUE

## L'INTRIGUE.

Aristote enseigne à ce propos . . .

M O M U S.

Vous vous gâtez la bouche avec de si grands mots.

## L'IMAGINATION.

Si l'auteur eût daigné venir à notre école ,

Sa supposition n'eût pas été si folle ;

Car enfin se peut-il que des gens mariez ,

Poussent l'oubli jusqu'à ne se pas reconnoître ?

M O M U S.

Cela seroit heureux , si cela pouvoit être.

## L'INTRIGUE.

Quoi ! Lorsque par l'hymen , ils sont encore liez.

M O M U S.

L'hymen est fort sujet à manquer de mémoire ,

Et l'Intrigue pourroit citer plus d'une histoire

De maints & maints époux les mieux appariez ,

Qui se font bien plus vite , & bien mieux oublier.

## L'IMAGINATION.

Vous plaïsantez fort à votre aise :

Mais cela ne rend pas la pièce moins mauvaise ;

Quand à moi , sans entrer dans de plus longs débats.

Je dirai que ce n'est qu'une longue élogie.

## L'INTRIGUE.

Ah ! Si j'avois eu part à cette Comédie ,

On y rencontreroit tout ce qu'on n'y voit pas :

Ces traits , ces incidens heureux & nécessaires ;

Cet aimable embarras qui vous tient en arrêt ,

Et qui de scène en scène augmentant l'intérêt ,

Par des événemens qui paroissent contraires ,

Mene insensiblement l'action à son but.

M O M U S.

Bon , bon , ces pièces-là , si jamais il en fut ,

Plairoient peut-être moins que d'autres moins parfaites.

Ainsi dans l'idée où vous êtes ,

Celles dont nous parlons n'eût pas dû réussir..

L'IMAGINATION.

# CRITIQUE.

97

## L'IMAGINATION.

Le bonheur fait souvent le succès d'un ouvrage.

### MOMUS.

J'ai donc eu bien du tort d'avoir eu du plaisir.

## L'IMAGINATION.

Vous vous passez à peu.

### MOMUS.

J'en suis d'autant plus sage.

Morbleu qu'on fasse donc venir le Dénouement ;

Je ne sçaurois sans lui , rendre aucun jugement.

## L'INTRIGUE.

Il a déjà reçu trois ou quatre messages ;

Il nous met tous les jours dans le même embarras.

## L'IMAGINATION.

Il faut , en attendant qu'il traîne ici ses pas ,

Allonger la courroye , user de remplissages ;

Et , quand les Spectateurs sont las de s'ennuyer ,

Le drôle se réveille , & vient les renvoyer.

### MOMUS.

Et bien , qu'il vienne donc. Il se moque , je pense ,

De nous laisser ainsi chômer à l'audience ;

Sinon , je vous appointe.

## L'IMAGINATION.

Ah ! C'est encor pis.



# DE LA FAUSSE ANTIPATH.

## SCENE IV.

DEUX GENIES, LE DENOUEMENT,  
& les autres Acteurs.

## UN GENIE.

**M**Archez. Que de façons, la résistance est vaine.  
Oui, parbleu, mort ou vif, vous irez sur la scène.

## SCENE V.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE;  
L'INTRIGUE, LE DENOUEMENT.

## LE DENOUEMENT.

**M**E voici. Que veut-on? Peste soit du País!  
Morbleu, je suis bien las d'appréter tant à rire.  
Qu'est-ce? On m'accuse encore, à ce que j'en-  
tends dire :

De quoi donc, s'il vous plaît?

M O M U S.

N'êtes-vous pas celui  
Qui termine, ou prévient l'inévitable ennui,  
Et qui sur l'une & l'autre scène  
Tirez les Spectateurs & les Auteurs de peine?

## LE DENOUEMENT.

Ah! Ne me parlez pas de ce maudit emploi,

M O M U S.

Pourquoi? Vous avez fait un beau coup de partie.

## LE DENOUEMENT.

Où?

# CRITIQUE

99

MOMUS.

Dans la Fausse Antipathie.

Vous l'avez dénotée avec adresse.

LE DENOUEMENT.

Moi ?

MOMUS.

Oui, parbleu. C'est un coup de Maître.

Comment ! Il s'agissoit de faire reconnoître  
Deux époux qui s'étoient oubliés à forfait . . . .

Oh ! La reconnoissance a fait un bel effet.

LE DENOUEMENT.

Sur la foi d'un écrit que l'on avoit en poche,

Reconnu par un oncle arrivé par le coche,

Le porteur s'est trouvé, sans opposition,

Être l'époux en question ;

Je ne garantis pas qu'il soit le véritable.

L'IMAGINATION.

Mais pour eux, en tout cas, Terreur est profitable.

L'INTRIGUE.

Le Public indulgent, ou las de s'ennuyer,

A suppléé sans doute à ce léger indice,

Et n'en eût pas voulu davantage effuier.

LE DENOUEMENT.

Pour moi depuis long-tems j'ai quitté mon office.

MOMUS.

Pourquoy donc s'il vous plaît ? Qui peut vous de-  
gouter ?

LE DENOUEMENT.

C'est qu'enfin je suis las de tant me répéter.

Tout paroît épuisé, grâces à ces Déeses :

Aussi bien qu'aux Auteurs bornez dans leur Métier.

Peu soit de l'engeance, & de toutes leurs pièces,

Des catastrophes surannées,

Décrépites & raménées.

Sur le Théâtre au moins cinq ou six fois par an !

Comptons. Pour dénoter les sottises courantes,

Je n'ai que deux ou trois manières différentes.

Tout d'abord, c'est un rival, un barbare, un tyran,

# 100 DE LA FAUSSE ANTIPATHIE

Qui va , par les forfaits signaler sa puissance ;  
Mais enfin dont le cœur vient à résipiscence.

Tantôt , je suis empoisonné ;

Ou bien j'arrive assassiné

Sur deux des miens qui me soulèvent,

Je fais ma doléance , & les siflets l'achevent,

Une autre fois , je viens inconnu , déguisé ,

Et la plupart du tems fort dépaillé.

J'envisage les gens , je lâche une équivoque ,

Sur quoi l'on m'en riposte une autre réciproque.

Je change de maintien. Je fais un *à-part*

Assez haut , pour être , à la ronde ,

Très-bien ouï de tout le monde ;

Mais que l'on ne doit pas entendre à mon côté.

Je me rapproche alors. Je jase ; l'on babille.

On m'interroge , & je réponds.

On se trouble , & je me confonds.

On insiste , j'hésite ; & de fil en aiguille ,

Je me nomme ; on s'écrie , ah ! c'est vous ! Tour  
d'un tems

Je tombe au pieds , ou bien je saute au cou des gens.

Maugrebleu des reconnoissances !

Je ne veux plus avoir ces sottes complaisances.

Ne comptez plus sur moi , je vous en avertis.

Je ne reconnoîtrai seulement pas mon pere.

( *L'Assemblée rit.* )

Je suis donc bien plaisant ? Vous ne rirez plus guère.

( *à Thalie.* )

Oui , mamie ; avec vous , ma foi , c'est encor pis.

( *en montrant Melpomene.* )

Avec elle on se tuë ; au moins cela varie.

Maïs , morbleu , vous voulez toujours qu'on se  
marie.

Je suis las d'endosser le rabat ,

De venir en Notaire , avec un faux contrat ,

Excroquer une signature ,

Une donation ; & duper sans pudeur

Pere , mere , oncle , tante , ou quelque vieux res-  
teur ,

# CRITIQUE 1

Et marier les gens , comme on dit , en peinture  
En un mot , ajustez vos flutes autrement.  
Serviteur.

M O M U S.

Mais souffrez que l'on vous représente  
LE DÉNOUEMENT.

A commencer par la présente ,  
Les pièces désormais seront sans dénouement.  
Bon soir , & bonne nuit ; voilà ma révérence ,  
Faites la vôtre aussi.

( *Le Dénoüement s'en va.* )

M O M U S.

Mais il s'en va je pense ?

M E L P O M E N E , T H A L I E ,  
L' I M A G I N A T I O N .

L' I N T R I G U E , *courant après le Dénoüemen*  
Holà donc , arrêtez. Holà ?

M O M U S.

Courez après.

Palsambleu , jugera qui voudra votre Procès.

*Fin de la Critique.*

---

De l'Imprimerie de la Veuve DAVID , rue de  
Huchette au Nom de Jesus.

... .. (continued)

... ..  
... ..  
... ..







A 3 9015 00370 349 6  
University of Michigan - BUHR

UNIVERSITY OF MICHIGAN  
  
3 9015 01232 8061

*Reviewed by Preservation  
1988*

